


QUANTUM
IN REBUS
INANE


PROPOSITI TENAX
EX LIBRIS
PHILIP AND PHYLLIS HILL




RAIMOND COMTE DE MONTECUCULI
LANCELOT COMTE TURPIN DE CRISSE
Commentaires sur les Memoires de Montecuculi

COMMENTAIRES
SUR LES
MÉMOIRES
DE
MONTECUCULI,

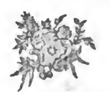
Généralissime des Armées, & Grand-Maître de l'Artillerie de l'Empereur;

PAR Monsieur le Comte TURPIN DE CRISSÉ, Maréchal des Camps & Armées du Roi, Inspecteur Général de Cavalerie & de Dragons, des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres de Berlin & de Nancy.

Raimondo, conte, duca di Melfi

.... Belli *ex me disce labores*
Fortunam ex aliis. Eneid. Lib. x.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

AU MILITAIRE FRANÇAIS.

SI j'ai quelques talens pour la Guerre, c'est à vous que je les dois; recevez-en le fruit, l'hommage que je vous en fais vous appartient. Ma Patrie & mon Roi eurent les premiers droits sur ces vertus innées dans tous les cœurs Français, le zele & le courage. Je les leur ai dévoués presqu'au sortir de l'Enfance; mais c'est vous qui m'avez appris à tirer de ces mêmes vertus, un parti, que de plus heureuses circonstances eussent peut-être rendu plus utile. J'ai tâché de me rappeller pendant la Paix & dans le repos du Cabinet, les instructions que j'ai prises dans votre conduite pendant la Guerre: si je les ai bien rendues, mon Ouvrage ne peut manquer de réussir. Je jugerai par le succès, non du mérite de vos Exploits, mais des progrès que j'aurai faits sous mes Maîtres. J'ai trouvé par-tout à m'instruire, & dans les ordres que j'ai reçus & dans la maniere dont ceux que j'ai donnés ont été exécutés. L'Officier dans le grade le plus inférieur est un sujet d'instruction pour le Général; on apprend toujours bien ce qu'on enseigne aux autres: voilà mes études. Je sais que pour parler dignement de la Guerre, il

faudroit écrire & combattre comme César, réunir les talens du génie aux qualités les plus sublimes de l'ame ; mais n'arrive-t-il jamais que le Peintre doive à la beauté de son modele le mérite de son Tableau? J'avois deux grands objets sous les yeux, Montecuculi & vous, & j'étois excité par le desir de vous plaire, sans cependant aucun dessein de vous flatter. J'ai étudié ses principes & je les ai appliqués aux manœuvres que je vous ai vu faire. J'ai donc osé vous juger, mais comme un éleve soumis, toujours en garde contre soi-même, juge le maître qui l'instruit. J'ai proposé des doutes & non pas des objections ; si je me trompe, c'est à vous à m'éclairer. Je vous offre mon Ouvrage avec ses erreurs, daignez le recevoir comme un témoignage respectueux de ma docilité, de mon zele & de ma reconnoissance.

LANCELOT TURPIN DE CRISSÉ.

PRÉFACE.

DANS mon essai sur l'Art de la Guerre, j'ai rassemblé d'après les notions les moins incertaines de cet Art, les principes les plus assurés; je les ai établis sur des suppositions, parce que dans un Art où rien n'est absolu, & où tout dépend des circonstances, des lieux, du terrein & du tems, où l'Architecte doit régler son plan relativement à l'espece de materiaux qu'il peut mettre en œuvre, on ne peut établir une théorie certaine, que sur tel ou tel terrein, sur telle ou telle espece d'armes, telle ou telle autre circonstance donnée.

Lorsque cet essai parut, j'entendois plusieurs de mes compatriotes se dire: „ il n'a rien écrit que „ nous ne sachions tous; il n'a fait que tracer une „ routine que le plus simple Officier seroit cou- „ pable d'ignorer; il a pris des positions d'après „ lesquelles il a fait manœuvrer une Armée, & „ donné des Batailles: Folard avant lui avoit fait „ ses observations sur les Batailles & sur les ma- „ nœuvres des Grecs & des Romains; l'Auteur „ de cet essai n'a donc rien dit de nouveau: est-ce

„ la peine d'écrire quand on n'étend pas ſes vûes „ au-delà d'une ſphere commune & bornée ?

Voilà comme raiſonnoient quelques Militaires légers & inconſéquens, accoutumés à ne voir dans les ordres qu'ils reçoivent de leur Général que la beſogne qu'ils ont à faire, ſans ſe douter ni du principe qui a fait donner cet ordre, ni des conſéquences qui peuvent réſulter de l'exécution. Ils ont tout fait quand ils ſe ſont acquittés de leurs commiſſions avec audace, & ſouvent machinalement; mais qu'ont-ils appris? à obéir: c'eſt, ſans doute, un grand point pour ſavoir un jour commander; mais ce n'eſt pas le ſeul, mon eſſai en indique bien d'autres.

Je doutois donc du ſuccès de mon Ouvrage, quoique je ſentiſſe en moi-même l'utilité dont il pouvoit être; mais je ne l'avois point dit, c'étoit à mes lecteurs à me deviner. J'envoyai mon Ouvrage à un Roi Militaire *, qui m'avoit comblé de bontés pendant un aſſez long ſéjour que je fis à ſa Cour. A peine l'eût-il lû, qu'il en fit publier dans ſes États une traduction exacte; alors ceux même qui avoient condamné mon Ouvrage commencerent à l'eſtimer. Cette traduction Allemande fut bientôt ſuivie d'une traduction Angloiſe; & mes compatriotes jugerent que puiſ-

* *Frederic Roi de Pruſſe.*

qu'il étoit adopté par une Nation qui pese tout avec la balance Philosophique, il devoit renfermer des principes certains & une bonne théorie; ils le lurent plus attentivement, & ils furent confirmés dans leur opinion, lorsqu'ils virent paroître une traduction Russe, faite par l'ordre de l'Impératrice Élizabeth, cette illustre Souveraine, si digne du Sang & du Trône de Pierre le Grand, qui connoissoit si bien sa Nation, & qui savoit que pour la rendre redoutable, elle n'avoit besoin que d'être éclairée.

Je ne me flatte point que l'Ouvrage que je donne aujourd'hui obtienne les mêmes suffrages, mais je m'attends bien qu'il essuyera les mêmes critiques. Ma premiere réputation en qualité d'écrivain m'est venue de l'étranger; à quel titre espérerai-je que mes compatriotes accorderont à cette nouvelle production des éloges qu'ils n'ont donnés qu'après coup à mon essai sur l'Art de la Guerre; moi qui n'ai jamais eu d'autres vûes en servant, que de me rendre utile à ma Patrie & à mon Roi, d'autre projet de fortune que celui de m'instruire, ni d'autre ambition que celle d'acquérir par mon travail des connoissances qui pussent rejaillir sur mes compatriotes & n'être pas inutiles au Militaire en général, sans trop songer

à l'honneur qui pourroit m'en revenir, & ſans m'inquietter de l'envie que je pourrois exciter contre moi.

Mais peut-être me trompai-je dans mes craintes : j'ai travaillé ſur les idées d'un grand homme ; le nom & la réputation de Montecuculi doivent en impoſer à la critique, & mes obſervations paſſeront à la faveur du texte.

Voici donc deux Ouvrages que je donne au Militaire, celui de Montecuculi connu depuis long-tems & eſtimé de tous les Gens de guerre qui ont une connoiſſance profonde de leur métier, & dont je ne ſuis que l'Éditeur, & le mien qui renferme des obſervations ſur les Mémoires de ce Général.

Je m'attends bien que l'on fera cette queſtion avant de me lire : pourquoi commenter un Auteur célebre & pourquoi travailler d'après les idées d'autrui, quand on peut travailler d'après les ſiennes ? Je réponds d'avance. 1°. Parce que c'eſt préciſément les Auteurs célebres que l'on doit commenter, & non des Auteurs médiocres, ſur-tout quand ces premiers n'ont pas aſſez étendu leurs idées. Tout le monde n'entend point Montecuculi, ſoit parce qu'il n'a pas jugé à propos de donner à ſes préceptes tout le développement & toute

toute l'étendue qu'ils devroient avoir ; n'ayant écrit que pour un petit nombre de gens éclairés, soit que parce que depuis qu'il a écrit, la maniere de faire la Guerre a beaucoup changé. 2°. Parce que, comme je n'ai pas la présomption de croire que de moi-même je parviendrois à la perfection, je me suis convaincu par une lecture réfléchie de Montecuculi qu'il en étoit encore bien loin, quelque génie qu'il eut pour son métier.

Il n'en est pas des Sciences comme des beaux Arts. Un *Corneille*, un *Bossuet*, un *Michel-Ange*, aidés des forces du génie, parviennent d'un seul vol au plus haut degré de leur Art ; au lieu que, quelque pénétration que l'on suppose dans le Physicien, dans le Géometre, ou dans le Militaire qui travaille sur la théorie de son métier, ils ne peuvent avancer qu'à l'aide du tems & de l'expérience ; mais le tems manque, & l'expérience en exige beaucoup plus que le ciel n'en accorde communément aux hommes. On vole rapidement dans la carriere des Arts ; dès la premiere aurore des lettres, on vit éclore *Marot* ; mais on ne marche que pas à pas dans la vaste & pénible route des Sciences : des préjugés à détruire, des principes à établir, des conséquences à faire adopter à l'ignorance qui trouve plus com-

mode de nier tout que de rien approfondir, que d'obſtacles ! & lorſqu'à force de tems & de patience on eſt parvenu à les lever, qu'a-t-on fait encore, que diſpoſer les eſprits à recevoir la lumiere qui ne pénétre que peu à peu ! que de notions préliminaires à acquérir avant que d'entrer en matiere ! des conjectures à la démonſtration, quel intervalle immenſe & effrayant ! Que l'on meſure les progrès de la Phyſique depuis *Ramus*, ſon malheureux reſtaurateur, juſqu'à *Deſcartes*, & depuis *Deſcartes* juſqu'à *Nevvton* ; que l'on compare le court eſpace de deux ſiécles qu'elle à mis à faire ces progrès, avec le peu de découvertes qui avoient été faites depuis *Pline* juſqu'au regne de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, où *Chriſtophe Colomb* ſe ſervit ſi avantageuſement de la Bouſſole, & l'on aura peine à croire un tel miracle. Ce n'eſt pas que dans les ſiécles de Barbarie il n'y eut des gens laborieux & d'un eſprit capable de faire des découvertes ; mais la ſuperſtition étoit telle qu'on auroit cru manquer à la foi, ſi l'on eût oſé porter ſes vûes plus loin que *Platon* ou *Ariſtote*, on ſe bornoit à les expliquer ſans les entendre, & les Commentaires qu'on faiſoit ſur le Texte ne contenoient que des interprétations frivoles ou forcées de leurs expreſſions. L'infaillibilité qu'on leur ſuppoſoit ne per-

mettoit point de profiter du peu de lumiere que l'on appercevoit dans ces deux Auteurs, pour aller plus avant : les premiers qui oserent franchir ces bornes furent les victimes de leurs découvertes. *

* *Ramus, Galilée, Descartes.*

Mais dès que la Religion plus éclairée n'étendit plus ses jugemens sur les vérités physiques, qu'elle permit même, quoiqu'avec des restrictions, au flambeau de la Philosophie de pénétrer dans la morale, les progrès furent plus rapides, les oracles des premiers Philosophes furent assujettis à l'examen d'une saine critique ; on opposa l'expérience au préjugé, la raison à l'autorité, les calculs Géométriques à l'opinion ; on ne fut plus l'esclave des réputations les plus accréditées : en respectant les grands Hommes, on analysa leurs systêmes, & l'on profita de leurs lumieres, même pour combattre leurs erreurs. Les ames basses & envieuses croient que critiquer un grand génie & ajouter à ses connoissances, c'est outrager sa mémoire ; froids & serviles imitateurs, qui, mesurant l'étendue de la sphere des Sciences à leur esprit borné, pensent que la vie de l'homme suffit pour tout voir & tout approfondir. Newton est, peut-être, de tous les Savans celui qui a rendu le plus bel hommage à Descartes.

Je ne ſuis pas toujours du même avis que Montecuculi, dont je reſpecte les talens, & dont j'honore la mémoire : très-ſouvent je l'approuve; preſque toujours mon travail ſe borne à l'expliquer. J'ajoute à ſes idées ce qu'une longue expérience m'a appris dans la Science, non dans l'Art de la Guerre : je prie le lecteur de ne pas confondre l'un & l'autre. Des combinaiſons, des calculs, des principes diſcutés & éprouvés, une méthode ſuivie & réfléchie, conſtituent la Science : l'Art ſuppoſe la Science, il dépend des talens & du génie : dans bien des occaſions où la valeur & le coup d'œil doivent décider, il peut ſe paſſer de théorie, & produire des effets plus ſurprenans que la Science même. Voilà l'Art dans lequel je me crois très-inférieur à Montecuculi : je prétends encore moins l'égaler dans la Science; mais je crois avoir ſaiſi ſon eſprit, & entendu ſon ſyſtême : je m'eſtimerois très-heureux ſi je pouvois le faire comprendre à mes compatriotes.

Quelquefois j'ai pris occaſion du Texte, pour expoſer mes principes particuliers : j'ai hazardé des ſyſtêmes qui n'ont rien de relatif à ceux de ce grand Homme ; & j'ai étendu ſes principes lorſqu'ils ne m'ont pas paru aſſez détaillés. Les inſ-

tructions qu'il donne dans ses Mémoires, sont trop concises, trop resserrées, pour qu'on puisse les regarder comme un Traité complet de la Science Militaire : mais elles contiennent tant de détails, qu'elles peuvent passer pour un excellent abrégé de l'Ouvrage le plus étendu.

Il commence par les élémens les plus simples, & s'éleve peu à peu jusqu'aux principes les plus sublimes, depuis la levée du soldat jusqu'aux plus grandes opérations ; c'est-à-dire, aux Sièges & aux Batailles. Voici sa progression, qu'il renferme dans six Chapitres. Le premier n'est qu'une Introduction très-sommaire aux suivans. Le second traite des préparatifs : il est divisé en cinq Articles, dans lesquels les Hommes sont envisagés sous tous les rapports qu'ils peuvent avoir à cet objet. Il y est parlé de la levée des Troupes, de l'ordre, des armes, de l'exercice & de la discipline ; de l'artillerie considérée relativement à la proportion, à l'usage & à ses dépendances ; des munitions de guerre & de bouche. Comme depuis que Montecuculi a écrit, les armes ont essuyé divers changemens, j'ai eté obligé d'entrer dans le détail des armes en usage aujourd'hui, & même d'en proposer de conformes à mes idées & à mes principes : j'en

ai fait autant pour les munitions de guerre ; & j'ai tâché de ſuppléer à ce qui manque dans l'Auteur.

Les vivres & tout ce qui concerne les ſubſiſtances, demanderoient un détail auquel il ſeroit eſſentiel qu'un homme conſommé dans cette matiere voulût travailler. Un Traité des ſubſiſtances exigeroit dans l'Auteur les connoiſſances les plus profondes, acquiſes par une longue expérience, jointes à la probité la plus reconnue. Un Ouvrage qui embraſſeroit toute eſpece de ſubſiſtances, dans toutes les ſuppoſitions poſſibles, d'une armée campée, en cantonnement, en quartier d'hiver, ſur ſon propre pays, ſur le pays allié, ami ou ennemi, dans les marches ordinaires ou forcées, ou en avant ou en retraite, enfin dans toute ſorte de poſitions, ſeroit de la plus grande utilité pour le Prince qui ſe prépare à la guerre, & pour les Généraux qui commandent ; du plus grand ſecours pour les Intendans, & le plus grand frein à l'avidité des Entrepreneurs.

Montecuculi traite enſuite du Bagage. J'ai indiqué, dans mes Obſervations, quelques abus à ce ſujet : la malheureuſe expérience que nous avons faite dans les dernieres Guerres, des ſuites fâcheuſes qu'entraîne la trop grande quantité de bagages,

devroit nous rendre ſages pour l'avenir. Montecuculi déplore avec raiſon l'impoſſibilité de s'en paſſer entièrement; mais il eſt poſſible de prendre des meſures pour les diminuer, & pour ne laiſſer que le néceſſaire. Au ſujet de l'argent, il indique les moyens d'en tirer des peuples : je voudrois qu'on indiquât ceux de le répandre avec économie.

Le ſujet du troiſième Chapitre eſt la diſpoſition. Montecuculi la diviſe en univerſelle, qui regarde la Guerre en gros, preſcrit une regle générale pour la faire, & la dreſſe ſur un plan avantageux, relativement à ſes propres forces & à celles de l'ennemi, à la ſituation du pays, aux circonſtances, ſuivant leſquelles on doit ſe décider pour l'offenſive ou pour la défenſive, & en particuliere, qui regarde chaque corps de troupes en particulier.

Le quatrième Chapitre traite des opérations qui exigent une réſolution ferme, un ſecret impénétrable, & une activité prudente; des marches ſur leſquelles il donne des principes excellens; des campemens; enfin des combats; article, qui ne fait qu'annoncer les deux derniers Chapitres, dans leſquels il parle des combats autour des Forteresses, ſoit qu'on les attaque, ſoit qu'on les défende, & dont la conſtruction fait une des ma-

tieres les plus ſavantes & les plus étendues de cet Ouvrage ; enfin des combats en campagne, qu'il diviſe en combats particuliers & en batailles.

Tel eſt le ſommaire du premier Livre des Mémoires de Montecuculi. Le ſecond Livre n'eſt qu'une application des maximes contenues dans le premier, à la guerre qu'on peut faire contre le Turc en Hongrie. Comme ce ſont les mêmes principes applicables à toutes les guerres, que d'ailleurs les intérêts de la France & de la Turquie & l'éloignement de ces deux Puiſſances ne doivent pas faire ſuppoſer qu'elles aient jamais enſemble une guerre directe, j'ai raccourci, autant qu'il m'a été poſſible, les obſervations que j'ai cru devoir faire relativement au texte.

Juſqu'ici les principes de ce Général, & leur application à la guerre contre le Turc, ne ſont conſidérés que comme poſſibles. Dans le troiſième Livre, il fait voir par la conduite qu'il a eue dans ſes campagnes en Hongrie contre le Turc, depuis 1661 juſqu'en 1664, qu'il gagna la célebre bataille de St. Gothard, & dont le ſuccès força le Turc à demander la paix à l'Empereur, combien l'uſage qu'il fit de ſes principes lui a été utile & lui a procuré de gloire : c'eſt proprement la théorie appliquée à l'expérience & à la pratique; enſorte

enſorte que le premier Livre contient les élémens purement abſtraits d'une Science, dont il donne dans le ſecond une théorie fondée ſur une hypothèſe, & qu'il applique dans le troiſième à des faits.

J'ai cru devoir faire remarquer les fautes & les belles actions qui furent faites pendant le cours de cette Guerre, parce qu'il y a autant d'inſtructions à tirer des unes que des autres. Les lecteurs ſentiront comment devroit ſe conduire un Général qui, en adoptant mes idées, agiroit conſéquemment au peu de changement que j'ai fait au ſyſtême de Montécuculi.

La plûpart de ces changemens étoient indiſpenſables ; il en eſt arrivé de ſi conſidérables depuis Montécuculi ; les armes ne ſont plus les mêmes ; l'artillerie s'eſt ſi fort multipliée, que bientòt ce ſera elle qui gagnera les Batailles. Nous en avons fait l'expérience dans les deux dernieres Guerres, à l'exception cependant de la Bataille de Lauffeld, où il ne fut pas tiré cent coups de canon de la part des Français.

Ce ſyſtême a deux grands défauts ; l'un l'augmentation de la dépenſe, de retarder & d'embarraſſer la marche des Armées, l'autre de rendre preſqu'inutiles les effets du courage ; mais il

ſeroit dangereux de changer un tel uſage, adopté par toutes les Nations. Il eſt évident que celle qui tenteroit de s'en écarter, courroit la même fortune qu'éprouva François premier à Pavie : ce Prince entraîné par ſon courage, préféra de combattre corps à corps, la pique à la main, & il perdit une Bataille dont le ſuccès paroiſſoit certain, s'il eut laiſſé agir ſon artillerie; mais l'avantage que l'on attend de l'effet de l'artillerie, n'eſt pas une raiſon pour laiſſer échapper l'occaſion de joindre l'ennemi à l'arme blanche toutes les fois qu'elle ſe préſentera; ſi l'on agiſſoit autrement, ce ſeroit perſuader aux Militaires que le mérite du vrai courage diminue à meſure que les forces artificielles augmentent, & leur prouver que la guerre n'eſt plus qu'une affaire de calcul & une lotterie, où celui qui y prend plus d'actions ſe rend plus ſûr du ſuccès.

J'ai donc été obligé, en expliquant les principes de Montécuculi, de les adapter à nos armes & à notre maniere de faire la guerre; j'ai même propoſé des armes défenſives que je crois très-utiles, relativement à la ſûreté & à la conſervation des hommes, ſans qu'elles ſoient embarraſſantes & ſans qu'elles puiſſent les empêcher d'exécuter les mouvemens qui leur ſeront ordonnés.

Dans ce qu'a écrit Montécuculi ſur les fortifications, il m'a paru que ſes principes, quoique très-bons, étoient trop généraux : j'ai cru devoir les étendre. Ce travail m'a engagé dans un détail très-circonſtancié ; & comme l'imagination peu contente de ſe monter au ton des objets qui la frappent, cherche toujours à s'élever encore, j'ai hazardé d'ajouter aux idées de Montécuculi, & même à celles des plus célèbres Ingénieurs. J'ai fait un ſyſtême ſur la conſtruction des places & ſur leurs ouvrages avancés ; j'ai pris mes matériaux dans les meilleures carrieres, ſans m'aſſujettir entierement aux idées de ceux même de qui je les ai empruntés ; prenant le bon, & ne condamnant jamais ce que je laiſſois, & que je ne pouvois ajuſter à mes principes & à mes idées, que j'ai abandonnés lorſque j'en ai trouvé de meilleurs.

C'eſt d'après M. le Maréchal de Saxe que j'ai donné un talut intérieur avec des rampes aux contre-gardes, aux demi-lunes & au chemin couvert, au lieu d'une contreſcarpe revêtue en maçonnerie, & très-peu inclinée, que tous les Ingénieurs ont adoptée ; mais je n'ai point ſuivi le ſentiment de ce Général au ſujet des places, qui, ſelon lui, doivent être uniquement places, c'eſt-

à-dire, qu'elles ne doivent être occupées que par des Troupes, & qu'aucun bourgeois ni autres ne doivent les habiter, devant rester paisiblement dans les villes, en avant desquelles doivent être ces places protectrices. Je pense, au contraire, qu'il est très-essentiel d'avoir des habitans dans les places, & qu'ils servent même à leur défense; mais il ne faut garder que ceux qui peuvent être utiles, & faire sortir le surplus avant que la place soit investie, & se munir de subsistances suffisamment pour nourrir cette partie d'habitans, qui, dans ce moment, deviennent les défenseurs de la patrie.

Les palissades tournantes de Cœhorn m'en ont fait imaginer d'autres, que je crois plus utiles & plus de défense, sans être plus dispendieuses.

Dans l'attaque & la défense, j'ai cru qu'il étoit inutile de répéter ce qu'en a dit M. le Maréchal de Vauban. J'ai renvoyé à son Traité ceux des lecteurs qui voudront s'instruire à fond de cette partie; j'ai cependant donné mes idées, relativement à l'attaque, pour la construction des paralleles ou places d'armes, que je crois meilleures & moins sujettes à inconvéniens. J'ai renvoyé aussi au Traité de Bélidor, & à ce qu'a écrit M. de Valliere, à la suite de l'attaque & de la défense

des places de M. le Maréchal de Vauban, pour ce qui regarde les mines & les fougaces.

Les réflexions que j'ai répandues dans le cours de cet Ouvrage, servent tantôt à éclaircir le texte, & tantôt à suppléer à ce qu'une trop grande concision peut laisser desirer au lecteur.

Enfin dans ce qui regarde la guerre de campagne, j'ai renvoyé quelquefois à mon Essai sur l'Art de la Guerre, pour ne pas répéter des détails que je crois avoir circonstanciés.

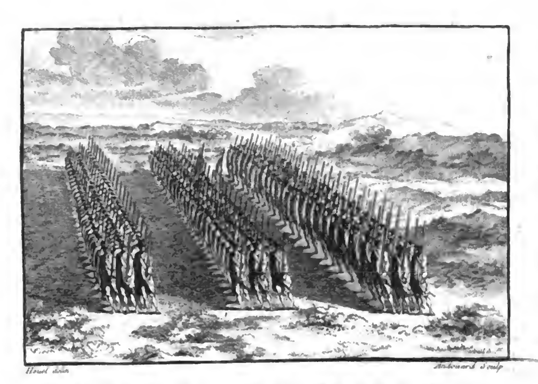
Si je n'avois eu d'autre intention, en écrivant, que de faire un Livre, outre qu'il n'eut tenu qu'à moi d'étendre beaucoup plus que je ne l'ai fait une matiere qui ne prête que trop, j'aurois pû y répandre les agrémens du style, l'orner d'exemples intéressans, faire parade d'une érudition qui ne coûte souvent à l'Auteur que la peine de transcrire, prendre le ton imposant de maître, & me servir enfin de toutes ces ressources qui font plus de dupes que de savans, plus propres à faire admirer l'Auteur qu'à instruire le lecteur. J'ai cependant appuyé mes préceptes d'exemples puisés dans la vie des grands Capitaines. Les actions des grands Hommes sont toujours vivantes, & instruisent souvent davantage que les préceptes les mieux établis. Il est cependant vrai que les seuls exemples qu'il

dût être permis de citer dans un Ouvrage ſur la Guerre, devroient être pris dans l'Hiſtoire contemporaine ; l'Auteur étant plus à portée de vérifier les faits, il ſeroit plus en état de diriger ſes inſtructions, en critiquant ou en approuvant les opérations & la conduite d'un Général ſous les ordres duquel l'Auteur ſe ſeroit trouvé. On parle toujours mieux, & l'on ne peut même bien parler que de ce que l'on a vu. Les Batailles célebres de *Leuctres*, de *Salamine*, de *Canes*, de *Zama*, ſont trop éloignées de nous pour en bien juger : comment s'aſſurer de la vérité des faits ſur le rapport des Hiſtoriens, qui, eux-mêmes, ont écrit ſur le rapport d'autrui. La flatterie & la ſatyre groſſiſſent ou diminuent l'éloge des belles actions ; ainſi, écrire ſur l'Art de la Guerre d'après l'Hiſtoire, c'eſt écrire ſur des hypothèſes. Si le hazard, ou quelque circonſtance heureuſe, a contribué au gain d'une bataille, l'Hiſtorien, qui ſe contente de rapporter le fait ſans remonter aux cauſes, laiſſe un vaſte champ à l'imagination de l'Écrivain, qui entaſſe ſyſtême ſur ſyſtême, & qui dans mille raiſons captieuſes qu'il donne du ſuccès, ne trouve jamais la véritable.

Il ſeroit donc à deſirer qu'ainſi que Xenophon ou Feuquieres, on écrivit ſur des faits contem-

porains; mais il feroit à craindre, non pas qu'on altérât la vérité; la punition fuivroit le crime de trop près; mais que la vérité, n'offenfât quelquefois. Quelques inftructions qu'il y ait à retirer des fautes contemporaines, j'ai obfervé le plus profond filence fur ce que je n'ai pû louer, & ce n'eft qu'avec les égards que je dois aux talens & au mérite que j'ai remué la cendre des morts.





LIVRE PREMIER.

Principes de l'Art Militaire en général.

CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

LA Guerre (*a*) eſt une action d'Armées qui ſe choquent en toutes ſortes de manieres, & (*b*) dont la fin eſt la victoire.

La Guerre eſt civile (*c*), ou étrangere, offenſive ou défenſive, maritime ou terreſtre, ſuivant la différence des perſonnes, des moyens, & des lieux.

A

La victoire se gagne (*d*) par le moyen des préparatifs, de la disposition & de l'action.

Chacun de ces trois membres a ses avantages & ses désavantages, qui sont les qualités naturelles ou acquises, du tems, du lieu, des armes, ou d'autres choses qui aident à vaincre l'ennemi, ou qui y sont un obstacle.

Les préparatifs se font d'hommes, d'artillerie, de munitions, de bagages, d'argent.

La disposition se proportionne aux forces, au pays, au dessein qu'on a d'attaquer, de défendre, ou de secourir.

L'action s'exécute avec résolution, avec secret, avec promptitude, en marchant, campant, combattant.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De la Guerre.

(*a*) PAR la définition que Montécuculi donne de la Guerre, il paroît n'en avoir voulu donner qu'une idée générale; cependant, quoique ce premier Chapitre ne soit, pour-ainsi-dire, qu'une annonce, & une préparation à tout ce qui peut être rélatif à cet Art, il me semble qu'il étoit nécessaire de détailler en quoi consistoit la Guerre.

La Guerre, dit-il, *est une action d'Armées qui se choquent en toutes sortes de manieres*. Selon cette idée, il s'ensuivroit que si, pendant cinq ou six Campagnes, plus ou moins, il ne se donnoit point de batailles, qu'il ne se fit point de sièges, & qu'il ne se passât rien d'important, (ce qui moralement peut arriver) les deux Puissances belligérantes ne seroient point en guerre.

La Guerre consiste dans une levée d'armes, dans l'assemblage des Troupes formées en corps, & qui composent une armée, qui s'avance dans les États de la Puissance ennemie, qui y commet des hostilités, qui projette des conquêtes, & qui exige & tire des contributions en argent, en grains, en fourrages, qui s'empare des chevaux & des voitures du pays, & qui prend avec elle des ôtages pour sûreté des contributions établies. Voilà ce qui constate la Guerre; mais l'assemblage des Troupes, & ces actes d'hostilités, sont toujours précédés par des Manifestes respectifs, dans lesquels chaque Puissance expose à l'Univers & à ses Sujets les raisons qui les forcent d'armer, & ordonne à ces mêmes Sujets de courre sus ceux de la Puissance ennemie. Les différens Détachemens qui se rencontrent & qui se battent, le choc des deux Armées, ne sont qu'une suite de ces préliminaires & de ces premieres hostilités, & rendent la Guerre plus vive & plus décisive; mais quand il ne se donneroit point de bataille, & qu'il ne se feroit aucun siège, la Guerre ne seroit pas moins entre les Puissances armées l'une contre l'autre.

La Guerre a plusieurs motifs; ou ce sont des possessions usurpées ou disputées par une Puissance voisine, ou ce sont des prétentions appuyées par des alliances qui en constatent les droits, & que l'on veut soutenir, ou ce sont des hostilités commises envers les Sujets d'une autre Puissance, quoiqu'en pleine paix, ou d'autres prétextes, dont les Princes ne manquent jamais lorf-

A 2

qu'ils veulent faire la Guerre ; mais de quelque nature qu'elle soit, elle eſt, comme le dit Grotius *, *l'état de ceux qui tâchent de vuider leurs différends par les voies de la force.* Quoique cette idée ne ſoit que générale, elle renferme cependant l'aſſemblée des différens corps qui, réunis, compoſent une Armée, & cette Armée, ſelon ſa force, agit offenſivement, ou reſte ſur la défenſive ; mais dans quelque ſituation qu'elle ſoit, elle eſt toujours armée & prête à combattre l'ennemi qui veut s'oppoſer à ſes deſſeins, ou à empêcher ce même ennemi d'exécuter ſes projets.

* *Tom. I. Liv. I. Chapit. 1.*

(*b*) Un Général comme Montécuculi n'enviſage que la victoire ; il auroit pû dire avec plus de raiſon, dont le but eſt la paix. Il eſt cependant vrai qu'un Général qui ſe met en campagne, n'a d'autres projets que de faire des conquêtes : or il eſt difficile d'en faire ſans gagner des batailles ; ainſi ſes marches, ſes camps, ſes manœuvres, ſont les premiers moyens qu'il employe pour parvenir à la victoire ; mais la paix doit en être le but.

(*c*) De toutes les Guerres, la Guerre civile eſt la plus à craindre, la plus dangereuſe, & celle que les Princes doivent éviter avec plus de ſoins. La Guerre civile ſe fait entre concitoyens dont les intérêts ſont oppoſés, dont l'un & l'autre parti ſe perſécutent ſous prétexte de l'intérêt public. Il eſt difficile d'aſſigner les cauſes des Guerres civiles ; tantôt c'eſt la religion, tantôt l'oppoſition d'intérêts entre les Grands qui gouvernent les Républiques, tantôt l'ambition des Grands qui prennent pour prétexte le bien public, ou celui du Souverain qu'ils perſécutent, en feignant de le défendre ; quelquefois la haine des Grands contre le Miniſtere : ſouvent des changemens légers dans le Gouvernement ont occaſionné les Guerres civiles ; ce-

pendant si l'on remonte à la source de ces Guerres, on verra que c'est presque toujours la violation du droit naturel & public qui les occasionne. Il n'est point d'exemples de Guerres civiles qui ne prouvent cette vérité. Celle des Guises avoit pour prétexte l'intérêt de la religion ; ils supposoient que le droit public Français étoit violé par l'avénement au Trône d'un Prince de religion différente ; mais ils vouloient exclure du Trône un Prince légitime à qui ce Trône appartenoit, & qu'ils vouloient usurper. Or le droit naturel étant plus saint & plus sacré que le droit public, puisque le droit public émane de lui, la Guerre qu'ils fomentoient étoit injuste & sacrilège.

(*d*) Ce premier Chapitre n'est qu'un précis des moyens qui menent à la victoire, & comme un exorde qui doit préparer le lecteur à de plus grands détails, & exciter son attention & sa curiosité. Il est certain qu'on ne peut pas dire plus de choses en moins de mots, mais ces choses demandoient à être détaillées & expliquées ; c'est ce que fait Montécuculi, quoique très-succinctement, dans la suite de ses Mémoires ; cependant comme les détails qu'il donne, quoique très-bien exposés, sont trop concis, que même dans beaucoup d'endroits à peine les laisse-t-il appercevoir, que conséquemment ils sont obscurs, même pour les personnes les plus instruites, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de suppléer à la briéveté du texte. Quel service n'auroit-il pas rendu, s'il eut voulu étendre davantage ses préceptes! Toutes les parties de la Guerre sont si intéressantes, & si peu connues de la plus grande partie des Militaires, qu'elles auroient mérité les détails les plus étendus & les plus exacts.

Je tâcherai dans le cours de cet Ouvrage, à l'aide du texte, & sans m'en écarter, de suppléer à ce qui me semble manquer pour l'éclaircissement de toutes les parties qui y sont énoncées.

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

IL faut faire les préparatifs (*a*) de bonne heure, lorſque l'État eſt en paix.

OBSERVATION.

CHAPITRE II.

Des Préparatifs.

(*a*) IL n'y a point de Puiſſance ſans Troupes : tout État ſans militaire doit bientôt ſubir le joug que le premier venu voudra lui impoſer. Quelle que ſoit l'étendue d'un Royaume, le nombre de ſes habitans, ſes richeſſes intérieures, celles que ſon commerce extérieur lui procure, il ceſſe d'être puiſſant, s'il n'a que de l'argent, & qu'il n'ait point de Troupes, ou qu'il n'en ait pas ſuffiſamment pour ſoutenir ſes droits, garder ſes frontières, protéger ſon commerce, & aſſurer la tranquillité de ſes habitans. Plus un Etat eſt riche, plus ſon commerce eſt étendu, plus ſon pays eſt fertile ; & plus il eſt néceſſaire qu'il ait un bon & ſolide militaire, pour s'aſſurer la libre poſſeſſion de ces biens.

Le militaire doit être proportionné, quant au nombre, à l'étendue du Royaume, à ſa population, à ſes richeſſes & à la puiſſance de ſes voiſins. Quant à la forme, il doit être calculé

ſur des principes militaires qui ſont invariables, relativement à la force des corps, & des différentes parties qui les compôſent. En tems de paix, le militaire doit être moins nombreux, mais toujours ſuffiſant pour garder les frontières, & pour ne pas craindre une invaſion ſubite ; & ſa conſtitution doit être telle, qu'il ſoit facile de l'augmenter, ſi les circonſtances l'exigent, ſans qu'il ſoit affoibli par cette augmentation ; c'eſt-à-dire, que, ſi par la conſtitution générale du militaire, on ne peut pas faire l'augmentation de ſoldats inſtruits & pliés à la diſcipline, ou du moins préparés à cette diſcipline, l'augmentation ne doit jamais être plus forte que d'un quart. Si par cette même conſtitution on peut fournir des ſoldats inſtruits, ou qui ayent du moins reçu quelques inſtructions relatives à l'ordre & à la diſcipline, l'augmentation peut être d'un tiers ; ainſi donc une Compagnie de 48 fuſiliers peut être portée à 72, comme dans la premiere ſuppoſition la même Compagnie ne doit être miſe qu'à 60. Il en eſt de même pour la Cavalerie, & ce calcul d'augmentation eſt bien plus intéreſſant dans cette partie, parce que le cavalier doit non-ſeulement être inſtruit des manœuvres qui lui ſeront ordonnées ; mais cette connoiſſance lui devient inutile, s'il ne ſait pas conduire ſon cheval : or en ſuppoſant qu'en tems de paix les Compagnies de Cavalerie ſoient de 48 cavaliers, & que deux Compagnies forment l'Eſcadron, ſi on peut faire une augmentation de cavaliers déjà inſtruits à manier leurs chevaux, & qui ſachent exécuter les manœuvres qui leur ſeront ordonnées, on peut mettre chaque Compagnie à 72, ſans compter le Trompette, pour que chaque Eſcadron ſoit de 144 cavaliers. Cette force eſt celle que doit avoir un Eſcadron, parce qu'en mettant l'Eſcadron ſur trois rangs de 48 chacun, il peut ſe diviſer par 24, 12 & 6, & qu'il faut toujours

manœuvrer par nombre pair, pour que les mouvemens ſoient juſtes. Si cette augmentation ne peut pas être faite de l'eſpece ſuppoſée, on ne peut mettre les Compagnies qu'à 64, mais cet Eſcadron ne doit être mis que ſur deux rangs de 48 cavaliers chacun; & des 32 qui reſtent, on en forme deux petites troupes, ou pour attaquer l'ennemi par ſes flancs, ou pour remplacer les cavaliers tués ou démontés du premier & ſecond rang.

On ne peut bien faire la Guerre qu'avec de vieilles Troupes (a), & les augmentations, en multipliant le nombre, n'ajoutent à la force des corps qu'autant qu'ils reçoivent des recrues inſtruites & diſciplinées. Si on leur donne des recrues levées à la hâte, & comme on a pû les trouver, cette augmentation, loin d'accroître la force & la ſolidité des corps, ne peut que les affoiblir: c'eſt le vice reconnu des nouvelles levées, de même que des Régimens que l'on réduit à la Paix à un très-petit nombre, & que l'on augmente du double, & même du triple, lorſque la Guerre ſe déclare, par des recrues priſes au hazard & ſans choix.

La force du militaire ne conſiſte point dans le nombre des corps, mais dans la forme & la ſolidité de chacun: or ſi une Puiſſance n'a beſoin que de quarante mille hommes en tems de Paix

(a) Les Maures d'Eſpagne s'étant révoltés, Ferdinand manda à tous les Grands d'Eſpagne de faire inceſſamment des levées de Troupes dans les Terres de leur dépendance, & de les faire les plus nombreuſes qu'ils pourroient. Il nomma Conſalve de Cordoue, ſurnommé le grand Capitaine, Général de cette Armée. Conſalve fit d'abord une revue très-exacte des Troupes, & examina chaque Corps en particulier. Après cet examen, il ordonna qu'on ſéparât les nouvelles Milices d'avec les vieilles, & qu'on les renvoyât dans leur pays, connoiſſant par expérience que le ſuccès des actions de Guerre dépendoit moins du nombre des combattans que de leur courage & de leur réſolution. *

* *Hiſtoire de Conſalve de Cordoue, T. 1. Liv. 2.*

Paix pour garder ſes frontières, & les aſſurer contre un voiſin envieux & jaloux, la force de ce militaire, quoique peu nombreux, conſiſte dans ſa compoſition, & dans les moyens faciles que le Prince s'eſt préparé pour l'augmenter ſur le champ par des recrues inſtruites & pliées à l'ordre & à la diſcipline, ſans que les maſſes, ni les parties qui les compôſent, deviennent trop fortes, en ſuppoſant que l'on faſſe deux augmentations, même trois; parce qu'il y a autant d'inconvénient à avoir des corps trop forts qu'il y en a à les avoir trop foibles; mais il faut que la conſtitution militaire ſoit telle, qu'au moment que la Guerre ſe déclare, on puiſſe mettre le militaire ſur le pied de guerre par une augmentation de ſoldats formés, ou du moins préparés, & non de recrues faites à la hâte, telles qu'on les fait aujourd'hui; & par cette premiere augmentation, avoir aſſez de tems devant ſoi pour mettre le militaire ſur le grand pied de guerre, en cas que les circonſtances l'exigent.

L'attention ne doit pas ſeulement ſe porter ſur les Troupes; mais encore ſur tout ce qui eſt néceſſaire à une Armée & à la défenſe des frontières: ces détails ſont immenſes, mais ils ſont importans. Il ne faut pas attendre au dernier moment pour réparer les places frontières, pour les munir d'armes, d'artillerie & de toute eſpece de munitions de guerre, & pour remplir les magaſins pour la ſubſiſtance des Troupes. L'artillerie exige un très-grand détail, il faut en avoir dans les Arſenaux ſuffiſamment pour en mettre dans les places & pour marcher en campagne: cette partie renferme pluſieurs objets qu'il n'eſt pas poſſible de remplir ſi on ne les a prévus. Le canon, les affûts, les munitions de guerre, les outils néceſſaires, les voitures pour le ſervice de l'artillerie, les chevaux, &c. demandent des ſoins prévus & pris pendant la Paix. Il en eſt de même du détail des

B

ſubſiſtances & de celui des hôpitaux, relativement aux voitures néceſſaires pour l'un & pour l'autre : ces préparatifs ſont toujours imparfaitement faits, lorſqu'on ne les commande qu'au moment où il faut s'en ſervir. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il faille en tems de Paix nourrir une quantité prodigieuſe de chevaux, ce feroit une dépenſe inutile & ſuperflue ; mais il faut ſavoir où les prendre, & avoir de l'argent pour les acheter comptant, ſans en charger un ou pluſieurs Entrepreneurs, qui les font payer très-cher, & que certainement on auroit eu à moitié prix, ſi on les eut fait acheter l'argent à la main par des Officiers connus, & non par des maquignons qui n'ont & ne peuvent avoir d'autres vûes que leur propre intérêt, ſans enviſager celui du Prince. Il en eſt de même des grains & fourrages; il faut les faire acheter, non-ſeulement avant la déclaration de la Guerre, mais même avant que les peuples & les Puiſſances voiſines puiſſent ſe douter d'une guerre prochaine, parce que, ſans cela, la cherté ſe mettroit dans ces denrées, ce qui arrive ordinairement à la déclaration d'une Guerre.

Les Arſenaux remplis d'artillerie prête à marcher, d'affûts de rechange, de munitions de guerre de toute eſpece, de voitures pour ſon ſervice, d'autres pour le tranſport des ſubſiſtances & pour les hôpitaux ; il eſt facile d'avoir des chevaux, quand on a l'argent néceſſaire pour les acheter, (en ſuppoſant les haras du Royaume dans l'état où ils devroient être.) Cet article des haras eſt bien eſſentiel ; il feroit très-important qu'ils fuſſent en état de fournir, non-ſeulement en tems de Paix, mais même en tems de Guerre, les remontes pour la Cavalerie, & qu'il y eut ſuffiſamment de chevaux pour l'artillerie, les hôpitaux, les vivres, &c. ſans être obligé d'en aller acheter dans les pays étrangers.

Voilà quels ſont les préparatifs qu'il faut faire en tems de Paix ; & ſi l'on attend pour les faire que la Guerre ſe déclare,

il ſera facile à l'ennemi, plus prévoyant, de faire des conquêtes avant que l'on ſoit en état d'entrer en campagne.

C'eſt un proverbe connu de toutes les Nations, *ſi vis pacem para bellum.* Plus un Prince chérit le repos & le bonheur de ſes ſujets, & plus il doit ſe mettre en état de repouſſer avec force celui qui voudroit troubler l'un & l'autre. La Guerre eſt le tems où il faut agir, & la Paix, celui où il faut tout préparer pour faire une guerre vive & vigoureuſe.

ARTICLE PREMIER.

Des hommes.

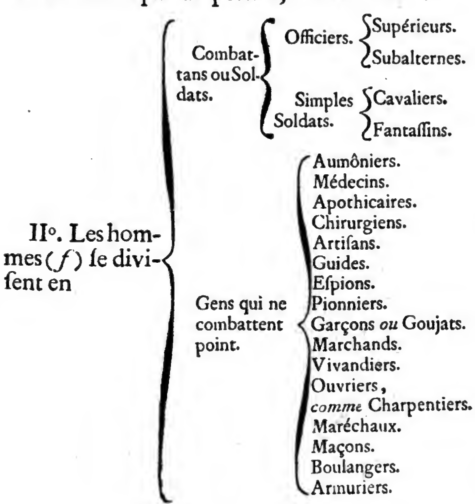
Les hommes doivent être (*a*) { Levés. Rangés. Armés. Exercés. Diſciplinés.

On ne doit pas enrôler des hommes (*b*) de la lie du peuple, ni au hazard, mais il faut les choiſir entre les meilleurs; ſains, hardis, robuſtes, à la fleur de leur âge, endurcis aux travaux de la campagne, ou à des arts pénibles; qu'ils ne ſoient ni fainéans, ni efféminés, ni débauchés.

Les Soldats enrôlés (*c*) paſſent en revûe, & prêtent ſerment, par lequel ils promettent principalement fidélité, obéiſſance & valeur.

On range les hommes (*d*) ſuivant leurs qualités & leur métier.

I°. L'ordre, (*e*) qui eſt une raiſon de priorité & de poſtériorité, eſt une diſpoſition ou ſituation de chaque choſe dans le lieu, la regle & la maniere qui lui conviennent. De toutes ces choſes naiſſent les heureux ſuccès, & du déſordre, au contraire, naiſſent les malheurs & la confuſion. En effet, les hiſtoires ſont pleines d'exemples, où de très-grandes armées ſans ordre ont été entierement ruinées par de petites, en bon ordre.



III°. Ils ſe diviſent,

1°. En Décuries, qui ſont huit ou dix hommes, plus ou moins, ſous un Chef appellé Décurion.

2°. En Eſcouades, qui ſont pluſieurs Décuries.

3°. En Compagnies, qui ſont pluſieurs Eſcouades.

4°. En Régimens, qui ſont pluſieurs Compagnies jointes en un Corps.

IV°. Des Régimens d'Infanterie ſe forment des Bataillons, qui ſont des Corps arrangés en pluſieurs lignes de front & de hauteur. Dans la Cavalerie ces Corps s'appellent Eſcadrons.

1°. *Rang*, eſt un nombre de ſoldats rangés en ligne droite à côté l'un de l'autre.

2°. *File*, eſt un nombre de ſoldats rangés en ligne droite l'un derriere l'autre.

V°. De pluſieurs Eſcadrons & Bataillons ſe forment les Corps, ou les grands membres de l'Armée, qu'on appelle *Brigades*.

Des Brigades on fait,

1°.	L'avant-garde.	qui marchent.	devant.
	Le Corps de bataille.		au milieu.
	L'arriere-garde.		derriere.

2°.	L'aîle droite.	qui font	ſur la droite.
	Le centre.		au milieu.
	L'aîle gauche.		ſur la gauche.

3°.	La premiere ligne ou le front.	Ce qui fait une Armée rangée ſur trois lignes.
	La ſeconde ligne.	
	La troiſième ligne, ou corps de réſerve.	

4°. La colonne eſt une partie d'Armée qui marche en pluſieurs Eſcadrons & Bataillons de hauteur, ou l'un derriere l'autre.

VI°. Les Officiers ſupérieurs & ſubalternes ſont:

1°. Dans l'Armée, les Généraux.

2°. Dans les Régimens, l'État Colonel.

3°. Dans les Compagnies, les premieres places.

VII°. Quand il y a concurrence (*g*) entre pluſieurs Officiers dont les charges ſont égales, le plus ancien l'emporte, ſans avoir égard à la dignité ni à aucune autre raiſon, d'où il naît un ordre inaltérable, qui retranche toutes les occaſions & tous les prétextes de diviſion & de diſpute, & qui fait que le commandement ſe trouve toujours réuni dans un ſeul, le grand nombre de Commandans étant auſſi préjudiciable à l'État, que le grand nombre de Médecins l'eſt à un malade.

1°. Cependant le ſeul titre (*h*) d'une charge

ſans aucun exercice n'eſt compté pour rien, & on n'y a point d'égard.

2°. Voici l'ordre qu'on obſerve, quand les Troupes de l'Empereur ſe trouvent jointes à celles de quelques autres Princes. En charge égale, les Officiers de l'Empereur précedent toujours, ſans avoir égard à l'ancienneté : mais en charge inégale, l'Officier ſupérieur commande l'inférieur. Ainſi dans les batailles & dans les ſièges, l'aîle droite appartient aux Impériaux ; & dans les marches, ils ont l'avant-garde le premier jour de marche.

Les qualités requiſes dans les Généraux, dans les uns plus, dans les autres moins, ſuivant le degré de leurs Charges, ſont ou naturelles ou acquiſes.

I°. Les naturelles ſont :

1°. Le génie Martial, le tempérament ſain & robuſte, la taille avantageuſe, un ſang rempli d'eſprits d'où naît l'intrépidité dans le péril, la bonne grace dans les occaſions où l'on doit paroître, & l'infatigabilité dans le travail.

2°. Un âge raiſonnable : une trop grande jeuneſſe manque de prudence & d'expérience, & la vieilleſſe n'a pas aſſez de vivacité.

3°. La naiſſance : car plus elle eſt illuſtre, plus

elle inſpire de reſpect dans le cœur des inférieurs.

IIº. Les qualités acquiſes (*i*) ſont:

1º. La prudence, la juſtice, la force & la tempérance.

2º. L'art Militaire par théorie & par pratique, & l'art de parler & de commander.

Les Grecs & les Romains nous ont laiſſé de beaux exemples du choix & de l'arrangement des ſoldats.

Iº. Les Grecs les diviſoient en Cavalerie & Infanterie: celle-ci ſe partageoit en pluſieurs Décuries de ſeize hommes de hauteur, à cauſe de la commodité du nombre pair, propre aux différens changemens des rangs, pour doubler, multiplier, reſſerrer & retrécir la Phalange dans ſa longueur & dans ſa largeur; d'autant que 16 doublés font 32. & qu'étant diviſés par la moitié ils font 8. & l'on peut ſubdiviſer ces nombres en deux parties égales juſqu'à l'unité.

Deux Décuries rangées à côté l'une de l'autre s'appelloient *Diloquie :* pluſieurs *Diloçuies* rangées à côté l'une de l'autre, formoient la Phalange de 16384 combattans, à 16 de hauteur & à 1024 de front.

La Phalange diviſée par la moitié de ſa largeur faiſoit deux parties, dont l'une s'appelloit

l'aîle

l'aîle gauche ou la queue ; & étant partagée de nouveau par la moitié de ſa hauteur , elle prenoit la forme de quatre quarrés longs.

II°. Les Romains diviſoient leurs troupes en Infanterie, Cavalerie & Marine.

La Cavalerie ſe diviſoit en *Turmes* * , & l'Infanterie en Légions , ainſi appellées , parce qu'on les choiſiſſoit, *legio à legendo*. La Légion ſe diviſoit en armes peſantes & légeres , & en Cohortes. La Cohorte étoit compoſée de Fantaſſins & de Cavaliers , & diviſée en Manipules , & les Manipules en Centuries , & les Centuries en Chambrées.

* *Turma*, bande de chevaux.

III°. On trouve toutes ces inſtitutions militaires dans les anciens Hiſtoriens ; elles ont été recueillies depuis enſemble par pluſieurs Auteurs, & tous les livres de guerre , en quelque langue que ce ſoit , en ſont pleins : c'eſt pourquoi il ſeroit inutile d'en faire ici une répétition ennuyeuſe.

L'Ordonnance moderne eſt fondée & exprimée dans les capitulations des Colonels , dans les inſtructions des Inſpecteurs ou Commiſſaires des revûes , dans les articles militaires , & dans les Réglemens pour la Cavalerie , faits par Charles V. & par Maximilien II. & ces points ont été autoriſés & confirmés dans la Diete de l'Empire

aſſemblée à Spire en 1570. On y peut ajouter, pour une connoiſſance plus parfaite, les loix militaires des Suédois, des Hollandais & des Brandebourgeois, toutes formées ſur le pied Allemand.

On arme les hommes d'armes différentes, pour différens uſages, & pour différentes ſituations: c'eſt pour cela qu'il y en a d'offenſives & de défenſives, de peſantes & de légeres.

I°. Les anciens ſe ſervoient de maſſues, de javelots, de piles * ou gros javelots, de dards, de fléches qu'on tiroit avec l'arc, de pierres qu'on jettoit avec la main ou avec des frondes, d'épées, de ceſtes ou gantelets garnis de plomb, de ſariſſes ou piques Macédoniennes, de boucliers, de cuiraſſes, de caſques, de cuiſſarts, & de jambieres ou greves.

* *Pilum.* C'étoit la meilleure arme des Romains & celles de leurs *Triarii*, qui étoient l'élite de la Légion.

II°. Depuis l'invention de la poudre, nos armes ſont devenues fort différentes de celles des anciens, mais on ne laiſſe pas de les imiter.

III°. Les armes parmi nous (*k*) ſont:

1°. Défenſives, comme les cuiraſſes entieres avec le devant & le derriere, l'armet, les braſſarts, les cuiſſarts, les gantelets, les demi-cuiraſſes avec le devant & le derriere, le morion ou caſque ouvert, les boucliers ou rondaches, & les targues.

2°. Offensives, en premier lieu de loin, comme les mousquets, les carabines, les mousquetons, les canons, les pistolets, les grenades à jetter à la main ou avec la fronde; en second lieu de près, comme les lances, les piques, les épées & les armes à longue hampe.

3°. Les armes défensives (*l*) doivent à la vérité couvrir le corps, mais non pas l'embarrasser; c'est pour cela qu'on en voit plus de *Cataphractes*, ou gens armés de toutes pieces, quoique d'ailleurs cette armure soit comme un mur de fer, stable & inébranlable à toutes les secousses.

4°. La fin des armes offensives est d'attaquer l'ennemi, & de le battre incessamment, depuis qu'on le découvre jusqu'à ce qu'on l'ait entierement défait & forcé d'abandonner la campagne: à mesure qu'on s'en approche, la tempête des coups doit redoubler, d'abord de loin avec le canon, ensuite de plus près avec le mousquet, & successivement avec les carabines, les pistolets, les lances, les piques, les épées, & par le choc même des troupes.

IV°. C'est pour cela que chez les Romains il y avoit dans une même Légion des Fantassins & des Cavaliers, des armes pesantes & légeres; & dans l'ancienne Milice des Lacédémoniens & des

Macédoniens, les machines de guerre, qui étoient l'artillerie de ce tems-là, étoient reparties entre les Phalanges. Et dans les Ordonnances militaires de l'Empereur Charles V. on comptoit ſous une Cornette de Cavalerie 60 lances armées de toutes pieces, 120 demi-cuiraſſes, & 60 chevaux-legers avec de longues arquebuſes. Et ſous une Enſeigne de 400 Fantaſſins il y avoit 100 piques, 50 tant eſpadons que hallebardes, 200 arquebuſes, & 50 ſurnuméraires pour remplir les vuides.

V°. Ainſi il ſe trouvoit enſemble diverſes ſortes d'armes, afin que l'une pût ſoutenir l'autre, & qu'en quelque ſituation qu'on ſe trouvât, on eût toujours des moyens pour ſe défendre, & pour attaquer l'ennemi.

VI°. Les Capitaines remarquerent (*m*) depuis que l'Infanterie & la Cavalerie ne s'accordent pas bien enſemble, ni dans les marches, parce que l'une marche lentement & l'autre vîte, ni dans les logemens, parce que l'Infanterie peut camper ſous ſes tentes dans les lieux où il n'y a point de fourrages, & que la Cavalerie ne le peut faire ſans ſe ruiner entierement, ni même dans la même forme de la conduite & du commandement, qui eſt très-différent dans ces deux corps. Ces

raifons ont fait juger qu'il valoit mieux diftinguer tout-à-fait l'Infanterie & la Cavalerie en des corps différens, & divifer encore ces corps en différens Régimens de Lanciers, de Cuiraffiers & d'Arquebufiers, laiffant enfuite à l'habileté & à la difcrétion du Général de les ranger de telle maniere qu'ils puiffent fe foutenir réciproquement dans les actions.

C'eft pour cela qu'aujourd'hui les Régimens d'Infanterie font compofés, les deux tiers de Moufquetaires, & un tiers de Piquiers. *

* Aujourd'hui nous n'avons plus de Piquiers, & l'on a fubftitué à la pique, la bayonnette au bout du fufil.

I°. On ne fe fert plus d'arquebufes dans les troupes Allemandes, parce que le moufquet porte plus loin, & que l'homme qui porteroit une arquebufe peut porter un moufquet.

II°. Les Moufquetaires (*n*) doivent porter une fourchette pour mieux ajufter leur coup : il feroit bon qu'elle eût au haut une pointe comme un épieu, pour la planter au befoin contre la Cavalerie.

III°. Tous les moufquets (*o*) doivent être d'un même calibre, afin qu'on ne puiffe pas prendre le change dans les balles.

IV°. J'ai fait faire des moufquets renforcés dans la culaffe, un peu plus pefans & plus longs que les ordinaires, pour fervir dans les garnifons,

& dans les endroits où les défenſes ſont plus longues que la portée des mouſquets ordinaires, parce que quand les flancs ſont petits, & qu'ils ne peuvent contenir un grand nombre de pieces, ſi le mouſquet ne porte d'un bout à l'autre, tout demeure ſans défenſe. Les mouſquets ordinaires ſont pour les Mouſquetaires de l'armée, qui ſont obligés quelquefois de faire deux cens lieues, & même plus, dans une campagne.

1°. J'en ai fait faire d'autres, de telle maniere que lorſque le ſerpentin qui ſerre la meche allumée s'abaiſſe ſur le baſſinet, dans le même inſtant il s'ouvre de lui-même : on gagne par ce moyen le tems qu'on met à l'ouvrir après avoir ſoufflé ſur le charbon de la meche : outre qu'on eſt aſſuré que le mouſquet ne prendra point feu au hazard, que la pluie ne mouillera point la poudre, & que le vent ne l'emportera point.

2°. J'en ai encore fait faire d'autres, qui ont en même tems le chien & le ſerpentin. Comme la meche allumée ne convient pas dans les occaſions ſecrettes, parce qu'on la voit & qu'on la ſent, ni dans les tems de pluie & de grand vent, parce qu'elle ſe mouille & s'éteint, on ſe ſert alors du chien; dans les autres on ſe ſert du ſerpentin. Ces ſortes de mouſquets ſont auſſi en uſage chez les Turcs.

V°. Les piques doivent être fortes, droites & longues de quinze, ſeize & dix-ſept pieds, avec des pointes en langue de carpe. Il faut les couvrir pardeſſus de lames de fer. Les Piquiers doivent être armés de caſques & avoir des cuiraſſes, qui les couvrent devant & derriere.

VI°. On pourroit faire dans l'Infanterie un rang de boucliers pour couvrir les piques : lorſqu'on en viendroit aux mains ils ſe jetteroient ſous les ennemis avec l'épée & la rondache, & les mettroient en déſordre.

VII°. On pourroit auſſi avoir des compagnies de Grenadiers, qui dans les batailles jetteroient des grenades à la main, ou avec des frondes, comme on fait dans les attaques des contreſcarpes & des dehors, dans les aſſauts, & quand on veut ſe rendre maître de quelque poſte que ce ſoit.

VIII°. Les Dragons (*p*) ne ſont autre choſe que de l'Infanterie à cheval armée d'épées, de demi-piques, & de mouſquets plus courts & plus légers que les autres. Ils ſont bons pour ſe ſaiſir d'un poſte en diligence, & pour prévenir l'ennemi dans un paſſage. On leur donne pour cela des hoyaux & des pelles. On les met à cheval dans les vuides qui ſont entre les bataillons, afin de

tirer de-là pardeſſus l'Infanterie. Ailleurs ils combattent d'ordinaire à pied.

Les Régimens de Cavalerie (*q*) ſont armés aujourd'hui de demi-cuiraſſes, qui ont le devant & le derriere, de bourguignottes compoſées de pluſieurs lames de fer attachées enſemble par-derriere & aux côtés, pour couvrir le cou & les oreilles ; & de gantelets, qui couvrent la main juſqu'au coude. Les devans de cuiraſſes doivent être à l'épreuve du mouſquet, & les autres pieces à l'épreuve du piſtolet & du ſabre. Leurs armes offenſives ſont le piſtolet, & une longue épée qui frappe d'eſtoc & de taille. Le premier rang pourroit avoir des mouſquetons.

I°. La lance eſt la reine des armes (*r*) pour la Cavalerie, comme la pique pour l'Infanterie ; mais la difficulté d'en avoir, de les entretenir & de s'en ſervir, nous en a fait abandonner l'uſage. En effet, ſi les chevaux ne ſont pas excellens & bien dreſſés, ils n'y ſont pas propres, & les hommes devant être armés de pied en cap, ont beſoin de valets & d'autres commodités, ce qui eſt d'une très-grande dépenſe ; & ſi le terrein n'eſt ferme & uni, ſans brouſſailles & ſans foſſés, la carriere n'étant pas libre, la lance demeure le plus ſouvent inutile.

II°. Les

II°. Les Arquebusiers (*f*) ou Carabiniers ne peuvent faire un corps solide, ni attendre de pied ferme le choc de l'ennemi, parce qu'ils n'ont point d'armes défensives : c'est pourquoi il ne seroit pas à propos d'en avoir un grand nombre dans une bataille, parce qu'on ne sauroit les placer qu'ils ne causent de la confusion en tournant le dos. Comme leur emploi est de tourner en caracolant, & de faire leur décharge, puis de se retirer, si l'ennemi les presse parderriere, & qu'ils se retirent si vîte que cela ait l'air de fuite, ils font perdre courage aux autres, ou bien ils les heurtent, & se renversent sur eux. C'est ce qui détermina Walstein (*a*) Général des troupes de l'Empereur, de les proscrire de l'Armée après la funeste expérience qu'il en fit à la bataille de Lutzen (*b*) l'an 1632.

III°. Les cuirasses entieres sont admirables pour rompre & pour soutenir : mais comme on a reconnu que si ces armes ne sont à l'épreuve, elles

(*a*) Walstein, Général fameux, qui commandoit l'Armée Impériale contre le Grand Gustave, Roi de Suede. Walstein est une ville avec un château, située en Boheme, près de Tornais ; c'est de-là que Walstein avoit pris son nom : on l'appella dans la suite Duc de Fridlande.

(*b*) C'est dans cette bataille que fut tué le Grand Gustave, Roi de Suede. Lutzen est une petite ville à environ trois lieues de Leipsick ; elle appartient au Duc de Saxe Mersbourg.

ſont plus pernicieuſes qu'utiles, parce qu'étant briſées, les morceaux de fer qui entrent dans le corps rendent les bleſſures bien plus grandes ; & qu'au contraire ſi elles ſont à l'épreuve, elles ſont trop peſantes, & embarraſſent tellement la perſonne, que le cheval étant tombé, le Cavalier ne ſauroit s'aider ; que d'ailleurs les braſſards & les cuiſſards rompent les ſelles & les harnois, bleſſent les chevaux ſur le dos, & les fatiguent beaucoup : on a jugé à propos de s'en tenir aux demi-cuiraſſes.

Les hommes étant armés (*t*) doivent s'exercer *, ſans quoi ce ne ſeroit pas une armée, mais une foule confuſe de gens ramaſſés.

* *Exercitus ab exercendo.*

I°. Le ſoldat peut s'exercer ſeul, ou avec d'autres.

II°. Il s'exerce ſeul.

1°. En s'accoutumant à la courſe, au ſaut, à la lutte, à la nage, & à la fatigue.

2°. En reconnoiſſant les ſignaux & le ſon.

3°. En apprenant à bien manier ſes armes, à tirer juſte, à endoſſer bien ſon armure à la ligne. Le Cavalier doit de plus ſavoir armer ſon cheval, le ſeller, le deſſeller, le brider, le faire paître, le ferrer, & le panſer : il doit le dreſſer à nager, à obéir à la bride, & à n'être pas ombrageux.

III°. Il s'exerce en compagnie, quand étant rangé avec les autres de front & de hauteur il tourne ſur ſon centre, ou qu'il occupe un autre terrein, ſoit en gardant ſa même ſituation par rapport à ceux qui ſont auprès de lui, ſoit en la changeant.

1°. Les ſoldats tournent ſur leur centre en ſe tournant à droite, à gauche, ou en arriere : cela ſert toutes les fois qu'on a à marcher par les côtés ou par la queue, parce qu'il ſuffit de ſe tourner de ce côté-là, & de marcher enſuite tout droit : c'eſt ainſi qu'on reſſerre ou qu'on élargit les rangs, & qu'on peut ouvrir au milieu des troupes, des chemins, des paſſages & des intervalles, ſuivant qu'on le juge à propos.

2°. On occupe un autre terrein avec changement de ſituation, quand on entrelaſſe les files ou les rangs les uns dans les autres ; & ſans changer de ſituation, quand on les double ou qu'on fait une contre-marche, par le moyen de laquelle ils ont la facilité d'aller eſcarmoucher les uns après les autres, & de rentrer, ou en faiſant la converſion, (on l'appelle caracole dans la Cavalerie ;) c'eſt lorſque le bataillon tourne en corps comme s'il étoit tout d'une piece, à-peu-près comme on fait tourner un vaiſſeau dans l'eau. On

peut faire un quart, deux quarts, trois quarts de converſion, ou le tour entier.

3°. Voilà les principaux exercices, auſquels tous les autres ſe réduiſent. Les modernes les ont pris des Grecs & des Romains, qui en ont écrit excellemment.

4°. Il faut que les paroles de commandement ſoient courtes, claires, & ſans ambiguité; & afin qu'on les entende bien, il faut commencer par faire faire ſilence.

5°. Plus les mouvemens & les changemens ſont dégagés, petits & ſimples, ſur-tout celui de plier devant l'ennemi, plus ils ſont eſtimés.

6°. On baiſſe la pique contre la Cavalerie en tenant le bout appuyé contre le pied droit, avançant beaucoup le gauche, & ayant l'épée à la main: contre l'Infanterie on s'en ſert avec la main droite appuyée ſur la ceinture, & l'on doit avoir le coude gauche appuyé ſur la hanche, ou ſur le genouil gauche avancé & plié: toutes les fois qu'on a à frapper de bas en haut, la pointe doit être ajuſtée à la ſelle, où le Mouſquetaire doit auſſi viſer. On peut encore prendre l'épée de la droite & la pique de la gauche, par le milieu de la hampe, en laiſſant traîner le bout par-derriere; ce qui eſt fort avantageux dans les en-

trepriſes de nuit, dans les portes, dans les chemins, & dans les lieux étroits.

D'un bataillon quarré long (*u*) on forme aiſément toutes les autres figures, comme la tenaille, qui de l'autre ſens fait le coin; le croiſſant, qui pris de l'autre côté fait un convexe; le porc-épic, ce ſont pluſieurs lignes, ou le bataillon même rangé, en ſorte qu'il y ait un vuide dans le centre: on peut faire l'anatomie de toutes les meſures & de toutes les proportions de tous ces arrangemens, dans le manége d'une ſeule compagnie avec analogie à un Régiment, ou même à une Armée; comme de la partie au tout, & du modele à l'idée. Et en effet, la compagnie peut s'appeller une petite Armée, auſſi-bien qu'on peut appeller l'Armée une grande compagnie.

Voici les principes qu'il faut obſerver pour ranger des troupes en bataille.

I°. Placer les armes (*x*) à leur avantage, & dans des lieux où elles ne ſoient ni ſuperflues ni oiſives, mais où elles puiſſent être employées avec utilité & ſûreté.

II°. Battre continuellement de loin & de près l'Armée ennemie, la ſoutenir & la repouſſer.

III°. Se figurer une forme d'Ordonnance, qui ſerve de regle à toutes les autres, comme le

droit eſt la regle de l'oblique, parce qu'en toutes choſes il y a toujours une regle ſuprême & principale, qui eſt la meſure des autres, qui ſont plus ou moins parfaites à proportion qu'elles s'en approchent ou qu'elles s'en éloignent.

Le grand nombre d'Officiers (*y*) ne cauſe pas moins d'avantage dans le combat que de dépenſe dans l'entretien. Quand ils ſont peu, ils ne ſauroient au beſoin pourvoir à tout, ni prendre la place de ceux qui manquent, & qui ſont tués ou bleſſés. Il faut garder un juſte milieu, avec cette différence, qu'en tems de paix & dans ſes États, il en faut diminuer le nombre, & l'augmenter en tems de guerre, & lorſqu'on eſt ſur le pays ennemi.

Si les Compagnies (*z*) ſont de 150 hommes, un Régiment de dix Compagnies ſera de 1500 hommes, nombre ſuffiſant pour être conduit & gouverné par les Officiers qu'on a coutume de lui donner, comme on a remontré depuis peu.

I°. Un gros de piques ſerré (*&*) eſt impénétrable à la cavalerie, dont elles ſoutiennent d'elles-mêmes le choc à vingt-deux pieds de diſtance, & elles la pouſſent même par les décharges continuelles de la mouſqueterie qu'elles couvrent, & par le choc des rondaches qui ſe fourrent deſſous.

II°. La mouſqueterie ſeule ſans piquiers, ne

peut pas faire un corps capable de ſoutenir de pied ferme l'impétuoſité de la Cavalerie qui l'enveloppe, ni le choc & la rencontre des piquiers, ainſi ils ſont obligés de lâcher pied ; c'eſt pourquoi les Grecs ne mettoient dans leurs Armées que le tiers de gens armés à la légere, & les Romains que le quart, qu'ils appelloient *Velites.* Et ils avoient grande raiſon d'en uſer ainſi ; parce que lorſque le combat ſe reſſerre , & qu'on en vient à la mêlée, les gens déſarmés * & les gens de trait ne ſervent pas de grand choſe.

* Sans armes défenſives.

Il y a deux ſortes d'intervalles ou de diſtances entre les ſoldats, les unes ouvertes , les autres ſerrées.

I°. Dans les diſtances ouvertes , on met tantôt quatre pieds d'intervalle , tantôt cinq. C'eſt cet eſpace qu'on met entre un homme & un autre homme, entre un cheval & un autre cheval, de front ou de hauteur. Cet intervalle change ſuivant le deſſein qu'on a ou de faire l'exercice ſans qu'on s'embarraſſe l'un l'autre avec ſes armes, ou de faire une contre-marche, ou d'ouvrir un paſſage à quelque troupe, ou à quelques pieces de canon qu'on auroit tenues quelque tems derriere comme une embuſcade ; ou pour faire place entre les rangs des piquiers , afin que les

mousquetaires puissent faire leur décharge & se retirer ensuite, jusqu'à ce qu'on en vienne aux mains, ou pour ouvrir un plus grand vuide, & donner passage aux coups de canon des ennemis, ausquels on seroit exposé.

II°. Pour les distances serrées on compte que le fantassin occupe trois pieds de front & autant de hauteur, & le cavalier quatre de front sur huit de hauteur.

III°. Dans les distances serrées, moins le soldat occupe de terrein & mieux c'est, pourvu qu'il ait la liberté des bras pour agir : il en est de même des cavaliers, pourvu qu'ils ne s'entr'embarrassent point, & qu'ils ne soient pas extraordinairement serrés, & à l'étroit.

IV°. On doit laisser des chemins de front & de hauteur entre l'infanterie & la cavalerie, entre les escadrons, & entre les mousquetaires & les piquiers : ces chemins doivent être plus ou moins larges suivant le besoin.

V°. Un pas est censé égal à deux grands pieds géométriques, & par conséquent 5 pas à 10 pieds, qui font une verge Rheinlandique (*a*). Ainsi

300

(*a*) *Rheinlandique* signifie qui est en usage dans le Rheinland, qui est une province située entre la mer Germanique & la province d'Utrecht sur le bas-Rhin.

300 pas font 60 verges, qui eſt la portée ordinaire du mouſquet. Il faut remarquer que la verge contient proprement douze pieds; mais pour la commodité du calcul on la diviſe en dix, qui ſont plus grands que les autres, la verge reſtant toujours la même.

Que les piques ſoient ſi longues, que celles du ſixième rang puiſſent avec leurs pointes atteindre juſqu'à celles du premier: quand un bataillon ſeroit compoſé de cent rangs de piquiers, on n'en peut employer que quatre ou cinq; parce que poſons que la pique ait dix-huit pieds de long, il y en a trois pieds ou environ occupés par les mains, ainſi il ne reſte à la premiere pique que quinze pieds de libre; la ſeconde, outre ce qu'elle empoigne, conſume encore trois pieds dans l'intervalle qui ſe trouve entre elle & celle du premier rang; ainſi il ne lui reſte que douze pieds de pique qui ſervent: il n'en reſte que neuf à la troiſième, ſix à la quatrième, trois à la cinquième, & tous les autres rangs ſont inutiles pour frapper, mais non pour pas ſoutenir, & pour remplir les places qui deviennent vuides.

I°. C'eſt pourquoi les anciens faiſoient leurs piques ou *Sariſſes* plus courtes au premier rang, & celles de derriere plus longues de main en

main, afin que celles du troisième & du quatrième rang étant abaissées, eussent leurs pointes égales à celles du premier & du second rang.

II°. Les mousquetaires (*aa*), qui sont devant les piques, se mettent dessous un genouil en terre, & font feu.

III°. Dans les manches des mousquetaires, qu'on met à côté des piquiers, les rangs tirent l'un après l'autre, & cela se peut faire en deux manieres; car les premiers rangs après avoir tiré peuvent passer derriere les autres par une contre-marche, ou mettre un genouil en terre pour recharger, & demeurer baissés le nez contre terre, jusqu'à ce que ceux qui sont derriere eux, & qui sont debout, ayent tiré pardessus leur tête.

IV°. La Mousqueterie (*bb*) s'arrange à six de hauteur, parce qu'ils peuvent se régler de maniere que le premier rang ait rechargé quand le dernier aura tiré, & qu'il recommence aussitôt à tirer, afin que l'ennemi ait un feu continuel à essuyer. S'il y avoit moins de six rangs, le premier ne pourroit pas avoir rechargé, quand le dernier auroit tiré, ainsi le feu ne seroit pas continuel: & si au contraire il y en avoit plus de six, le premier seroit obligé de perdre du

tems, & d'attendre que les derniers euſſent tiré pour recommencer.

V°. La Mouſqueterie ne doit pas être rangée non plus ſur un trop grand front, comme de 70, 80 ou 100 hommes, parce que s'il arrivoit qu'elle fût chargée par la cavalerie ennemie, ou choquée par les piquiers, & obligée de plier, elle laiſſeroit un grand vuide, par où l'ennemi pourroit entrer, & prendre en flanc les autres corps, & les rompre.

VI°. Pour éviter cet inconvénient, on ne doit pas étendre les 500 mouſquetaires des aîles ſur un ſeul front, auſſi grands qu'ils le peuvent occuper, comme de 83 hommes dans un eſpace de 124 pas & demi, ſans les intervalles. Mais après avoir formé les manches d'un nombre raiſonnable, il faut diſtribuer les autres en différens endroits de la bataille, comme on le dira dans la ſuite.

La Compagnie eſt compoſée de	Trois grands Officiers.	Le Capitaine.
		Le Lieutenant.
		L'Enſeigne.
	Deux moindres.	Le Sergent.
		Le Caporal.

Le Fourrier, ou Maréchal des Logis, eſt ſouvent empêché, & ne peut être préſent.

Des ſimples Soldats.	Mouſquetaires. - - - - - - -	88
	Piquiers. - - - - - - - - - - -	48
	Rondaches. - - - - - - - - - -	8
	Total. - - - - - - - - - - - - - -	144
	Les Officiers. - - - - - - - - -	6
	Toute la Compagnie. - - - -	150

combattans, entre leſquels on compte ſix Caporaux, & dix-huit Chefs de file.

I°. Six hommes font une File, quatre Files font une Eſcouade, deux Eſcouades font une Aîle, trois Aîles font le Bataillon, les Piquiers au milieu, les Mouſquetaires aux côtés, & le ſon, comme Tambours, &c. entre le ſecond & le troiſième rang : mais dans une bataille il eſt à la droite de l'aîle dans le vuide.

Une Eſcouade a·····	1 Caporal.
	3 Chefs de File.
	20 Soldats.
Total··· 24	

Le Caporal eſt à la tête de la premiere File, & les Chefs de File à la tête des autres : les chemins entre chaque Eſcouade ſont de trois pieds, & de ſix entre chaque Aîle.

IIº. Dans une Escouade les piquiers sont rangés comme les autres, à six de hauteur & à quatre de front, parce que si la file avoit moins de hauteur, elle seroit trop foible; & si elle en avoit davantage, les derniers rangs seroient inutiles, par la raison que nous en avons dite ci-dessus: outre que s'il arrivoit que le Bataillon fût obligé de faire tête de deux côtés, trois rangs le feroient d'un côté, & trois de l'autre, ce qui suffiroit pour soutenir, pourvû que les piques fussent couvertes de deux rangs; l'un de mousquetaires, l'autre de rondaches misent devant elles.

IIIº. Dans un défilé étroit, où l'on est obligé de passer un à un, la premiere file de la premiere Escouade passe la premiere, puis la seconde, la troisième & la quatrième, jusqu'à ce que la premiere Escouade soit passée: ensuite la seconde passe de la même maniere, & les autres successivement. Si l'on peut faire un front, comme de quatre hommes, de huit, ou d'un plus grand nombre à la fois, on marche par Escouade, par Aîle, ou par Bataillon de front.

L'Ordre qu'observe une Compagnie pour marcher, ou pour se mettre en bataille, s'observe de même par les Régimens, ou en mettant

les Compagnies à côté l'une de l'autre, ou en prenant à part tous les piquiers du Régiment, & enſuite tous les mouſquetaires, & formant les aîles de ceux-ci, & le milieu des piquiers; ce qui s'exécute aiſément de cette maniere. Les cinq premieres Compagnies qui doivent former l'aîle droite, jettent ſur cette aîle leurs mouſquetaires diſtingués par Eſcouades, puis elles mettent leurs piquiers à la gauche des mouſquetaires, en laiſſant la diſtance néceſſaire. Les cinq autres Compagnies joignent enſuite leurs piquiers à ceux des cinq premieres, & ainſi leurs mouſquetaires reſtent ſur l'extrémité gauche (*cc*). La mouſqueterie peut donc s'arranger de pluſieurs manieres; on peut la placer en deux aîles à côté des piquiers, ou bien on en met la moitié à la tête, & l'autre moitié ſur les aîles, ou on la met toute à la tête, ou toute à la queue, derriere les piquiers qui ont un genouil en terre, afin qu'elle tire pardeſſus eux, ou on mêle alternativement un mouſquetaire & un piquier, ou enfin on la met derriere les intervalles des Bataillons, par où elle peut aller & venir, tirant & rechargeant ſans ceſſe.

On peut ranger un Régiment de deux manieres différentes, enſorte qu'il ſoit tout ſur un ſeul front,

ou qu'il forme un Bataillon. Or de plufieurs Bataillons & de plufieurs Efcadrons fe forme l'ordre de bataille de l'Armée entiere. Par exemple, qu'on ait à ranger en bataille une Armée de quarante mille combattans, cela fe fait de cette maniere.

I°. 24000 hommes de pied, en feize Régimens, qui font 16 Bataillons.

12000 chevaux, en feize Régimens, qui font 80 Efcadrons.

2000 Dragons, en deux Régimens, qui font 4 Efcadrons.

2000 Chevaux-legers, en deux Régimens.

Artillerie.	Demi canons. - - - - - - -	4
	Quarts de canon. - - - - -	6
	Fauconneaux. - - - - - - -	8
	Mortiers. - - - - - - - - - -	2
	Petites pieces. - - - - - - -	80
	Total. - - - - - - - - -	100

II°. Un Régiment d'Infanterie eft compofé de 1500 combattans. Savoir :

Officiers. - - - - - - - - - - -	60
Piquiers. - - - - - - - - - - - -	480
Rondaches. - - - - - - - - -	80
Moufquetaires. - - - - - - - -	880
Total. - - - - - - - - -	1500

IIIº. Un Batail-lon eſt compoſé de	Piquiers. - - - - - - - -	480
	Rondaches. - - - - - -	80
	Mouſquetaires. - - - -	720
Soldats.	Total. - - - - - - - -	1280

IVº. Un Régiment de Cavalerie eſt de 750 Cavaliers.

Vº. Les Eſcadrons (*dd*) ſont de 150 hommes à trois de hauteur, & cinquante de front ; parce que s'ils étoient plus gros, ils ſeroient difficiles à mettre en mouvement, & s'ils étoient moins forts, ils ne pourroient charger que légérement, & feroient peu de réſiſtance : s'il étoit néceſſaire de faire les Eſcadrons plus forts, on en pourroit joindre deux enſemble.

VIº. Les Bataillons ſont compoſés de 480 piques à 6 de hauteur & 80 de front, au-devant deſquels on met une rangée de 80 mouſquetaires, qui étant couverts par les piques, peuvent tirer en ſûreté tantôt debout, tantôt un genouil en terre, ſans faire aucun mouvement, parce que cela pourroit apporter de la confuſion. Au-devant de ce rang de mouſquetaires on en met un de 80 rondaches, qui couvrent tout ce qui eſt derriere. Les mouſquetaires qui garniſſent la droite & la gauche des piquiers, ont dix Eſcoua-

des

des pour chaque côté, à 40 hommes par * Escouade, on en met six Escouades à droite sur deux lignes, & autant à gauche; (c'est ce qu'on appelle les manches.) Il y en a deux autres Escouades derriere les piquiers, tant à droite qu'à gauche (*ee*): on les fait monter sur des chevaux, sur des charrettes, ou sur quelque chose d'élevé, afin qu'elles puissent tirer les cavaliers ennemis pardessus le Bataillon; ou elles servent à rafraîchir des manches fatiguées, ou on les commande pour quelque autre besoin. Enfin les deux Escouades qui restent des dix de chaque côté, sont postées par pelotons entre la cavalerie la plus proche, d'où elles font un feu continuel, jusqu'à ce que la mêlée commence; & alors elles se retirent dans les Bataillons d'où on les a tirées. Cette disposition de la mousqueterie par pelotons devant les piquiers & derriere le Bataillon, diminue l'espace qu'elle doit occuper, & qui seroit trop grand si on la rangeoit toute entiere sur un seul front à côté des piquiers, principalement lorsqu'on seroit obligé de joindre deux Bataillons à côté l'un de l'autre, parce que la mousqueterie étant investie, & ne pouvant tenir ferme, ouvriroit en se retirant un si grand espace, que la cavalerie ennemie pourroit y entrer en grand front, & mettre

* Ce sont 20 Escouades à 40 hommes chacune; cela fait 800 avec les 80 qui sont devant les piquiers, ce sont 880 mousquetaires, comme il a été dit p. 39.

F

tout en désordre, comme on a dit ci-devant.

La principale attention (*ff*) doit être d'assurer les flancs de la bataille, l'expérience nous ayant appris que lorsque les aîles de la cavalerie ont été rompues, l'infanterie est aisément enveloppée, & n'a plus ni les moyens ni le cœur de se défendre, & qu'ayant perdu courage, elle met bat les armes, & demande quartier. Or il n'y a rien de meilleur pour assurer ses flancs, que de mettre des Bataillons à côté, qui faisant un feu continuel, incommodent l'ennemi, & l'empêchent d'en approcher; & en cas qu'il le fasse, non-seulement ils le soutiennent avec les piques & les rondaches, mais même ils le repoussent: & comme le mousquet ne porte que 300 pas ou environ, si l'on veut que tout le front de la bataille soit à couvert & défendu par le feu de la mousqueterie, il faut qu'à chaque distance de 600 pas au plus, il y ait un gros de mousquetaires soutenu de leurs piquiers.

I°. La situation naturelle peut à la vérité assurer les flancs; mais cette situation n'étant pas mobile, & n'étant pas possible de la traîner avec soi, elle n'est avantageuse qu'à celui qui veut attendre le choc de l'ennemi, & non à celui qui marche à sa rencontre, ou qui va le chercher dans

ſon poſte : mais les inſtrumens de l'art ſont en uſage par-tout, & même au défaut d'autres machines (*gg*), un Bataillon ſe peut partager en deux, leſquels étant contigus, font face de tous côtés, auquel cas ils donnent place à la mouſqueterie des aîles, partie dans le vuide de leur centre, partie ſur les côtés, où l'artillerie même ſe met à couvert. Tout cela fait comme un baſtion mobile, d'où il ſe fait une tempête continuelle de décharges contre ceux qui veulent l'approcher de front, en flanc, ou parderriere.

II°. On a coutume (*hh*) d'arranger la cavalerie en forme de croiſſant, à côté de l'infanterie; mais il en arrive un inconvénient, c'eſt que comme elle s'étend juſqu'à deux milles de diſtance, & même davantage, il eſt impoſſible que les Eſcadrons qui ſont aux extrémités reçoivent aucun ſecours de l'infanterie, qui en eſt trop éloignée, & ces deux corps perdent ce ſecours réciproque qui leur eſt ſi néceſſaire. En effet, quand une fois ces Eſcadrons ſont rompus & mis en fuite, où peuvent-ils ſe retirer & ſe rallier, quand on les a ſéparés de l'infanterie qui en eſt ſi éloignée; & où l'infanterie peut-elle ſe mettre à couvert, quand une fois la cavalerie eſt en déroute?

III°. La diſtance d'un Eſcadron à l'autre (*ii*) eſt

de dix-huit pas. Cet eſpace eſt ſuffiſant pour qu'un peloton de mouſquetaires de huit de front & de cinq de hauteur y puiſſe agir, & après qu'il s'eſt retiré, il y a aſſez de terrein pour que les Eſcadrons puiſſent avancer & ſe mouvoir ſans embarras & ſans confuſion ; mais il n'y en a pas aſſez pour que l'ennemi puiſſe s'en prévaloir, & pénétrer par-là. L'eſpace entre les manches des mouſquetaires & les piquiers, & entre ces mêmes manches, & l'Eſcadron qui eſt à côté, n'eſt que de ſix pas.

IV°. Les réſerves qui ſont poſtées derriere les Bataillons, doivent être tellement aſſurées, que rien ne puiſſe ſe renverſer ſur elles, ni les mettre en déſordre. Les troupes qui ont été rompues peuvent ſe rejoindre & ſe rallier derriere l'infanterie la plus proche, ou derriere les Eſcadrons de réſerve.

La diſtance de 300 pas de hauteur entre les deux lignes, fait que les coups qui portent à la premiere ligne, ne ſauroient arriver juſqu'à la ſeconde, & que l'une étant défaite, elle a aſſez d'eſpace pour ſe remettre & pour éviter de ſe heurter contre les troupes de l'autre, qui étant toutes fraîches, ſont en état de rétablir la bataille (*kk*) ; & l'ennemi ne peut pas pourſuivre bien

loin la cavalerie de la premiere ligne, quoique rompue, parce qu'il auroit l'infanterie de cette ligne en queue & en flanc, & qu'il trouveroit la tête de la ſeconde ligne entiere, unie & toute fraîche. Si un ou deux Eſcadrons de la tête plient & ſont repouſſés, il en peut accourir autant de la réſerve pour remédier à ce déſordre, & donner le tems aux battus de ſe rallier.

Cette grande diſtance a encore un avantage conſidérable, c'eſt qu'elle aſſure les flancs & les derrieres de la bataille, parce que l'ennemi ne pourroit faire un ſi grand circuit ſans ſe déſunir beaucoup, & par conſéquent ſans expoſer ſon armée à un riſque fort grand d'être battue.

On formera donc la bataille (*ll*), par exemple, de la maniere que nous allons l'expliquer, en la diverſifiant enſuite ſelon la différence des lieux & des conſéquences.

I°. Cavalerie.

1°. Eſcadrons cuiraſſés à la premiere ligne. 25

	Aux réſerves.	10
	A la ſeconde ligne.	25
	Aux réſerves.	10
Au milieu.	Sur l'aîle droite.	5
	Sur l'aîle gauche.	5
	Total.	80

2°. Efcadrons légers ou de Croates, vis-à-vis du milieu de chaque

front.	}	500
		500
De chaque côté.	}	500
		500
	Total.	2000

Il faut les pofter en lieu où ils ne puiffent être enveloppés par l'ennemi, ni fe renverfer fur les amis : qu'ils foient comme en leffe, toujours prêts à fortir tout d'un coup, dès que l'occafion le demande. S'il y avoit un plus grand nombre de cavalerie légere que les deux mille hommes ci-deffus, il feroit difficile de la comprendre dans l'ordre de bataille. Il faut la pofter en dehors, & fur les aîles de l'autre cavalerie, pour s'en fervir au befoin ; & fuppofé qu'elle vînt à être enveloppée fans pouvoir fe défendre, elle pourroit fe mettre à couvert derriere l'armée, ou en quelqu'autre endroit qui fut fûr.

II°. Infanterie.

1°. Bataillons, fur la premiere ligne.	6
Derriere, pour fortifier les côtés & les angles, & former un Bataillon double.	2
Sur la feconde ligne.	6
Et parderriere.	2
Total.	16

2°. Dragons, à chaque côté de la bataille au lieu d'Infanterie.	------	800
	------	800
Derriere chaque ligne.	------	200
	------	200
	Total. -----	2000

3°. Pelotons diſtribués entre les Eſcadrons les plus près des Bataillons dont ils ſont tirés. - - - 32

III°. L'Artillerie ſe partage (*mm*) tout le long de la bataille, la groſſe à côté & devant l'Infanterie, où elle eſt bien gardée, & d'où elle peut aiſément découvrir l'ennemi; & ſi-tôt qu'elle le découvre, tirer en droite ligne & en croiſant, ſans empêcher le paſſage aux troupes. Les petites pieces d'Artillerie ſe placent entre les Eſcadrons & les pelotons de Mouſquetaires; ainſi on ne court pas riſque de la perdre toute entiere, en cas d'échec, comme il arriva aux Impériaux dans les combats de Witſtock (*a*) & de Janckau (*b*) dans les années 1636 & 1645, parce qu'elle étoit toute enſemble.

(*a*) Witſtock, dans la nouvelle marche de Brandebourg, Banier, Général Suédois, qui gagna cette bataille, n'avoit que 9000 chevaux & 7000 hommes de pied, & l'armée ennemie étoit forte de 15000 chevaux & de 20000 hommes d'infanterie. Le Général Suédois, outre l'artillerie, gagna 150 tant drapeaux qu'étendards, & fit un carnage horrible.

(*b*) Jancowitz, ou Janckau en Bohême, Tortenſon, Général Suédois, gagna cette bataille le 24 Février 1645, quoiqu'il eut 3000 hommes de moins que les ennemis, & que l'Empereur ſe fût rendu à Prague pour encourager ſes troupes.

IV°. Charrois (*nn*) & bagages.

On fait derriere la bataille un parc des charrois & des bagages, avec des troupes pour les garder, tant contre les ennemis que contre ſes propres ſoldats, qui tâchent quelquefois de les piller: les derrieres de la bataille en ſeront bien mieux gardés, les troupes connoîtront qu'en perdant le champ de bataille elles perdront leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'elles ont de plus cher; ce qui les fera combattre avec plus d'opiniâtreté.

Cette forme de bataille a toutes ſes parties très-forte par elle-même, comme étant compoſées de toutes ſortes d'armes: ainſi il ſera difficile de la rompre, d'autant que le tout demeure en ſon entier, tant que les parties ſe maintiennent: elle a de plus l'avantage de pouvoir être changée avec facilité en telle autre que l'on voudra, ſuivant la ſituation des lieux, les deſſeins que l'on a, ou les occaſions qui ſe préſentent.

I°. Situation.

1°. S'il y a quelques bois, quelque village, ou quelque colline, à gauche ou à droite du camp, l'Infanterie ou les Dragons qui ſont poſtés ſur les extrémités, s'en ſaiſiſſent d'abord, & s'y logent.

2°. S'il

2°. S'il y a une riviere ou un précipice, qui assure entierement un côté de l'armée, on met toute la Cavalerie à l'autre; & réunissant ainsi toutes ses forces, & les étendant contre une seule aîle de l'ennemi, il arrive qu'on est fort supérieur en nombre, & qu'on peut l'envelopper.

3°. S'il y a quelque bois, ou quelque lieu couvert aux environs, sur le chemin qui vient du pays ami, on réduit les Bataillons par troupes, afin que quand les deux armées sont sur le point d'en venir aux mains, on paroisse s'avancer sur un grand front, afin d'intimider les ennemis. On pourra encore les épouvanter (*oo*), en faisant courir le bruit dans leur armée au plus fort du combat que leur Général a été tué.

4°. Si l'ennemi a en flanc (*pp*) ou derriere lui quelque bois ou quelque vallée, où l'on puisse arriver sans être vu, on y peut envoyer de la Cavalerie légere & des Dragons pour l'attaquer en flanc ou en queue dans le fort de la bataille, ou pour donner sur le bagage, & y causer de la confusion; d'autant que des gens préparés surprennent toujours ceux qui ne le sont pas.

5°. Si la qualité du pays le permet (*qq*) on peut s'approcher de l'ennemi secrettement, & le combattre avant qu'il se soit mis en bataille, comme

on fit à *Tuttling* (*a*) dans la Suabe, contre les François, l'an 1644.

6°. Si le terrein eſt étroit, on ſe met ſur trois ou quatre lignes, ou même ſur davantage, s'il eſt néceſſaire.

7°. S'il y a quelque marais ou quelque foſſé, on peut poſter quelques troupes devant, leſquelles à l'approche de l'ennemi, ſe retirent par des paſſages faits exprès, que l'ennemi ne connoît point, & l'attirent ainſi dans le piége.

II°. Deſſeins.

1°. Si l'on veut avec ſon aîle droite (*rr*) battre la gauche de l'ennemi, ou au contraire; on mettra ſur cette aîle le plus grand nombre, & les meilleures de ſes troupes, & on marchera à grands pas de ce côté-là; les troupes de la premiere & de la ſeconde ligne avançant également, au lieu que l'autre aîle marchera lentement ou ne branlera point du tout, parce que tandis que l'ennemi

(*a*) *Tuttling*, ou *Dutlingen*, comme l'écrivent les Allemands, eſt une petite ville ſituée ſur le Danube, dans le Duché de Wirtemberg. Le combat de Dutlingen fut gagné dans le plein cœur de l'hiver par le Duc de Lorraine, qui avoit joint les Généraux Merci & Jean de Wert; ils ſurprirent le quartier du Maréchal Rantzau, qui à ſon ordinaire ſe trouvoit pris de vin, & le firent priſonnier, le reſte ſe retira en bon ordre à Briſac.

ſera en ſuſpens, ou avant qu'il s'apperçoive du ſtratagême, ou qu'il ait ſongé à y remédier, il verra ſon côté foible attaqué par le fort de l'ennemi, tandis que ſa partie la plus forte demeure oiſive, & eſt au déſeſpoir de ne rien faire; & s'il ſe rencontre de ce côté-là quelque village, on y mettra le feu, pour empêcher l'ennemi d'attaquer cette aîle, & lui ôter la connoiſſance de ce qui ſe paſſe.

2°. Si avec ſes deux aîles on a deſſein d'envelopper l'ennemi, il eſt bon de ſe préſenter en ligne droite, afin de le tromper; mais il faut marcher lentement par le milieu, & plus vîte par les deux bouts, faiſant comme un croiſſant : c'eſt ainſi que le Général Banier enveloppa les Impériaux vis-à-vis de *Melnick* (*a*) dans la Bohême, l'an 1639; ou bien on laiſſe le milieu de la bataille vuide, & on partage toute l'armée en deux aîles; ou bien on peut laiſſer la premiere ligne dans ſon entier, tandis que la ſeconde s'avance ſur les aîles de la premiere, & augmente de moitié la longueur de la ligne. Ceci réuſſiroit mieux dans un tems couvert de nuages, de pouſſiere,

(*a*) *Melnick*, ville de Bohême, ſituée ſur une montagne, à ſix lieues environ de Prague, près de l'endroit où la riviere de Muldau ſe jette dans l'Elbe.

de fumée, & toutes fois & quantes que l'ennemi ne pourra pas s'appercevoir de vos mouvemens; & pour le mieux tromper, on peut étendre dans le milieu une file de cavalerie, pour cacher le vuide qu'on y laiſſe.

3°. Pour fatiguer avec votre foible, le fort de l'ennemi, & le charger enſuite fatigué avec votre fort, qui ſera frais, on peut mettre à la tête de tout, la Cavalerie légere avec quelques Dragons de la réſerve, afin qu'il décharge deſſus ſa furie en les chargeant les premiers; & lorſqu'il ſera fatigué, vos troupes fraîches & vigoureuſes le chargeront à leur tour: mais afin que votre armée ne s'effraye pas de voir ſes premiers rangs en déroute, il faut l'avertir du ſtratagême.

III°. Conjonctures.

Si l'on apperçoit quelque ſigne de crainte (ſſ) ou de confuſion parmi l'ennemi, ce qu'on connoît lorſque les rangs ſont troublés, que les troupes ſe mêlent enſemble ſans intervalles, que les drapeaux flottent, que les piques s'ébranlent toutes à la fois, & qu'on tourne le dos, il faut le pourſuivre ſur le champ, ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, faire avancer les Dragons, la Cavalerie légere, quelques pelotons & quelques troupes débandées, qui, tandis que l'armée s'avance

en bataille, vont devant occuper quelque poſte où il faut que l'ennemi tombe, un foſſé, un fond, un bois, une levée, ou quelqu'autre avantage que ce ſoit, devant, à côté, ou derriere.

Il n'y a rien de ſi néceſſaire au Soldat que la diſcipline ; ſans elle les troupes ſont plus pernicieuſes qu'utiles, plus formidables aux amis qu'aux ennemis. La diſcipline eſt expliquée fort au long dans les loix militaires, & dans les ſtatuts de guerre qui commandent l'obéiſſance à l'égard des Supérieurs, la bravoure contre l'ennemi, & une conduite en tout honnête & réglée, propoſant pour cela des récompenſes & des châtimens convenables.

1°. Une excellente méthode (*tt*) eſt de n'avancer perſonne qu'à ſon rang, ou pour quelque action extraordinaire.

Les Guides dans une armée ſont comme les yeux dans le corps : on doit bien les garder, & les attacher par la récompenſe, par l'eſpérance, par la crainte du châtiment : on leur fait quelquefois donner des ôtages pour gages de leur fidélité.

I°. Il faut en avoir pluſieurs, & les diſtribuer dans pluſieurs parties de votre armée, & qu'ils concertent entre eux les lieux & les chemins.

On engage & on entretient les Eſpions à force d'argent : il faut y prendre bien garde, car ſouvent ils ſont doubles. Il eſt bon de s'aſſurer d'eux, & d'avoir entre ſes mains leurs femmes & leurs enfans. S'ils propoſent quelqu'entrepriſe, il ne faut pas la faire connoître à d'autres, ni même qu'ils la connoiſſent entr'eux. Vous pouvez employer pour Eſpions des priſonniers, des trompettes, des transfuges tant de l'armée ennemie que de la vôtre, des payſans, des courriers, des ſoldats traveſtis, des meſſagers, des rendus. Quand on ſurprend un Eſpion, on le pend.

OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

Des hommes.

(*a*) MONTÉCUCULI donne une idée très-ſuccinćte des parties qui compoſent une armée : il dit bien qu'il faut lever des hommes, les ranger, les armer, les exercer & les diſcipliner ; mais chacun de ces articles auroit mérité de plus grands détails.

J'ai déjà dit que le nombre n'ajoutoit pas toujours à la force d'une armée. Cette force dépend du choix & de l'eſpece d'hommes que l'on employe pour augmenter & pour recruter les corps. Si l'eſpece eſt mauvaiſe, plus les armées ſeront nombreuſes, moins elles auront de force, & plus elles ſeront embar-

raſſantes : ſi, au contraire, elle eſt bonne, le nombre ajoutera beaucoup à la force; mais il ne ſera pas néceſſaire de les avoir ſi nombreuſes. L'eſpece de ſoldat ne ſuffit pas encore pour rendre une armée formidable, c'eſt une premiere condition ; mais il y en a bien d'autres qui doivent y être jointes. Ces conditions ſont 1°. l'union des parties, qui conſiſte dans l'ordre & dans la diſcipline. 2°. La compoſition de chaque partie, qui ne doit être ni trop forte ni trop foible. 3°. Une conſtitution générale qui donne, à chaque partie qui compoſe le tout, les moyens de ſe completer par des recrues inſtruites & rompues à la diſcipline. *Ce n'eſt ni du nombre, ni d'une valeur aveugle*, dit Vegece, *qu'il faut attendre la victoire* *. Lorſque Pirrhus entra en Italie pour venir au ſecours des Tarentins, il s'appliqua à connoître le génie de cette Nation ; il reconnut bientôt qu'elle étoit efféminée, pareſſeuſe, livrée ſans réſerve aux plaiſirs, & adonnée au vin, à la bonne chere & aux danſes. Les Tarentins ayant donné toute autorité à Pirrhus, ce Prince commença par faire fermer les lieux qui ſervoient de réduits à la jeuneſſe; il exerça enſuite les habitans au maniement des armes & à la diſcipline militaire ; & après avoir remarqué ceux qui lui parurent les plus propres à la guerre, il les enrôla, & renvoya ceux qui n'auroient ſervis que de nombre & de mauvais exemple **.

Le premier point, & le plus eſſentiel, eſt le choix du ſoldat. Vegece dit *qu'il faut choiſir les ſoldats dans les climats ni trop chauds ni trop froids, mais dans les plus tempérés* ***, comme ſi le climat influoit ſur le plus ou le moins de courage d'une Nation. La conſtitution du gouvernement en pourroit être une cauſe plus réelle ; mais c'eſt dans les vertus ou dans la corruption des mœurs qu'il faut en chercher la véritable. Athenes & Sparte n'ont point changé de climat: le Tibre ſous Clément XIII

* *Lib. 1. cap. 1.*

** *Hiſt. Romaine par Laurent Echard, tom. 2. liv. 2. ch. viij.*

*** *Lib. 1. cap. 2.*

baigne les mêmes bords qu'il arrofoit du tems des Scipions & des Céfars. Le courage de Xenophon & d'Alcibiade ne s'amollit point à la Cour de Perfe : Annibal eut trouvé à Rome le même écueil qu'il trouva à Capoue. L'amour de la patrie & de la liberté, voilà les véritables fources de la valeur. Le defir de la gloire eft fubordonné à cet amour, parce que notre gloire particuliere doit fe trouver dans celle de la patrie. Tant que l'égoifme ne fut point connu à Rome, il n'y eut point de luxe, les mœurs y furent pures, & l'amour de la patrie fut la premiere vertu des Romains. Rome s'aggrandit, & devint bientôt redoutable, parce que tout étoit rélatif au bien des particuliers, & à la gloire de la République : dès que le luxe s'introduifit, les mœurs fe corrompirent, l'amour de foi-même fuccéda à celui de la patrie, & Rome déchut bientôt de fa fplendeur.

L'Angleterre eft un pays de vrais patriotes ; ce n'eft pas pour lui feul qu'un Anglais s'expofe aux dangers, c'eft pour la patrie. Lorfqu'un Militaire Anglais s'eft diftingué dans les Armées, il revient à Londres ; & content de la reconnoiffance de fes compatriotes qu'il a défendus, il n'en exige ni refpects ni déférence ; il eft regardé comme un citoyen utile, & cela lui fuffit. C'eft la vertu des Fabius & des Cincinnatus ; auffi l'Angleterre eft-elle peut-être la Nation où la bravoure fe foutient depuis plus long-tems.

En admettant le fentiment de Vegece, il fembleroit que la Nation Françaife fut, de toutes celles de l'Europe, la plus propre à faire de bons foldats, parce qu'elle naît & vit fous un ciel tempéré ; mais comme le climat n'influe point ni ne peut influer fur le plus ou moins de courage d'une Nation, il faut néceffairement qu'il y ait d'autres raifons plus phyfiques de fa valeur, que toutes les Nations lui accordent unanimement.

Le

Le Cardinal de Richelieu dans ſon Teſtament politique * avoué par M. de Foncemagne, & réfuté par M. de Voltaire, dit qu'il n'y a pas de Nation au monde moins propre à la guerre que la Nation Françaiſe : il ne dit pas, à la vérité, que ce ſoit faute de courage, il connoiſſoit trop bien cette Nation pour lui imputer une foibleſſe dont elle n'a jamais été ſuſceptible ; mais il donne pour raiſon ſa légéreté & ſon impatience. Ce Cardinal auroit bien dû ſe reſſouvenir de la conſtance & du courage de l'Armée Françaiſe au ſiège de la Rochelle, qui fut commencé à la fin de Janvier 1628, & qui ne finit, par la reddition de la place, que le 28 Octobre, jour de la ſignature des articles. Ce ſiège eſt, peut-être, la marque la plus évidente que ſi le Français eſt léger, ſa légéreté n'influe point ſur ſes devoirs, & que l'honneur eſt, & ſera toujours, le premier motif qui le fera agir.

* Tom. 2. chap. 9. liv. iv. Édition 1764.

La légéreté d'une Nation doit néceſſairement influer ſur le plus ou moins de patience néceſſaire dans tous les travaux, & ſur-tout dans ceux de la guerre ; mais ſi cette légéreté ne porte que ſur des objets frivoles, ſi elle n'attaque point l'honneur & les devoirs les plus ſacrés, elle ne peut être une raiſon pour que cette Nation ne ſoit pas propre à la guerre. Dans les dernieres guerres de Bohême, M. le Maréchal de Saxe voyant le ſoldat Français porter du pain pour cinq jours, & au bout du troiſième, jetter ce qui lui reſtoit pour marcher plus leſtement, ſans ſe mettre en peine de quoi il vivroit, s'écria : *Dieu, quelle Nation, & qu'elle doit être redoutable à l'ennemi!* Parce que le goût des plaiſirs change, ce n'eſt pas une raiſon pour inférer que l'honneur n'a pas toujours les mêmes droits ſur le cœur. On a vu des tems malheureux, où les Français chaſſés des conquêtes qu'ils avoient faites, repouſſés & battus juſques dans leur propre pays, n'en ont pas été plus découragés par ces revers. La valeur,

qui leur eſt propre, les ſoutenoit; & l'amour de leurs devoirs, joint à l'amour-propre, qui leur eſt naturel, les animoit à faire les plus grands efforts, dans la crainte d'être humiliés. Si la légéreté du Français avoit influé ſur ſon honneur & ſur ſes devoirs; dans le découragement où les malheurs de la France paroiſſoient devoir le réduire, le Maréchal de Villars n'auroit pas ſauvé l'État, & donné la paix à l'Europe.

Le Cardinal de Richelieu ne ſe contente pas d'accuſer cette Nation de légéreté, il l'accuſe encore de pareſſe. Eh! quelle Nation dans l'Europe en peut être moins ſuſceptible? S'il y a un reproche à lui faire, c'eſt ſa vivacité, & même ſa pétulance. Il me ſemble qu'il devoit ſuffire au Cardinal de Richelieu d'avoir rabaiſſé la Nobleſſe, & de lui avoir ôté prèſque tous ſes priviléges, ſans avilir ſa Nation par des vices ſuppoſés. Il auroit pû avec juſtice l'accuſer de foibleſſe, pour s'être ſoumiſe au joug qu'il lui avoit impoſé; mais cette foibleſſe (ſi l'on peut la nommer ainſi) ne venoit que de l'amour que le Français a toujours eu pour ſon Roi; & tout ce qui pouvoit le rapprocher de ſa Perſonne lui devenoit plus précieux que la liberté, & même l'eſpece d'indépendance dont il jouiſſoit avant le Miniſtere du Cardinal de Richelieu. Je ſuis Français, mais je me dépouille de tout eſprit de partialité; & en reconnoiſſant dans ma Nation les qualités qu'elle a, je ne m'aveugle point ſur ſes défauts.

Le Français eſt généralement brave, l'amour de ſon Roi eſt né avec lui; mais peut-être n'a-t-il pas au même degré celui de la patrie (*a*): il rapporte tout à lui-même; l'honneur & l'amour-

(*a*) En général, l'eſprit patriotique ſe montre plus évidemment dans le ſoldat & dans le peuple, que parmi la Nobleſſe & les grands Seigneurs. Que l'on diſe à un ſoldat, voilà les ennemis, ſouvenez-vous que vous êtes Français; l'amour qu'il a pour ſa Nation lui fera affronter mille dangers. Le peuple eſt tranſporté de joie lorſqu'il apprend que ſa Nation a remporté une victoire; mais il eſt triſte & humilié lorſqu'elle a perdu une bataille. Les grands Seigneurs s'en conſolent ſouvent par des chanſons ou des bons mots.

propre guident sa valeur ; mais souvent il ne sert sa patrie que relativement à son intérêt & à sa réputation. Il aime les honneurs & les distinctions ; il n'envisage que sa propre gloire, & le bien & l'intérêt de l'État ne le touchent, qu'autant qu'ils lui procurent ces distinctions & ces honneurs. Si le Français ne s'arme que pour sa propre gloire, celle de la patrie est en sous-ordre ; ainsi sa valeur n'étant agissante que pour lui, elle n'est utile à la patrie qu'autant qu'il y trouve son avantage : on peut même lire dans l'histoire de la Monarchie, des exemples de Généraux, qui, se trouvant en concurrence, ont mieux aimé sacrifier les troupes qui leur étoient confiées, que de contribuer aux succès d'un rival ; cependant ces exemples ne caractérisent point la Nation, tout au plus quelques particuliers, dont on a, depuis long-tems, oublié les noms.

Dans tout État, où l'amour de la patrie n'est pas le premier sentiment qui fait agir les hommes, il ne peut y avoir qu'une valeur d'amour-propre & d'ostentation ; le desir des préférences est ce qui excite & anime le courage. Dans tout État où l'amour de la patrie est le premier sentiment, on ne connoît ni basse jalousie, ni folle ambition ; toutes les actions sont reversibles à l'État, & on n'agit que pour sa gloire.

La liberté est le plus grand des biens, mais elle doit avoir des bornes ; car si on la porte trop loin, on fait du principe du bien, la source du plus grand mal : elle doit être, non comme cette prétendue liberté des Seigneurs Polonais, qui rend le peuple esclave, & qui ôte à cet État la force qu'il pourroit avoir par lui-même ; mais comme celle des Suisses, qui, par l'union intime qu'il y a dans chaque partie, augmente la puissance de l'État, conserve la considération qu'il a dans l'Europe, & maintient la liberté de chaque particulier, & de l'État en général.

Cette liberté eſt encore un des principes du plus ou du moins de valeur des Nations ; & la conſtitution de l'État n'influe ſur la bravoure , qu'autant qu'elle ſoutient ou qu'elle énerve cette liberté, qui n'eſt autre choſe que la jouiſſance de ſoi-même, ſous la protection des Loix & du Souverain ; ou, comme le dit M. de Monteſquieu, *le droit de faire tout ce que les Loix permettent.*

Si la conſtitution de l'État eſt telle que le citoyen ne puiſſe jouir de cette liberté , ainſi qu'il arrive dans un État deſpotique ou dans un gouvernement foible, & qui tend au deſpotiſme, le découragement du citoyen vertueux , & l'ambition du mauvais citoyen, doivent néceſſairement atténuer le patriotiſme ; chacun ne travaille que pour ſoi, les liens de la ſociété ſe relâchent: & comme là, où l'intérêt particulier domine , il faut que les mœurs ſe corrompent , que la frénéſie de l'indépendance , la manie d'être reſpecté, faſſe diſparoître la liberté civile, la valeur d'une Nation s'éteint peu à peu dans les diſtinctions particulieres : c'eſt l'hiſtoire de tous les peuples , dont les vertus ont dégénérés. Cette foule de barbares qui inonda l'Empire Romain, & qui le détruiſit , avoit une vertu féroce , étoit brave ; mais peu à peu les vaincus corrompirent leurs vainqueurs : dès que ceux-ci eurent trouvé une patrie , ils ceſſerent d'avoir l'amour de la patrie ; ils ſe déſunirent , & fonderent des Empires particuliers , qui ſe ſont ſoutenus auſſi long-tems que la vertu primitive de leurs fondateurs a ſubſiſté.

Le gouvernement Français n'eſt point deſpotique , rien ne gêne la liberté que les Loix permettent. Les biens de chaque particulier lui appartiennent ; & quoique le Prince en ſoit le ſeigneur primordial, il ne peut , ni ne doit ſe les approprier, ni les donner, ſans injuſtice & ſans infraction aux Loix du Royaume, à moins de crimes d'État de la part des particuliers.

La constitution du gouvernement Français ne donnant aucune atteinte à la liberté autorisée par les Loix, il semble que l'intérêt général devroit être, pour le Français, le seul motif de ses actions, & qu'il devroit être plus affectionné à la patrie qu'il ne l'est communément. Le Cardinal de Richelieu, en contraignant les grands Seigneurs à venir à la Cour, a purgé les Provinces de petits tyrans, & en même tems il a rendu le général de la Nation plus libre. Les Seigneurs ont, à la vérité, perdu de leur indépendance, mais ils en sont dédommagés par les honneurs & les distinctions que le Prince leur accorde : le particulier devroit être plus libre, parce qu'il n'est plus l'esclave de ces Seigneurs, & qu'il répond directement au Prince, ou à ceux qui sont préposés par lui pour faire observer les Loix (*a*). Il semble

(*a*) Il est certain que le Cardinal de Richelieu fit un grand bien à la Monarchie, en appellant à la Cour les Seigneurs & la principale Noblesse. Les Provinces furent délivrées de mille petits tyrans qui les troubloient, & qui auroient enfin ramené tous les inconvéniens de la féodalité ; mais aussi a-t-il fait un grand mal, en ce que les Seigneurs épuisent leurs Provinces pour soutenir à la Cour un faste, dont ces mêmes Provinces sont les victimes. Il y auroit, peut-être, un moyen d'ajouter au bien qu'a fait le Cardinal de Richelieu, & de prévenir des maux qui peuvent en résulter. La principale Noblesse sert, la guerre est son élément ; en obligeant les militaires pendant la paix à de longues résidences à leur corps, sans exception, il en résulteroit un double avantage ; celui d'une meilleure discipline, & celui de rendre aux Provinces l'or que ces Seigneurs tirent de leurs Terres. Quant à ceux qui, plus avancés en grades, ont des Gouvernemens, ils devroient être obligés d'y résider, au moins, le tiers de l'année. Ceux qui jouissent des revenus ecclésiastiques ne devroient approcher de la Capitale que pour des raisons les plus indispensables, & il ne faudroit jamais leur permettre d'y passer plus de tems que leur devoir ne l'exige. Les Receveurs généraux des Finances devroient tous rester dans leurs départemens, & ne venir à Paris que pour rendre leurs comptes ; ce tems doit être fixé à trois mois, au plus. Des soixante Fermiers généraux, trente devroient rester dans les Provinces ; ils rendroient compte aux trente restans à Paris, & ceux-ci au Contrôleur général.

que ce changement dans le gouvernement auroit dû rendre la Nation plus patriote ; mais malheureusement cet amour de soi-même prévaudra encore long-tems dans l'esprit des Français sur l'intérêt général. Cependant, quoique le Français n'agisse, pour-ainsi-dire, que relativement à lui, sa valeur est au même degré qu'elle étoit autrefois : de ce sentiment, il ne s'ensuit pas que cette Nation ne soit pas propre à la guerre ; elle est valeureuse ; & toute Nation brave doit fournir de bons soldats, quel que soit le motif qui la fasse agir : & si l'on peut rendre la Nation Française plus patriote, il n'y en aura pas une dans l'Europe plus magnanime ni plus redoutable aux ennemis de l'État.

Il est plus difficile de vaincre l'impatience du Français en général, parce qu'elle provient de sa vivacité ; mais en admettant dans les troupes l'ordre & la discipline la plus exacte, & sans lesquels l'armée la plus nombreuse est sans force, on la réprimera ; & si on ne peut l'étouffer, du moins elle n'éclatera pas : ainsi elle cessera d'être dangereuse, & elle pourra même être très-utile dans beaucoup d'occasions.

Le Français a un très-grand défaut à la guerre. L'officier particulier, & même le soldat, jugent des manœuvres de leurs Chefs, & raisonnent conséquemment à leurs idées ; ils décident & condamnent sans rien approfondir, & sans savoir le motif qui fait agir le Général. Ce défaut, que l'on peut nommer un vice, est un des plus grands qui existent dans le militaire, parce que, si les manœuvres qu'on leur fait faire ne s'accordent point avec leurs idées, il est à craindre que la confiance ne diminue, que l'obéissance ne soit pas entiere, que les murmures ne s'ensuivent, que la discipline ne se relâche ; & l'armée la plus valeureuse, la plus nombreuse, & la plus belle en espece d'hommes, qui auroit pû faire des conquêtes si les raisonnemens de

chaque particulier en étoient bannis, & si elle ne composoit qu'un tout parfaitement uni & soumis au Chef, n'est plus qu'un amas de braves gens, à la vérité, mais dont les forces s'évaporent par la désunion des parties.

Toutes les Provinces de France fournissent beaucoup de bons soldats; il y en a cependant dans le nombre qui en donnent peu. Les Provinces voisines de la Mer s'adonnent plus volontiers au commerce maritime; mais elles fournissent d'excellens matelots: or, comme il est aussi important à la France d'avoir une bonne marine, qu'il lui est nécessaire d'avoir un bon & solide militaire de terre, ces sujets lui sont de la plus grande utilité. Les Provinces qui approchent le plus de la Capitale, n'en fournissent que peu; la plûpart de leurs habitans abandonnent leurs champs pour venir grossir la foule des domestiques, des vagabonds, & des fainéans qui y abondent, & ils aident à son luxe, dont ils vivent: toutes les autres Provinces, sans en excepter aucunes, fournissent une très-grande quantité d'excellens soldats.

Vegece préfere avec raison les soldats levés dans la campagne à ceux des villes *, parce que, dit-il, *ils sont plus endurcis à la fatigue, qu'ils sont habitués à manier le fer, à creuser des fossés, & à porter des fardeaux*, au lieu que ceux des villes sont pour la plûpart efféminés, accoutumés à une vie molle & moins pénible, à une nourriture moins grossiere, & qu'ils ne sont point faits à l'intempérie de l'air.

* *Lib. 1, cap. 3.*

Le libertinage moins connu dans les campagnes, énerve & affoiblit les habitans des villes. Si toutes les villes ressembloient à Rome naissante, on ne devroit faire aucune difficulté d'y lever des soldats, parce que dans toute ville où il n'y a point de luxe ni plaisirs frivoles, le cœur n'est point corrompu, les forces, loin de s'épuiser, s'accroissent par les exercices militaires & au-

tres, & le ſoldat qu'on y leve eſt auſſi robuſte & auſſi courageux que celui de la campagne. Cependant, quoiqu'il ſoit conſtant que les ſoldats, & particulierement les cavaliers, tirés de la campagne, ſoient meilleurs que ceux qui ſont levés dans les villes, il eſt de l'intérêt de l'État de faire de préférence des recrues dans les villes ; & quoique ces ſoldats ſoient d'une eſpece beaucoup au-deſſous de ceux levés dans les campagnes, la conſervation de l'État en dépend, parce qu'il ſeroit dépeuplé par les guerres continuelles qu'il peut avoir. Si la totalité des recrues étoient levées dans les campagnes, elles ſeroient bientôt déſertes, les terres reſteroient en friches, & les villes ſeroient ſurchargées de gens inutiles, dont il eſt néceſſaire de les purger ; principalement en tems de guerre, où le défaut de conſommation dans les villes laiſſe ſans emploi tous ces êtres, qui ne ſont utiles qu'à ſoutenir un luxe ruineux. Mais ſi après avoir purgé les villes de ces fainéans, on a beſoin de faire de nouvelles recrues, il faut prendre dans les villes ceux qui manient le fer, comme Bouchers, Charpentiers, Menuiſiers, Maçons, Porte-faix, Tailleurs de pierre, Serruriers, Charrons, Cordonniers, Braſſeurs, &c. les gens de cette profeſſion ſe reſſentent moins du libertinage des villes, parce qu'ils ſont journellement occupés à travailler, & par conſéquent ſont meilleurs que ceux des autres profeſſions. Si par la continuité de la guerre on eſt forcé de lever des recrues dans les campagnes, il faut préférer les Forgerons, les Chaſſeurs, les Bûcherons, les Scieurs-de-long, & tous les gens de métiers qui exigent de la force & de l'adreſſe ; mais, le moins qu'il eſt poſſible, il faut prendre des Laboureurs, parce que la vie des citoyens eſt attachée au travail de ces hommes utiles. En général, tous les habitans de la campagne ſont très-bons ; cependant ceux des montagnes & des bois ont la réputation d'être plus

plus robuftes, & meilleurs que ceux des plaines. Tous les métiers qui demandent de la force & de la hardieffe, font, pour la plûpart, très-propres à faire de bons foldats ; il n'y a que celui de Pêcheur, qui, quoique dur & pénible, n'eft point propre pour la guerre ; il femble que cet élément rende l'homme mol & fainéant.

C'eft un objet bien important pour un État que d'exciter & de protéger la population : plus un Royaume eft peuplé, plus il eft riche, & plus il trouve de reffources en lui-même ; & quelques longues que foient les guerres que les circonftances le forcent de faire, il trouve dans fon intérieur, fans toucher aux cultivateurs, ni aux gens d'arts & métiers, dequoi compléter fon militaire, fans que le commerce intérieur foit interrompu (*a*).

(*a*) Il y auroit un moyen bien fimple de favorifer & d'augmenter la population, & même l'agriculture, & d'avoir encore un fond intarriffable pour recruter les corps fans toucher à la partie des cultivateurs, ni à celle des gens d'arts & métiers. Ce feroit de permettre à un certain nombre de foldats par Régiment, de fe marier, de donner à ces foldats des habitations proche les différens cantons du Royaume qui font à défricher. On donneroit à chacun une certaine quantité de terre qui leur appartiendroit à eux & à leurs enfans à perpetuité, jufqu'à l'extinction de la famille ; & faute d'enfans, ces terres reviendroient au Roi, qui les donneroit à un autre foldat. Le pere qui fauroit que fa famille ne peut jamais manquer du néceffaire, en ferviroit avec plus de zele & d'ardeur ; & comme ces biens cultivés par la famille de ces foldats ne doivent point être impofés, ces foldats cultivateurs ne tomberoient point dans le crime que commettent la plûpart des gens de la campagne, qui trompent la nature, dans la crainte d'avoir des enfans qu'ils ne peuvent nourrir, par les taxes trop fortes auxquelles ils font fouvent impofés. Les enfans mâles qui proviendroient de ces mariages feroient foldats en naiffant, les filles ne pourroient fe marier qu'à des enfans de foldats : les garçons ne fe marieroient point avant vingt-cinq à trente ans, & les filles avant dix-huit ou vingt, parce que pour faire des enfans forts & robuftes, il faut que le pere & la mere foient formés. Cette efpece de Colonie répandue dans le Royaume, deviendroit un fond intarriffable pour le militaire, un tréfor réel pour l'État, & une certitude de la culture des terres dans toute l'étendue

Le ſoldat ne doit être ni trop jeune, ni trop vieux; mais il vaut mieux tomber dans le premier cas que dans le dernier, parce que comme le dit Vegece : *Il y a moins d'inconvénient qu'un ſoldat tout dreſſé ſe plaigne de n'avoir pas la force de combattre, que de ſe voir déſolé de n'être plus en état de ſervir**. Cependant ce ſentiment, tout juſte qu'il eſt, relativement aux Romains, ne l'eſt point pour la France, parce que la bonté & la générosité de Louis XIV ont pourvus à ce qu'un ſoldat trop vieux reſtât tranquille, & fut vêtu & nourri le reſte de ſes jours. Les loix Romaines, ſur-tout dans le commencement de la République, étoient toutes militaires. Quand les Conſuls, au rapport de Nieuport **, vouloient lever des troupes, ils faiſoient publier un Édit par un Héraut, & plantoient un étendard ſur la citadelle; alors tous ceux qui étoient en état de porter les armes, avoient ordre de s'aſſembler dans le Capitole, ou dans le champ de Mars. L'âge preſcrit par les loix étoit depuis dix-ſept ans juſqu'à quarante-ſix, ou alloit même juſqu'à cinquante, & ce n'étoit qu'à cet âge que le citoyen étoit diſpenſé de porter les armes. Dans le commencement de la République, on ne levoit les ſoldats que dans l'ordre des chevaliers, & parmi le peu-

* *Lib.* 1. *cap.* 4.

** *Cout. des Rom. liv.* 5. *chap.* 1.

---

du Royaume, parce qu'alors les recrues pour compléter les corps feroient priſes de cette Colonie de ſoldats. Quant aux milices, qu'il eſt d'uſage de tirer, il faudroit les prendre dans les villes, non dans les gens d'arts & métiers; mais dans cette foule de valets, de fainéans & de vagabonds qui y abondent; par ce moyen ils ſerviroient l'État, & les villes en ſeroient purgés.

M. le Baron de Vimphen, Officier de diſtinction, dans des inſtitutions militaires qu'il m'a fait le plaiſir de me communiquer, entre dans un très-grand détail ſur les moyens d'établir cette Colonie, ſans qu'elle ſoit à charge aux peuples, & ſans aucun frais pour le Roi. Il eſt à deſirer qu'il veuille en faire part au Miniſtere, & que le Miniſtere veuille l'examiner avec la plus grande attention. Il n'eſt pas douteux que l'État en retireroit les plus grands avantages.

ple ; les citoyens de la lie du peuple & les affranchis n'y étoient point admis , & ils n'étoient employés qu'au ſervice de mer. Ceux qui parmi les chevaliers refuſoient de s'enrôler , étoient punis par la confiſcation de leurs biens, & notés d'infamie : ces loix étoient néceſſaires pour un peuple qui naiſſoit, & qui vouloit faire des conquêtes. Il n'en eſt pas de même de la France, dont la puiſſance eſt établie & reconnue ; mais quoique le Français ne ſoit pas noté d'infamie, lorſqu'il ne veut pas prendre le parti des armes , il eſt cependant forcé de ſervir , lorſque les circonſtances l'exigent. La milice (*a*) qu'il eſt d'uſage de lever ſe tire au ſort, & par conſéquent eſt forcée : les recrues pour les Régimens d'Infanterie & de Cavalerie, ſe font de bonne volonté, mais ſouvent elles ſe font par ſurpriſes ; & quoique le Prince ne les approuve point , il eſt obligé de fermer les yeux ſur cette conduite, pour que ſes troupes ſoient complettes. Lorſqu'un ſoldat s'engage, le tems eſt limité ; & ce tems fini, il faut lui donner ſon congé en paix ou en guerre, à moins qu'il ne veuille faire un ſecond engagement. Ce tems qu'il doit ſervir étant limité , eſt une raiſon pour ne pas le recevoir trop jeune, parce que ſi on le recevoit avant qu'il eut la force de porter ſes armes, & de s'en ſervir, il deviendroit à charge à l'État au lieu de lui être utile : en ſuppoſant qu'il lui fallut deux ans pour acquérir les forces néceſſaires, il s'enſuivroit qu'il ne feroit utile que pendant ſix ans , or il faut qu'il le ſoit du moment qu'il eſt enrôlé ; ainſi en tems de guerre, il ne faut pas recevoir un ſoldat au-deſſous de dix-huit ans ni au-deſſus de cinquante : en tems de paix on peut le prendre à dix-ſept ans , parce que le ſervice eſt moins pénible.

(*a*) La premiere Ordonnance pour la levée des milices parut en 1688.

Comme il faut du tems pour former le ſoldat, il ne faut pas le mettre à portée de combattre avant qu'il ſoit parfaitement inſtruit de ſes devoirs, qu'il connoiſſe ſes armes, & l'uſage qu'il doit en faire, & qu'il ſoit plié & rompu à l'ordre & à la diſcipline. S'il eſt trop jeune, il acquérera, pendant ce tems d'inſtruction, de la force & de l'agilité, ſon corps & ſon tempérament s'habitueront à une fatigue modérée, qui le préparera à une plus conſidérable, lorſqu'il ſera en campagne. C'eſt par cette raiſon que je crois indiſpenſable d'attacher un Bataillon de recrue à chaque Régiment; cette premiere école eſt néceſſaire, & pour le ſoldat de recrue, & pour le jeune homme qui entre au ſervice, que l'on deſtine à être officier, & elle met les bataillons de campagne en état de ſervir utilement pendant toute la guerre. Lorſque l'on envoye à l'armée des recrues faites au hazard, telles qu'elles ſe ſont toujours faites, que peut-on en attendre? Peut-on en ſûreté leur confier un poſte, les mettre en faction, ou les faire combattre? Elles ne ſavent pas ſeulement porter leurs armes, ni s'en ſervir; elles ne ſavent pas s'aligner, ni marcher; & s'il faut qu'elles faſſent feu, elles tirent en l'air en tournant la tête, ou ne conſervent point leur rang, & mettent le déſordre dans le bataillon. Un ſoldat tout neuf qui n'a point été exercé, & que l'on veut faire combattre, eſt plus dangereux que l'ennemi; mais lorſqu'il a été ſix mois ou un an au bataillon de recrue, & qu'il eſt envoyé aux bataillons de campagne, il y marche, au moins, inſtruit à manier ſes armes, à s'en ſervir utilement & avec facilité, à marcher en troupe; il connoît l'ordre & la diſcipline, ou, du moins, il en a les premieres teintures; il en connoît la néceſſité, & l'on peut avec confiance le mettre en faction, dans un poſte, & le faire combattre. Un tel ſoldat vaut mieux que vingt autres levés à la

hâte & ſans choix ; ils augmentent de nombre, mais ils diminuent la ſolidité des corps, & ne ſont propres qu'à occaſionner le déſordre.

Pour engager le ſoldat à s'appliquer aux inſtructions que l'on lui donne, & pour exciter ſon amour-propre, il ſeroit néceſſaire qu'on attachât un point-d'honneur à qui ſeroit envoyé de préférence aux bataillons de campagne : ce n'eſt que par des diſtinctions qui flattent l'amour-propre, que l'on conduit les hommes ; les gens de guerre en ſont même plus ſuſceptibles que d'autres. Le moment où le ſoldat ſe voit préféré, eſt flatteur, & agit avec plus de force ſur lui que ſur un homme de tout autre état ; ce genre de triomphe eſt public, tous les yeux ſont attachés ſur lui, & il jouit dans toute ſon étendue de la préférence qu'on lui donne. Il n'eſt pas douteux que ſi l'on agiſſoit ainſi, il n'y auroit pas un ſeul ſoldat qui ne s'efforçât de ſe rendre digne de marcher à la guerre, au lieu de reſter à l'école du bataillon de recrue. Que l'on ajoute encore une différence entre la paye du bataillon de recrue, & celle des bataillons de campagne ; cette différence ſera un véhicule de plus pour que le ſoldat ſe rende digne de marcher au bataillon de campagne. Tant que le ſoldat eſt au bataillon de recrue, il ne peut ſe regarder que comme ſurnuméraire, & comme deſtiné, ſi on l'en juge digne, à défendre un jour la patrie ; mais du moment qu'il part pour aller joindre les bataillons de campagne, il doit ſe compter parmi les défenſeurs de l'État. Tout ſoldat qui ſe ſent, & qui a de l'eſtime pour ſon état, ne peut être qu'un homme valeureux.

La taille du fantaſſin eſt indéterminée, cependant il faut qu'elle ne ſoit pas plus baſſe que cinq pieds deux pouces, ni plus haute que cinq pieds quatre à cinq pouces. Il faut qu'il ſoit fort, ſain, qu'il ait des jambes nerveuſes, ſans être trop fortes, des

épaules larges, & qu'il ſoit droit & agile. La taille du cavalier doit être depuis cinq pieds cinq pouces, juſqu'à cinq pieds huit & neuf pouces, parce que tout homme qui doit monter un cheval de quatre pieds dix pouces à dix & demi, doit avoir une taille proportionnée au cheval qu'il monte. Celle du dragon doit être depuis cinq pieds trois pouces juſqu'à cinq pieds cinq, parce que ſon cheval eſt plus bas que celui du cavalier, & qu'il faut laiſſer les hommes au-deſſus de cette taille pour la cavalerie (*a*).

La premiere attention que l'on doit avoir, eſt de rendre le ſoldat libre dans tous ſes membres, lui apprendre à marcher avec aiſance, & ſans être embarraſſé de ſes armes; on lui apprend enſuite à les connoître & à s'en ſervir. Le maniement des armes, auquel il faut le rompre, le rend adroit, & les lui fait paroître moins peſantes: on lui montre enſuite les différens mouvemens qu'il doit faire lorſqu'il ſera admis dans le bataillon; on le joint après à d'autres ſoldats, on le fait marcher avec eux, & on lui fait répéter ce qu'on lui a appris en particulier. Lorſqu'il eſt inſtruit, on le met dans le bataillon, on lui apprend à mar-

(*a*) En général, les Dragons en France ſont beaucoup plus élevés que la Cavalerie: les Colonels & les Capitaines s'attachent tous à avoir des hommes de haute taille; cet amour pour ces coloſſes eſt parvenu juſques dans les Troupes légeres à cheval. Je ne ſais pas quel peut être leur objet; mais cette haute taille eſt abſolument oppoſée au ſervice que les Dragons doivent faire, & encore plus contraire à celui des Troupes légeres à cheval. Lorſque l'un & l'autre ſont à cheval, ils peſent trop ſur leurs chevaux, qui, pour les Dragons, ne doivent avoir que quatre pieds huit pouces, & pour les Troupes légeres, quatre pieds ſept. S'ils ſont à pied, cette haute taille eſt inutile; & un homme de cinq pieds trois à quatre pouces, bien conformé, réſiſtera mieux à la fatigue que ces géans efflanqués, qui, pour la plûpart, ſont tout en jambes. Le Prince entretient des Troupes pour la guerre, & non pour la parade, & il n'a certainement pas l'idée d'être la copie du feu Roi de Pruſſe.

cher d'un pas lent, plus vîte & redoublé, mais toujours cadencé. Cette inſtruction doit avoir été préparée avant que de l'admettre au bataillon; mais il ne peut s'y perfectionner qu'avec le bataillon. Cet exercice doit être ſouvent répété, comme étant la principale inſtruction que l'on doit donner au ſoldat: c'eſt du bien marcher qu'émanent les évolutions faites avec promptitude & juſteſſe, & d'où dépend preſque toujours le ſort des batailles. Toute troupe qui marche bien, ſuppoſe de l'ordre & de la diſcipline: or, lorſque l'un & l'autre ſont établis, les opérations deviennent moralement certaines, il ne faut plus y joindre que les diſpoſitions qui dépendent du Général en chef.

L'inſtruction du cavalier eſt différente de celle du fantaſſin, quoiqu'elle ait toujours le même but; mais comme le cavalier ne peut obéir aux ordres qu'on lui donne, qu'autant qu'il ſait conduire ſon cheval, il eſt néceſſaire de lui apprendre cet art avant que de rien exiger de lui, relativement aux évolutions militaires. Il faut lui apprendre à connoître chaque partie de ſon cheval, chaque partie de l'harnachement, & l'uſage de chacune, à ſeller & à brider ſon cheval, à le monter, & comme il doit y être placé, à tenir la bride, & à s'en ſervir; ainſi que de ſes cuiſſes & de ſes jarrets, pour le pouſſer en avant, le faire reculer, le tourner à droite & à gauche, & enfin lui faire faire tous les mouvemens qu'il exigera de lui. Ces premieres inſtructions ſont abſolument néceſſaires; & quelques longues qu'elles ſoient, elles ſont indiſpenſables, ſi l'on veut ſe ſervir utilement de la cavalerie.

Lorſque le cavalier eſt placé à cheval, qu'il ſait le conduire, & qu'il en eſt abſolument le maître, il faut lui faire faire à pied toutes les évolutions qu'il doit exécuter à cheval, pour qu'il ſe

les grave dans la mémoire : on le fait ensuite monter à cheval, & on lui fait répéter les mêmes manœuvres qu'il a faites à pied. Lorsqu'il est rompu à cet exercice, & qu'il l'exécute avec précision, on le joint à quelques autres cavaliers, & on lui fait répéter ces mêmes évolutions, de-là il passe à l'Escadron ; & dans six mois d'exercice continuel, & d'application de la part du cavalier, il doit être formé, & en état d'exécuter tous les commandemens qui lui seront ordonnés. Mais pour avoir le tems d'instruire le cavalier, & de le mettre en état de servir utilement, il faut qu'il y ait un Escadron de recrue attaché à chaque Régiment, ainsi qu'un bataillon pour l'infanterie. Cet Escadron sera d'autant plus utile, que l'instruction est longue & difficile, & qu'il est impossible en tems de guerre, par la constitution actuelle, de pouvoir compter sur la cavalerie après une ou deux campagnes : les recrues sont fréquentes, les remontes encore davantage ; il est vrai que l'on donne les jeunes chevaux aux anciens cavaliers, mais ils ne sont gueres plus instruits que ceux qui arrivent ; & ce mélange de recrues qui ne savent rien, & de jeunes chevaux qui sont mal menés, ne peut faire qu'une très-mauvaise cavalerie. Cet Escadron de recrue aura encore un objet ; les jeunes gens destinés à parvenir aux grades, & qui entreront sous-Lieutenans, iront d'abord aux Escadrons de recrues, ils y apprendront les premiers élémens de leur métier ; on leur montrera à monter à cheval, en supposant qu'ils n'ayent pas été instruits dans les Académies ; & ils ne passeront aux Escadrons de campagne, que lorsqu'ils seront instruits &, capables de conduire leur troupe.

Je ne sais pas pourquoi cette partie si essentielle à une armée, a toujours été négligée ; tous les soins semblent s'être portés sur l'infanterie, & on n'en a donné jusqu'à présent que de très-superficiels

perficiels à la cavalerie ; cependant comme on ne fait point la guerre fans cavalerie , que cette arme eft abfolument utile , il femble que l'attention auroit dû être la même pour l'inftruction de la cavalerie que pour l'infanterie. L'inftruction du cavalier étant plus longue & plus difficile que celle du fantaffin, il étoit important de prendre des moyens plus efficaces pour mettre la cavalerie en état de fervir utilement : je crois qu'il n'y en a point d'autre, que d'attacher à chaque Régiment un efcadron uniquement fait pour le recruter & pour le remonter. On donneroit un Écuyer à cet efcadron ; cet Écuyer feroit fait Sous-Lieutenant, mais fans être attaché à aucune compagnie ; & ce grade lui feroit uniquement accordé pour lui donner de la confidération parmi les cavaliers , ce qu'il n'auroit peut-être pas , quelque mérite qu'il eut , s'il ne portoit pas l'uniforme, & s'il n'avoit pas par fon grade d'officier, une autorité au-deffus de celle que fon état primitif pourroit lui donner.

Après cette école, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie , le point effentiel eft la difcipline ; mais pour l'établir , il faut étudier le génie de la Nation que l'on veut y plier. Comme, fans difcipline, une armée n'eft qu'un amas d'hommes divifés par l'opinion, par l'intérêt & par le fentiment, dont chacun fe croit Général, & veut, ou croit devoir agir felon fes idées , il eft de la plus grande importance de chercher les moyens d'établir la difcipline, & de mettre dans les troupes un ordre & une uniformité invariables. Telle Nation veut être traitée durement, telle autre avec plus de douceur : fi on prend le contre-pied, on ne réuffira jamais ; fi on traite avec douceur celle qu'il faut mener avec plus de fermeté, elle deviendra indocile & pareffeufe ; & fi on traite durement celle qu'il faut mener avec douceur, on la rendra mutine, & on finira par la révolter.

Chaque peuple, chaque Nation a ſon génie & ſon caractere; c'eſt à celui qui commande à plier le commandement au caractere, & à ne pas toujours forcer le caractere de plier au commandement. La ſévérité outrée du Duc d'Albe, contribua, peut-être, davantage à la révolte des Provinces de la Hollande, que la nouvelle religion de Luther & de Calvin, qui, cependant, en fut le premier principe. On ne fera jamais d'un Français un Ruſſe, ni d'un Ruſſe un Allemand; cependant, il faut que la diſcipline ſoit également obſervée dans les armées de chacune de ces trois Nations, pour qu'on puiſſe les conduire; ainſi l'attention que doivent avoir ceux qui ſont chargés d'établir cette diſcipline, & de l'y maintenir, eſt de prendre les meſures les plus juſtes & les plus relatives au génie de la Nation qu'ils doivent conduire.

La diſcipline conſiſte dans une obéiſſance aveugle pour tous les ordres donnés, dans l'ordre invariable & uniforme des commandemens & des manœuvres, dans l'exactitude dans le ſervice, dans le reſpect pour les ſupérieurs, dans les égards pour ſes égaux, dans un ſilence profond dans chaque troupe, & dans l'exécution prompte des ordres du Général, & de ceux qui ſont prépoſés à cet effet.

Pour établir une diſcipline exacte & invariable, elle doit commencer par le Général, & deſcendre juſqu'au ſoldat, & non pas remonter du ſoldat au Général; parce que pour comprendre la néceſſité de ſe faire obéir, il faut connoître ſoi-même l'importance de ſavoir obéir aux grades ſupérieurs. Je ne ſuis pas en peine que le Général ſe faſſe reſpecter, mais il faut que le Maréchal de Camp ſache reſpecter le Lieutenant Général, le Brigadier le Maréchal de Camp; ainſi du reſte juſqu'au ſoldat. L'obéiſſance entiere qu'un Lieutenant Général doit avoir

pour le Général en chef, lui fera ſentir la néceſſité d'exiger la même obéiſſance du Maréchal de Camp, celui-ci du Brigadier, celui-là du Colonel, & ainſi des autres, juſqu'au ſoldat : au lieu que ſi l'on vouloit établir la diſcipline en commençant par le ſoldat, chacun ne verroit que celui qui lui eſt ſubordonné, & oublieroit l'obéiſſance qu'il doit à ſes ſupérieurs. Ce reſpect, tout perſonnel qu'il doit être, eſt cependant relatif au Général en chef, & à la ſoumiſſion que l'on doit au Prince, qui lui a tranſmis ſon autorité.

Une des cauſes les plus manifeſtes de l'indiſcipline, & du peu de ſubordination qu'il y a dans les troupes, vient de l'officier ſubalterne, qui, preſque toujours, murmure, & ſe répand en propos indécens ſur le Général, ſur les Officiers généraux, & ſur ceux qui les commandent ; c'eſt l'officier ſubalterne, qui, le premier, rompt le ſilence dans la troupe ; il s'arroge le droit de juger ſans appel du mérite de ſes ſupérieurs. Cette indiſcipline ſe communique au ſoldat, & bientôt le déſordre s'enſuit : il eſt donc eſſentiel de faire taire ces propos, un ſeul exemple de ſévérité arrêtera la langue de ces docteurs, & les fera rentrer dans leurs devoirs. Si le ſoldat manque à ſes devoirs, c'eſt que l'officier lui en montre l'exemple, c'eſt qu'il ne tient pas la main à l'obſervation des ordres du Prince & du Général ; mais lorſque l'officier ſaura ſe reſpecter, & qu'il ſera jaloux de remplir ſes devoirs, le ſoldat deviendra ſouple & obéiſſant ; & s'il tombe en faute, l'officier ſera en droit de le punir. Quel que ſoit le grade que l'on ait, on perd le droit de punir ceux que l'on a ſous ſes ordres, quand on eſt le premier à manquer à l'obéiſſance que l'on doit à ſes ſupérieurs. Je le répete, l'officier en France ſe croit trop ſavant ; dès qu'il a fait deux ou trois campagnes, il veut apprécier les manœuvres du Général, & juger de ſa

conduite ; il se croit même capable de conduire une armée, il raisonne hautement sur ce qu'on a fait, & sur ce qu'on auroit dû faire, il juge par l'événement (*a*) ; il pousse même la présomption jusqu'à dire ce qu'on devroit faire. Ces propos que les soldats entendent, les invitent à raisonner entre eux ; & comme il arrive très-souvent, & même toujours, que le Général n'agit pas selon leurs idées, la confiance n'est plus entiere, ils exécutent avec lenteur les ordres qu'on leur donne ; la négligence se met dans les troupes, le découragement suit de près, & l'indiscipline générale est bientôt dans toute l'armée.

(*b*) Il seroit à desirer que l'on put choisir des hommes tels que les désigne Montécuculi, les armées n'en seroient que meilleures ; ce choix épargneroit beaucoup de sujets à l'État, parce qu'il seroit inutile d'avoir des armées aussi nombreuses, qui dépeuplent les Provinces, enlevent les cultivateurs aux campagnes, & les gens d'arts & métiers aux villes ; & l'on auroit, par la valeur intrinseque des hommes, un avantage plus certain que celui que l'on se promet en vain par le nombre.

Il n'est pas possible que toutes les qualités qu'exige Montécuculi, se trouvent dans tous les hommes que l'on enrôle ; j'en exigerois quatre principales, qu'ils fussent sains, robustes, & jeunes ; c'est-à-dire, depuis dix-huit ans jusqu'à quarante, & qu'ils fussent de bonne volonté. N'est-il pas contre le bien réel de l'État d'enrôler des enfans de quinze ans, qui n'ont pas la force de porter leurs armes, dont le tempérament n'est point fait, & dont la santé est altérée par la premiere fatigue ? Sont-ce là des soldats ? Que peut-on en attendre ? Ils font nombre, dit-on, mais c'est dans les hôpitaux ; & loin d'être utiles à l'État, ils lui

(*a*) *Stultorum magister est eventus.* Titi-Livi, lib. 22.

font à charge. Il eft, fans doute, effentiel qu'un foldat foit fain, jeune & robufte; mais que lui ferviront ces qualités, s'il n'eft de bonne volonté? L'incertitude d'avoir fon congé après le tems prefcrit par les Ordonnances, empêche que les enrôlemens ne fe faffent facilement, & c'eft ce qui force ceux qui font chargés de faire des recrues, d'ufer de rufes pour enrôler des jeunes gens. Si l'on étoit affuré d'avoir fon congé après avoir fini le tems prefcrit par les Ordonnances, il n'y a pas un feul fujet de l'État qui ne voulût le fervir, au moins, huit ans; on ne manqueroit point de recrues pour compléter les corps, & l'on trouveroit une très-grande diminution dans la défertion, on ne feroit pas obligé de fe fervir de ces rufes, que le Prince n'approuve pas, & qui font, quant aux troupes de ligne, contraires aux Loix de l'État.

Il y auroit encore un moyen pour arrêter la défertion, ou, du moins, pour la rendre moins confidérable : il faut prendre le foldat du côté de l'honneur, il n'y a aucune Nation, aucun Etat qui n'en foient fufceptibles; il faut lui faire fentir combien un transfuge qui renonce à fa patrie, qui abandonne fes parens, fes concitoyens, fe rend odieux & méprifable, en adoptant une patrie étrangere, qui ne l'a ni élevé, ni nourri, & en lui vendant des fervices qu'il devoit à fon Prince, & à ceux qui lui donnerent le jour. L'uniforme, les armes, l'idée qu'il eft armé pour la défenfe de la patrie, doivent lui infpirer une premiere élévation dans l'ame; l'ordre, la difcipline, & les égards que l'on auroit pour lui, acheveroient de lui donner du refpect pour lui-même & pour fon état; & fi l'on joint à cela l'expectative de parvenir aux grades militaires, lorfqu'il s'en fera rendu digne par fon courage, fon intelligence, fes talens, & fes fervices; il eft moralement fûr qu'il ne défertera plus; & s'il n'a pas en lui les

talens qui peuvent le faire parvenir, il achevera, du moins, son tems, certain d'avoir son congé, lorsqu'il aura rempli le terme prescrit par les Ordonnances.

Ces moyens seroient efficaces pour donner au soldat Français les mêmes sentimens qu'avoient les soldats Romains. Si un soldat Romain croyoit s'avilir en désertant, pourquoi en France le soldat ne craindroit-il pas de cesser d'être Français? Il en est de même de toutes les Nations; c'est un sentiment naturel & général, que d'aimer le pays où l'on est né, & d'estimer sa Nation; on porte même ce sentiment jusqu'à l'injustice. Le vrai patriote, sans cesser d'estimer les autres Nations, doit aimer la sienne, & contribuer à sa gloire : ce sentiment retiendroit le soldat dans la crainte de perdre, ou, au moins, de dégénérer des qualités qui lui sont communes avec toute sa Nation.

Une profession dont l'honneur est le principe, doit être envisagée différemment de celle qui n'a que le lucre pour objet; j'avoue qu'il est difficile de corriger sur le champ de semblables abus, & d'ôter à l'officierl'idée que le soldat est un être fort au-dessous de lui, qui ne peut pas même lui être comparé; mais je pense, qu'avec le tems, on peut inspirer au soldat cet honneur que doit lui donner le titre de défenseur de l'État, & faire ensorte qu'il se respecte assez pour que l'officier, sans se mettre de pair avec lui, ait des égards pour un homme, qui, tout subordonné qu'il lui est, n'en est pas moins son compagnon d'armes, & le juge le plus juste de ses talens & de sa capacité.

(*c*) Pourquoi ne se trouve-t-on pas aujourd'hui aussi honoré du titre de soldat, que les étrangers se le trouvoient, lorsqu'ils étoient admis citoyens Romains ? Toute profession qui porte avec elle le caractere de défenseur de l'État, ne peut être qu'estimée & respectée, dans quelque grade que ce puisse être,

& ses membres sont les premiers citoyens ; mais il faudroit aussi que les soldats se considérant davantage, se respectassent entre eux plus qu'ils ne sont. Ce sentiment dépend en partie de l'officier, qui, naturellement porté à se faire respecter, devroit marquer plus d'égards pour ceux qui lui sont subordonnés. La profession des armes est si noble par elle-même, que bien loin d'humilier le soldat, on devroit chercher à lui élever l'ame. Pourquoi, lorsque le soldat manque à ses devoirs, se servir de ces termes injurieux, qui ne sont que trop communs? Pourquoi accompagne-t-on souvent ces injures de coups de bâton? Ne peut-on pas le punir par d'autres voies que par celle qui le rabaisse fort au-dessous de son état? On dira, peut-être, mais on traite la jeune noblesse à coups de verges, lorsqu'elle manque à son devoir : cela est vrai, sans que je l'approuve, parce qu'il ne faut jamais rabaisser l'ame d'un jeune homme, mais toujours chercher à la lui élever : d'ailleurs, ce sont des enfans qui à peine se connoissent encore ; & quoique ces verges n'ayent été imaginées que par des instituteurs ignorans & brutaux, il ne s'ensuit pas que le soldat, qui est d'âge mûr, qui est le défenseur de l'État, qui est armé pour soutenir les droits & la majesté du Trône, doive être traité comme des enfans de huit à dix ans. Une punition prompte & douloureuse peut corriger des enfans ; mais elle révolte l'homme d'âge mûr, & qui sent que sa profession est noble par elle-même. Il n'y a point d'hommes qui ne commettent jamais de fautes ; aussi faut-il les punir, mais par des voies relatives à leur état. Il feroit à desirer que l'officier voulut comprendre, que plus il abaisse un soldat, moins il se donne de considération. Comme il est plus flatteur pour un Prince de régner sur un peuple, qui, quoique libre, est aveuglement

ſoumis à ſes volontés, que ſur un peuple de ſerfs & d'eſclaves: il eſt de même bien plus flatteur pour un officier, de commander à des ſoldats qui ſe conduiſent par honneur, qu'à d'autres qui ne ſont contenus que par la crainte du châtiment; ajoutons qu'il y a plus de ſûreté.

Il eſt aviliſſant pour l'humanité, & dangereux pour l'État, de penſer comme quelques officiers, que le ſoldat eſt une machine, un automate, que l'on fait agir ſelon ſa volonté, & ſelon le beſoin que l'on peut en avoir, ſans qu'il ait aucune des connoiſſances que la Nature accorde à tous les hommes. Il ſeroit bien malheureux pour des Généraux, d'avoir à commander des armées compoſées de pareils hommes. Il faut pouvoir eſtimer ceux à qui on commande, il faut pouvoir compter ſur une obéiſſance aveugle, mais éclairée; or il n'eſt pas poſſible d'avoir de l'eſtime pour des machines, ni de pouvoir faire aucun fond ſur elles.

Quelque conſidération que je prétende qu'il faille avoir pour le ſoldat, elle ne doit point l'exempter de la punition la plus ſévere, lorſqu'il manque à ſes devoirs; mais il faut le punir ſans humeur: il ſeroit bien triſte qu'il n'y eut d'autres façons de le punir, que par le bâton & par des injures. Je penſe bien que les zélés admirateurs de la diſcipline Allemande, qui croyent que ce qui eſt d'uſage chez une Nation, peut être admis pour toutes les autres, ſe récrieront qu'on ne peut mener le ſoldat, & s'en faire obéir, autrement: ils n'auroient pas cette idée, qui eſt abſurde, s'ils ſavoient l'art de commander à des hommes. Je n'entreprendrai pas de faire l'apologie de la Nation Allemande; mais comme j'ai eu pendant ſeize ans un Régiment d'Huſſards compoſé d'Allemands & de Hongrois, j'ai reconnu que l'Allemand n'étoit point tel

que

que l'on veut le dépeindre. Il a du courage, de l'honneur & beaucoup de patience ; il eſt plus ſuſceptible de diſcipline qu'aucune autre Nation : il a des défauts, ſans doute ; quelle eſt la Nation qui n'en a pas ? mais je penſe qu'on peut contenir un Régiment Allemand dans la plus exacte diſcipline, ſans ſe ſervir du bâton. Il faut de la fermeté & de l'exactitude dans le ſervice, ne jamais flatter le ſoldat Allemand, & lui parler toujours comme un ſupérieur parle à ſon inférieur, jamais aucune familiarité, ne lui rien dire lorſqu'il fait bien, & le punir très-ſévérement lorſqu'il fait mal. Le Français doit être traité différemment, parce que ſon caractere n'eſt pas le même ; il a de l'honneur & du courage comme l'Allemand, mais il eſt plus bouillant, & a moins de patience ; &, comme je l'ai dit plus haut, il eſt raiſonneur, & juge ſouvent de la capacité de ſes Chefs, par le ſuccès. Cette eſpece de caractere eſt plus difficile à conduire ; il faut employer d'abord la douceur, des égards à un certain point, parce qu'il ne faut jamais s'écarter du caractere de ſupérieur ; il ne faut jamais ſe familiariſer avec le Français, il a trop de facilité à ſe mettre de pair, & à devenir camarade ; il faut lui parler avec bonté, le punir très-ſévérement pour la plus petite faute ; ſavoir le louer à propos, mais avec ménagement, & en conſervant toujours ſur lui l'autorité du grade.

Les punitions doivent s'étendre juſqu'à l'officier, de quelque grade qu'il puiſſe être, je n'en excepte aucun. Plus un officier eſt élevé en grade, plus les fautes qu'il fait ſont capitales: ſelon la gravité, il faut le caſſer, le dégrader, & quelquefois le punir de mort. Ces exemples, tout ſéveres qu'ils paroiſſent, ſont abſolument néceſſaires, & influent eſſentiellement ſur l'ordre & la diſcipline du total du militaire. Triſte

L

extrémité, ſans doute, & qui fait honte à imaginer ; mais à laquelle on eſt malheureuſement forcé d'avoir recours, pour contenir dans leurs devoirs des perſonnes qui ne devroient avoir pour principes de leurs actions, que l'honneur & l'amour de la patrie, & qui s'en écartent pour des objets de lucre, ou d'autres motifs auſſi vils & auſſi diffamans.

(*f*) Ranger les hommes ſuivant leur qualité, c'eſt, me ſemble, les ranger ſelon leur valeur intrinſeque ; c'eſt-à-dire, que les plus anciens, & ceux en qui on a le plus de confiance, ſe mettent au premier & au troiſième rang, & le reſte au ſecond, enclavés dans les deux rangs premier & troiſième. Cette forme eſt abſolument différente de celle des Romains, qui mettoient les plus jeunes, nommés *Haſtats*, au premier rang, les plus robuſtes, appellés *Princes*, au ſecond rang, & les plus vieux, nommés *Triaires*, au troiſième : je ne parle point des *Velites*, qui étoient les légérement armés ; ceux-ci commençoient le combat, mais ils ſe retiroient ſur les flancs, ou par les intervalles, au moment que les Légions étoient aſſez proches pour attaquer l'ennemi avec le javelot, le pilon, & l'épée. L'ordre actuel pour le combat, eſt relatif aux armes en uſage aujourd'hui ; il n'eſt pas douteux qu'un vieux ſoldat doit être plus inſtruit à ſe ſervir de ſes armes, qu'un nouveau ; que ceux qui ſont les plus anciens après ces premiers, & que l'on met au troiſième rang, ne ſont ainſi placés que pour contenir le ſecond rang, formé des plus jeunes ſoldats, ce qui revient à-peu-près à l'ordre Romain, qui mettoit les *Triaires* les derniers, afin qu'ils continſſent & ſecouruſſent les premiers rangs : mais comme ces *Triaires* étoient les plus vieux ſoldats, & qu'ils n'avoient plus la force de lancer le javelot, ou d'agir avec le pilon & l'épée, avec la même

facilité que les *Haſtats* & les *Princes*, qui étoient plus jeunes, c'eſt pour cette raiſon qu'on les mettoit au premier & ſecond rang. Quant à ce que dit Montécuculi, qu'il faut ranger les ſoldats ſelon leur métier, ils n'en ont plus aucun que celui de ſoldat, dès qu'ils ſont enrôlés, & c'eſt la valeur intrinſeque de chacun, qui doit décider de la place qui leur ſera aſſignée.

(*e*) Ce n'eſt pas aſſez que l'ordre, la diſcipline, & l'uniformité dans le ſervice ſoient exactement obſervés, il faut encore que chaque arme ſoit placée ſur le terrein, & de la maniere qui lui convient, pour pouvoir agir. Sans ordre, & ſans diſcipline, il n'y a point de Général, tout le monde l'eſt, ou croit l'être, & donne ſon avis ſans qu'on le lui demande. Si chaque arme n'eſt point placée ſur le terrein qui lui eſt propre, elle ne pourra ſoutenir l'attaque de l'ennemi, qui ſe ſervira certainement de celle qui pourra agir ; de-là naîtront la confuſion & le déſordre, &, peut-être, la déroute entiere de l'armée.

Un Général ne doit pas craindre de paſſer pour ſévere, ni trop rigide, lorſque ſa ſévérité ne tendra qu'à maintenir l'ordre & la diſcipline dans ſon armée ; ces propos, qui ne peuvent partir que d'un petit nombre d'officiers, moins occupés de leurs devoirs, que de ſuivre le penchant naturel qu'ils ont pour l'indépendance, ceſſeront aux premiers ſuccès qu'il aura, & dont il s'aſſurera, s'il joint à cette diſcipline exacte, de juſtes diſpoſitions, relatives au terrein & à l'eſpece d'armes qu'il doit employer : l'homme ſévere diſparoîtra bientôt, & l'on ne verra plus qu'un Général ſage & éclairé, la confiance en lui ſera toute entiere, l'eſtime ſuivra de près, & on finira par le chérir.

Dans les marches, les ordres & la diſpoſition doivent chan-

ger autant de fois que la ſituation du terrein varie. La connoiſſance du pays doit précéder toute diſpoſition & tout mouvement: tantôt l'infanterie doit être dans le centre, & la cavalerie ſur les aîles; tantôt ce ſera la cavalerie qui ſera dans le centre: quelquefois toutes les têtes des colonnes ſeront d'infanterie, & la cavalerie marchera après; dans un autre pays ce ſera la cavalerie qui tiendra la tête (*a*). On ne peut rien ſtatuer de fixe pour les marches, c'eſt la ſituation du pays, c'eſt la proximité de l'ennemi, & ſa poſition, qui en décident. Si l'on campe, la même régle doit ſubſiſter, chaque arme doit être placée ſur le lieu où elle peut agir plus aiſément; &, en général, l'ordre de la marche doit être le même que celui des troupes dans leur camp, à moins que le pays que l'armée doit parcourir dans ſa marche, ne ſoit abſolument différent de celui ſur lequel elle doit camper; alors il y a deux diſpoſitions à faire, une pour marcher, & l'autre pour camper; mais l'une & l'autre doivent avoir été prévues & ordonnées avant que de partir du camp, afin que chaque brigade ſache prendre ſa place dans la marche, & que, ſans de nouveaux ordres, elle aille camper ſur le terrein qui lui eſt déſigné. Si on combat, on doit obſerver les mêmes principes, & diſpoſer ſes troupes, de façon qu'elles puiſſent toutes ſe ſecourir ſans confuſion, & ſans s'embarraſſer l'une l'autre. Les ordres doivent être courts & clairs, les mouvemens rapides, la diſpoſition exacte, & les ſecours portés avec célérité.

(*f*) Il n'y a rien à deſirer dans la diviſion que fait Montécuculi des parties qui compoſent une armée; il eſt cependant

---

(*a*) On peut voir dans mon Eſſai ſur l'Art de la Guerre, les différentes occaſions énoncées ci-deſſus, dans les Planches 1ere, 2me, 3me, 4me, 5me, & 6me.

néceſſaire de remarquer que les Décuries n'ont point lieu en France, où les compagnies d'Infanterie, de Cavalerie, d'Huſſards & de Dragons ſont partagées par eſcouades, par diviſions & par ſubdiviſions. Il y a huit eſcouades de ſept hommes chacune par compagnie d'infanterie, en y comprenant un Caporal & un appointé, qui tient lieu de l'Anſpeſſade. Ces eſcouades ſont commandées par un Caporal; deux eſcouades font une ſubdiviſion, & elle eſt commandée par un Sergent: deux ſubdiviſions font une diviſion, qui eſt commandée par un Lieutenant ou un ſous-Lieutenant. Dans la cavalerie, il y a huit eſcouades, de ſix hommes chacune, par compagnie, en y comprenant un Brigadier & un Carabinier; & le même arrangement ſubſiſte comme dans l'infanterie, tant pour le commandement des eſcouades, que pour les ſubdiviſions & les diviſions, qui ſont commandées, les unes par les Maréchaux des Logis, & les autres, par le Lieutenant & le ſous-Lieutenant. Les huſſards & les dragons ſont de même que la cavalerie.

(*g*) Toute concurrence eſt contraire au bien du ſervice, & funeſte à l'État & à l'armée: il ne doit jamais y avoir qu'un chef dans les commandemens généraux & particuliers; ainſi dans le commandement d'une armée, & dans celui des différens détachemens qui partent de l'armée, il ne doit y avoir qu'un chef; le Général ne doit rendre compte qu'au Prince, & ne recevoir d'ordre que de lui; & les chefs des différens détachemens qu'il envoye, ne doivent rendre compte, ni recevoir d'ordre, que du Général, ou de celui qu'il a commis à cet effet.

Si la concurrence eſt nuiſible dans les différens détachemens qui ſe font dans le cours d'une campagne, cette concurrence devient plus à craindre, lorſqu'il s'agit du commandement en

chef d'une armée. La bataille d'Hogſtedt, perdue en 1704, celle de Turin, en 1706, de Ramillies, en 1709, & de Lauf-feld, par M. le Duc de Cumberland, & M. de Bathiany, le 2 Juillet 1747, ſont des preuves évidentes que pluſieurs Généraux en chef dans une armée, ne peuvent y mettre que de la diviſion ; chacun de ces chefs a ſon avis, &, preſque toujours, ſon intérêt particulier, ſur-tout ſi ces chefs ne ſont pas de la même nation. Lorſqu'il y a deux chefs dans une armée, les conſeils ſont fréquens, rien ne s'y réſout ; les opérations ſont lentes, les mouvemens indécis, & l'on finit preſque toujours par ſe faire battre. Quant aux différens détachemens qui partent de l'armée pour différens objets & deſſeins, les Ordonnances ſont très-claires à ce ſujet : s'ils ſont compoſés d'une ſeule arme, c'eſt l'officier du grade ſupérieur, & le plus ancien dans ce grade, qui commande ; ſi ce détachement eſt compoſé de pluſieurs armes, l'officier de cavalerie commande en plaine, & celui d'infanterie, en place fermée ; il ne peut y avoir de diſcuſſion. Mais quelle peut être la raiſon qui a engagé le Miniſtere à donner cette Ordonnance ? C'eſt qu'il a ſuppoſé que l'officier de cavalerie, plus habitué que celui d'infanterie à marcher en plaine, ſaura mieux faire uſage de ſa cavalerie, que ſi c'étoit l'officier d'infanterie qui la commandât : il en eſt de même pour celui-ci, lorſqu'il eſt en place fermée, ou dans un village, il doit ſavoir placer ſes poſtes plus avantageuſement, retrancher les endroits foibles, & diſpoſer ſon infanterie, pour qu'elle ſoit en force par-tout, ce que ne pourroit faire l'officier de cavalerie. Cela eſt juſte quant à cette partie ; mais ſi l'officier de cavalerie, content d'avoir pris une bonne poſition pour l'arme qui lui eſt la plus familiere, ne ſait où placer ſon infanterie, ou la place mal, ce

détachement n'a plus que la moitié de ſes forces, & court riſque d'être battu. Il n'y a eu que trop d'exemples dans la derniere guerre, de ce que j'avance ici. Le même inconvénient doit ſubſiſter, lorſqu'un officier d'infanterie commande de la cavalerie en place fermée, dans un bourg, ou dans un village; il eſt poſſible qu'il ne ſache pas s'en ſervir, faute d'en avoir l'uſage. Je conviens qu'il ne peut y avoir de concurrence, les Ordonnances ſont claires, & elles ne peuvent être différemment interprétées; mais les troupes n'en ſont pas mieux commandées, les vûes du Général ne ſont point remplies; & ſouvent les troupes ſont battues & écharpées, faute d'avoir été commandées par un chef intelligent & inſtruit.

Ce n'eſt pas l'arme qu'il faut honorer, l'infanterie & la cavalerie ſont également les ſoutiens de l'État, & les vengeurs des offenſes faites à la majeſté du Trône; ainſi elles ne doivent avoir aucune préférence l'une ſur l'autre : mais c'eſt l'ancienneté des ſervices qui doit être honorée & préférée, parce qu'elle ſuppoſe de l'acquit & des connoiſſances; ainſi il me paroîtroit plus juſte que dans tous les cas, ſoit en plaine ou en place fermée (ce qui ne peut s'entendre pour des places de guerre, où il y a des Officiers généraux qui y commandent,) le plus ancien officier commandât; on éviteroit par-là les mécontentemens & la répugnance que doit certainement avoir un ancien Capitaine d'infanterie, lorſqu'il ſe trouve ſous les ordres d'un jeune Capitaine de cavalerie, qui n'eſt, peut-être, dans ce grade que depuis le commencement de la campagne; de-là s'enſuivent la négligence dans l'exécution des ordres, la lenteur dans les mouvemens, négligence qui ſe communique des officiers aux ſoldats, & qui ne peut être que très-préjudiciable aux deſſeins & aux projets du Général.

Il y a encore un très-grand inconvénient à remarquer, relativement à la concurrence, & que j'ai vu arriver dans plusieurs circonstances, pendant les deux dernieres guerres. Un Officier général détache un Mestre de Camp, ou un Lieutenant colonel, avec plus ou moins de troupes de cavalerie, & il joint à ce détachement, deux ou trois cens hommes d'infanterie, sous un chef tiré de l'infanterie ; mais ce chef n'est sous les ordres du Mestre de camp, que conditionnellement, & selon les circonstances: je n'ai pas besoin de faire remarquer les inconvéniens d'un tel ordre, ils se sentent assez d'eux-mêmes, pour peu que l'on ait quelques connoissances de la guerre. J'ai vu, dans une autre occasion, donner à un Mestre de Camp d'hussards, six compagnies de grenadiers, mais avec défense à ce Mestre de Camp de leur faire passer une riviere, pour s'emparer d'un village que les ennemis occupoient avec très-peu de troupes, & dont il étoit important de se saisir; les grenadiers resterent sur le bord opposé, heureusement les ennemis évacuerent le village à la nuit, & à la pointe du jour, le Mestre de Camp passa la riviere à gué avec son Régiment, & laissa les six compagnies de grenadiers attendre de nouveaux ordres: il valoit tout autant ne lui pas donner de grenadiers, ou lui permettre de passer de l'autre côté, avec chaque hussard un grenadier en croupe ; l'ennemi, qui étoit de l'autre côté, n'auroit pas résisté long-tems, & une fois quelques troupes passées, l'ennemi auroit été chassé & pris, sans qu'il s'en fut sauvé un seul. Tout commandement indécis, & où il y a des restrictions, est sujet à de grands inconvéniens, & l'Officier commandant ne peut jamais répondre des événemens.

(*h*) Toute commission de Colonel, de Lieutenant colonel, & de Capitaine à la suite des corps, multiplie les êtres, & met de la confusion dans le service : il en est de même des charges

qui

qui s'achetent, & qui donnent le rang de Colonel. Aucun grade militaire ne devroit jamais s'acheter ; l'honneur de servir sa patrie ne doit point être avili par de l'or : c'est des services de ses peres, c'est de ceux que l'on a pû rendre, quoique dans des grades inférieurs, que l'on doit espérer de mériter & de parvenir aux grades supérieurs. Tous les trésors possibles ne peuvent donner les talens nécessaires pour commander ; & lorsqu'il s'agit de la vie des citoyens, & du bien de l'État, on ne sauroit être trop circonspect sur le choix des sujets : or comme la Noblesse n'est pas la partie la plus riche de l'État, & que l'état militaire est, de droit, dévolue à la Noblesse, il s'ensuit que tant que les emplois s'acheteront, la plus grande partie de cette Noblesse sera exclue des emplois supérieurs ; que ces emplois seront occupés par des parvenus, aussi étrangers à la place qu'ils achetent, qu'ils voudroient l'être à leur premier état ; conséquemment, tous les rangs seront confondus, personne ne sera à sa place, & les troupes n'en seront pas mieux conduites.

(*i*) Montécuculi, toujours sublime dans ses définitions, semble se peindre lui-même dans les qualités qu'il exige d'un Général ; il n'a obmis aucunes de celles qui caractérisent le grand homme. Il seroit à desirer que les quinze ou seize lignes que contient cette définition, fussent gravées dans la mémoire, & mieux encore dans le cœur de ceux qui se destinent aux armes. Il seroit aussi à souhaiter que la jeune Noblesse se consultât avant que de prende ce parti, qu'elle essayât ses talens, & qu'elle ne prit pas pour un goût réel, une velléité guerriere, naturelle à tous les jeunes gens, mais qui ne se soutient pas toujours, lorsque les fatigues & les dangers se présentent de plus près.

(*k*) Les armes défensives, dont parle Montécuculi, ne sont plus en usage dans les armées de l'Empereur, ni même dans celles d'aucune Puissance, on n'a conservé que la cuirasse devant & derriere pour la cavalerie ; l'infanterie n'a que des armes offensives: même chez beaucoup de Puissances, on ne donne que des plastrons à la cavalerie, & une calotte de fer très-légere que l'on attache sur le chapeau, & qui pare à peine le coup de sabre. Quant aux autres piéces de l'armure, elles ne sont plus usitées en Europe, à l'exception de la Pologne, qui a encore un corps de cavalerie armé de toutes piéces ; mais c'est plûtôt pour conserver un ancien usage, que pour en retirer quelqu'utilité. L'infanterie & la cavalerie, armées de toutes piéces, devoient être l'une & l'autre très-pesantes ; il falloit pour l'infanterie des hommes d'une autre espéce que celle dont elle est aujourd'hui composée, & qui fussent habitués de longue main à agir avec cette armure : il en étoit de même du cavalier, il falloit des hommes de haute taille, & très-forts, parce que comme les chevaux devoient être proportionnés, pour la hauteur & la force, au poids qu'ils devoient porter, un cavalier de cinq pieds quatre à cinq pouces, armé de toutes piéces, n'auroit pas pû monter facilement sur un cheval de cinq pieds : ces chevaux étoient souvent bardés de fer, ce qui rendoit le cheval moins agile, &, par conséquent, toute la cavalerie très-pesante. Ces troupes devoient paroître formidables au premier aspect ; mais comme leurs mouvemens ne pouvoient être que très-lents, elles n'étoient pas aussi à redouter qu'elles le paroissoient à l'œil. Ce fer poli qui réfléchissoit, & renvoyoit les rayons du soleil, pouvoit en imposer à l'homme foible. L'armée de Darius, couverte d'or & de pierreries, fut à moitié vaincu dès qu'elle apperçut celle d'Alexan-

dre, dont les ſoldats étoient couverts de fer & d'airain. Lorſque les Romains marchoient à l'ennemi, ils découvroient leurs boucliers & leurs caſques, qui avoient des étuits de cuir ; ils prenoient leurs plus belles armes, les plus luiſantes & les mieux fourbies. L'œil étonné communique à l'ame la même ſurpriſe ; plus il examine, plus il ſe groſſit les objets & le danger, & l'ame, qui reçoit ces impreſſions, devient foible & timide. Si cependant on vouloit faire réflexion que ces armes défenſives, toutes brillantes qu'elles étoient, ne furent inventées que par la crainte, qu'elles devoient embarraſſer celui qui les portoit, quelqu'uſage qu'il en eût, & que ſouvent il comptoit plus ſur ſes armes défenſives, dont il étoit affaiſſé, pour ſe préſerver de la mort, que ſur la bonté de ſes armes offenſives, dont il pouvoit à peine ſe ſervir pour ſe défendre, on ſe perſuaderoit aiſément que le premier objet de l'homme armé de toutes piéces, étoit de n'être point vaincu, & que celui de vaincre n'étoit que le ſecond. Ce ſentiment devoit être un heureux pronoſtic pour l'ennemi ; car toute troupe qui marche à l'ennemi dans l'intention ſeule de n'être point battue, doit être vaincue & miſe en déroute ; mais celui qui va leſtement armé, ſans que rien puiſſe le gêner, qui n'a confiance que dans ſes armes offenſives, dans ſon courage & dans ſon adreſſe, & qui ne marche au combat que pour vaincre, ſans ſonger qu'il peut être vaincu, doit avoir un avantage manifeſte ſur ſon adverſaire. Quand même l'homme armé de toutes piéces, que je ſuppoſe auſſi brave, auroit la même opinion de vaincre que celui qui eſt armé à la légere, la célérité de l'attaque de l'un, l'uſage facile qu'il peut faire de ſes armes offenſives, lui donneront une ſupériorité marquée ſur le peſamment armé ; ſi le premier trouve de la réſiſtance, il peut ſe

M 2

retirer ſans craindre d'être ſuivi, revenir à la charge pluſieurs fois, & fatiguer tellement ſon ennemi, qu'il ne puiſſe plus ſoutenir ſes armes. C'eſt l'avantage qu'ont les huſſards ſur la cavalerie actuelle, non que la cavalerie ſoit gênée par le plaſtron qu'elle porte, mais c'eſt que ſes chevaux ſont plus peſans, & ne ſe manient pas auſſi légérement que ceux des huſſards. Il eſt poſſible aux huſſards de battre de la cavalerie; mais ils ne peuvent pas en être battus, parce que s'ils trouvent trop de réſiſtance, ils ſe retirent, ſans craindre d'être ſuivis. La victoire ſignalée que Lucullus remporta ſur Tygrane, eſt un exemple de la ſupériorité des troupes légérement armées, ſur celles qui le ſont de toutes piéces. Tygrane après avoir paſſé le mont Taurus, vient camper dans la plaine d'où l'on découvre Tygranocerte, que Lucullus aſſiégeoit. Le Général Romain, quoique de beaucoup inférieur en infanterie & en cavalerie, laiſſe Murena avec ſix mille hommes devant la place, & marche au-devant de Tygrane. Pour joindre l'ennemi, il falloit paſſer un fleuve; le Général Romain paſſe ce fleuve à un gué qu'il avoit reconnu la veille, & marche à l'ennemi : celui-ci ne pouvant s'imaginer qu'une poignée de monde oſât venir attaquer une armée de près de deux cens mille hommes, prend ce mouvement pour une fuite; mais bientôt il eſt détrompé, en voyant l'armée Romaine s'avancer ſur lui. Il ordonne qu'on prenne les armes, & qu'on ſe mette en bataille; mais ce fut ſi précipitamment, & avec tant de confuſion, que Tygrane fut attaqué avant qu'il pût ſe reconnoître, & que ſon armée pût être rangée en bataille. Lucullus attaque d'abord la cavalerie bardée de fer, qui couvroit l'aîle droite, elle eſt enfoncée par la cavalerie Romaine, armée à la légere, aidée de deux cohortes qui l'attaquent en flanc; cette

cavalerie pesante ne peut résister à l'attaque vive des Romains, elle se replie en désordre sur son infanterie, qu'elle rompt ; de-là s'ensuit la déroute entiere de l'armée de Tygrane. Les Romains dûrent la victoire à la célérité de l'attaque de leur cavalerie, unie aux deux cohortes, à la confiance mal placée de Tygrane, sur le petit nombre de l'armée Romaine, comparé à ses forces qui étoient innombrables (*a*), & à la pesanteur de sa cavalerie, armée de toutes piéces, qui ne put être assez promptement en bataille *.

* *Plut. vie de Lucullus, tom.* 4.

Les armures de toutes piéces pouvoient être bonnes lorsqu'elles étoient en usage chez toutes les Puissances ; les armes alors étoient égales. La cavalerie & l'infanterie de l'un & l'autre parti étoient également pesantes ; mais je pense qu'aujourd'hui un escadron armé de toutes piéces, se battroit mal contre un autre armé à la légere. Je suis persuadé que la Puissance qui, la premiere, a ôté les armes défensives à son infanterie, & qui a allégé sa cavalerie, a remporté des avantages marqués sur l'ennemi couvert de fer. D'ailleurs, à quoi serviroient aujourd'hui ces armures de pied en cap, elles seroient plus dangereuses qu'utiles ; comme il n'y a que le devant de la cuirasse qui soit à l'épreuve de la balle, les coups de feu qui donneroient dans toute autre partie des armes, seroient beaucoup plus dangereux. Quelque respect que j'aie pour le sentiment de M. le Maréchal de Saxe, qui me guide dans bien des circonstances, je ne puis approuver l'armure qu'il propose pour le cavalier ; si elle ne le gêne point, (ce que je ne crois pas,) elle ne peut lui être d'aucun secours, relativement au

(*a*) Tygrane voyant avancer l'armée Romaine pour le combattre, dit, en plaisantant : s'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont beaucoup ; mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu **.

** *Plut. vie de Lucullus, tom.* 4.

feu, elle peut, ſans doute, le garantir du coup de ſabre; mais ſi le cavalier ennemi, au lieu de chercher à le frapper, dirige ſon coup ſur la tête du cheval, ou le cheval ſera tué du coup, ou il ſe cabrera, & donnera jour à l'ennemi de pouſſer ſon cheval, & de renverſer l'homme de deſſus ſon cheval : ce cavalier armé de toutes piéces, doit être alors très-embarraſſé de ſes armes, & il ne pourra ſe relever que très-difficilement (a).

Quant aux armes défenſives en uſage du tems de Montéculi, comme la lance, la pique, l'arme à longue hampe, & le mouſquet à meche, on y a ſubſtitué le fuſil, tel qu'il eſt aujourd'hui, & on y a ajouté la bayonnette à douille. Cette arme eſt excellente à tous égards, parce que le ſoldat peut faire feu, & en même tems ſe ſervir de ſa bayonnette, que par conſéquent il a deux moyens de défenſe dans une ſeule arme; cependant ſi la bayonnette étoit plus longue, je crois qu'elle ſeroit meilleure, parce qu'une bayonnette de deux pieds de lame au bout du fuſil, étant une arme plus longue, l'infanterie ſeroit mieux armée contre de la cavalerie; & en ſuppoſant qu'elle ait à combattre de l'infanterie, cette arme ne ſeroit pas trop longue, le ſoldat en chargeant ſes armes ne riſqueroit pas de ſe percer la main avec ſa bayonnette, & le feu en ſeroit plus vif (b).

(a) J'ai voulu faire l'expérience de ce que j'avance. J'ai mis une armure de pied en cap, qui étoit juſte à ma taille, & qui, étant debout, ne me gênoit point, & avec laquelle j'ai marché long-tems avec aſſez d'aiſance; je me ſuis mis à genoux avec beaucoup de difficulté, enſuite je me ſuis aſſis par terre & me ſuis couché tout de mon long; mais lorſque j'ai voulu me relever, cela ne m'a pas été poſſible, & il a fallu me déſarmer dans la poſition où j'étois.

(b) On pourroit objecter que la bayonnette étant plus longue, rendroit le bout du fuſil plus peſant; mais en donnant des proportions juſtes à la bayonnette, on pourroit éviter cet inconvénient, & lui conſerver en même tems la force

Le grand uſage que l'on fait aujourd'hui du feu, a fait imaginer de mettre les bataillons ſur trois de hauteur, pour pluſieurs raiſons. 1°. Pour perdre moins de monde, parce que moins il y a de profondeur, & moins il y a de coups qui portent. 2°. Pour avoir un front égal à celui de l'ennemi, qui eſt dans l'uſage de ſe mettre en bataille ſur trois files. 3°. Pour faire feu des trois rangs ſans mettre genoux à terre, ce qui ne ſe peut pas ſur quatre files; mais cette ordonnance n'eſt bonne que lorſqu'il faut faire feu, car elle ſeroit trop foible s'il falloit marcher décidément à l'ennemi la bayonnette au bout du fuſil; c'eſt pour cela que lorſqu'on eſt près de l'ennemi, & qu'il n'y a aucun obſtacle qui empêche de marcher à lui, on fait doubler les files pour mettre les bataillons ſur ſix. Cette ordonnance a de la force & de la ſolidité, & elle n'a aucun inconvénient; les bataillons marchant dans cet ordre bayonnette baiſſée ſur l'ennemi, il n'aura certainement pas le tems de faire deux décharges, ou il ſe décidera à la retraite, ou à marcher en avant, & ſa profondeur n'étant pas égale, elle ſera foible dans toutes ſes parties: s'il ſe retire, il faut le ſuivre en ordre, doubler le pas pour le joindre, & le forcer à prendre la fuite: s'il marche en avant la bayonnette baiſſée, on a ſur lui l'avantage que doivent avoir ſix rangs contre trois; s'il double auſſi les files, on eſt alors d'égale force, mais on a l'impulſion du mouvement ſur lui plus décidé que le ſien.

On n'a preſque jamais vu de troupes marcher décidément à l'ennemi, qui ne l'ayent enfoncé ou déterminé à la retraite. A la bataille de Johanſberg, gagnée le 30 Août 1762 par

---

qu'elle doit avoir. D'ailleurs, quand même le bout du fuſil peſeroit quelque choſe de plus, le mal ſeroit léger, cela forçeroit le ſoldat à tirer plus bas, d'autant qu'il tire ſouvent, & preſque toujours, trop haut.

M. le Prince de Condé, les quatre bataillons du Régiment de Boiſgelin avoient devant eux ſept bataillons ennemis, poſtés dans un bois, d'où ils faiſoient un feu très-vif: ce Régiment ſe détermina à marcher ſur ces bataillons, ſans tirer, & bayonnettes baiſſées ; mais l'ennemi ne les attendit pas, il ſe retira avec précipitation, & même en déſordre, & ce fut principalement cette manœuvre hardie, mais preſque certaine, qui fut cauſe du gain de la bataille.

Dès que l'on peut joindre l'ennemi, il ne faut plus de feu; il fait plus de bruit que d'effet, ſur-tout à la ſixième ou huitième décharge, le fuſil étant preſque toujours mal chargé par la précipitation du ſoldat, lorſque l'on fait le feu de peloton ; ſouvent même la balle ne va pas au fond, lorſque le ſoldat n'a plus de cartouche, & qu'il charge à pleines mains, & conſéquemment tombe à vingt ou trente pas, ou fait crever le canon; d'ailleurs le fuſil ſe craſſe, & la cartouche ne peut aller au fond qu'avec difficulté. L'arme blanche, au contraire, en impoſe au plus brave, & fait reculer le foible, qui, quand il ne voit l'ennemi que de loin, eſt toujours dans l'eſpérance de n'être pas atteint ; mais quand il le voit de près, la peur le ſaiſit, & il ne faut que vingt ou trente poltrons dans un bataillon, pour y cauſer un déſordre certain, & pour le faire battre.

L'artillerie a été ſi multipliée depuis la Guerre de 1741, que, pour-ainſi-dire, les batailles ne ſe décident plus que par elle. L'armée qui a l'artillerie la plus nombreuſe & la plus forte de calibre, eſt preſque toujours certaine de vaincre. Je ne perds point l'eſpérance de voir la Nation Françaiſe corriger les Princes d'avoir dans leurs armées une ſi grande quantité d'artillerie, & qu'il viendra un Général Français, qui, ſans

ſans s'étonner de ces foudres multipliés, fera marcher ſes troupes bayonnettes baiſſées, & rendra le canon inutile. Il s'en falloit beaucoup que l'artillerie fut auſſi conſidérable du tems de Henri IV; à la bataille d'Ivry, gagnée par ce Prince en 1590, ſur le Duc de Mayenne, il n'y avoit dans l'armée Royale que quatre piéces de canon & deux coulevrines, & dans celle de la Ligue que quatre piéces.

Le canon fait, ſans doute, un grand effet, lorſqu'il eſt bien ſervi, ſur-tout contre de la cavalerie; mais il faut avoir attention de n'y pas expoſer inutilement cette troupe. Quant à l'infanterie, il n'y a d'autre moyen que de la faire marcher à l'ennemi, & d'attaquer ſes batteries en même tems qu'il l'eſt de front: c'eſt ainſi que fit le Roi de Pruſſe à la bataille de Sohr, qu'il gagna ſur les Impériaux la campagne de 1745; les Impériaux avoient placés ſur leur flanc une batterie de 25 à 30 piéces de canon, qui prenoit à revers l'armée Pruſſienne, le Roi de Pruſſe la fit attaquer par trois bataillons qui l'emporterent, tournerent cette même batterie ſur l'ennemi, qui, en même tems, fut attaqué de front par l'armée Pruſſienne, le battit à platte coûture, quoiqu'elle ait été ſurpriſe dans ſon camp, & attaquée, les ſoldats étant encore dans leurs tentes. Cet exemple prouve, non-ſeulement qu'il faut marcher aux batteries des ennemis pour n'en être pas foudroyé, mais encore de quelle utilité eſt l'ordre & la diſcipline dans toutes les circonſtances à la guerre: ſi l'armée Pruſſienne, ſurpriſe dans ſon camp, & foudroyée juſques dans ſes tentes, n'avoit eu ni ordre ni diſcipline, tous les ſoldats, au lieu de voler aux armes, & de ſe ranger en bataille, ſe ſeroient enfuis, & auroient abandonné le camp, les armes aux faiſceaux, leurs tentes & leurs bagages; mais l'ordre les raſſembla, la diſcipline les rangea en ba-

taille, & cette même discipline leur fit voir la nécessité de marcher à l'ennemi, & de faire les plus grands efforts pour le battre.

Si la grande quantité d'artillerie est devenue très-utile le jour d'une affaire générale, elle est très-embarrassante pendant toute la campagne, & les frais en sont prodigieux : malgré ces inconvéniens, qui sont très-grands, il est important d'avoir une forte & nombreuse artillerie, puisqu'aujourd'hui les Puissances contre qui la France peut être en guerre, fondent la force de leurs armées sur le nombre de piéces de canon. Ceci est une affaire d'argent, & la Nation qui en aura le plus, ou qui aura dans son pays une plus grande quantité de mines de cuivre & d'étain, sera certainement la plus puissante, parce que, ou elle aura la matiere premiere, ou elle aura l'argent pour se la procurer. Tout est changé depuis vingt ans; on étoit avant persuadé qu'il n'y avoit point de Puissances sans sujets, & sans un militaire nombreux, & solide par sa constitution; aujourd'hui on a moins besoin de soldats & de sujets pour être puissant, que d'une artillerie prodigieuse: cela prouve bien que chez toutes les Nations la valeur dégénere; on n'ose se mesurer corps à corps, & l'on ne se bat plus que de loin. Sans être fanatique de ma Nation, qu'on lui donne l'artillerie suffisante pour répondre au grand feu de l'ennemi, qu'elle soit bien conduite, que l'ordre & la discipline soient observés dans ses armées, & l'avantage sera moral pour elle. On n'en imprime point par des coups lancés de loin; mais ce sont ceux que l'on porte soi-même qui décident & gagnent les batailles.

(*l*) Il n'est pas possible qu'un soldat ou un cavalier, couvert de fer depuis la tête jusqu'aux pieds, n'en soit embarrassé, quelqu'habitué qu'il soit à porter ces armes défensives. Ce que dit Montécuculi prouve qu'elles ne pouvoient que le gêner, puis-

qu'on a retranché les *Cataphrates* (*a*), dont les chevaux étoient bardés. Quant à ce mur de fer, dont il paroît faire tant de cas, il ne pouvoit, tout au plus, que ſoutenir le choc ; mais je ne crois pas qu'il lui fût poſſible d'attaquer avec vivacité, ſans être haraſſé un quart-d'heure après (*b*). Les forces de l'homme ont des bornes ; l'homme étoit dans les ſiécles les plus reculés, ce qu'il eſt aujourd'hui : rien n'a changé dans la Nature, les mœurs ont pû ſeulement y mettre de la différence ; mais quelqu'habitués qu'ayent été les premiers guerriers à ſe couvrir de fer, & à combattre plus pour éviter la mort que pour la donner, ils ne pouvoient pas certainement ſoutenir un combat auſſi long-tems que le ſoutiendroient aujourd'hui nos cavaliers, dont les chevaux ni eux ne ſont point gênés par aucune arme défenſive, le plaſtron qu'ils portent ne devant point les embarraſſer, ni les empêcher d'agir. Je ſuis perſuadé que ſi l'on accoutumoit la jeuneſſe à porter de très-bonne heure des armures de pied en cap, elle marcheroit & agiroit comme nos ancêtres ; mais elle ſeroit bien embarraſſée, ſi elle avoit à combattre contre un homme armé à la légere.

(*a*) Les Cataphrates étoient nommés ainſi, parce qu'ils étoient armés de toutes piéces, & leurs chevaux bardés, du mot Grec κατάφρακτος, qui ſignifie clos & couvert de toutes parts.

(*b*) A la Bataille de Bovines, le Comte de Boulogne commandoit l'aile droite de l'armée ennemie ; ce Comte dès le commencement du combat fit autour de lui un eſpece de bataillon à contre-vuide, dans lequel il s'enferma avec quelques gens d'armes ; ce bataillon s'ouvroit pour laiſſer ſortir le Comte & ſes gens d'armes, ſe refermoit enſuite, & ſe rouvroit pour le laiſſer rentrer avec ſa troupe, afin de lui donner le tems de reprendre haleine ; car la peſanteur de l'armure des gens d'armes, les obligeoit à ſe mettre à l'écart pour reſpirer. Il arrivoit même ſouvent que deux troupes ennemies, après s'être chargées, ſe retiroient de concert, & ôtoient leur heaume, ou caſque, dont le poids étoit très-grand *.

* *Hiſt. de la Milice Franç. liv.* 5. *ch.* 1. *tom.* 1.

(*m*) Les Grecs & les Romains n'ont jamais séparé la cavalerie de l'infanterie. Chez les Grecs, la phalange étoit composée de seize mille trois cens quatre-vingt-quatre hommes, dont le quart étoit de cavalerie : une partie étoit armée à la légere, & l'autre pesamment. L'infanterie dans sa totalité composoit un corps de douze mille deux cens quatre-vingt-huit hommes, & la cavalerie un de quatre mille quatre-vingt seize, qui ne formoient qu'un corps; mais qui ne combattoient pas toujours, & même presque jamais ensemble *. Ce nombre a varié ; sous Philippe, pere d'Alexandre, la phalange n'étoit que de six à sept mille hommes, & sous Alexandre, de treize mille. Quant à la composition de la phalange, & aux différens noms attachés à chaque partie, on peut les voir dans la Tactique d'Élien, tom. 1. chap. vij.

* *Milic. des Grecs, ou Tact. d'Élien, tom. 1. chap. vj.*

Chez les Romains, la cavalerie étoit attachée aux légions, elle faisoit corps avec l'infanterie ; mais ce peuple avoit beaucoup moins de cavalerie que les Grecs. La légion étoit, selon Vegece **, composée de dix cohortes; la premiere se nommoit cohorte miliaire, & étoit de onze cens cinq fantassins, & de cent trente-deux cavaliers ; chacune des neuf autres étoit de cinq cens cinquante-cinq fantassins, & de soixante & six cavaliers. La légion, dans sa totalité, composoit un corps de six mille huit cens soixante & deux combattans ; mais cette forme n'eut lieu que depuis l'Empereur Adrien, qui monta sur le Trône l'an 117 après Jesus-Christ; c'est sous lui que la premiere cohorte fut doublée & nommée cohorte miliaire, & cet ordre subsista jusqu'à Valentinien, tems auquel Vegece a écrit : c'est du tems de ce dernier que la légion fut augmentée, tant en infanterie qu'en cavalerie.

** *Lib. 2. cap. vj.*

Depuis la fondation de Rome jusqu'au bas Empire, la légion a essuyé divers changemens. Romulus partagea Rome en trois Tribus, chaque Tribu fournissoit mille hommes de pied; ainsi,

depuis Romulus jusqu'à Servius Tullius, sixième Roi de Rome, la légion fut toujours composée de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux. Servius Tullius ajouta une Tribu aux trois de Romulus, & on conjecture qu'il régla la légion sur le nombre de Tribus, & que sous son régne, la légion fut portée à quatre mille hommes de pied; mais elle ne fut point augmentée en cavalerie, qui, dans les divers changemens arrivés à la légion, n'a point, ou peu variée pour le nombre de cavaliers. La légion resta de cette force depuis Servius Tullius, jusqu'à l'expulsion des Rois, & même jusqu'au Consulat de Cæso Fabius III, & de Sp. Furius, l'an 273 de Rome, tems auquel cette République eut une guerre à soutenir contre les Veïens & les Eques; la légion alors fut portée à cinq mille fantassins, mais ce fut un effort passager, qui n'eut lieu que pendant cette guerre, après laquelle la légion fut remise à quatre mille hommes de pied.

Polybe, dans son sixième Livre, chap 4, explique la maniere dont on formoit la légion. Il dit qu'elle étoit de quatre mille deux cens hommes de pied, & qu'il n'y avoit que deux cens cavaliers; mais que l'an 542 de Rome, tems auquel il écrivit son histoire, chaque légion avoit trois cens cavaliers. Lorsque Scipion passa en Afrique, ses légions étoient de six mille hommes de pied; mais cette augmentation n'eut lieu que pour l'Afrique.

Avant Marius, il y avoit différens noms qui distinguoient les soldats. Les armés à la légere s'appelloient *Velites*, les plus jeunes après ceux-ci se nommoient *Hastats*, les plus robustes, *Princes*, & les plus anciens, *Triaires*; mais Marius, l'an 647 de Rome, réforma ces noms distinctifs, & forma la légion de soldats de même espece.

Avant Jules César, & même lorsqu'il fut devenu le maître de

la République, la légion se divisoit par cohortes, manipules & centuries; chaque légion avoit dix cohortes, chaque cohorte trois manipules, & chaque manipule deux centuries. Les *Velites*, les *Hastats*, les *Princes* & les *Triaires*, reprirent alors leurs noms distinctifs.

Selon Polybe, les plus jeunes & les plus pauvres étoient les *Velites*, ou les armés à la légere; ceux au-dessus formoient le corps des *Hastats*, ceux de l'âge le plus vigoureux se nommoient *Princes*, & les plus âgés, *Triaires*.

Le corps des *Hastats* & celui des *Princes*, étoit chacun de douze cens hommes, celui des *Triaires* de six cens, & celui des *Velites* de douze cens; ainsi chaque cohorte étoit la dixième partie d'une légion, composée de quatre mille deux cens hommes de pied.

La cavalerie étoit divisée en dix *Turmes*, ou compagnies, de trente hommes chacune, ce qui faisoit trois cens chevaux par légion *.

* *Mém. de l'Acad. des bell. Lett. de la lég. Rom. par M. Le Beau.*

Quelque bonne opinion que nous ayons de nous-mêmes & de notre façon de faire la guerre, nous ne pouvons cependant pas disconvenir que ces deux peuples ne soient nos maîtres; & si nous avons perfectionné quelques parties de cet art, ils nous en ont donné les premieres idées. Tant que ces deux peuples ont existé, tant qu'ils ont fait la guerre, ils n'ont jamais séparé la cavalerie de l'infanterie, quoique presque jamais ces deux armes ayent été mêlées ensemble le jour d'une bataille; mais elles faisoient corps à part, & telle cavalerie chez les Grecs étoit tirée de telle phalange, comme chez les Romains, telle *Turme* étoit tirée de telle légion & de telle cohorte.

La constitution militaire de toutes les Nations de l'Europe est absolument différente, l'infanterie ni la cavalerie ne sont

point corps, l'une & l'autre font féparée par Régimens, par bataillons ou efcadrons, & par compagnies. La raifon de ce changement, ainfi que quelques Militaires le prétendent, ne vient point de ce que, lorfque les deux armes formoient un feul corps plus ou moins confidérable, il arrivoit que lorfque la cavalerie chargeoit l'ennemi, elle perdoit l'appui de fon infanterie, il en arrive autant aujourd'hui, que les armes font féparées; d'ailleurs j'ai déjà dit que quoique la conftitution militaire des Grecs & des Romains fut que les corps fuffent compofés des deux armes, cependant ils ne combattoient jamais enfemble, & la cavalerie étoit placée ou fur un flanc, ou fur les deux aîles, fuivant les circonftances & le terrein; ainfi les jours de bataille, leur difpofition étoit femblable à notre conftitution actuelle, puifque les armes étoient féparées. La raifon de ce changement de conftitution eft fimple; les Grecs & les Romains avoient beaucoup moins de cavalerie que les Puiffances de l'Europe n'en ont aujourd'hui, ainfi la cavalerie actuelle étant plus nombreufe, elle eft plus en état de fe foutenir par elle-même, & de porter des fecours prompts à l'infanterie.

Les raifons que donne Montécuculi de ce changement, ne font point relatives à l'attaque, mais aux logemens & aux fourrages, à la marche lente de l'infanterie, & à la marche plus prompte de la cavalerie. La marche lente de l'infanterie, que fuppofe Montécuculi, n'eft pas une raifon, parce que lorfque l'infanterie fera bien conduite, & qu'elle marchera d'un pas égal, elle marchera auffi vîte & auffi leftement que la cavalerie; & cette derniere troupe marchera auffi lentement qu'on le voudra, pour peu qu'on y ait attention. Quant aux logemens, il eft aifé de prendre des mefures pour qu'il n'y ait aucun inconvénient à les faire marcher enfemble. Lorfque l'infanterie marche à la guerre,

elle porte ſes tentes, la cavalerie les porte auſſi, on peut donc faire camper l'une & l'autre; mais en ſuppoſant que la ſaiſon ne ſoit pas encore aſſez avancée, & que les nuits trop fraîches nuiſent aux chevaux, on peut faire camper l'infanterie, & loger la cavalerie dans les hameaux ou villages les plus près du camp, mais toujours couverte par l'infanterie. Ce logement de la cavalerie ne peut avoir lieu que lorſqu'on eſt éloigné de l'ennemi, car ſi l'on peut en être attaqué, il faut toujours camper ſans avoir égard aux chevaux, & prendre les précautions néceſſaires pour aſſurer les troupes dans leur camp.

Lorſque les troupes marchent de leurs quartiers d'hiver pour ſe rendre au rendez-vous général où l'armée doit ſe raſſembler, rarement pluſieurs Régimens ſe trouvent logés le même jour dans le même lieu, & encore plus rarement un Régiment de cavalerie ſe trouve-t-il dans le même lieu qu'un d'infanterie, ou bien la marche des troupes eſt mal ordonnée: mais comme le Général a l'attention que pluſieurs corps ne ſe trouvent pas enſemble dans un même lieu, à moins que ce ne ſoit une ville ſuſceptible de les loger, il n'eſt pas à craindre que la cavalerie nuiſe à l'infanterie.

Quant à ce qui regarde les fourrages, comme dans ces cas de marche, on ne reſte dans un lieu qu'une nuit ou deux, tout au plus, le Général a ſoin que dans tous les lieux de paſſages il y ait des fourrages pour la cavalerie; ſi, par l'impoſſible, on n'avoit point eu cette précaution, on en fait porter pour un jour aux cavaliers, & pour deux, ſi l'on doit y ſéjourner: mais le Général a toujours ſoin de faire trouver des fourrages ſur le paſſage des troupes; ainſi le ſentiment de Montécuculi ne me paroît pas convainquant, & c'eſt uniquement la raiſon de guerre qui a fait ſéparer l'infanterie & la cavalerie, relativement à la quantité

quantité de cette derniere arme qui eſt aujourd'hui dans les armées, & qui n'y étoit pas chez les Grecs & chez les Romains; mais dans les meilleures conſtitutions, il y a toujours des abus. L'infanterie & la cavalerie, non-ſeulement ſont deux corps différens, mais encore il paroît qu'elles ſont totalement étrangeres l'une à l'autre. La plûpart des officiers qui commandent ces deux armes, y mettent un eſprit entierement contraire au bien du ſervice, par la différence du traitement que les uns font à leurs cavaliers, & les autres à leurs ſoldats; d'où il s'enſuit que le cavalier regarde le fantaſſin comme fort au-deſſous de lui, & que l'officier de cavalerie a la même idée de celui d'infanterie, comme s'ils ne ſervoient pas le même Maître, & comme ſi combattre à cheval ou à pied pouvoit donner un relief de plus ou de moins. Cette diſtinction pouvoit avoir lieu, & même étoit juſte, du tems de l'ancienne gendarmerie Françaiſe; il n'y avoit qu'un gentilhomme qui pût être gendarme, & l'infanterie étoit compoſée comme elle l'eſt aujourd'hui, d'artiſans & de gens du peuple: mais aujourd'hui la cavalerie eſt compoſée de la même eſpece d'hommes que l'infanterie; & la ſeule différence qu'il y a entre ces deux armes, c'eſt que l'une eſt plus élevée que l'autre, mais l'eſpece eſt la même.

S'il étoit queſtion de donner la préférence à une arme ſur une autre, l'infanterie devroit l'obtenir ſur la cavalerie: c'eſt l'infanterie qui gagne les batailles dans les pays de bois, de brouſſailles, de marais, coupés par des ravins, & de montagnes; ſans que la cavalerie puiſſe lui être d'aucun ſecours; elle aide à la cavalerie à gagner les batailles en plaine, & même elle les gagne toute ſeule, lorſqu'elle eſt bien exercée & bien diſciplinée; c'eſt elle qui aſſiége & qui prend les places, qui garde & qui défend celles du Royaume; pendant la campagne elle aide à la

cavalerie à subsister, par les chaînes de fourrages qu'on lui fait faire pendant que la cavalerie fauche les grains ; son service est continuel pendant la guerre & pendant la paix. La cavalerie, en tems de guerre, monte des gardes en avant du camp, fait quelques détachemens, des escortes de convois & de fourrages, attaque avec valeur, lorsqu'elle est sur un terrein uni & découvert ; dans un siège, elle porte la fascine à la queue de la tranchée, décide souvent de la victoire dans un pays de plaine ; mais en tems de paix, elle n'a point, ou très-peu, de service à faire. Dans l'année, qu'elle est en garnison, elle monte un piquet sur la place, qui détache une troupe pour faire la découverte le matin, lorsque l'on ouvre les portes ; pendant les deux années qu'elle est en quartier, elle n'a qu'une garde de police dans chaque quartier, on la fait monter à cheval de tems en tems pour l'exercer ; ainsi son service ne peut pas être comparé avec celui de l'infanterie : d'ailleurs, en tems de guerre, elle affame un pays, coûte en tout tems prodigieusement au Prince, inconvéniens que n'a pas l'infanterie ; elle a encore celui de n'être pas propre à tout pays, au lieu que l'infanterie est placée par-tout, pourvû qu'elle soit disciplinée. Cependant quelqu'avantage que puisse avoir l'infanterie sur la cavalerie, relativement à son utilité ; comme il seroit contre toute politique, & contre l'intérêt de l'État, de ne pas priser également chaque arme, il ne faut pas donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre : il faut avoir les mêmes égards & les mêmes attentions, & proportionner les récompenses aux services.

Je ne paroîtrai point suspect sur le jugement que je porte de l'infanterie : élevé dans la cavalerie, je devrois plutôt me décider pour elle ; mais lorsque l'on écrit sur la guerre, & sur la propriété & l'utilité des armes qui composent une armée, on

doit fe dépouiller de tout préjugé & de toute opinion. En général, on ne fait point la guerre fans infanterie & fans cavalerie, l'une & l'autre font abfolument néceffaires ; ainfi, comme l'utilité eft la même fuivant les circonftances, l'eftime doit être égale, & l'union entre ces deux armes doit être auffi intime que fi elles ne faifoient qu'un même corps, comme du tems des Grecs & des Romains.

J'ai dit plus haut que chez ces deux Nations la cavalerie faifoit corps avec l'infanterie, mais qu'elle combattoit toujours féparément ; on la mêloit cependant quelquefois avec les armés à la légere. Quelques exemples de batailles mémorables fuffiront pour prouver ce que j'avance. A la bataille de Leuctres, Cléombrote mit toute fa cavalerie en avant de fon aîle droite ; Épaminondas fuivit la même difpofition, & mit la fienne en avant de fa gauche, pour l'oppofer à celle de Cléombrote *. A celle de Mantinée, la cavalerie Thébaine étoit fur les deux aîles de l'infanterie ; celle de la droite attaqua feule la cavalerie ennemie, & celle de la gauche, poftée fur une hauteur, étoit entremêlée d'armés à la légere **. A Arbelles (*a*), l'armée de Darius avoit une grande partie de fa cavalerie fur les aîles ; dans le centre, où étoit ce Prince, il étoit environné & couvert par fes gardes à pied & à cheval, & le refte de la cavalerie étoit attaché à l'infanterie de fa Nation ; mais la difpofition d'Alexandre ne fut pas la même, l'élite de la cavalerie étoit fur les deux aîles de l'infanterie ; fur le flanc droit étoient les compagnies

* *Comm. de Folard, traité de la colonne, ch. x.*

** *Idem.*

(*a*) Ce ne fut point à Arbelles que fe donna la bataille qu'on nomme communément de ce nom, puifque Darius, après fa défaite, paffa la riviere du Lycus, & fit plufieurs milles avant que d'arriver à Arbelles ; mais dans une plaine près d'un ancien Palais des Rois de Perfes, nommé *Gaugameles* qui fignifie en langue Perfanne, la maifon du chameau ***.

*** *Arrian. liv. 3. Quint-curci. lib. 4. La Marti. Dict. Géograph. au mot Arbellos.*

royales, & ſur le flanc gauche la cavalerie des Alliés & les Theſſaliens *. Par-delà ſon aîle droite, il plaça de la cavalerie légere; à la gauche, par-delà les Alliés & les Theſſaliens, il y avoit un corps de cavalerie Grecque. A Zama, entre Scipion & Annibal, la cavalerie Romaine étoit ſur l'aîle droite, & celle des Numides, ſous les ordres de Maſſiniſſa, ſur l'aîle gauche. Annibal plaça ſa cavalerie Numide à ſon aîle droite, commandée par Siphax, & la cavalerie Carthaginoiſe à l'aîle gauche **. A Cannes, la cavalerie Romaine étoit ſur les deux aîles de l'infanterie, & dans l'armée Carthaginoiſe, la cavalerie Eſpagnole & la Gauloiſe étoit ſur l'aîle gauche de l'infanterie, & la cavalerie Numide ſur l'aîle droite ***. A la bataille de Pharſale, gagnée par Céſar ſur Pompée, les deux armées étoient dans la plaine de Pharſale, la droite de Pompée appuyée à la riviere de l'*Énipée*, & la gauche aux montagnes de *Gomphe*. Pompée ne mit que très-peu de cavalerie à cette droite, & porta tout le reſte, qui conſiſtoit en 6000 chevaux, ſur la gauche, dans l'intention d'inveſtir l'armée de Céſar dans cette partie. La gauche de l'armée de Céſar étoit appuyée à la riviere, il ne mit point de cavalerie dans cette partie, parce que, outre qu'il en avoit très-peu, il n'avoit rien à craindre de la cavalerie de Pompée ſur ce flanc gauche, & il porta toute ſa cavalerie ſur ſa droite, pour l'oppoſer à celle de Pompée ****.

* *Arrien.*

** *Mém. milit. de Guich. chap. xv.*

*** *Idem.*

**** *Comment. de Céſar, liv. 3. de la Guerr. civ.*

Ces exemples prouvent que quoique la conſtitution militaire des Grecs & des Romains fut que chaque corps qui compoſoit leurs armées, fut formé de pluſieurs eſpeces d'armes, il ne s'enſuivoit pas pour cela que leur ordre de bataille fut invariablement ſelon la compoſition des corps.

(*n*) Du tems de Montécuculi, les mouſquets étoient très-peſans, & il étoit néceſſaire que le ſoldat portât une fourchette,

qui étoit au bout d'un bâton ferré & pointu ; il l'enfonçoit en terre, & mettoit ensuite le mousquet dans la fourchette, pour pouvoir le tirer. Ces fourchettes ne sont plus en usage que dans la défense des places, & l'on s'en sert pour pouvoir tirer de gros mousquets de remparts, qui portent une très-grosse balle, & une charge de poudre très-forte.

(*o*) Le calibre du fusil pour l'infanterie, du mousqueton & du pistolet pour la cavalerie, est en France de dix-huit balles pour la livre de plomb ; mais il est d'usage de faire vingt balles par livre de plomb, pour que la balle ayant plus de jeu, la cartouche puisse entrer facilement dans le canon : il arrive cependant que cette cartouche, étant juste au canon, a beaucoup de peine à y entrer après une douzaine de décharges, parce que le canon se crasse. Si l'on faisoit vingt-deux balles sur la livre de plomb, la cartouche seroit un peu plus petite, elle entreroit plus facilement dans le canon, & la diminution proposée de la balle n'en apporteroit point à son éloignement ni à son effet ; & quelque crasse qui puisse s'amasser dans le canon en tirant, il resteroit toujours assez de vuide pour que la cartouche, sans beaucoup de peine, & avec un seul coup de baguette, pût aller au fond. La dépense seroit très-médiocre pour faire ce changement, il ne faudroit que changer les moules, & les faire faire de vingt-deux au lieu de vingt, sans rien changer au canon du fusil, qui devroit cependant être plus fort de fer à la culasse.

(*p*) La premiere idée que l'on a eu en instituant les Dragons, a été d'avoir une très-bonne infanterie dont on pût se servir à pied & à cheval, selon les circonstances. L'objet étoit encore de porter promptement ces Dragons à cheval à deux ou trois lieues, plus ou moins, pour s'emparer d'un poste important, le retrancher & le garder, en renvoyant les chevaux au camp.

Avant que l'on eut des Huſſards & des Compagnies franches dans les armées, ils faiſoient la petite guerre, ils alloient à la découverte, ils faiſoient tous les détachemens en avant, ſoutenues par de la cavalerie; ils étoient principalement employés à l'eſcorte des convois, aux chaînes des fourrages, à éclairer l'armée en avant & ſur les flancs lorſqu'elle étoit en marche ou campée, & à être toujours ſur l'ennemi; mais quand les huſſards & les compagnies franches, aux dernieres deſquelles ont ſuccédé les troupes légeres à pied & à cheval, furent introduits dans les armées, les dragons ne furent plus employés qu'à ſe ſaiſir des poſtes éloignés, à les garder, & à ſoutenir les huſſards dans les différens détachemens en avant. Ils n'ont cependant jamais été mis en ligne; mais en potence ſur les flancs de l'armée, ou en réſerve en troiſième ligne. Dans les premiers tems de leur inſtitution, les dragons ont été excellens, ſoit qu'ils combattiſſent à pied ou à cheval, & ils ont rendu de très-grands ſervices; lorſqu'ils n'ont plus été chargés des détachemens en avant & des découvertes, qu'ils n'ont plus fait la petite guerre, & qu'ils ont été mis en réſerve ſous les ordres des Officiers généraux, de l'État Major de leur corps, ils n'ont point dégénérés de leur bonté lorſqu'ils ont combattu à pied; mais ils ont perdu de leur ancienne réputation dès qu'ils ont combattu à cheval. Le combat de Saye, en Bohême, leur fait, ſans doute, beaucoup d'honneur; mais ils avoient pour compagnons d'armes, le corps des Carabiniers, qui eut la plus grande part à cette action de vigueur. La raiſon pour laquelle ils n'étoient pas auſſi bons à cheval, ne doit point leur être imputée: ce corps eſt très-valeureux, il eſt parfaitement compoſé en officiers; mais tout ſoldat, quelque brave qu'il ſoit, n'eſt aſſuré devant l'ennemi, qu'autant qu'il le voit ſouvent. L'uſage de mettre les dragons en réſerve,

& à couverts, pour-ainsi-dire, sous les aîles de leurs Officiers généraux, qui craignoient de les perdre, étoit un obstacle à leur bonne volonté, & un frein à leur valeur. L'habitude de voir l'ennemi de près, assure le courage, & fait acquérir ce sang-froid si nécessaire dans le combat; l'usage aguerrit, le repos & la tranquillité amollissent le corps & engourdissent le cœur. La Nation la plus valeureuse, si elle reste dix ans en paix, n'aura pas, à la premiere campagne, le même nerf qu'elle avoit à la fin de la guerre qui lui a donné ce repos; elle sera étonnée lorsqu'elle entendra siffler les balles, & le déchirement de l'air que fait le boulet de canon; aussi est-il avantageux de faire quelques sièges au commencement de la premiere campagne, pour aguerrir le soldat; comme il est à couvert du feu de la place par le parapet de la tranchée, qu'il n'avance que pied à pied, & toujours à l'abri, il se familiarise avec le bruit du canon & de la mousqueterie, il apprend à juger la bombe, il n'en est plus effrayé; & tel soldat qui, les premiers jours, baissoit la tête à chaque coup de canon qui ne pouvoit l'atteindre, monte au bout de huit jours sur le revers de la tranchée, & va d'un boyau à l'autre à travers la campagne pour abréger son chemin. C'est l'histoire des dragons: dans la derniere guerre, où, les Généraux commandant l'armée, les ont toujours employés, & leur ont fait faire le même service que les hussards & les troupes légeres, ils sont redevenus ce qu'ils étoient à leur création.

Quant à l'usage que Montécuculi dit qu'on en fait, en les mettant à cheval dans les vuides qui sont entre chaque bataillon, cette disposition pouvoit être bonne de son tems, où, sans doute, les intervalles entre chaque bataillon étoient plus grands qu'il n'est d'usage de les faire aujourd'hui, où le feu n'étoit pas aussi vif, & où les mousquetaires qu'ils avoient à combattre

n'étoient point armés de bayonnettes ; mais je pense que cette disposition seroit mauvaise aujourd'hui, impraticable dans toutes les circonstances, & sur toute espece de terrein.

(*q*) J'ai déjà dit que l'on avoit retranché à la cavalerie l'armure de pied en cap, & qu'on ne lui avoit laissé qu'un plastron pour toute arme défensive ; je pense cependant que non-seulement à la cavalerie, mais même à l'infanterie, on auroit dû leur laisser la bourguignotte, autrement dit, l'armet ou le casque. 1°. Ce seroit une épargne, parce que la dépense une fois faite, & qui n'est pas considérable, il ne faudroit point la renouveller tous les deux ans, comme on y est obligé aujourd'hui que les troupes ont des chapeaux ; il n'y auroit, tout au plus, que les coëffes à raccommoder ou à renouveller. 2°. Le cavalier & le fantassin auroient certainement meilleur air, & seroient mieux & plus utilement coëffés ; au lieu que le chapeau leur donne la plus mauvaise grace du monde lorsqu'il est trop grand, ou trop petit, ou mal retapé, ou qu'il est déformé, ce qui arrive bientôt, lorsqu'ils ont couché deux ou trois nuits au bivouac ; d'ailleurs le chapeau ne les garantit ni de la pluie, ni du soleil, ni de ses ardeurs ; il peut gêner le soldat dans le port de ses armes, à moins qu'on ne lui donne de ces petits chapeaux, tel qu'il les a aujourd'hui, & dont l'usage nous est venu de l'étranger, encore faut-il qu'il soit absolument tourné & penché sur le côté droit de la tête ; dans cette position il ne garantit le soldat de rien, & ne tient point dans sa tête. Si l'on vouloit bien faire attention qu'il faut vêtir & coëffer un soldat pour la guerre, & non pour une parade ou une revûe, il seroit certainement coëffé & habillé différemment qu'il l'est aujourd'hui. 3°. Ce changement de coëffure n'apporteroit aucun préjudice au commerce, parce que comme le militaire en général ne compose dans sa totalité

qu'une

qu'une très-petite partie des habitans du Royaume, cette diminution feroit imperceptible dans le commerce des chapeliers; d'ailleurs, fi les chapeliers font moins employés, les arquebufiers le feront davantage, & le commerce en général n'en fouffrira point. 4°. La raifon la plus forte & la plus convainquante pour donner des cafques à la cavalerie, & fur-tout à l'infanterie, c'eft que la partie la plus noble du corps eft la tête; c'eft elle pour laquelle l'homme craint davantage, & conféquemment qui doit être la plus confervée. Lorfqu'un foldat ne craint point le coup de fabre du cavalier, il s'avance fur lui avec plus d'audace; s'il n'a pas la tête garantie, dès qu'il voit le fabre levé fur lui, fon premier mouvement eft, ou de reculer pour garantir fa tête, ou d'élever fon arme pour parer le coup: cette arme élevée ôtant tout obftacle au cavalier pour avancer, il pouffe fon cheval en avant, & rompt le bataillon. Il faut juger des hommes par le général, & non pas fur l'audace de cinquante ou foixante, même 100 foldats, plus ou moins, qu'une maffe de cavalerie qui viendra fondre fur eux n'épouvantera pas; mais pour ce nombre qui reftera ferme, il y en aura 300 qui feront le mouvement que j'ai dit plus haut.

La cavalerie de toutes les Puiffances de l'Europe, à l'exception des Hongrois & des Polonais, eft armée de fabres droits & larges, les uns avec deux tranchans, les autres avec un feul tranchant & à dos, par conféquent il eft plus aifé de frapper que de pointer; il eft donc néceffaire de garantir la tête & les épaules du foldat & du cavalier. L'un & l'autre n'en feront ni plus ni moins braves; mais ils en feront plus fermes, & l'on en perdra beaucoup moins (*a*). Cette arme de

(*a*) La confervation des hommes doit occuper effentiellement le citoyen militaire.

tête ne peut pas les gêner ni les empêcher d'agir ; elle doit être à l'épreuve du pistolet, pour les garantir certainement du coup de sabre ; cependant il faut que ce casque soit léger, & qu'il ne pese pas plus de deux à deux livres & demie.

Sa forme doit être à la Romaine ; c'est-à-dire, qu'il n'y ait point de bourlet, comme ceux de nos troupes légeres : il doit couvrir entierement le front & les tempes ; il faut qu'il y ait derriere une espece de queue d'écreviſſe, qui se replie & s'abaiſſe selon les mouvemens de la tête : il doit y avoir devant le casque une espece de toît, qui garantiſſe les yeux des rayons du soleil ; ce toît doit être un peu relevé, pour que l'eau puiſſe couler parderriere, par une gouttiere ménagée sur les côtés du casque ; à ces deux côtés on attache deux orillons en forme de queue d'écreviſſe, larges par en haut de deux pouces & demi, & qui se rétréciſſent insensiblement, pour que le soldat puiſſe les attacher ensemble sous le menton sans en être gêné. Ce casque doit être plus élevé que ne le sont ceux de nos troupes légeres, & il doit y avoir une espace de trois à quatres pouces entre la coëffe qui appuie sur la tête, & le sommet du casque, afin que les rayons du soleil qui dardent sur le casque, & qui l'échaufferoient, parce qu'il n'a pas positivement la figure sphérique (a), ne pénétrent point jusqu'à la coëffe, & que la tête n'en soit incommodée. Pour encore éviter cette chaleur insupportable, il faut qu'il y ait aux deux côtés, & pardevant, des trous de deux lignes de diametre, afin que l'air se renouvelle, & tempere la chaleur causée par

(a) On sait par expérience, que les rayons du soleil ne font aucune impreſſion sur une forme sphérique, parce que les rayons ne peuvent s'arrêter sur aucun point fixe. Que l'on mette au plus grand soleil un globe de fer, de cuivre ou d'argent, & que l'on mette en même tems à côté une aſſiette de la même matiere, en moins d'un quart-d'heure l'aſſiette sera brûlante, & le globe aura conservé sa fraicheur.

les rayons du ſoleil ; mais comme la pluie pourroit tomber par ces trois trous, & pourrir la coëffe, ou du moins la mouiller, il faut qu'il y ait au-deſſus de chaque trou un toît incliné qui empêche la pluie d'y entrer. Au-deſſus du caſque on met un ornement plus ou moins riche, ſelon le grade ; & ſur celui des ſoldats & cavaliers, un panache de crin de cheval, de la couleur affectée au Régiment. J'ajoute encore deux épaulettes pareilles aux orillons du caſque ; c'eſt-à-dire, faites en forme de queue d'écreviſſe, & larges de dix-huit lignes : ces armures défenſives préſerveroient la tête & les épaules du ſoldat & du cavalier, ſans qu'ils en ſoient gênés. Voyez la Planche 1. Fig. 1, 2, 3 & 4.

Les armes du cavalier ſont le mouſqueton, une paire de piſtolets, & une épée large pour frapper. Il ne fait uſage du mouſqueton que lorſqu'il eſt en vedette, & pour avertir s'il voit des troupes ennemies venir à lui ; mais lorſqu'il attaque ou qu'il eſt attaqué, il ne doit jamais ſe ſervir de cette arme. Toute cavalerie qui marche pour attaquer, & qui fait feu, doit être certainement battue, ſi l'ennemi marche décidément à elle le ſabre à la main. Toute cavalerie qui attend l'ennemi de pied ferme, & qui à quinze ou vingt pas, fait feu ſur lui, eſt pliée & battue avant qu'elle ait quitté ſon mouſqueton pour prendre ſon épée ; ainſi le mouſqueton eſt plûtôt une arme de parade qu'une arme utile : cependant il ne faut pas la ſupprimer, parce qu'il peut ſe trouver des occaſions où le cavalier ſoit obligé de mettre pied à terre, & alors le mouſqueton peut lui être très-utile ; mais pour que cette utilité ſoit démontrée, il faudroit y joindre une bayonnette de treize à quatorze pouces, qui s'ajuſteroit au canon comme celle de l'infanterie. Cette arme de plus ne le gêneroit point, & lui

feroit d'un grand fecours lorfqu'il feroit démonté, ou que les circonftances exigeroient qu'on le fît mettre pied à terre, ce qui peut arriver dans mille occafions pendant le cours d'une campagne. Un cavalier démonté, armé comme il l'eft aujourd'hui, devient abfolument inutile; il faut qu'il fe retire, ou bien il eft écharpé par la cavalerie, ou percé à coups de bayonnette par l'infanterie; s'il avoit une bayonnette à mettre au bout de fon moufqueton, un cavalier ennemi n'en approcheroit pas fi aifément, & il feroit à armes égales avec le fantaffin, quoique l'arme de celui-ci foit plus longue.

L'épée du cavalier, telle qu'elle eft aujourd'hui en France, a trente-trois pouces de lame & fix de poignée, elle eft large de quatorze à quinze lignes, elle eft droite, tranchante d'un côté, de l'autre elle eft à dos, & elle pefe environ trois livres. En mefurant ce dont un cavalier peut s'allonger en s'élevant fur fes étriers, la longueur du fabre & celle de fon bras, il eft prouvé qu'il ne peut atteindre le cavalier ennemi que de trois pouces de fabre, parce que de fa pofition en felle à la pofition de l'ennemi, il y a fix pieds lorfque les deux têtes des chevaux fe touchent: mais ce n'eft pas l'ennemi que le cavalier doit frapper, c'eft fon cheval; s'il le tue, ou qu'il le faffe cabrer, celui qui le monte eft hors de combat; & fi après il s'approche plus près de lui, il lui eft aifé de le frapper, fans que l'ennemi puiffe fe mettre en défenfe, parce que fon cheval bleffé devient plus difficile à gouverner, qu'il n'en eft plus le maître, & qu'il fe renverfe ou rompt fon efcadron. Beaucoup de Militaires prétendent que le cavalier feroit mieux armé, s'il avoit une épée longue & étroite, & qu'il ne fît que pointer: j'ai même été long-tems de cet avis; mais après y avoir réfléchi, & avoir examiné l'avantage & le défavantage

de l'une & de l'autre arme, je penſe que le ſabre, tel qu'il eſt aujourd'hui eſt le meilleur. Si l'on armoit le cavalier avec de longues épées de quarante-deux pouces de lame, comme elles ont été propoſées, il eſt certain qu'il atteindroit le cavalier ennemi, ſans que celui-ci pût le toucher ; mais s'il n'ajuſte pas bien ſon coup de pointe, ou dans la gorge, ou dans le viſage, ou dans le bras, l'épée donne dans le plaſtron, ou paſſe entre le corps & le bras; ſi elle donne dans le plaſtron, ou la lame ſe caſſe, ou la poignée lui échappe de la main par l'impulſion du coup, ou bien il riſque de ſe rompre le poignet ; ſi elle paſſe entre le corps & le bras, il eſt alors ſans défenſe, parce que ſon épée eſt trop longue, & qu'il eſt trop près de l'ennemi, qui, armé d'une épée plus courte, devient alors ſon maître: mais en ſuppoſant qu'il ajuſte ſon coup dans le viſage de l'ennemi, dans ſon col, dans le bas-ventre, ou dans le bras, il lui eſt impoſſible de la retirer, parce qu'en frappant, il avance ſur ſon adverſaire, & cet adverſaire mort eſt bientôt vengé par celui qui eſt derriere lui, ou ceux qui ſont à ſes côtés; ainſi, quoique le cavalier, armé comme il l'eſt aujourd'hui, ne puiſſe frapper l'ennemi que de trois pouces de lame, il eſt du moins toujours armé : s'il eſt trop éloigné, & qu'il ne puiſſe toucher le cavalier ennemi, il frappe au moins ſon cheval, il peut parer plus aiſément avec une arme courte les coups qui lui ſont portés ; enfin il eſt le maître de ſon arme, ce qu'il ne feroit pas, ſi ſon épée avoit quarante-deux pouces de lame, telle qu'elle a été propoſée pluſieurs fois. Le fourreau doit être changé, il faut qu'il ſoit de bon cuir bien paſſé, couſu à double couture & ſans bois dedans, afin qu'il puiſſe plier ſans ſe caſſer. Ce cuir bien paſſé & bien couſu, empêchera que la lame ne ſe rouille, ce qui arrive toujours

quand le fourreau eſt de bois couvert de cuir, parce qu'il faut néceſſairement le coller, & qu'il y reſte toujours de l'humidité. Pour éviter encore que le cuir ne ſe mouille à la pluie, il faut le couvrir d'une peau d'anguille fraîchement écorchée, & jamais l'humidité n'y pénétrera. Par cette forme de fourreau, il ne ſe rompra jamais dans les différens mouvemens & dans les manœuvres de l'eſcadron, ce qui arrive toujours, de la façon dont ils ſont faits aujourd'hui, & ce qui coûte beaucoup pour les réparer. Les poignées dont ſe ſert la cavalerie ne valent rien, parce qu'elles ſont ou ovales ou rondes ; il faut qu'elles ſoient quarrées, parce qu'elles en tiendront mieux dans la main. Lorſque la main eſt fermée, elle forme un quarré en dedans ; ainſi il faut que ce qu'elle tient ait la même forme, pour qu'elle puiſſe la tenir avec force, alors le cavalier ſera plus aſſuré de ſon coup, & donnera plus rarement du plat de la lame, ce qui lui arrive très-ſouvent : il faut que la main ſoit couverte d'une coquille de fer, ou de pluſieurs branches, n'importe ; mais elles ne doivent point être de cuivre, qui caſſe facilement : il ne doit point y avoir de poucier ou d'anneau, il gêne la main dans les différentes poſitions où elle doit mettre le ſabre ; s'il frappe de droite à gauche, la poſition de la lame n'eſt pas la même que lorſqu'il frappe de revers, ou de gauche à droite ; elle eſt encore différente lorſqu'il frappe devant lui, & le poucier ne peut que gêner la main dans ces differentes attitudes.

(*r*) Je ne ſais pas pourquoi on a abandonné la lance, qui eſt la meilleure de toutes les armes pour la cavalerie. Les raiſons que donne Montécuculi ne me paroiſſent pas convainquantes ni ſuffiſantes, pour abandonner un avantage preſque certain, dans l'idée d'éviter quelques inconvéniens qu'il étoit

facile de lever. Ces inconvéniens font: 1°. L'armure de pied en cap, & qui oblige le lancier d'avoir un valet. 2°. L'efpece de chevaux qu'il faut au lancier, qui n'eft pas commune, parce qu'il lui faut des chevaux qui ayent de grandes qualités. 3°. Le dernier, & le plus confidérable, c'eft que la lance, toute admirable qu'elle eft pour l'attaque, eft abfolument fans défenfe lorfqu'elle eft tournée. Voyons maintenant s'il eft poffible de lever ces défauts. Je penfe qu'il n'eft point néceffaire qu'un lancier foit armé de pied en cap; plus il fera libre dans fes mouvemens, moins le cheval qui le porte aura de poids fur lui, & plus le coup de lance fera vif & ajufté: or, s'il eft poffible d'avoir des lanciers fans les armer de pied en cap, il ne fera pas néceffaire qu'ils ayent des valets, qui multiplient les bouches inutiles; le cheval ayant moins de poids fur lui, toute efpece de chevaux fera bonne, pourvu qu'ils ayent la taille requife, & qu'ils foient vigoureux; ce font d'ailleurs les conditions que l'on exige pour un cheval de cavalier, il ne faut plus que le dreffer, ce qui n'eft pas difficile; tout terrein où d'autre cavalerie pourra manœuvrer, fera bon pour le lancier, ainfi il pourra fervir utilement dans les armées, fans beaucoup de dépenfe & avec beaucoup d'avantage.

Je fuppofe que l'on voulut donner des lances à la cavalerie, je penfe que chaque lancier doit avoir pour toute arme défenfive, outre le cafque & l'épaulette indiqués ci-deffus pour toutes les troupes, un plaftron tel que le cavalier l'a aujourd'hui, mais mieux ajufté à fa taille. Ce plaftron doit être plus court qu'il ne le feroit, s'il étoit jufte au corps; c'eft-à-dire, qu'il ne doit point defcendre jufqu'au pommeau de la felle; mais pour le rendre de la longueur proportionnée, il faut qu'il y ait une lame de fer de la même épaiffeur que le plaftron, atta-

chée par de forts clous bien rivés, de façon que cette lame puiſſe ſe replier facilement ſur le plaſtron lorſque le lancier ſe penche en avant, & qu'elle revienne dans ſa poſition naturelle lorſqu'il ſe tient droit. Cette lame eſt eſſentielle, parce que ſi le plaſtron étoit d'un ſeul morceau de fer, & juſte à la taille, comme la poſition du lancier lorſqu'il met ſa lance en arrêt, eſt d'avoir le corps un peu penché en avant, le plaſtron pourroit le bleſſer, au lieu que cette lame ſe repliant ſur le plaſtron lorſque le corps eſt en avant, elle lui laiſſe la liberté d'agir & de prendre la poſition qu'il juge à propos. Les courroies en croix qui paſſent ſur les deux épaules, pardeſſous les deux épaulettes, & qui contiennent le plaſtron, au lieu d'être de rouſſi, doivent être de bon cuir de bœuf bien paſſé, & larges de deux pouces; mais ces courroies ne peuvent pas ſuffire pour contenir le plaſtron dans ſa poſition lorſque la lance eſt en arrêt & qu'elle frappe le cavalier ennemi; pour le rendre ſtable, il faut qu'il y ait une bande de fer large de ſix pouces, qui embraſſe le corps parderriere; cette bande doit être au-deſſus des hanches, poſitivement au-deſſus de la lame de fer qui ſe replie ſur le plaſtron lorſque le lancier a le corps penché en avant. Cette bande de fer ne doit point être auſſi épaiſſe que l'eſt le plaſtron; mais il faut qu'elle ſoit aſſez forte pour ne pas plier, & pour contenir ſolidement le plaſtron dans ſa poſition : elle eſt attachée d'un côté par une charniere ſtable & bien rivée, & de l'autre, par une autre charniere, dans laquelle on met une cheville de fer, pareille à celles dont on fixe une fenêtre à ſon chaſſis. Sur le plaſtron, au-deſſous du tetton droit, il doit y avoir un ſoutien de fer, pour y poſer la lance quand on veut la mettre en arrêt; pardeſſous ce ſoutien, il y a un reſſort, qui, quand on le preſſe, donne la facilité de le replier ſur le plaſtron, & qu'il ne gêne point

point le lancier lorſqu'il veut ſe ſervir de ſon épée. Voyez la Planche 1ere. Fig. 5 & 6, & la Planche 2, Fig. 1, 2, 3, 4 & 5.

Cette bande de fer qui embraſſe le corps du lancier parderriere, eſt pour contenir le plaſtron, qui, par l'effort du coup de lance, pourroit ſe déranger de ſa poſition, s'il n'étoit contenu que par les courroies. Le ſoutien de fer horiſontalement placé, eſt pour y poſer la lance, & pour mieux aſſurer ſa direction; d'ailleurs ſon coup ne ſeroit pas auſſi vif, ſi elle n'étoit ſoutenue que par le poignet, & le lancier riſqueroit de ſe le caſſer, s'il rencontroit de la réſiſtance; au lieu que l'empaumure étant appuyée ſur ce ſoutien, la main ne ſert qu'à diriger la lance ſans faire aucun effort, & c'eſt le corps du lancier qui reçoit l'effet du choc de la lance contre le corps du cavalier ennemi. Quant aux ſelles, elles doivent être comme celles dont on ſe ſert dans les Académies, que l'on appelle ſelles à piquier, dont les battes de devant & de derriere ſont très-élevées; on peut cependant faire celles de devant moins hautes, & les faire ſemblables à celles des ſelles à la royale; mais celles de derriere doivent être aſſez élevées pour ſoutenir le bas des reins du lancier, & que l'effort du coup de lance ne le faſſe point ſortir hors de ſa ſelle. Les ſangles doivent être de cuir bien paſſé, & larges de cinq pouces, & le poitrail de trois pouces, afin qu'il puiſſe réſiſter à la ſecouſſe du choc, & contenir la ſelle dans ſa poſition.

La lance dans ſa longueur doit avoir quatorze pieds; c'eſt-à-dire, un demi pied de fer, onze pieds & demi de bois juſqu'à l'empaumure, un pied d'empaumure, & un pied de pommeau, au bout duquel on fait un trou avec une tariere, dans lequel on coule du plomb, pour que la lance placée ſur le ſoutien de fer attaché au plaſtron ſoit en équilibre. Le bois de la lance doit

avoir trois pouces de circonférence, à commencer de l'empaumure, & diminuer insensiblement jusqu'au fer, de sorte qu'il n'ait plus que deux pouces de circonférence où commence le fer. Le lancier ne doit point avoir de mousqueton; ses armes sont la lance, l'épée & deux pistolets.

Je suppose un escadron de cent quarante-quatre chevaux sur trois rangs, chaque rang de quarante-huit cavaliers de front; les lanciers se mettent au premier rang, & sont placés alternativement avec un cavalier armé de son épée; ainsi il ne faut que vingt-quatre lances par escadron de cent quarante-quatre cavaliers. Dans cet ordre de combat, comme dans tout autre, les officiers doivent être dans le rang, pour ne pas empêcher l'effet de la lance. Les étendards doivent être placés au second rang, & les timballes renvoyées sur les derrieres, & même aux équipages; elles employent pour les garder cinq cavaliers, qui seroient plus utiles dans le rang. Je pense que de cette façon, on éviteroit de donner des valets aux lanciers, qu'il seroit plus aisé de trouver des chevaux qui leur seroient propres, & qu'ayant derriere eux deux rangs de cavaliers armés de leurs épées, ils ne pourroient être pris parderriere, seul inconvénient que cette arme puisse avoir.

Un escadron ainsi armé, seroit très-redoutable, & il le seroit encore davantage, si, du troisième rang, on en formoit deux troupes, pour prendre l'ennemi en flanc, en même tems qu'il est attaqué de front par les lanciers & les cavaliers armés de leurs épées. On objectera, sans doute, que l'ennemi en fera autant, lorsqu'il aura reconnu & éprouvé à ses dépens l'avantage de cette arme longue, sur celle qui est en usage aujourd'hui. Je réponds, après M. le Maréchal de Saxe, que c'est une preuve que cette arme est excellente; on aura du moins l'avantage de

s'en être fervi le premier, & d'avoir remporté une ou deux victoires. Au furplus, on ne forme pas fur le champ une troupe à fe fervir de cette arme; l'ordre du Prince la met fur pied, mais il ne peut pas exiger qu'elle foit en état de fervir auffi-tôt que levée.

On dira, peut-être encore, que l'ennemi pour diminuer au moins le nombre des lanciers, fera un grand feu de moufqueton fur les efcadrons armés de lances; tant mieux, il n'en fera que plus certainement battu, parce que ces efcadrons feront fur lui avant qu'il ait pû quitter fon moufqueton, & reprendre fon épée.

Si l'ennemi donnoit des lances à fa cavalerie, il faudroit donner des champ-freins pour couvrir la tête des chevaux; mais ce champ-frein eft inutile, fi l'ennemi ne s'arme point de lance. La dépenfe que je propofe, en fuppofant les lances adoptées, ne tombe que fur un fixième par efcadron, & elle devient moins confidérable, parce que je retranche le moufqueton aux lanciers.

(*f*) Au rapport de Montécuculi, les arquebufiers ou les carabiniers ne pouvoient attendre le choc de l'ennemi de pied ferme, parce qu'ils n'avoient point d'armes défenfives : ce n'eft pas-là la véritable raifon; celle qui me paroît la plus probable, c'eft que toute troupe qui n'a d'autre arme qu'une arquebufe ou une carabine, & qui fe voit attaquée de près par un rang de lances, ou un front de piquiers, fur plus ou moins de hauteur, n'importe le nombre, ne peut plus recharger fes armes, & elle eft néceffairement forcée de plier, parce qu'elle n'a aucune arme de longueur pour atteindre l'ennemi, elle n'a pas même le tems de mettre l'épée à la main, & cette arme lui feroit encore d'une foible reffource contre des lances & des piques.

Les carabiniers ou arquebufiers étoient dans les armées de ce

tems-là, à-peu-près ce que font aujourd'hui nos huſſards & nos dragons; c'étoient des troupes légeres que l'on employoit pour les eſcarmouches avant la bataille, pour les détachemens en avant, qui veilloient à la ſûreté du camp *, ainſi que les Grecs & les Romains employoient leurs armés à la légere; mais l'idée qu'en donne Montécuculi n'eſt pas avantageuſe. Il s'en faut de beaucoup que nos troupes légeres à cheval ſoient auſſi promptes à fuir que ces carabiniers & ces arquebuſiers, elles ſavent dans l'occaſion attaquer la cavalerie; le combat qu'elles rendent dans cette circonſtance, reſſemble en quelque façon à celui de ces arquebuſiers; mais elles le rendent avec plus d'ordre, elles ſavent attaquer, ſe diſperſer, ſe rallier, revenir à la charge, & fondre de toutes parts le ſabre à la main ſur l'ennemi, pour le forcer à ſe déſunir. Des troupes de cette eſpece ſont très-utiles dans une armée, & je ne doute point que ſi Walſtein en eut eu de ſemblables à la bataille de Lutzen, loin de les proſcrire, comme il fit, il eut ſollicité pour qu'on les augmentât.

* *Milic. Franç. tom. 1. liv. iv.*

On ne connoît pas encore parfaitement l'utilité de ces troupes; leur guerre eſt ſi différente de celle des troupes de ligne, qu'il faut l'avoir faite par ſoi-même pour en connoître toutes les ruſes, & pour ſavoir les employer à propos (*a*); on les donne communément à commander au premier Officier général qui les

(*a*) Pour connoître la différence qu'il y a entre cette eſpece de guerre & celle des troupes de ligne, il faut faire attention que chaque Officier ſupérieur & ſubalterne, que chaque bas-Officier, juſqu'au Huſſard & Dragon, doit être Général dans ſa partie; c'eſt-à-dire, qu'il doit ſavoir, ſans qu'on le lui diſe, ce qu'il a à faire, ſuivant les circonſtances; au lieu que les troupes de ligne, qui marchent toujours enſemble & unies, n'ont qu'à obéir aux ordres qu'on leur donne, elles n'ont beſoin que de leur courage; & il faut pour faire un bon Officier d'Huſſards & de Dragons, un bon Huſſard & un bon Dragon, qu'il ſache allier la ruſe, le coup d'œil, le ſang-froid, & le courage.

demande : quoiqu'il n'ait jamais fait cette eſpece de guerre, on veut lui apprendre, dit-on, à la faire, comme ſi le moment d'agir étoit celui de l'inſtruction. Je ſuppoſe à cet Officier général tous les talens poſſibles pour bien faire manœuvrer de la cavalerie & de l'infanterie, pour mener ces différentes armes à l'ennemi, pour ſaiſir le moment d'attaquer avec avantage, pour profiter d'un faux mouvement de l'ennemi ; enfin, toutes les qualités qui caractériſent un bon Officier général : s'il n'a jamais fait la guerre avec les huſſards & les troupes légeres, il ſe trouvera très-embarraſſé dans les différens détachemens qu'il commandera, pour les ſoutenir à propos, pour avoir journellement des nouvelles ſûres de l'ennemi, pour lui dreſſer des embuſcades, pour l'y attirer, pour intercepter ſes convois, attaquer ſes fourrages, & enfin pour tout ce qui concerne cette eſpece de guerre, dont il n'a aucune teinture, parce qu'il ne l'a jamais faite. Que l'on donne ces troupes à commander à des Officiers généraux qui connoiſſent cette guerre, & qui en ayent fait une longue pratique, que l'on donne à ces Officiers généraux le nombre de troupes néceſſaire pour exécuter les ordres qu'on leur donne, ſans examiner leur grade, ce qui n'arrive que trop ſouvent, où le nombre de troupes que l'on donne à un Officier eſt preſque toujours relatif à ſon grade, & rarement aux opérations & aux ordres dont il eſt chargé ; qu'on leur donne enſuite carte blanche pour les détachemens relatifs à la ſûreté de l'armée dans ſon camp, dans les marches, & à la connoiſſance qu'ils doivent avoir de tous les mouvemens de l'ennemi ; c'eſt alors que l'on connoîtra l'avantage qu'il y a d'avoir beaucoup de ces troupes : le moment où il faut agir & manœuvrer, n'eſt pas celui de faire des eſſais ; il faut être certain de ſes principes, ne les pas étudier, & ſavoir les appliquer aux circonſtances & au terrein, ſur-

tout lorſque l'on commande des troupes qui doivent être la ſûreté de l'armée, &, pour-ainſi-dire, ſon flambeau.

(*t*) Montécuculi veut que les ſoldats s'exercent à la courſe, au ſaut & à la lutte, que les cavaliers apprennent à voltiger & à manier leurs chevaux. Tout exercice qui pourra rendre le ſoldat agile, ne peut être que très-utile, & le préparer aux manœuvres & aux évolutions militaires. Un homme lourd, empeſé, tel que peut être un payſan qui ſort de ſon village, ou un ouvrier qui n'eſt jamais ſorti de ſon établi, ne peut être que très-gauche à manier ſes armes, ſi on ne l'exerce long-tems, ſi à force de le faire tenir droit, & de le faire marcher devant lui dans la poſition qu'on lui donne, on ne le rend libre dans tous ſes membres. Il en eſt d'un ſoldat que l'on dreſſe au maniement des armes, & à bien marcher, comme d'un homme à qui on apprend à danſer; il faut commencer par rendre ſes membres ſouples, par lui donner de l'aplomb, & qu'il puiſſe agir librement. Les commencemens ſont pénibles & fatigans; mais lorſque l'on eſt parvenu à lui donner de la ſoupleſſe & de l'aiſance, il acquiert cette grace & cette dextérité qui donne un air noble & militaire; l'intelligence ſe développe à meſure que le corps devient plus agile, & les armes dont il étoit embarraſſé, qu'il manioit avec peine & de mauvaiſe grace, qu'il trouvoit peſantes, lui deviennent alors des armes utiles, & même un ornement qui le pare & qui lui donne bonne grace. Ce changement ne peut ſe faire tout de ſuite, je l'avoue; mais il ne faut pas ſe rebuter, & à la fin, on parviendra ſûrement à faire de l'homme le plus lourd & le plus gauche, l'homme le plus leſte, & le mieux placé ſous les armes.

Le maniement des armes paroît une minutie à bien des perſonnes; eſprits ſublimes qui voyent tout dans le grand, mais qui

n'ont pas le ſens de voir que pour y parvenir, il faut s'inſtruire des plus petits détails. Chaque art, chaque ſcience a ſes élémens & ſes principes ; il faut en être pénétré avant que d'exécuter. Qu'importe qu'un peintre ait le plus beau coloris, qu'un architecte entaſſe pierres ſur pierres, ſi l'un ignore le deſſein, & ſi l'autre n'a pas étudié les proportions, ſi tous deux n'ont recherché dans la Nature, les principes de l'Art. Le maniement des armes, & le marcher, ſont les premiers élémens de la guerre, & c'eſt de ces deux premiers points qu'émanent tous les autres ; ſi on les néglige, on ne parviendra jamais à connoître les différens mouvemens que l'on peut faire, ni les exécuter. J'ai entendu des officiers traiter de marionnettes, ceux des Régimens qui, par une préciſion exacte, en ſurpaſſoient d'autres dans le maniement des armes : il eſt cependant certain que le Régiment qui excellera dans cette partie, doit marcher mieux qu'un autre, parce qu'il eſt plus libre dans le port de ſes armes, que l'enſemble y eſt plus parfait, & l'intelligence de chaque ſoldat plus développée.

Le bien marcher eſt ce que l'on peut appeller la perfection du Militaire dans cette partie, & le point le plus eſſentiel pour bien exécuter les grandes manœuvres, pour rendre les mouvemens rapides, juſtes & précis ; mais ce n'eſt que par degré que l'on parvient à la perfection. Je conviens qu'un Colonel, & les Officiers qui commandent ſous lui, ne doivent pas uniquement s'occuper à apprendre à leurs ſoldats le maniement des armes ; cependant cette inſtruction eſt abſolument néceſſaire, & elle eſt un des moyens les plus certains pour parvenir à bien marcher. La marche chez les Romains étoit leur principal exercice ; ils faiſoient juſqu'à vingt-cinq milles dans cinq heures, ce qui revient à-peu-près à huit lieues ; mais on les exerçoit auparavant

à porter & à manier leurs armes. Ils ne se contentoient pas d'apprendre à leurs soldats à marcher d'un pas lent, plus vite & redoublé, ils instruisoient leurs légions à courir à l'ennemi sans se désunir. Un exemple mémorable suffira pour le prouver; c'est César lui-même qui parle. Dans sa description qu'il fait de la bataille de Pharsale *, il dit : » Il n'y avoit entre les » deux armées qu'autant de champ qu'il en falloit pour le » choc (*a*); mais Pompée avoit ordonné à ses troupes d'essuyer notre effort sans quitter leur place, & de laisser ainsi » notre armée se rompre d'elle-même. C'étoit, disoit-on, C. » Triarius qui lui avoit donné ce conseil, afin de rallentir par-» là notre impétuosité & notre premiere ardeur, & de nous » laisser désunir nos rangs, pour venir ensuite sur nous serrés, » lorsque nous serions entr'ouverts. Il se flattoit encore que » nos javelots feroient beaucoup moins d'effet, leurs troupes » demeurant constamment dans leur poste, que si elles s'expo-» soient elles-mêmes à nos coups. Enfin, *il comptoit qu'à force » de courir, nos soldats perdroient haleine, & tomberoient de » lassitude:* en quoi il me semble que Pompée n'avoit point de » raison, parce que l'homme est né avec une certaine émula-» tion & une certaine vivacité qui l'enflamment, par l'envie » d'en venir aux mains. . . . . . . Cependant au signal donné, » nos gens s'étant avancés le javelot à la main, & voyant ceux » de Pompée ne faire aucun mouvement pour venir à eux; » *leur expérience, & la capacité qu'ils avoient acquise dans les » combats précédens, les porta à s'arrêter d'eux-mêmes au milieu » de leur course, pour ne pas arriver essouflés; & après avoir re-» pris*

* *Comm. de César, de la Guerr. civ. liv. 3.*

(*a*) On peut évaluer cette distance à six cens pas.

» *pris haleine un moment, ils coururent de nouveau ſur l'en-*
» *nemi, lancerent leurs javelots, & mirent auſſi-tôt l'épée à la*
» *main, ſelon l'ordre de Céſar* «. Cet exemple prouve évidemment que les Romains inſtruiſoient leurs ſoldats à courir en ordre ſur l'ennemi, & qu'ils ne ſe contentoient pas du ſeul pas redoublé ; il ſeroit, je penſe, facile d'inſtruire le ſoldat Français à courir ſur l'ennemi, non en fourrageurs, mais en ordre, & par bataillon ; on ſauveroit la vie à bien des ſoldats, parce que l'ennemi n'auroit pas le tems de faire une ſeconde décharge ſur le bataillon qui marche à lui avec cette impétuoſité, au lieu qu'au pas redoublé il peut en faire trois, & même quatre. La ſeule attention qu'il faut avoir, c'eſt de ne mettre le bataillon à la courſe qu'à ſoixante pas, au plus, afin que le ſoldat ne ſoit point eſſouflé, & qu'il ait toute ſa force pour fondre bayonnette baiſſée ſur l'ennemi. Si les Romains, quoique chargés d'armes défenſives, faiſoient trois cens pas en courant, pourquoi le ſoldat Français, qui n'a aucune armes défenſives qui puiſſe le gêner, ne pourroit-il pas faire ſoixante pas ſans être eſſouflé ? Un Officier général de diſtinction m'a aſſuré avoir fait courir ainſi un bataillon l'eſpace de trois cens pas, ſans qu'il y eut un ſoldat qui en devança un autre : il eſt vrai que ce bataillon étoit eſſouflé ; mais il ne l'étoit pas à ſoixante, & il auroit été en état d'attaquer l'ennemi avec force & courage.

Je n'adopte aucun maniement des armes en particulier plus l'un que l'autre ; le plus aiſé, quant au port des armes, & le plus court, quant aux tems, ſera toujours le meilleur ; mais après en avoir choiſi un, il faut s'y maintenir, & ne le pas changer tous les ans, comme on l'a vu à la paix de 1748. Les troupes du Roi de Pruſſe ne ſont en ſi grande réputation que

par l'enſemble, l'ordre & la diſcipline qui y ſont établis & maintenus dans la plus grande exactitude : cet enſemble ne vient que de ce qu'elles ſont exercées journellement dans leurs garniſons par compagnies, demi-bataillon, bataillon & régiment. Dans les camps de paix que ce Prince forme tous les ans, & qu'il commande lui-même, il n'eſt jamais queſtion de l'exercice ou du maniement des armes, on n'occupe les troupes qu'à marcher, & à faire toutes les évolutions qu'elles doivent exécuter devant l'ennemi ; on n'y fait point d'eſſai qui emploie du tems inutilement, parce que chaque évolution, chaque manœuvre, ont été mûrement réfléchies, & exécutées dans les garniſons avant que de les exécuter au camp : mais avant que les ſoldats ſoient admis dans le bataillon, ils ſont long-tems exercés à part, d'abord à ſe tenir droits, enſuite à marcher ſans armes, après avec leurs armes ; on leur montre enſuite le maniement des armes, & enfin on les rompt à toutes les manœuvres qu'ils doivent faire devant l'ennemi, & ce n'eſt qu'après être bien inſtruits, qu'on les admet dans le bataillon. Cette maniere de former le ſoldat eſt excellente ; on commence par le rendre ſouple & agile, on le rend enſuite adroit, & l'on finit par le rendre intelligent.

Il eſt plus difficile d'inſtruire un cavalier. Comme je crois avoir détaillé cette inſtruction au commencement de cet article, je ne répéterai pas ce que j'ai déjà dit ; j'ajouterai ſeulement, qu'en général, la cavalerie en France ne fait pas monter à cheval (a). J'ai été à portée de voir beaucoup de Régi-

(a) L'Auteur écrivoit pendant la campagne de 1761, & dans ce tems, les écoles d'équitation n'étoient point établies. Ces écoles ſeront très-utiles, & à la premiere guerre, elles donneront une très-grande ſupériorité à la cavalerie Françaiſe ; mais pour conſerver cette ſupériorité, il faut que ces écoles ſubſiſtent en tems de guerre comme en tems de paix. Il préféreroit cependant à ces écoles, l'eſcadron de recrue qu'il a propoſé plus haut.

mens, étant Inſpecteur général de Cavalerie, j'avouerai avec douleur que dans preſque tous les Régimens què j'ai paſſé en revue, à peine ai-je vu quatre cavaliers par compagnie qui ſuſſent placés à cheval, & qui ſuſſent mener leurs chevaux : comment le ſauroient-ils? la plûpart des officiers ne ſavent pas eux-mêmes monter à cheval ; & s'il y en a dans le nombre qui le ſachent, ils ne veulent pas ſe donner la peine d'inſtruire les cavaliers. Pour ſe l'éviter, quelques Régimens ont pris des Écuyers ; mais qu'ils leur montrent eux-mêmes à monter à cheval, ou qu'ils ſe ſervent d'Écuyers, cela eſt égal ; & même il vaut mieux ſe ſervir d'Écuyers, parce que ceux qui parmi les officiers ne ſauront pas monter à cheval, apprendront un art, qu'il leur eſt indiſpenſable de ſavoir. J'ai dit plus haut qu'il falloit donner à ces Écuyers la commiſſion de ſous-Lieutenant ; mais ils ne doivent être attachés à aucune compagnie, parce qu'ils doivent être uniquement occupés de l'inſtruction des cavaliers & à dreſſer les chevaux, non comme on les dreſſe pour le manege, mais ſeulement pour la guerre ; c'eſt-à-dire, à être dociles, à connoître leur mors, à marcher en avant, à reculer, à galopper, à connoître les aides, à tourner à droite & à gauche, à faire enfin tout ce que le cavalier exigera d'eux ; mais il ne faut pas qu'ils les dreſſent à faire des voltes, à paſſager & à faire des courbettes, ce qui leur gâtent les jarrêts, & les ruinent en peu de tems. Ces Écuyers ne pourroient point remplir leurs fonctions, s'ils étoient attachés à une compagnie, parce que leur ſervice les occuperoit, & les diſtrairoit des devoirs auxquels ils ſont tenus. Ils ne doivent donc point monter de gardes, ni marcher en détachement, ni aller à la guerre, ni être tenus à aucun ſervice militaire (a):

(a) Si l'on admettoit l'Eſcadron de recrue que je propoſe plus haut, toute

c'eſt la ſeule commiſſion réformée que j'admets dans les troupes.

(*u*) Le bataillon quarré long dont parle Montécuculi, n'eſt autre choſe que la colonne, parce que toute figure plus longue que large en géométrie, eſt un *parallélogramme*, qui forme un quarré long. La colonne a plus ou moins de front, mais ſon épaiſſeur doit être toujours la même: c'eſt une erreur de croire que plus une colonne aura d'épaiſſeur, & plus ſon impulſion ſera vive. Pluſieurs raiſons me feroient penſer qu'il n'y a gueres plus d'impulſion dans l'infanterie que dans la cavalerie. La conſtruction de l'homme ſuffit pour prouver ce que j'avance; les pieds du ſoldat de la premiere file doivent néceſſairement embarraſſer ceux du ſoldat de la ſeconde, & l'empêcher de porter décidément ſon pied en avant; ceux de la troiſième, de la quatrième, de la cinquième, &c. doivent trouver la même difficulté, lorſque toutes les files marchent ſerrées. Il eſt vrai que lorſque la tête de la colonne trouve de la réſiſtance, les files de derriere ſe joignent néceſſairement, & ſe touchent par l'impulſion du mouvement: voilà le moment de l'impulſion, mais la colonne en marche n'en a point, & ne peut en avoir.

Les Grecs & les Romains pouvoient en avoir, & même en avoient, parce qu'ils portoient des boucliers convexes qui rempliſſoient l'eſpace qui eſt néceſſairement entre la premiere & la ſeconde file, la ſeconde & la troiſième, & ainſi des autres. Ces boucliers donnoient à la colonne une impulſion réelle en marchant; mais aujourd'hui il n'en eſt pas de même: cependant il y a une eſpece de jonction de la premiere file à la quatorzième, & même à la ſeizième file; mais paſſé ce nom-

---

difficulté ſeroit levée, quant au ſervice, parce que l'Écuyer reſteroit à cet Eſcadron, & n'iroit jamais en Campagne.

bre, le reste ne sert à rien, & est superflu. C'est d'après l'expérience que j'en ai faite, que j'ai remarqué que l'unité de la colonne n'existoit que dans les seize premieres files, & que son impulsion n'étoit réelle, que lorsque la tête de la colonne trouvoit de la résistance. J'ai fait former une colonne de cinq cens dix hommes, j'en ai séparé les grenadiers & le piquet, les grenadiers de quarante-quatre hommes, & le piquet de même nombre, il m'est resté 432 hommes, dont j'ai formé une colonne de 18 de front sur vingt-quatre files : j'ai fait marcher cette colonne, les grenadiers à la droite sur trois files, & le piquet à la gauche dans le même ordre ; cette colonne a marché comme si elle vouloit attaquer, c'est-à-dire, les files serrées, les trois premieres présentant la bayonnette au bout du fusil, & les autres portant l'arme haute. J'ai remarqué que depuis la premiere file jusqu'à la seizième, il y avoit une espece d'accord ; mais que l'union des parties n'étoit pas intime, & que depuis la seizième file jusqu'à la vingt-quatrième, la désunion étoit sensible. J'ai fait répéter cette manœuvre jusqu'à trois fois, la colonne se désunit de même vers la seizième file. Je fis mettre à soixante pas de cette colonne soixante & douze soldats, sur quatre files & dix-huit de front, ensuite je fis remarcher la colonne en avant, les quatre files de soldats qui lui étoient opposés se mirent en même tems en mouvement, & marcherent à la colonne ; celle-ci se désunit encore visiblement vers la seizième file, & depuis la premiere jusqu'à la seizième, l'union ne fut intime que lorsque la tête de la colonne eut trouvé une résistance devant elle ; la partie qui s'en étoit séparée en marchant, joignit aussi, mais l'impulsion avoit déjà fait son effet, & les quatre rangs de soldats étoient rompus.

La colonne ayant une impulſion réelle lorſqu'elle trouve de la réſiſtance, elle eſt excellente quand on veut marcher à l'ennemi bayonnette baiſſée; mais il eſt inutile de lui donner tant de profondeur, puiſque ſon enſemble n'exiſte que depuis la premiere file juſqu'à la ſeizième: ſi les files pardelà ſont inutiles, pourquoi ne pas former deux colonnes d'un bataillon?

Pour qu'un bataillon ſoit dans les proportions néceſſaires, & qu'il puiſſe être diviſé par nombre pair, les compagnies doivent être relatives à ce nombre pair. Une compagnie de 36 fuſiliers, ſans compter le tambour & le fifre, ne peut avoir que 12 hommes de front, la diviſion eſt pair, mais la ſubdiviſion eſt impair, d'ailleurs cette compagnie eſt trop foible; & pour qu'un bataillon ait la force requiſe, il lui faudroit ſeize compagnies, ſans compter celle des Grenadiers, ainſi ce nombre ne peut être admis. Celui de 48, ſans compter le tambour & le fifre, peut être admis quant aux diviſions, ſubdiviſions & ſections, parce que cette compagnie ſur trois files a ſeize hommes de front, & elle peut ſe diviſer par vingt-quatre, douze & ſix; mais ce bataillon ſeroit trop foible en tems de guerre, en n'admettant que huit compagnies, & une de grenadiers: en en admettant ſeize, & une de grenadiers, ce bataillon ſeroit trop fort, relativement au nombre de bataillons que doit avoir un Régiment, & à la poſſibilité à un ſeul homme de le commander le jour d'une affaire générale. En mettant la compagnie à 74 hommes, ſans compter le tambour & le fifre, cette compagnie ſur trois files aura 24 hommes de front, parce qu'il y a deux Caporaux qui reſtent derriere en ſerre-file, ce nombre peut ſe diviſer en 36 & 18; c'eſt, à ce que je penſe, la force que doit avoir une compagnie en tems de guerre, & former le bataillon de huit compagnies de fuſiliers, d'une de

grenadiers, & d'une de chaſſeurs. J'explique ci-après la maniere de former deux colonnes de ce bataillon, la compagnie des grenadiers couvrant le flanc droit de la colonne de la droite, & celle des chaſſeurs, le flanc gauche de la colonne de la gauche, ou une ſeule colonne avec des manches ou ſans manches. Telle étoit à-peu-près la diſpoſition de Guſtave Adolphe, lorſqu'il battit Tilly à Léipſick en 1631; mais la tête de ſes colonnes dépaſſoit ſon infanterie en bataille: je penſe que c'eſt un défaut, parce qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, cacher à l'ennemi ſa diſpoſition; or, lorſque les têtes des colonnes dépaſſent les bataillons en bataille, il eſt facile à l'ennemi de reconnoître la diſpoſition en colonne, & de leur en oppoſer d'autres; au lieu que ſi elles marchent de front avec le reſte de l'infanterie; comme l'ennemi voit un front égal par-tout, il ne peut appercevoir la profondeur de l'ordre de bataille, ni même s'en douter, & il ne change point ſa premiere diſpoſition; ainſi au moment de l'attaque, ſa premiere ligne ſe trouvera trop foible pour réſiſter aux colonnes, & elle doit être enfoncée; d'ailleurs en faiſant devancer la tête des colonnes, on perd l'avantage du feu, parce que les colonnes n'en doivent point faire, & que les manches ne pourroient point tirer ſans riſquer de tirer ſur leurs propres gens. Par cette diſpoſition, partie en colonne & partie en bataille, l'ennemi qui eſt en face des colonnes doit être rompu, parce qu'il n'a pas aſſez de profondeur pour réſiſter à cette maſſe qui l'attaque vivement avec la bayonnette, & une fois rompu dans ces différentes parties, le reſte eſt attaqué en front & en flanc, & ne doit pas tarder à fuir, ou du moins à ſe retirer.

La colonne eſt excellente lorſque l'on veut attaquer à l'ar-

me blanche, mais elle ne vaut rien lorſque l'on eſt expoſé au feu du canon, & qu'il y a des obſtacles qui empêchent de marcher à l'ennemi, parce qu'elle donne plus de priſe que la diſpoſition en bataille, que l'ordre eſt plus raccourci, que conſéquemment le feu eſt moins étendu, moins vif, & qu'il y a des parties du front de l'ennemi qui n'en eſſuyent point. Elle eſt excellente en retraite, parce qu'elle eſt bonne à tout terrein, & qu'elle peut faire face de tout côté, quoique toujours en force, ſur-tout s'il y a pluſieurs colonnes qui ſe retirent à même hauteur. La colonne a cependant un défaut, ſon feu de front eſt foible, & celui des flancs ne peut avoir lieu qu'en ſuppoſant la colonne attaquée par ſes flancs, alors ſon feu devient directe. Le feu oblique que Folard a adopté dans le traité de ſa colonne, n'exiſte que ſur le papier; mais jamais ſur le terrein, à moins qu'il n'y ait que le premier rang des flancs qui tire, encore faut-il que le ſoldat du flanc droit faſſe un à droite par la gauche, pour pouvoir ſe ſervir de ſon arme; le ſoldat du flanc gauche a plus de facilité pour faire feu, & même deux rangs peuvent tirer, ſans qu'ils faſſent aucun mouvement à gauche par la droite, & ce feu peut être oblique; mais le flanc droit de la colonne ne peut pas tirer ſans faire un à droite par la gauche. Si on veut faire tirer les trois files des deux flancs, ce feu deviendra bien plus certainement directe, parce qu'il ne peut ſe faire ſans emboîtement; il faut alors que la tête & la queue de la colonne deviennent néceſſairement les flancs, & que les flancs deviennent front. En général, la colonne ne vaut rien lorſque l'on veut faire feu; mais elle eſt excellente lorſque l'on veut attaquer avec la bayonnette, aidée du feu des bataillons en bataille, qui empêchent qu'on ne la prenne en flanc; elle eſt auſſi très-bonne en retraite, en

en

en ſuppoſant pluſieurs qui ſe retirent à même hauteur, & qui ſe protegent mutuellement.

(*x*) C'eſt par la théorie & l'expérience que l'on a de l'utilité & de la force de chaque arme, & par la connoiſſance de l'étendue & de la ſituation du terrein, que l'on peut faire une juſte diſpoſition de ſes troupes. Le grand art eſt de les placer à leur avantage, qu'elles puiſſent agir facilement ſans s'embarraſſer, & ſans cependant les faire toutes combattre. Il eſt dangereux de faire marcher toutes les troupes à l'ennemi; ſi quelques parties foibliſſent, elles n'ont plus de ſecours à eſpérer; c'eſt pour cette raiſon qu'indépendamment de la ſeconde ligne qui doit ſoutenir la premiere, on ſe ménage encore des troupes en réſerve, pour les porter où les circonſtances pourroient l'exiger.

C'eſt une regle générale, & admiſe par les plus grands Généraux, qu'il ne faut jamais attaquer une armée ſur tout ſon front; mais dans une, deux ou trois parties différentes, & avoir derriere les troupes qui attaquent, des corps de réſerve, ou pour donner plus de force aux attaques, ou pour porter des ſecours prompts à celles dont les troupes ſeroient repouſſées. Quelques exemples tirés de l'antiquité, & même de nos jours, prouveront ce que j'avance, & appuieront mes principes. A Arbelles, Alexandre refuſa ſon aîle gauche à la droite de l'armée de Darius, & attaqua la gauche des Perſes. A la bataille de Tunis, entre Xentippe, Général des Carthaginois, & Regulus, Xentippe fit attaquer par ſa cavalerie les deux aîles de l'armée Romaine, & n'oppoſa au front que ſes éléphans, qui devançoient de beaucoup l'infanterie. A Cannes, Annibal ne fit d'abord attaquer que le centre de l'armée Romaine. Dans la bataille que Scipion gagna contre Aſdrubal en Eſpa-

gne, le Général Romain attaqua les aîles de l'infanterie Carthaginoife en même tems que la cavalerie ; mais le centre de l'armée ne fut point attaqué, & fut contenu par l'infanterie Efpagnole que le Général Romain avoit mis dans le centre de fa bataille. A Nerwinde, M. le Maréchal de Luxembourg fit d'abord attaquer le village de Nerwinde & de Laër, qui étoient fur la droite de l'ennemi, & ceux de Rumfdorp & de Néerlanden, qui appuyoient leur gauche, & il ne fit attaquer les retranchemens du centre, que lorfque ces villages furent forcés. A Rocoux, M. le Maréchal de Saxe ne fit attaquer que les villages d'Ans & de Rocoux, & contint avec une partie de fon centre & fa gauche, le centre & la droite de l'armée ennemie. A Lauffefd, ce même Général ne fit attaquer que la gauche de l'ennemi. Dans prefque toutes les batailles que le Roi de Pruffe a livré & gagné l'avant-derniere & la derniere guerre, ce Prince n'a attaqué que des points, & jamais l'armée ennemie fur tout fon front.

Si l'on reçoit la bataille, il faut fortifier les parties foibles par leur fituation, avec des redoutes, les garnir de troupes, y placer du canon, & mettre derriere d'autres troupes pour les foutenir, leur porter du fecours, & les recevoir, en cas qu'elles foient obligées d'abandonner les redoutes ; ces précautions ne doivent point faire négliger les points les plus difficiles à attaquer, parce que ce font peut-être ces mêmes points que l'ennemi attaquera de préférence, dans l'efpérance que toute l'attention fe fera portée fur les parties foibles.

Lorfque l'on attaque, on eft le maître du tems, des points que l'on veut attaquer, & du nombre de troupes que l'on veut employer à chaque attaque. Lorfque l'on eft attaqué, on ne fait ni le tems ni le moment que l'ennemi prendra, ni

les points qu'il attaquera, ni la quantité de troupes qu'il employera ; ainsi il faut faire sa disposition, de façon que l'armée soit en force sur tout son front, & avoir la plus grande attention d'appuyer & de fortifier les flancs. Un Général qui a l'art de n'employer que vingt mille hommes avec avantage, contre quarante mille de l'ennemi, doit être regardé comme un grand homme de guerre : celui qui, par la situation du terrein, est forcé d'en employer quarante mille contre vingt mille, mais qui par ses dispositions est moralement sûr de la victoire, doit être mis de pair avec le premier ; mais un Général, qui, sans nulle apparence de réussite, sans rien examiner, ne consultant que ses forces, & n'écoutant qu'un aveugle courage, iroit attaquer une armée retranchée dans un poste excellent par lui-même, & devenu inaccessible par l'art ajouté à la situation, eut-il deux cens mille hommes, & cinq cens piéces de canon, doit rendre compte à son Prince & à sa Nation, du sang qu'il fait verser inutilement ; il ne peut être regardé que comme un homme borné ; & son courage est celui d'un barbare, qui sacrifie à l'espérance très-incertaine de quelques lauriers, l'État, l'armée, la réputation de ses armes, & sa propre gloire.

Les circonstances à la guerre changent tant de fois, qu'il n'est pas possible de donner des principes qui puissent être adaptés à toute sorte de terrein. La disposition des troupes, celle pour les attaques vraies ou fausses, les points que l'on veut attaquer, dépendent absolument de la situation des lieux, & souvent de l'ennemi ; mais elle est toujours plus sûre, lorsqu'on a l'art de forcer l'ennemi à ne faire ses dispositions que relativement à celle qu'on a faite. Le succès ne dépend plus alors que de l'ordre, de la discipline, & de la célérité avec laquelle les ordres sont exécutés, que de la clarté de ces mêmes ordres, &

de l'intelligence des Officiers généraux, chargés des différentes attaques.

Il ne faut faire ſes diſpoſitions qu'après avoir mûrement examiné la ſituation du terrein ; mais une fois faite, il eſt dangereux de la changer pour en faire une autre, ſur-tout ſi l'on eſt en préſence de l'ennemi, & à portée d'en être attaqué. L'indéciſion eſt un vice capital à la guerre ; la crainte que l'on a de faire des fautes, en fait faire mille pour une, & quelque ſoit la ſageſſe des conſeils que l'on donne au Général, en ſuppoſant qu'il veuille bien les écouter, ils lui deviennent inutiles, parce qu'un homme qui ne ſait pas prendre un parti, ne ſe décide pas davantage ſur le conſeil des autres que ſur ſes propres idées, il craint toujours qu'on ne le trompe ; & quoiqu'il ne puiſſe pas ſe diſſimuler les bornes de ſon entendement, il juge des autres par lui-même, il eſt toujours dans la crainte de mal faire, & il reſte dans une indéciſion dangereuſe, & toujours funeſte à l'Armée.

(y) C'eſt un avantage manifeſte que d'avoir beaucoup d'officiers dans une armée ; cet avantage eſt bien plus remarquable chez pluſieurs Nations, ſur-tout chez les Français. Il eſt vrai qu'ils augmentent la dépenſe ; mais l'utilité dont ils ſont, doit prévaloir ſur l'économie modique qui réſulteroit d'un moindre nombre ; ainſi malgré le reſpect que j'ai pour Montécuculi, je ne puis être de ſon avis, lorſqu'il dit, *qu'à la paix il en faut diminuer le nombre.* Dans tout état militaire bien conſtitué, le nombre d'officiers, en tout tems, doit être fixe, & être toujours pris ſur le pied de guerre, pour ne point en augmenter le nombre en tems de guerre, ni le diminuer à la paix. Les augmentations que les circonſtances exigent de faire, ne doivent regarder que la force des compagnies, & il doit en être de même des réformes. C'eſt une très-mauvaiſe politique de lever au com-

mencement d'une guerre de nouveaux Régimens & de nouvelles compagnies (*a*), c'eſt augmenter le nombre ſans accroître les forces, c'eſt une dépenſe de plus pour l'État, c'eſt avoir des troupes dont on ne pourra ſe ſervir de deux ans, & ſur leſquelles on ne peut faire aucun fond qu'après deux ou trois campagnes, ce qui, calculé, revient à cinq ans, deux pour les lever, les équiper, les armer, les exercer & les diſcipliner, & trois de guerre pour les aguerrir, pour qu'elles ayent pris un eſprit de corps relatif à leur état, & pour que l'on puiſſe compter ſur elles. Je ſuppoſe que la tête des compagnies de ces nouvelles levées ait été priſe dans de vieux corps; comme le nombre de ſoldats qui n'ont point ſervi, excede de beaucoup le nombre de ceux qui ſont inſtruits, il eſt impoſſible que l'on puiſſe en attendre de grands ſervices. Il y aura au moins un ancien officier par compagnie; tout l'État Major ſera compoſé d'officiers qui ſervent depuis long-tems, & dont la capacité eſt reconnue; mais tous les autres ſeront auſſi neufs que les ſoldats qu'ils commandent. Je ne parle point de la vente des emplois ſubalternes que quelques Colonels ſe ſont permiſe, quoiqu'elle ne ſoit ni avouée ni tolérée; ainſi on peut juger que le plus offrant obtient l'emploi, ſans qu'il ſoit queſtion de ſes ſervices, de ſes talens militaires, ni de ſa naiſſance.

Pour qu'une conſtitution militaire ſoit bonne, il faut qu'elle ſoit invariable, relativement au nombre de Régimens, de bataillons & d'eſcadrons par Régiment, de compagnies par bataillon & par eſcadron, & d'officiers & bas-officiers par compagnie (*b*). Après avoir calculé les richeſſes de l'État, le nombre

(*a*) M. le Maréchal de Saxe eſt du même ſentiment. Voyez ſes rêveries, Tom. 1. liv. 1. chap. 2.

(*b*) C'eſt encore le ſentiment de M. le Maréchal de Saxe. Rêveries, Tom. 1. liv. 1. chap. 2.

de ses habitans, l'étendue du Royaume, le nombre des Places qui couvrent les frontieres, & qu'il faut entretenir & garder; il faut ensuite examiner quelles sont les Puissances voisines les plus à craindre, & celles qui par leur position & leur foiblesse ne sont pas à redouter. Ce calcul & cet examen fait, on établit le militaire sur trois pieds différens, de paix, de guerre, & sur le grand pied de guerre; c'est-à-dire, que par la constitution établie, on se ménage les moyens, en cas de guerre, de mettre sur le champ le militaire sur le pied de guerre, par des augmentations faites de soldats instruits de longue main, & pliés à la discipline, & sur le grand pied de guerre, si les circonstances l'exigent.

Cette idée paroîtra, peut-être, un problême, & l'on ne comprendra pas comment il est possible d'augmenter les corps par des recrues instruites, ou du moins, préparées à l'ordre & à la discipline militaire. J'espere réduire ce problême, & prouver que cela est facile, si on veut y apporter les soins nécessaires, & prendre les moyens les plus convenables pour y parvenir. Je ne prétends point augmenter la dépense, je veux conserver en tems de paix l'économie nécessaire, & diminuer en tout tems le nombre des Milices; mais plus considérablement en paix qu'en guerre, pour laisser aux terres des cultivateurs, & des ouvriers aux arts & aux métiers.

Ces augmentations ne doivent jamais regarder que la force des compagnies, relativement au nombre de soldats qui les compose; mais la même quantité d'officiers & de bas-officiers doit être en tout tems toujours la même, & être calculée sur le pied de guerre: ainsi en supposant qu'une Puissance, après avoir examiné ses forces, ses richesses, ses ressources, après avoir fait un dénombrement exact de ses habitans, & avoir pris une connoiss-

ſance entiere de l'étendue de ſes États, de ſes frontieres, & des Places néceſſaires à conſerver & à garder, puiſſe mettre ſur pied en troupes nationales, cinquante Régimens d'infanterie de quatre bataillons chacun, dont un pour recruter les trois autres (*a*); chaque bataillon de campagne, comme il eſt dit dans la Note, eſt de ſept cens ſix hommes, en comptant la compagnie de grenadiers & celle de chaſſeurs; & le bataillon deſtiné à recruter les trois de campagne, eſt de huit cens hommes. Trente-quatre Régimens de cavalerie de quatre eſcadrons chacun, chaque eſcadron de cent quarante-ſix cavaliers, en comptant les deux trompettes (*b*), dont le quatrième eſcadron deſtiné à recruter les trois de campagne. Seize Régimens de dragons, tels que ceux de cavalerie. La totalité de ces troupes nationales ſe monteroit à 175100 combattans, tant infanterie que cavalerie & dragons: il faut ſouſtraire de ce nombre les bataillons & les eſcadrons deſtinés à recruter & à compléter pendant la guerre les

---

(*a*) Chaque Régiment d'infanterie eſt, ſuivant mon ſyſtême, de quatre bataillons, dont un pour recruter les trois autres. Ce bataillon eſt nommé bataillon de recrue, & les trois autres bataillons de campagne. Chaque bataillon de campagne eſt compoſé de dix compagnies, huit de fuſiliers, une de grenadiers & une de chaſſeurs. Chaque compagnie de fuſiliers eſt de 76 ſoldats, en comptant le tambour & le fifre; la compagnie de grenadiers & celle de chaſſeurs de 49 hommes, en comptant le tambour: ainſi chaque bataillon de campagne eſt de 706 hommes. Le bataillon de recrue n'a ni grenadiers ni chaſſeurs, & n'a que huit compagnies; mais elles ſont de 100 hommes: ainſi ce bataillon eſt fort de 800 hommes, nombre ſuffiſant pour recruter d'un cinquième les compagnies de campagne. Les Caporaux & les Appointés ſont compris dans le nombre de la compagnie; mais les quatre Sergens ni le Fourrier n'y ſont point compris.

(*b*) Pour qu'un eſcadron ſoit dans les proportions requiſes, il doit être de 144 cavaliers, ſans compter les quatre Maréchaux des Logis, les deux Fourriers & les deux trompettes. Suivant ce calcul, un eſcadron eſt compoſé de deux compagnies, chacune de 72 cavaliers & d'un trompette; & il y a dans chacune deux Maréchaux des Logis & un Fourrier, que l'on nomme bas-officiers, comme dans l'infanterie.

bataillons & les escadrons de campagne ; il y a 50 bataillons pour en recruter 150 ; 34 escadrons de cavalerie pour en recruter 102, & 16 escadrons de dragons pour en recruter 48. La totalité de l'infanterie nationale, se monte à 145900 hommes, le quart est 36475, pour en recruter 109425. La totalité de la cavalerie nationale, se monte à 19856, le quart est 4964, pour en recruter 14892. La totalité des dragons, se monte à 9344, le quart est 2336, pour en recruter 7008. Ainsi par ce calcul, il y aura 131325 combattans nationaux, tant infanterie que cavalerie & dragons prêts à marcher, & 43775, tant infanterie que cavalerie & dragons, pour recruter les troupes de campagne. Ajoutons à ce militaire quatre légions de troupes légeres, composées d'Allemands ; chaque légion forte de deux Régimens d'infanterie, chaque Régiment de deux bataillons semblables à ceux de campagne, tels qu'ils ont été détaillés plus haut, d'un Régiment de grenadiers à cheval, semblables à ceux de la cavalerie, & d'un Régiment d'hussards de huit escadrons, de la même force que ceux des grenadiers à cheval (*a*) ; chaque légion sera forte de 4566 hommes, tant infanterie que grenadiers à cheval & hussards, & les quatre légions seront au total 18264 combattans.

En supposant que cette Puissance put encore entretenir
14000

(*a*) Je ne mets pas pour chaque légion, de bataillon ni d'escadron de recrue ; mais il doit y avoir un entrepôt pour les recrues de chaque légion, établi dans différentes parties des frontieres du Royaume. Ce dépôt, composé de plusieurs armes, doit faire le même effet que les bataillons & les escadrons de recrues, & être commandé par un Lieutenant-Colonel, un Officier major, des Capitaines, des Lieutenans & des sous-Lieutenans, des différentes armes qui composent la légion, avec des Sergens & des Fourriers, pour veiller à l'ordre, à la tenue, à la discipline, & à l'instruction.

14000 Allemands, divifés en plufieurs Régimens d'infanterie, & autant de Suiffes, elle pourra faire camper fur le champ 177609 combattans, qu'elle partagera en deux ou trois armées, fuivant les circonftances. Si l'on ne compte feulement que les troupes nationales, il eft certain qu'une Puiffance comme la France n'auroit pas fuffifamment de 131325 hommes de troupes pour faire la guerre, parce qu'elle peut être obligée d'avoir une armée en Flandre, une en Allemagne, & une troifième en Dauphiné ou en Italie, & qu'il faut encore que les Côtes foient gardées ainfi que les Places. C'eft à la garde des Côtes que j'emploie 30000 hommes de milices, auxquels je joins quelques bataillons & quelques efcadrons de campagne, cavalerie ou dragons, fans compter les Gardes-côtes. Les bataillons & les efcadrons deftinés à recruter ceux de campagne, doivent être placés fur les différentes frontieres les plus près du théâtre de la guerre; c'eft-à-dire, que les bataillons & les efcadrons de recrue, dont les corps feront à l'armée de Flandre, doivent être mis dans les Places de la Flandre; ceux dont les corps feront en Allemagne, dans le pays Meffin, la Lorraine & l'Alface, ainfi des autres: on doit joindre à ces différens corps mis dans les Places frontieres, 30000 hommes de milices diftribués dans les Places. Quoique les bataillons & les efcadrons deftinés à recruter les troupes de campagne ne foient jamais complets, par les recrues qu'ils envoyent aux corps campés, il en refte cependant fuffifamment pour, avec les 30000 hommes de milices, former un corps fuffifant pour garder les Places.

Il faut encore ajouter à ce nombre ci-deffus, la Maifon du Roi, infanterie & cavalerie, qui fe monte à environ 10000 hommes. La France, par cette conftitution, pourra mettre fous les armes 187589 combattans, fans compter 43775 foldats,

T

cavaliers & dragons, deſtinés à recruter les bataillons & les eſcadrons de campagne.

On fera, peut-être, une objection; la néceſſité de mettre en campagne des armées à-peu-près égales en nombre à celles de l'ennemi, forcera le Miniſtere à faire marcher les 43775 hommes deſtinés à compléter les troupes de campagne; ainſi les recrues inſtruites n'auront plus lieu, & le Roi aura entretenu pendant la paix des bataillons & des eſcadrons inutilement, puiſqu'ils ne ſervent plus à leur deſtination. Je réponds à cette objection ce que j'ai déjà dit, la force d'une armée ne conſiſte pas ſeulement dans le nombre, mais dans la valeur intrinſeque de chaque individu, & dans la compoſition des corps qui les rend ſolides. Les Romains faiſoient de grandes choſes avec de petites armées, mais les Romains avoient une conſtitution militaire excellente: ils étoient exercés & diſciplinés; ſoyons-le comme eux, & nous n'auront pas beſoin d'avoir des armées ſi nombreuſes. 187589 combattans peuvent former trois armées formidables, relativement au pays où elles ſont la guerre, & au nombre d'ennemis qu'elles ont à combattre. En ſuppoſant une armée en Flandre, une ſur le Rhin, & une troiſième en Italie; celle de Flandre peut être de 80000 hommes, celle du Rhin de 60000, & celle en Italie de 40000; il reſte encore 7609 combattans, que l'on peut employer ſur les Côtes, & les joindre aux Gardes-côtes & aux 30000 hommes de milices. Quelques armées que les ennemis de la France puiſſe mettre ſur pied, celles-ci ſeront toujours d'égales forces, par le choix des recrues & par la compoſition des corps; ce ne ſont pas quinze ou vingt mille hommes de plus ou de moins qui mettent de la différence dans la force d'une armée, c'eſt l'eſpece de ſoldat qui la compoſe, c'eſt la facilité qu'ont les corps de ſe compléter par de bonnes

recrues & presque formées, c'est l'ordre invariable & uniforme qui y est établi, c'est la discipline exacte qui y est maintenue, ce sont les Officiers généraux (*a*), ce sont les chefs des corps, les officiers particuliers, & la capacité & l'expérience du Général en chef, qui y mettent une différence totale. Je comprends bien qu'une armée de 30 à 40000 hommes, quels que soient les talens du Général, des Officiers généraux, & autres, & quelque soit la bonté du soldat qui la compose, doit être plus foible qu'une autre de 80000; mais une armée de 60000 hommes bien conduite, bien disciplinée & bien exercée, formée de bons soldats, est égale en force, & même supérieure, à une armée de 80 à 90000 hommes, qui n'aura pas toutes ces qualités (*b*). Quand même l'armée de 90000 hommes auroit toutes les qualités énoncées ci-dessus, personne n'ignore que le jour d'une bataille toutes les troupes ne donnent point, que sur 60000 hommes, il n'y en a souvent que 30 ou 40000 qui combattent, souvent moins. Le grand art est de les employer à propos, & de disposer les troupes, pour que les secours soient prompts, & toutes les parties en force; ainsi une armée de 60000 hom-

(*a*) Tout Général à qui le Prince confie le commandement de ses armées, doit choisir les Officiers généraux qu'il veut avoir dans son armée; & l'intrigue ni la protection ne doivent y entrer pour rien, l'État & le Général y sont trop intéressés.

(*b*) Jamais César, Condé, Turenne, ni Luxembourg, ne compterent la force de leurs armées par le nombre de leurs soldats, mais par l'espece; ils estimoient plus un vieux soldat, quoique petit, qu'une recrue de cinq pieds dix pouces, quelque belle qu'elle fût. Les vieux soldats sont précieux, un bon Général fait en faire le cas qu'ils méritent, & il n'y a qu'un Général borné qui compte les hommes, & leur haute taille. On choisit aujourd'hui, non-seulement les soldats, mais encore les officiers, à la taille; cela produit, sans doute, le plus beau coup d'œil possible à un exercice & à une revue, je desire qu'à la guerre il fasse le même effet sur l'ennemi.

mes bien conduite, peut, non-seulement disputer l'offensive à une armée supérieure en nombre, mais encore la décider pour elle (a); & quand on sera convaincu que la force d'une armée ne consiste pas seulement dans le nombre, on ne fera point marcher les bataillons ni les escadrons destinés à recruter les troupes de campagne, on les emploiera à garder les places frontieres avec une partie des milices.

Les milices ne doivent jamais servir à compléter les troupes de campagne, quelque bien exercées & disciplinées qu'elles soient; il ne faut les employer qu'à la garde intérieure du Royaume, elles y sont intéressées, parce que c'est leur patrie; mais elles ne le sont point à des guerres étrangeres, parce qu'elles sont forcées, que c'est le sort qui les arme, & non leur volonté, & qu'elles ne peuvent jamais faire d'aussi bons soldats que ceux qui s'engagent de leur plein gré : ce n'est pas que les milices n'ayent rendus de très-grands services, & qu'elles n'ayent combattu avec valeur dans beaucoup d'occasions; mais si on les employoit hors des frontieres du Royaume, & à recruter les troupes de campagne, l'État seroit bientôt dépeuplé, les campagnes désertes, les terres en friches, & les arts & métiers tomberoient en langueur.

Ce militaire, tel qu'il est énoncé, est le pied de guerre, il peut être facilement réduit d'un quart; ainsi de 231364 hommes dont est composé en tems de guerre le militaire supposé, tant

(a) M. le Maréchal de Luxembourg l'a prouvé dans presque toutes les campagnes où il a commandé en chef les armées Françaises, & sur-tout dans la campagne de 1692, où il gagna la bataille de Steinkerque ; dans celle de 93, où il battit encore le Roi Guillaume à Nerwinde, & dans celle de 94, où Mgr. le Dauphin, par les conseils du Maréchal, fit échouer les projets du Roi d'Angleterre, quoique l'armée de France fut plus de la moitié moins forte que celle des Alliés; mais il y a peu de Condé, de Turenne & de Luxembourg.

de troupes de campagne que destinées à les recruter, en en réformant un quart, il restera sur pied 173523 hommes armés, & il y en aura 57841 de réformés, & de moins à payer.

Quant à la milice, il ne faut jamais la réformer; mais pour le soulagement des Provinces, il faut, en tems de paix, la diminuer de moitié, & la réduire à 30000, de 60000 qu'elle étoit en tems de guerre ; ainsi il y aura toujours dans le Royaume 203523 hommes armés, ou prêts à l'être, dont 30000 qui, pendant ce tems, ne coûtent rien au Prince.

C'est sur le pied de guerre que l'on doit décider le nombre d'officiers & de bas-officiers que l'on attachera à chaque compagnie : ce nombre doit être stable, & ne jamais varier. Une compagnie d'infanterie est en tems de guerre, suivant mes principes, de 76 soldats, en comptant 8 Caporaux, 8 Anspessades, ou Appointés, & deux tambours ou fifre. Il faut pour cette compagnie trois officiers, un Capitaine, un Lieutenant, & un sous-Lieutenant; il lui faut de plus cinq bas-officiers, 4 Sergens & un Fourrier. Ce nombre d'officiers & de bas-officiers doit être le même en tout tems, paix ou guerre; il ne doit pas même être augmenté, si les circonstances obligent de mettre le militaire sur le grand pied de guerre, & où les compagnies peuvent être portées jusqu'à 96 fusiliers: trois officiers & cinq bas-officiers bien choisis, conduiront aussi-bien 96 soldats que 76. Dans les compagnies où il y a un drapeau, il ne faut pas plus d'officiers, parce que l'Enseigne ou le porte-Drapeau doit être attaché à l'État Major, & ne point faire nombre parmi les officiers de la compagnie. Ce sont des hommes faits & éprouvés qui doivent remplir ces places, & non des enfans que l'on ne connoît pas, qui ne se connoissent pas eux-mêmes, qui n'ont pas la premiere teinture de leur métier, & qui n'ont pas la force nécessaire pour

ſoutenir leur drapeau; d'ailleurs, comme ils portent le ſigne de l'honneur du Régiment, il eſt important de pouvoir compter ſur leur valeur; & comme c'eſt la marque à laquelle on doit ſe rallier, il faut être aſſuré de leur intelligence. L'Enſeigne ou le porte-Drapeau doit être tiré du corps de la Nobleſſe, parce qu'il eſt chargé d'un dépôt qu'il n'appartient qu'à la Nobleſſe de porter & de défendre; il doit être Officier major né, afin que dans une bataille il ſache placer avantageuſement ſon drapeau, & que les ſoldats déjà accoutumés à ſon commandement, obéiſſent naturellement aux différens ſignaux qu'il peut faire. Ce grade étant important, ceux qui en ſont pourvûs doivent marcher avec les Lieutenans, & être choiſis parmi les ſous-Lieutenans (*a*).

(*a*) Chaque compagnie, ſelon mon ſyſtême, eſt de 76 fuſiliers, dont huit Caporaux, huit Anſpeſſades, ou Appointés, cinquante-huit fuſiliers, un tambour & un fifre. Chaque compagnie ſe forme ſur trois rangs, elle ſe diviſe en deux parties égales, que l'on nomme diviſions, ces diviſions par ſubdiviſions, & ces ſubdiviſions par ſections. Les unes & les autres doivent toujours être pairs. Le Capitaine doit ſe placer à la droite de la premiere diviſion, au premier rang; le Lieutenant à la gauche de la ſeconde diviſion, au premier rang; le ſous-Lieutenant en ſerre-file, derriere la droite de la premiere diviſion; le Fourrier en ſerre-file, derriere la gauche de la ſeconde diviſion, aligné ſur le ſous-Lieutenant. Le premier & troiſième Sergent, au ſecond & troiſième rang de la premiere diviſion, derriere le Capitaine; le deuxième & le quatrième Sergent, à la gauche de la ſeconde diviſion, derriere le Lieutenant. Au premier, deuxième & troiſième rang de la premiere diviſion à la gauche, un Caporal dans chacun; ainſi qu'à la droite de la ſeconde diviſion, les deux Caporaux reſtant doivent être en ſerre-file, l'un à la gauche du ſous-Lieutenant, ſur l'alignement de la troiſième file de la droite de la premiere diviſion, pour remplacer les Sergens qui pourroient venir à manquer par les accidens inévitables à la guerre, les Sergens étant faits pour remplacer les Officiers. A la droite des ſoldats de la premiere diviſion, il y aura un Appointé, ainſi qu'à la gauche de la ſeconde diviſion. Les deux Appointés reſtant, l'un ſera placé dans le troiſième rang, à la ſixième

Une compagnie de cavalerie doit être de 73 cavaliers en tems de guerre, en comptant le trompette, & avoir en tout tems un Capitaine, un Lieutenant & un ſous-Lieutenant, trois bas-officiers, deux Maréchaux des Logis & un Fourrier. Il en eſt des Cornettes comme des Enſeignes, ils doivent être attachés à l'État Major, être choiſis parmi les ſous-Lieutenans, & marcher avec les Lieutenans. Quant aux cavaliers, il faut quatre Brigadiers, huit Carabiniers, ſoixante cavaliers & un trompette.

Une compagnie d'huſſards de même force que celles de cavalerie, doit avoir en tout tems quatre officiers, un Capitaine, un Lieutenant, un ſecond Lieutenant, & un ſous-Lieutenant, & trois bas-officier, deux Maréchaux des Logis & un Fourrier. Je mets un officier de plus que dans la cavalerie, parce que le ſervice des huſſards eſt plus continuel & plus ſouvent répété. Il ne doit point y avoir de Cornettes, parce que l'eſpece de guerre que font ces troupes, ne leur permet pas de porter des étendards à la guerre.

Une compagnie de dragons de même façon que celles de la cavalerie, doit avoir la même quantité d'officiers & de bas-officiers que celles de huſſards, parce que leur ſervice eſt à-peu-près le même; que d'ailleurs ils ſervent indifféremment à pied & à cheval; il leur faut des Cornettes qui ſoient comme ceux de la cavalerie, attachés à l'État Major, & choiſis parmi les ſeconds

---

file de la droite de la premiere diviſion, & l'autre de même à la ſixième file de la gauche de la ſeconde diviſion. Tous les tambours ou fifres doivent ſe réunir dans le centre, derriere le bataillon. Toutes les compagnies d'un même bataillon doivent être ainſi rangées, à l'exception de la compagnie qui forme la gauche, qui doit ſe ranger par la gauche; ainſi l'ordre des officiers & des bas-officiers, ſera de la gauche à la droite.

Lieutenans. Quoique les dragons faſſent à-peu-près le même ſervice que les huſſards, cependant comme il y a des occaſions où ils attaquent de front & en ordre comme la cavalerie, il leur faut des Cornettes; & comme ils mettent pied à terre ſuivant les circonſtances, marchent en bataillon, & attaquent l'infanterie ennemie en plaine, dans un bois, retranchée & poſtée, il leur faut des guidons, comme des drapeaux à l'infanterie.

En général, le nombre d'officiers par compagnie doit être proportionné au ſervice de chaque arme: dans l'infanterie je ne mets pas plus d'officiers que dans la cavalerie; mais il y a plus de bas-officiers, parce que ſon ſervice eſt plus conſidérable, qu'il y a plus de petits poſtes commandés par des Sergens, qu'il n'y en a dans la cavalerie commandés par des Maréchaux des Logis; d'ailleurs, comme ſon ſervice eſt plus répété, ſes pertes ſont plus fréquentes. Il en eſt de même dans les huſſards & les dragons, & je mets même un officier de plus dans ces deux dernieres troupes, parce que leur ſervice eſt encore plus répété que celui de l'infanterie.

Tous les corps qui font la guerre en avant, qui gardent l'armée, qui l'éclairent dans ſes marches, qui empêchent l'ennemi de s'en approcher, de reconnoître ſa poſition, qui aſſurent ſes convois, ſes fourrages, qui gardent ſes communications, & enfin qui ſont chargés de toutes les opérations extérieures, doivent être nombreux, & pouvoir, malgré leur fatigue & les pertes qu'ils font, ſe ſoutenir pendant toute la campagne par leurs propres forces, & pourvoir aux détachemens ordonnés. Je n'en déterminerai ni le nombre ni la force, c'eſt ſelon le beſoin que l'on peut en avoir, relativement à la guerre plus ou moins vive, & au nombre de ces troupes que l'ennemi a dans ſon armée.

Il

Il m'eſt permis de donner mes idées ſur leur compoſition & ſur leur uſage; mais je ne puis que faire une ſuppoſition quant au nombre, c'eſt la volonté du Prince qui le décide. Il en eſt de même de la quantité de troupes dont j'ai fait mention plus haut; j'ai pris un nombre à-peu-près relatif à la Puiſſance de la France; ce nombre n'y fait rien, & il peut être augmenté, de même qu'il peut être diminué; mais je penſe que toute conſtitution militaire doit être ſolide dans toutes ſes parties, ſans que ces parties ſoient trop fortes, qu'elle doit être invariable quant au nombre d'officiers, de bas-officiers, de Régimens, de bataillons & d'eſcadrons par Régimens, & de compagnies par eſcadron & par bataillon.

La force exiſtant dans chaque partie, il en réſultera un total formidable, & l'on gagnera en valeur intrinſeque ce que l'on croit vainement gagner par le nombre. Ce n'eſt pas la grande quantité de troupes qui fait faire la guerre avec le plus d'avantage, c'eſt la qualité qui conſiſte dans le choix du ſoldat, dans l'ordre, dans la diſcipline, & dans l'uniformité des commandemens & des manœuvres: or ſi par la compoſition des corps, qui eſt une premiere condition néceſſaire & reconnue pour en conſtater la ſolidité, on y a joint la diſcipline la plus exacte; & ſi par cette même compoſition aucun ſoldat n'arrive aux bataillons de campagne qu'inſtruit, ou au moins préparé à tout ce qui peut avoir rapport à ſon état, il s'enſuit qu'il ſera inutile d'avoir de ſi grandes armées, qu'il ſera plus aiſé de les faire mouvoir, qu'elles n'affameront point un pays, qu'elles coûteront beaucoup moins au Prince, que l'État ſera floriſſant, les campagnes peuplées, & qu'enfin tous les ſujets du Prince ſeront au point où Henri IV voulait que fuſſent les ſiens (*a*).

(*a*) Ce grand Prince diſoit; » ſi Dieu me prête vie, je ferai qu'il n'y aura point

(7) Montécuculi compte les Régimens ou de trois bataillons de cinq cens hommes ou de ſept cens cinquante, ou d'un de quinze cens; cependant par le calcul qu'il fait, il dit qu'il y a dix compagnies par Régiment, chacune de cent cinquante hommes: or on ne peut pas partager le nombre de dix en trois parties égales; ainſi les Régimens étoient ou de deux bataillons, composés chacun de cinq compagnies de cent cinquante hommes chacune, faiſant ſept cens cinquante hommes, ou d'un ſeul bataillon de quinze cens hommes. S'il compte les bataillons de ſept cens cinquante, il ſont dans une bonne proportion de force, parce qu'en retranchant ſoixante ou quatre-vingt hommes par bataillon pour les détachés ou les malades, il en reſte ſix cens ſoixante & dix; ce nombre eſt très-ſuffiſant pour former un bon bataillon. S'il compte le Régiment d'un ſeul bataillon de quinze cens hommes, il pouvoit être bon de ſon tems, où la moitié de l'infanterie étoit armée de piques, & l'autre moitié de mouſquets, & où l'on mettoit l'infanterie ſur ſix files, tant piquiers que mouſquetaires. Le front de ce bataillon, en le ſuppoſant complet, étoit de deux cens cinquante hommes, ſur ſix files de profondeur. Il eſt poſſible que la proportion de deux cens cinquante de front ſur ſix de profondeur, ſoit parfaite; je ne l'ai pas éprouvé, parce que les bataillons aujourd'hui ne ſont pas de cette force, & qu'on ne leur donne cette profondeur que lorſque l'on veut les faire attaquer la bayonnette au bout du fuſil: mais dans ce cas ils ont beaucoup moins de front, & cette diſpoſition peut alors s'appeller l'ordre profond. Mais ce que je crois certain, c'eſt qu'un bataillon de ſix cens hommes

---

» de laboureurs en mon Royaume, qui n'ayent moyen d'avoir une poule dans » ſon pot; ajoutant, & ſi, je ne laiſſerai pas d'avoir dequoi entretenir des gens » de guerre, pour mettre à la raiſon ceux qui choqueront mon autorité *.

* *Hiſtoir. de Henri le Grand, par Perefixe, p. 299.*

rangé ſur deux cens de front & ſur trois files, n'eſt pas dans la proportion qu'il faut qu'il ait de la profondeur au front.

Pour connoître la véritable proportion que doit avoir un bataillon rangé en bataille de ſon front à ſa profondeur, c'eſt ſur le terrein qu'il faut l'expérimenter, & non par des calculs faits dans le cabinet, & qui ſe trouvent toujours faux. Sans m'amuſer à faire des calculs inutiles, j'ai fait mettre ſix cens hommes en bataille ſur trois rangs, ainſi qu'il eſt d'uſage de les mettre aujourd'hui; j'ai fait marcher ce bataillon en avant, les vingt premiers pas ont été à merveille, mais inſenſiblement ce bataillon a commencé à flotter, le flottement s'eſt augmenté, & à ſoixante ou quatre-vingt pas, il avoit la forme d'un ſerpent : j'ai fait faire alte pour le remettre en ordre, & je l'ai fait marcher de nouveau ; mais le même flottement s'en eſt ſuivi. Je fis former ce bataillon ſur quatre de hauteur, & cent cinquante de front, & je le fis marcher dans cet ordre, au petit pas d'abord, enſuite plus vîte, & enfin au pas redoublé ; ce bataillon marcha très-bien, & ſans flottement, l'eſpace de trois cens pas. Je jugeai d'après cette expérience, que la proportion de quatre de profondeur étoit celle qu'il falloit pour cent cinquante de front, & que le front de deux cens étoit très-diſproportionné à trois de hauteur ; cependant comme il y a des circonſtances où, pour ne pas perdre tant de monde, on eſt forcé de mettre les bataillons ſur le moins de profondeur qu'il eſt poſſible, & conſéquemment d'étendre ſon front, il ne faut point abandonner l'ordre de trois de profondeur ; mais il ne faut point marcher à l'ennemi dans cet ordre ; il n'eſt bon que pour faire feu de pied ferme, parce qu'il eſt plus vif & plus étendu ; mais cette ordonnance ſeroit trop foible pour attaquer bayonnette au bout du fuſil. Malgré la

raison du feu, j'opinerai toujours pour mettre les bataillons sur quatre files, relativement à l'ensemble qui y est, & qui n'est pas aussi solide sur trois; d'ailleurs en doublant les files, on se trouve sur huit de profondeur, & cette ordonnance a toute la force de la colonne.

Après avoir parlé de la proportion que doit avoir un bataillon en bataille, de son front à sa profondeur, proportion qui indique la force dont il doit être, il est nécessaire d'examiner de combien de bataillons un Régiment, à la guerre, doit être composé.

Un Régiment doit avoir par lui-même une force & une solidité, indépendantes du total de la masse de l'armée; & cette force multipliée par la jonction intime des parties, doit acquérir une solidité que rien ne puisse rompre ni désunir. L'expérience a prouvé qu'un Régiment de deux bataillons étoit trop foible, parce que, si dans le cours de la campagne il reçoit un échec, il ne peut plus faire le service que pour un, & si on le force à faire le service pour deux, ce Régiment est bientôt réduit à rien. L'inconvénient en a été si bien reconnu, que chez plusieurs Puissances on a mis tous les Régimens d'infanterie à trois bataillons; & en France, où il n'y avoit que douze Régimens à quatre bataillons, il y en a aujourd'hui dix-neuf. Il seroit à desirer que tous les Régimens d'infanterie en France fussent de quatre bataillons, dont un pour en recruter trois; ces recrues qui arriveroient aux bataillons de campagne seroient équipées, armées & exercées; & quelque perte que put faire un Régiment, il seroit toujours en état de rester en campagne & de servir utilement, ce qu'il ne peut que difficilement, sur-tout lorsqu'il n'est que de deux bataillons. L'inconvénient est encore bien plus sensible, lorsqu'un Régiment n'est que d'un bataillon.

Un Régiment doit être commandé par un ſeul chef; ce chef a des officiers ſous lui, qui n'ont d'autre emploi que de faire exécuter les ordres qu'il leur donne. Puiſque ce chef doit ſeul parler, il doit être entendu de tout le Régiment; ainſi il faut proportionner le front que doit avoir un Régiment, non-ſeulement à la profondeur, mais encore à l'étendue de la voix. La voix de l'homme peut ſe faire entendre très-intelligiblement à cinq cens pas; mais comme il ne faut pas décider de la force d'un bataillon ou d'un Régiment par la poſſibilité que peut avoir le Colonel ou le Major de le commander à un exercice, mais par la poſſibilité d'être entendu & vu de tout le Régiment le jour d'une affaire générale, il eſt eſſentiel d'examiner quel eſt le front que l'on peut donner à un Régiment, pour qu'il puiſſe entendre les ordres & les exécuter.

Un bataillon de 706 hommes ſur trois files, doit occuper trois cens trente pieds, ou ſoixante & ſix pas géométriques (*a*), les officiers dans le rang. Il eſt d'uſage de mettre dix pas d'intervalle entre chaque bataillon: en ſuppoſant un Régiment de quatre bataillons, le front de ce Régiment en bataille ſera de cinq cens cinquante-quatre pas ordinaires: en ſuppoſant ce Régiment ſur quatre files, il n'occupera plus que quatre cens quatre-vingt-dix pas. Le premier front ſur trois files n'eſt que trop étendu à un exercice, pour que celui qui commande puiſſe être entendu; & il l'eſt beaucoup trop pour le jour d'une affaire générale, où le bruit du canon & de la mouſque-

---

(*a*) Le pas géométrique eſt de cinq pieds : le pas ordinaire eſt de trois pieds. On peut évaluer le front d'un bataillon à cent trente pas ordinaires, en comptant les officiers, qui, dans tous les cas, doivent être dans les rangs. Les tambours ni les fifres ne doivent point être comptés, parce qu'ils ſe placent derriere le bataillon dans le centre.

terie empêche que l'on n'entende le commandement, quoique celui qui donne les ordres se tienne dans le centre. La seconde disposition sur quatre files peut être admise à un exercice ; mais elle est trop étendue pour le jour d'une bataille, par les raisons que je viens de dire. En mettant ce Régiment de trois bataillons, dans la premiere supposition de trois de profondeur, il n'occupera plus que quatre cens quatorze pas ; comme le Commandant se met au centre, sa voix peut porter facilement à deux cens sept pas à sa droite, & autant à sa gauche, il ne faut que du silence & de l'attention de la part des officiers & des soldats. Dans la seconde disposition sur quatre de profondeur, ce Régiment n'occupera plus que trois cens soixante & six pas ; que le chef soit au centre, à la droite ou à la gauche, il sera vu & entendu de tout le Régiment. Si ce Regiment n'est que de deux bataillons, le Commandant se fera, sans doute, entendre plus facilement ; mais ce corps sera trop foible, il ne peut pas soutenir les fatigues de la campagne ni les pertes qu'il peut faire, sans être très-affoibli & hors d'état de servir. Plus les corps sont foibles, & plus les pertes qu'ils font sont sensibles. Je ne parle point des Régimens d'un bataillon, cette forme est absurde, & ne peut être fondée que sur quelques raisons relatives aux Places, & jamais relatives à la guerre. Je tâcherai de prouver dans la suite de cet Ouvrage, que cette raison démontre évidemment le défaut de construction de certaines Places, & que pour vouloir corriger un défaut, il ne faut pas commettre une faute capitale, & contraire à tout principe de guerre.

Je pense donc que tous les Régimens d'infanterie doivent être de trois bataillons à la guerre, & d'un quatrième pour recruter les trois. Par cette constitution, il y aura toujours

les trois quarts de l'infanterie prêts à marcher & à camper, & l'autre quart servira à compléter les compagnies de soldats instruits & pliés à la discipline, ce qui n'est pas un petit avantage, & ce quart servira encore à garder en tems de guerre, les Places frontieres, avec un certain nombre de milices, pendant que les armées seront en avant & campées.

On a si bien reconnu en France l'abus d'avoir des Régimens d'un bataillon, qu'à la réforme de 1748, de vingt-quatre Régimens d'un bataillon chacun, on en a incorporé ou réformé huit, & que par la nouvelle constitution militaire de 1764, on a augmenté le nombre des Régimens de quatre bataillons, & diminué de la moitié ceux à un : on a même diminué en général le nombre des Régimens ; il y a tout lieu d'espérer qu'avec le tems on les diminuera encore, pour les mettre tous à quatre, dont un destiné à recruter les trois autres. Plus les Régimens seront forts, cependant avec les proportions requises, mieux ils serviront, & moins il en coûtera au Prince, parce que plus il y a de parties dans un total, & moins il y a d'ensemble ; plus il y a de Régimens, plus il y a d'États Majors, qui sont très-coûteux. Il est vrai que plus il y a de Régimens & plus le Prince a de graces à faire ; mais ces graces doivent être méritées, & l'intérêt & l'ambition de quelques particuliers, de quelque naissance qu'ils soient, ne doit point prévaloir sur l'intérêt réel de l'État. On dira peut-être, que faire de la jeunesse si on ne trouve à la placer ? à cet âge on est placé dans les grades inférieurs ; il est même de l'intérêt des peres que leurs enfans ne montent pas de trop bonne heure sur un théâtre trop élevé, crainte qu'ils n'en descendent avec ignominie. Moins il y aura de Régimens, plus on s'efforcera de les mériter ; moins il y aura de compagnies, plus

de tems on ſervira pour les mériter, & on ne ſera pas ennuyé d'un grade auquel on eſt parvenu très-jeune, & que l'on a obtenu ſans beaucoup de peine. On ne verra plus alors ce qu'on a vu à la paix de 1748 : aucun de ceux qui tenoient à la Cour, ou qui y avoient quelques protections, ne vouloit être Capitaine de cavalerie, tous, au ſortir de l'académie, vouloient être Colonels; il ſembloit que c'étoit une honte que d'obéir, & l'on vouloit de haute-lutte commander ſans avoir la premiere teinture de l'Art le plus profond & le plus ſublime. Heureuſement que cette frénéſie n'a pas duré long-tems; & tels & tels qui n'ont pas voulu de compagnie, à qui, avec raiſon, on a refuſé des Régimens, & qui ſont devenus caſaniers dans leur château, ou qui battent le pavé de Paris, voudroient bien aujourd'hui avoir accepté l'emploi, qu'ils regardoient comme ſi fort au-deſſous de leur prétendu mérite.

Je reviens aux Régimens de deux & d'un bataillon. On objectera, peut-être, qu'ils ſont néceſſaires pour garder les Places qui ne peuvent contenir plus de troupes; toute Place qui ne peut pas, en cas de ſiège, contenir ſix bataillons, ne peut être appellée Place, mais Fortin. Une Place ſuppoſe, au moins, ſix baſtions; or M. de Vauban compte un bataillon par baſtion. Si l'intérieur d'une Place qui a ſix baſtions, eſt trop peu étendu pour que ſix bataillons n'y ſoient pas en ſûreté, ou ne puiſſent pas y être logés, la Place ne vaut rien, quand même la conſtruction de ſes ouvrages ſeroit excellente; ainſi il faut la démolir, ſi ſon utilité n'eſt pas bien prouvée ni bien reconnue, ou l'aggrandir, ſi ſa poſition eſt eſſentielle pour la garde des frontieres. Mais je veux que cette Place qui ne peut contenir que deux ou trois bataillons, ſoit très-importante, & que par le local du terrein où elle eſt ſituée, il ne ſoit pas poſſible

poſſible de lui donner plus d'étendue ; ſi toutes les troupes ſont exercées uniformement, ſi la diſcipline eſt par-tout la même, il n'y aura aucun inconvénient de mettre un, deux ou trois bataillons d'un Régiment dans cette Place, & de mettre le quatrième avec d'autres Régimens, dans la Place la plus voiſine de celle-ci : mais comme il n'y a point de Places qui, en cas de ſiège, ne puiſſent ſoutenir quatre bataillons, la difficulté n'eſt que pendant la paix, où ſouvent on ne met qu'un ou deux bataillons dans ces petites Places. Marſal qui a ſix baſtions, ne contient gueres plus d'un bataillon en tems de paix ; Neuf-Briſac qui en a huit, a ordinairement une garniſon de deux ou trois bataillons ; Landau qui a huit tours baſtionnées, avec leurs contre-gardes, & une citadelle, a ordinairement quatre bataillons dans la place & un dans la citadelle ; ainſi des autres, où l'on ne met pas la quantité de bataillons que l'on y mettroit, s'il s'agiſſoit de ſoutenir un ſiège.

Toute conſtitution militaire ne doit point être calculée ni établie relativement à l'intérieur du Royaume, ni au plus ou moins de facilité que l'on a de diſtribuer les troupes dans les différentes Places ; mais elle doit être calculée ſur la garde des frontieres, & ſur l'intérêt réel de l'État, relativement à la guerre, parce que l'on n'entretient pas ſeulement des troupes pour défendre l'intérieur des États ni leurs frontieres, mais encore pour ſecourir ſes alliés, & pour repouſſer la force par la force. Toute Puiſſance qui ſe renferme en elle-même, & qui ſe contente de défendre ſes poſſeſſions, eſt bientôt appauvrie & ſubjuguée ; mais ſans vouloir faire des conquêtes, il faut prévenir l'ennemi, marcher ſur ſon pays pour l'éloigner des Frontieres, l'empêcher de pénétrer dans l'intérieur du Royaume, & le forcer de ſonger à ſe défendre, bien loin de

lui donner le tems d'attaquer. Or pour pouvoir réussir dans ces desseins avec une certitude morale, il faut que les corps qui composent l'armée, soient en état de faire la guerre, ce qui ne se peut pas, si leur composition n'est pas relative à l'attaque, & qu'elle ne le soit qu'à la défense des Places. On peut pour la défense des Places se servir des Régimens à un & à deux bataillons; mais ils sont trop foibles en campagne.

On ne fait bien la guerre que lorsque l'on a la force en main; cette force n'existe que dans la solidité de chacune des parties qui composent une armée, qui, toutes unies & instruites sur les mêmes principes, & rompues à un ordre uniforme & invariable, & à une discipline exacte, forment une force majeure aussi difficile à vaincre, qu'il seroit aisé de l'anéantir, si toutes ces conditions ne s'y trouvoient pas.

(&) Un bataillon armé de piques doit être impénétrable à la cavalerie; mais comme elles ne sont plus en usage chez aucune Puissance, que d'ailleurs l'infanterie a plus souvent à combattre contre d'autre infanterie que contre de la cavalerie, ce seroit armer l'infanterie contre une troupe avec laquelle il est rare qu'elle se batte, & donner un avantage manifeste à l'infanterie ennemie, armée de fusils & de bayonnettes; cependant comme il faut, autant qu'il est possible, armer l'infanterie relativement aux troupes qu'elle peut attaquer, & par lesquelles elle peut être attaquée, je pense qu'en lui donnant des bayonnettes de deux pieds, au lieu de treize pouces qu'elles ont, elle pourroit également se battre contre de l'infanterie & de la cavalerie. La bayonnette telle quelle est aujourd'hui ne remplit point cet objet quant à la cavalerie: cette arme n'a que treize pouces de lame, & le fusil quatre pieds dix pouces, ce qui fait ensemble cinq pieds onze pouces; le soldat après avoir fait feu, présente son arme pour

s'oppofer à la cavalerie qui marche à lui ; il tient le fufil au-deffus de fa croffe, de fa main droite, pofe le canon fur le bras gauche, ou le tient de cette main à fix pouces au-deffus de la batterie, ce qui ôte un pied & demi à cette arme ; ainfi elle ne déborde le foldat que de quatre pieds cinq pouces, diftance qui ne fuffit pas pour le raffurer, parce qu'il voit le cavalier trop près de lui, qu'il craint même davantage le cheval que le cavalier, qui, à cette diftance, ne peut pas le frapper ; mais il appréhende que le cheval ne le culbute, & cette crainte rapproche encore le cavalier de lui ; ainfi je penfe que fi l'on donnoit à l'infanterie des bayonnettes qui euffent deux pieds de lame, cette arme au bout du fufil feroit affez longue pour que le foldat ne vit pas le cavalier ni fon cheval fi près de lui, & elle ne feroit pas plus embarraffante que celle qu'il a aujourd'hui ; il pourroit plus facilement charger fon fufil, parce que la longueur de cette bayonnette l'empêcheroit de craindre de s'en percer la main, & on lui retrancheroit l'épée qui l'embarraffe dans les différentes évolutions, & qui lui eft abfolument inutile contre les ennemis de l'État.

Il y a environ un pied & demi, fouvent davantage, du poitrail du cheval en droite ligne jufqu'à fa bouche ; fuppofons un pied & demi, avant que le foldat armé de fa bayonnette puiffe frapper le poitrail, la tête du cheval eft à trois pieds onze pouces de lui ; l'étonnement, la crainte d'être renverfé ou d'être atteint par le fabre du cavalier, qui cependant ne peut que difficilement le toucher, le fait reculer ; & fi le premier rang fait le même mouvement, le bataillon eft bientôt enfoncé & rompu. Je fuppofe qu'il n'ait pas cette crainte, & qu'il frappe le cheval de pied ferme, ou dans les nazeaux ou dans le poitrail, le premier mouvement du cheval qui fe fent bleffé, ou qui tom-

be mort du coup, eſt de pouſſer ſur ce qui le frappe, & il force néceſſairement le ſoldat à reculer, parce que le cheval n'eſt pas atteint d'aſſez loin. La bayonnette que je propoſe a vingt-quatre pouces de lame; ainſi le fuſil armé de ſa bayonnette aura ſix pieds dix pouces de longueur, & en ôtant un pied & demi pour la poſition du ſoldat qui préſente ſon arme à l'ennemi, la pointe le dépaſſera de cinq pieds quatre pouces: ſi le cheval avance aſſez pour que le ſoldat puiſſe frapper dans le poitrail, la tête du cheval ſera à trois pieds huit pouces du ſoldat; & le poitrail ſera à cinq pieds quatre pouces; mais il ne doit pas le laiſſer approcher plus près que la longueur de ſon arme, ainſi la diſtance ſera trop grande pour que le cheval puiſſe foncer ſur lui, mais il reculera ou ſe cabrera. Je conviens que cette diſtance n'eſt pas auſſi conſidérable que celle qui ſeroit entre le ſoldat & la tête du cheval, ſi le ſoldat étoit armé d'une pique; auſſi préférerois-je cette arme contre de la cavalerie; mais comme il n'arrive pas communément, comme je l'ai déjà dit, que l'infanterie ait à combattre de la cavalerie (quoique cela ſe ſoit vu & ſe verra encore) & qu'elle a plus ſouvent affaire à de l'infanterie, que l'ennemi n'eſt point armé de piques (*a*), il faut armer l'infanterie de façon qu'elle puiſſe ſe défendre & attaquer l'une & l'autre arme: ſi on armoit l'infanterie avec des piques, il eſt certain que jamais la cavalerie ennemie ne pourroit en approcher; mais l'infanterie ennemie auroit un très-grand avantage relativement au feu, ſur-tout ſi celle-ci étoit retranchée, ou qu'il y eut entre elle & les bataillons armés de piques, quelque obſtacle qui les

---

(*a*) Si les Puiſſances contre leſquelles la France peut avoir la guerre, donnoient des piques à leur infanterie, ce ſeroit une raiſon de plus pour laiſſer à l'infanterie Françaiſe ſon fuſil & ſa bayonnette.

empêchât de la joindre : ainsi comme il n'est pas question de donner des piques à l'infanterie, que ce seroit même aujourd'hui une très-mauvaise arme, il faut laisser le fusil armé de sa bayonnette à l'infanterie ; mais je pense qu'il faut allonger cette seconde arme, & réformer absolument l'épée (*a*).

L'explication que donne Montécuculi relativement aux distances ouvertes ou fermeés, est très-claire ; mais ces distances doivent être moindres, aujourd'hui que le soldat n'a plus d'armes défensives. La distance que l'on donne au soldat lorsqu'il est à rang ouvert, est de trois pieds pour le terrein qu'il occupe, & pour celui qui est entre le soldat de sa droite & celui de sa gauche ; c'est-à-dire, un pied un quart pour le terrein qu'il occupe, & un pied trois quarts pour l'espace qui est entre le soldat de sa droite & celui de sa gauche ; ainsi pour cent hommes de front à rangs ouverts, il faut deux cens cinquante pieds, ou cinquante pas géométriques, ou quatre-vingt-trois pas un tiers de pas ordinaires. Lorsque le bataillon est à rangs serrés, chaque soldat

---

(*a*) M. le Maréchal de Puissegur dans son Art de la guerre *, est de l'opinion qu'on retranche l'épée au soldat ; mais qu'on lui donne à la place un couteau de chasse, il donne pour raison, 1°. Que l'épée, par la position qu'elle a au côté ne peut que gêner le soldat dans les différentes manœuvres ordonnées. 2°. Qu'elle est inutile, parce qu'elle est trop foible contre un homme armé d'un fusil & d'une bayonnette. Il dit ensuite qu'il faudroit donner au soldat un couteau de chasse, parce que dans un combat cette arme lui feroit d'un plus grand secours, que par la position qu'on lui donne au côté, elle ne peut point gêner parce qu'elle est couchée le long de la cuisse, qu'il est possible que la bayonnette se casse, & qu'alors si le soldat n'avoit que son épée, ce seroit une foible ressource, au lieu qu'un bon couteau de chasse, sur-tout dans la mêlée, peut être d'un très-grand secours ; mais si on peut trouver le moyen que les bayonnettes ne cassent point, lorsque le soldat sera trop près de l'ennemi pour se servir de son fusil armé, qui l'empêchera de prendre sa bayonnette qui a deux pied de lame, & de s'en servir aussi utilement que de son couteau de chasse ?

* *Tom. 1. chap. xj. art. iv.*

ſe touche, ſans cependant ſe gêner, afin qu'il puiſſe facilement manier ſes armes, & faire tous les mouvemens qui lui ſeront ordonnés; dans cette poſition, il occupe un pied & demi de terrein: ainſi pour cent hommes de front à rangs ſerrés, il faut cent cinquante pieds, ou trente pas géométriques, ou cinquante pas ordinaires.

Montécuculi met quatre pieds pour l'emplacement du cavalier; cette diſtance étoit néceſſaire lorſque la cavalerie étoit armée de pied en cap, il lui en falloit même davantage lorſque ſon cheval étoit bardé: mais aujourd'hui que le cavalier n'a qu'un plaſtron pour armes défenſives, & qu'il n'a que des demi-bottes fortes, trois pieds lui ſuffiſent; ainſi pour un front de quarante-huit cavaliers, il faut cent quarante-quatre pieds, ou vingt-huit pas géométriques & quatre pieds, ou quarante-huit pas ordinaires; mais ce ſont les chemins de front & de hauteur que ce Général dit qu'il faut qu'il y ait entre l'infanterie & la cavalerie, entre les eſcadrons, & entre les mouſquetaires & les piquiers, qu'il eſt néceſſaire d'expliquer.

Je penſe qu'il a voulu entendre par ces chemins les intervalles que l'on doit mettre entre chaque bataillon & entre chaque eſcadron, & ceux qui doivent être entre l'infanterie & la cavalerie. Il eut été à deſirer qu'il ſe fût expliqué plus clairement, & qu'il fut entré dans un détail circonſtancié, ſur la grandeur de ces intervalles, d'autant plus que les avis ſont partagés. Quoique la façon de combattre ne ſoit pas la même que celle de ſon tems, relativement aux armes qui ont changé, cependant l'autorité de ce grand Général auroit du moins donné des idées relatives à cet objet.

M. le Maréchal de Saxe condamne à tous égards toute ligne pleine, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Le Roi de

Pruſſe eſt d'un ſentiment contraire quant à la cavalerie, du moins en 1750 que j'allai en Pruſſe, dans pluſieurs converſations que j'eus l'honneur d'avoir avec ce Prince, & dans les manœuvres que je vis faire à ſa cavalerie, il me parut du ſentiment de la ligne pleine, & ſa cavalerie manœuvroit ſelon ce ſyſtême. Ce Prince prétend que cette maſſe alignée qui attaque l'ennemi au galop, ne doit point trouver de réſiſtance, & qu'elle doit culbuter tout ce qu'elle trouvera devant elle. Quelque reſpect que j'aye pour les opinions d'un Prince auſſi verſé dans l'Art de la guerre, & auſſi grand Général, je ne puis pas être de ſon avis, quand même je n'aurois pas pour appuyer mon ſentiment, l'autorité de M. le Maréchal de Saxe. Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit dans mon Eſſai ſur l'Art de la Guerre, relativement à cet objet, j'y renvoye le Lecteur *. Quant aux diſtances qui doivent être entre chaque bataillon, entre chaque brigade, entre les aîles de l'infanterie & la cavalerie, entre chaque eſcadron, & entre chaque brigade de cavalerie, (le tout ſoumis cependant aux circonſtances & au terrein) je penſe que la diſtance d'un bataillon à un autre doit être au plus de dix à douze pas, celle d'une brigade à une autre, de trente; celle des aîles de l'infanterie à la cavalerie doit être aſſez conſidérable pour qu'on puiſſe y placer dix à douze piéces de gros canon du parc. La diſtance d'un eſcadron de la premiere ligne à un autre eſcadron, doit être des deux tiers du front de l'eſcadron; comme l'eſcadron occupe de front quarante-huit pas ordinaires, les deux tiers ſont trente-deux pas. Les diſtances que l'on doit obſerver entre les bataillons & les brigades d'infanterie de la ſeconde ligne, doivent être ſemblables à celles de la premiere; mais celles d'un eſcadron à un autre de la ſeconde ligne, doivent toutes être égales au front d'un eſcadron, il faut ſeulement

* *Tom. 1. pag. 418 & ſuivantes.*

avoir attention que les efcadrons de la feconde ligne foient pofitivement placés vis-à-vis les intervalles de la premiere ligne.

La raifon pour laquelle je ne mets que dix à douze pas entre chaque bataillon, c'eft que l'infanterie peut manœuvrer fur elle-même en faifant demi-tour à droite ou à gauche par homme; & c'eft même la feule manœuvre qu'elle doit faire lorfqu'elle eft en retraite. Si le pays fe rétrecit, on double les files, mais le mouvement à droite ou à gauche par homme eft toujours le même, foit que l'on fe retire, ou que l'on veuille faire face à l'ennemi; ainfi il n'eft pas néceffaire qu'il y ait de plus grands intervalles, & ceux que j'indique ne font que pour diftinguer un bataillon d'un autre, & une brigade d'une autre brigade : d'ailleurs l'infanterie de la premiere ligne n'a pas befoin d'être foutenue de la feconde ligne, comme le doit être la premiere ligne de cavarie de la feconde, parce que l'infanterie peut fe retirer fous la protection de fon feu; & s'il arrivoit que cette premiere ligne fut fuivie trop vivement, il eft facile à la feconde de fe joindre à la premiere; & acquérant par cette jonction une profondeur qui lui donne plus de poids & de folidité, elle peut marcher à l'ennemi la bayonnette au bout du fufil, rallentir fon ardeur, & même fi elle n'eft pas fuivie en ordre, rétablir une affaire que l'on croyoit perdue, & la faire tourner à fon avantage.

Il y a encore une manœuvre facile à faire en cas de malheur. La premiere ligne forcée de fe battre en retraite, doit fur le champ doubler les files par bataillon, par un fecond commandement les doubler encore, pour que chaque bataillon foit fur douze files; pendant ce mouvement les bataillons de la feconde ligne qui fe trouvent vis-à-vis les intervalles formés par le doublement, doivent marcher au pas redoublé pour les remplir, & enfuite attaquer l'ennemi fur cette difpofition, partie en colonne,

lonne, & partie en bataille. Cette manœuvre eſt facile à faire avec des troupes bien exercées & bien diſciplinées ; elle acquiert une force & une ſolidité incroyables, & l'on a l'avantage d'avoir toujours des troupes derriere, pour porter des ſecours prompts aux endroits qui foibliroient, ce qui n'eſt pas par la premiere diſpoſition, où toute l'infanterie de la ſeconde ligne fait corps avec celle de la premiere (*a*).

(*a*) Ceux qui ont cru avoir imaginé la manœuvre de ſubſtituer la ſeconde ligne d'infanterie à la premiere, en ſuppoſant celle-ci battue, ont certainement cru avoir trouvé quelque choſe de neuf ; ils ont raiſon quant à l'infanterie, ſur-tout cette manœuvre ſe faiſant par file ; reſte à ſavoir ſi elle eſt praticable devant l'ennemi qui ſuit la premiere ligne battue. Le grand Condé à Lens fit faire cette manœuvre, & ſubſtitua ſa ſeconde ligne de cavalerie de la droite à ſa premiere, parce que celle-ci étoit fatiguée, & même intimidée d'avoir été miſe en déroute ; mais lorſque ce Prince fit faire cette manœuvre, ſa premiere ligne étoit ralliée, les ennemis ne l'attaquoient point, & il eut tout le tems de faire retirer ſa premiere ligne, & de lui ſubſtituer la ſeconde *. ** Hiſt. du grand Condé, tom. 2.*

Pour pouvoir faire cette manœuvre, même avec de la cavalerie, il faut l'avoir prévue ; il faut que les deux lignes ſoient inſtruites des intentions du Général, & il faut que la premiere ligne ne ſoit pas attaquée ni ſuivie. Si ces trois conditions ne s'y trouvent point, cette manœuvre eſt impraticable, ſur-tout pour de l'infanterie, & la ſeconde manœuvre que j'ai propoſée dans mes Obſervations, me paroit meilleure & plus aiſée à exécuter. Cette manœuvre propoſée de changement de ligne par files peut être très-brillante à un exercice ; mais je la ſoutiens impraticable devant un ennemi victorieux, & qui ſuit de près le vaincu. Il faut inſtruire les troupes pour la guerre, & non pour une parade, qui ne mene à rien, ni farcir la tête du ſoldat de manœuvres inutiles, qui lui font oublier celles qu'il doit faire devant l'ennemi, & ne jettent que de la poudre aux yeux des ſpectateurs ; mais qui ne ſéduiſent point les vrais militaires, qui en reconnoiſſent bientôt l'inutilité & les défauts. Avant que de montrer aux troupes à faire une manœuvre que l'on croit utile, il faut examiner ſi elle eſt praticable devant l'ennemi, ſi elle peut ſe faire ſans danger, & ſans que l'ennemi trouve jour à attaquer avec avantage, ſi on peut éviter le déſordre, ſur-tout après avoir reçu un premier échec, & étant ſuivi de l'ennemi ; ſi toutes ces conditions ne s'y trouvent point, quelque brillante que ſoit cette manœuvre, il faut l'abandonner, n'y plus ſonger & s'en tenir à celles qui ſont connues & uſitées.

Les escadrons de la premiere ligne doivent, comme je l'ai déjà dit, avoir entre eux un intervalle des deux tiers d'un escadron, non qu'il faille à la cavalerie beaucoup plus de terrein pour manœuvrer qu'à l'infanterie, mais parce qu'elle doit être soutenue de la seconde ligne, par une manœuvre différente de celle de l'infanterie. La seconde ligne de l'infanterie jointe à la premiere, ou en totalité ou en partie, lui donne plus de solidité, parce qu'un homme en joint un autre facilement, qu'il le soutient & le secourt, & que deux chevaux ne peuvent ni se soutenir ni se joindre ; cependant quoique l'impulsion dans l'infanterie qui marche, ne soit pas considérable, cette impulsion existe réellement lorsque le premier rang trouve de la résistance, ce qui ne peut pas être dans la cavalerie ; car si l'on faisoit approcher les escadrons de la seconde ligne derriere ceux de la premiere, bien loin de donner plus de force à la premiere ligne, ils ne feroient que l'embarrasser dans ses manœuvres : il est donc nécessaire, pour que la seconde ligne puisse porter un secours réel & efficace à la premiere, qu'elle passe par les intervalles de cette premiere ligne, & qu'elle attaque l'ennemi, pour donner le tems à la ligne qui se retire de se rallier & de revenir à la charge. La cavalerie qui se retire n'a pas la même ressource que l'infanterie ; son feu ne vaut rien, il n'en impose point, & même elle ne doit jamais se servir de son mousqueton lorsqu'elle est en bataille, soit qu'elle attaque ou qu'elle se retire. En cas de retraite, on détache seulement quelques petites troupes, qui se tiennent à quelque distance derriere les escadrons qui se retirent, & font feu de leur mousqueton & du pistolet ; mais l'escadron ne doit jamais se servir de ces armes à feu dans cette occasion : c'est pour cette raison qu'en France on fait mettre à la cavalerie le mousqueton en bandouliere, lorsque l'on veut charger.

Le combat de Saye, en Bohême (*a*), & plusieurs autres, en sont des exemples manifestes ; ainsi il faut, lorsque la premiere ligne de cavalerie est forcée de se retirer, qu'elle passe le plus en ordre qu'elle le pourra par les intervalles de la seconde ligne, que je mets, pour cette raison, égaux au front d'un escadron, & qu'elle aille se rallier derriere, le plus près qu'elle le pourra, pour remarcher promptement au secours de sa seconde ligne qui a pris sa place, & qui attaque l'ennemi. Ce mouvement ne pourroit pas s'exécuter, si les intervalles de la seconde ligne étoient plus petits que le front d'un escadron ; & il seroit encore bien moins praticable, si la premiere ligne étoit plaine, parce que dans sa retraite elle entraîneroit certainement la seconde ligne avec elle.

(*aa*) C'est toujours une très-mauvaise manœuvre, & des plus dangereuses, que de faire mettre un genouil en terre au soldat pour faire feu, ou pour laisser tirer les rangs de derriere ; & je ne sais pas pourquoi lorsque l'on exerce un Régiment, & que l'on lui fait faire feu, on fait toujours mettre genouil en terre au premier rang en marchant, comme en retraite, ou de pied ferme ; il faut habituer le soldat à tirer sur trois rangs debout : il est à craindre que le soldat ne se releve point, sur-tout si l'ennemi est près, & même qu'il ne mette ventre à terre en contrefaisant le mort. S'il est dangereux de faire mettre genouil en terre au soldat pour tirer, pourquoi l'exercer à cette manœuvre qu'il ne doit pas faire devant l'ennemi ? Ce mouvement peut être brillant à un exercice ; mais, je l'ai déjà dit, c'est pour la guerre que

---

(*a*) Ce qui fut en partie cause de la défaite des trois Régimens de cuirassiers de l'Empereur, c'est qu'ils firent feu sur les carabiniers & sur les dragons, tandis que ceux-ci les attaquerent le sabre à la main.

l'on doit exercer le ſoldat, & non pour une parade qui peut faire briller l'invention d'un Officier Major ; mais qui n'eſt d'aucune utilité, qui peut même être nuiſible & dangereuſe à la guerre.

(*bb*) En ſuivant le Texte de Montécuculi, il paroît que les ſix premiers rangs ſur leſquels il met les mouſquetaires, ne tirent que l'un après l'autre ; ainſi lorſque le premier rang a tiré, il met ſur le champ genouil en terre, pour recharger & laiſſer tirer le ſecond ; celui-ci fait la même manœuvre pour laiſſer tirer le troiſième, & ainſi des autres ; ou bien les cinq premiers rangs mettent genouil en terre pour laiſſer tirer le ſixième, le cinquième ſe releve pour tirer, le quatrième de même juſqu'au premier, & le feu recommence par le dernier rang ; de ſorte que les trois quarts & demi des mouſquetaires étoient à genouil lorſque le ſixième rang tiroit. Cette manœuvre eſt ridicule, très-dangereuſe & impraticable, parce que ſi l'ennemi marche décidément & avec vivacité ſur ce bataillon à genouil, il eſt perdu, & l'ennemi le trouve dans la poſition qu'il doit avoir pour demander quartier. En ſuppoſant cette manœuvre praticable, elle ne peut ſe hazarder que lorſque l'on eſt éloigné de l'ennemi, & qu'il ne peut charger la bayonnette au bout du fuſil.

Du tems de Montécuculi on ne connoiſſoit point la bayonnette à douille (*a*), ni même celles dont le manche ſe mettoit

(*a*) C'eſt ſous le regne de Louis XIV que les armes de l'infanterie furent changées. Avant ce tems l'infanterie étoit armée moitié avec des piques & moitié avec des mouſquets. En 1671 on créa un Régiment de fuſiliers ; c'eſt le même qui, aujourd'hui, porte le nom de Royal Artillerie ; on arma ce Régiment de fuſils & de bayonnettes qui ſe mettoient dans le canon ; mais comme on remarqua que le ſoldat ne pouvoit pas tirer ſant ôter la bayonnette de dedans le canon,

dans le canon ; les mousquetaires n'avoient que leurs mousquets pour toute arme offensive, & lorsqu'ils avoient tiré, ils ne pouvoient point résister aux piquiers, qui marchoient sur eux piques baissées. Il me semble qu'il étoit cependant facile de donner à ces bataillons armés de piques & de mousquets, une ordonnance plus forte sans changer les armes. En mettant trois rangs de mousquetaires en avant, & trois autres de piquiers derriere, ces trois premiers rangs auroient toujours pû faire feu, ce feu auroit éclairci les bataillons de piquiers ennemis, & à la distance de soixante pas, les trois rangs de piquiers auroient pris la place des mousquetaires, & présentant les piques, ils seroient tombés sur l'ennemi, déjà affoibli par le feu des mousquetaires.

Lorsque l'on met aujourd'hui les bataillons sur six rangs, ce n'est point pour faire feu, mais pour charger la bayonnette au bout du fusil ; si dans cet ordre on vouloit les faire tirer, il faudroit ne faire feu que des trois premiers rangs, ou faire mettre genouil en terre aux trois premiers pour faire tirer les trois derniers, ce qu'il faut éviter de près & de loin, parce que cette ordonnance sur six rangs n'est pas une disposition pour rester en place, mais agissante, qu'elle suppose l'ennemi près, & qu'on ne la forme que pour le charger vivement bayonnette au bout du fusil, & jamais pour faire feu.

Lorsqu'on est encore éloigné de l'ennemi, les bataillons sont rangés sur trois files de profondeur ; dans cet ordre, on peut faire tirer de pied ferme ou en marchant ; mais dans l'une

---

on imagina la douille, dont on se sert aujourd'hui. En 1703, Louis XIV donna une Ordonnance pour supprimer toutes les piques à l'infanterie, & elle fut toute armée avec des fusils & des bayonnettes à douille *.

* *Histoire de la Milice Franç. tom. 2. liv. xiij.*

& l'autre circonstances, le feu de peloton ne vaut rien : il est très-brillant à un exercice, dans une bataille il fait peu d'effet (a) ; d'ailleurs il y a des momens où il y a des parties du bataillon qui sont sans feu, & comme il faut que le soldat ne tire que par commandement, si l'officier ne commande pas assez promptement, ou qu'il commande trop vîte, les pelotons ne suivent plus l'ordre, deux tirent ensemble pendant qu'ils ne devroient tirer que l'un après l'autre, & quelquefois le bataillon reste sans feu.

C'est une question qui, depuis long-tems, occupe les Militaires, pour savoir quel est le feu le plus vif & le meilleur que peut faire un bataillon en bataille lorsqu'il marche à l'ennemi. Depuis l'invention des armes à feu (b) jusqu'à la guerre de 1741, toutes les Nations, & spécialement la Française, ont été à cet égard dans une espece de barbarie (c) ; on se servoit

---

(a) Quelques Colonels pour instruire leurs Régimens à bien tirer ont fait mettre des planches à cent cinquante pas des bataillons, ces haies de planches étoient à la hauteur d'un homme, on a fait tirer les bataillons par pelotons, par demi-division, par division ; il est certain que beaucoup de coups de fusil ont percé ces planches. De-là on a jugé que le feu de peloton étoit très-bon & très-meurtrier ; mais pendant la derniere guerre a-t-on fait la même remarque sur l'effet que ce feu a fait sur l'ennemi & sur l'effet que son feu a fait sur nous ? Il est bien aisé de toucher des planches ; mais peut-on croire que le soldat ait le même sang-froid, lorsque l'ennemi tire sur lui ? Je pense que certainement il ne tire pas aussi juste, & qu'il y a plus de balles qui portent en l'air qu'il n'y en a qui portent sur l'ennemi.

(b) C'est sous Philippe de Valois, l'an 1338, que l'on a commencé en France à se servir des armes à feu. Dans un compte rendu par Barthelemi du Drach, Trésorier des Guerres l'an 1338, il est dit dans un article : *à Henri de Faumechon, pour avoir poudres, & autres choses nécessaires aux canons qui étoient devant Puy-Guillaume.* Froissart, en parlant d'une course que les Français firent jusqu'aux portes du Quesnoy en 1340, dit que ceux de la ville déclinerent contre eux canons & bombarbes, qui jettoient grands quarreaux *.

* *Histoire de la Milice Franç. tom. 1. livre vj. chap. v.*

(c) A la bataille d'Étingen perdue en 1743, il fut expressément défendu au

rarement de feu, & presque toutes les actions se décidoient toujours à l'arme blanche, soit qu'on combattit en plaine ou dans un pays couvert. La valeur, l'agilité & l'impétuosité naturelle du Français, lui donnoient alors un avantage manifeste sur son ennemi, qui, avec la même valeur que lui, n'avoit pas les autres qualités nécessaires à ce genre de combat. Voilà la source de nos victoires & de nos prospérités, qui nous ont si long-tems aveuglés, & tenus dans une espece d'indifférence sur les progrès que faisoient les autres Nations dans l'art de se servir des armes à feu.

La Prusse, que l'on peut justement regarder comme la Grece moderne, a été le berceau de cet art; le grand Électeur en a jetté les premiers fondemens, & son arriere petit-fils l'a poussé à un degré de perfection que nous admirons: c'est donc l'ouvrage de deux siécles & de quatre Souverains. En puisant dans cette source, il est difficile de s'égarer; mais pour établir une opinion sur des principes solides, il faut entrer dans tous les détails que je crois nécessaires, pour faire connoître comment, par degrés, le feu s'est perfectionné, à l'imitation de la Prusse, chez les autres Puissances du Nord.

C'est le grand Électeur qui, le premier, dans les victoires qu'il remporta sur les Suédois & sur les Polonais, fit l'essai du feu réglé; jusques-là il y avoit eu peu d'ordre dans la maniere de tirer, les soldats sortoient de leur rang pour tirer, & les corps s'avançant ainsi désunis, il en résultoit qu'ils donnoient à l'ennemi, qui avoient assez de courage pour soutenir leur

---

Régiment des Gardes-Françaises de tirer, quoiqu'il essuyât des ennemis un feu terrible; c'est cette inaction qui lui fit perdre une si grande quantité de soldats & d'officiers.

feu, des avantages qui lui ont souvent procuré la victoire. Frédéric-Guillaume ordonna qu'à l'avenir ses bataillons seroient divisés par pelotons & par divisions, qui auroient chacun un chef pour les commander, & sans l'ordre duquel personne ne devoit tirer. Ces pelotons & ces divisions régloient entre eux le feu, de façon qu'il en partoit alternativement de chaque partie du bataillon, dont la moitié devoit avoir ses armes chargées, tandis que l'autre moitié étoit occupée à tirer. Il fallut pour cela habituer le soldat à charger promptement ses armes, on y parvint avec le tems; de sorte qu'à la premiere bataille d'Hochstedt donnée en 1703, où le Comte de Stirum fut battu par l'armée combinée de France & de Baviere, commandée par l'Électeur de Baviere & le Maréchal de Villars, l'infanterie Prussienne qui faisoit l'arriere-garde de l'armée battue, résista en plaine, par la supériorité de son feu, aux efforts de la cavalerie Françaife & Bavaroise, qui s'opiniâtroit à la poursuivre; mais il faut convenir que l'étonnement que causa l'ordre de ce feu, inconnu jusqu'alors, facilita beaucoup plus la retraite de l'armée vaincue, que l'effet du feu même : on ne fit attention qu'à l'ordre, & on ne voulut point s'appercevoir que l'effet n'y répondoit point. C'est ainsi que ce feu s'est soutenu jusqu'au moment de la guerre qui vient d'être terminée par le Traité de Paris : il a été successivement adopté par les Suédois, les Autrichiens, les Russes, & enfin par tous les Souverains de l'Empire, & par la France.

D'après l'expérience de la guerre de 1741, le Roi de Prusse, à la pénétration duquel rien n'échappe, jugea que les Nations qu'il auroit à combattre, parvenant à s'habituer à la fin à ce feu qui ne fait que du bruit & peu de mal, il se verroit

exposé

exposé au danger de perdre cette supériorité, imagina un feu qui, renfermé dans les régles du commandement, put avoir l'avantage du premier, mais avec un effet plus démontré (*a*). Il en fit l'essai dans la campagne de 1757, & l'a pratiqué avec succès dans tout le cours de cette guerre. Je vais en faire le détail, sans cependant l'adopter, parce qu'il a beaucoup d'inconvéniens.

Un bataillon en bataille sur trois files, partagé par pelotons & par divisions, chaque peloton & chaque division commandé par des officiers placés dans les rangs, s'avançant à l'ennemi, l'officier qui les commande ordonne de faire feu ; à cet ordre tous les officiers de serre-file commandent à la fois au second rang d'apprêter ses armes, ensuite chaque soldat couche en joue, vise & tire à volonté ; en retirant ses armes il fait un demi-tour à droite sur le talon gauche, & passe de la main droite, au soldat qui est au troisième rang derriere lui, le fusil qu'il vient de tirer, & ce soldat lui donne en même tems de la main gauche le sien qui est chargé ; celui-ci l'arme & le tire, pendant que le soldat du troisième rang charge, & ainsi de suite, jusqu'à ce que celui qui commande juge à propropos de faire cesser le feu ; alors il en donne le signal par un long roulement de caisse, auquel tous les soldats, même ceux qui auroient couché en joue, retirent leurs armes, mettent le chien en son repos, & portent le fusil sur l'épaule. Tout le tems que ce feu dure, le premier rang qui porte toujours ses armes, & qui ne tire jamais, conserve son alignement,

(*a*) En 1750 j'allai en Prusse, & le Roi me fit l'honneur de me mener avec lui aux différens camps que ce Prince fait assembler tous les ans. A un camp d'infanterie près de Kenisberg, je vis manœuvrer & tirer dix bataillons, ils faisoient encore le feu de pelotons.

& marche en avant, de même que ceux qui tirent & ceux qui chargent, enforte que les deux derniers rangs étant couverts par le premier, l'efpece de petit défordre néceffaire à ce genre de feu, ne s'apperçoit point, & n'a nul inconvénient relatif au défordre. Quoiqu'il n'y ait qu'un tiers du bataillon qui tire, ce feu n'en eft pas moins vif & meurtrier : ce n'eft pas la quantité de coups de fufil qui décide d'une affaire ; mais le plus ou moins de deftruction qu'ils font parmi les ennemis. C'eft d'ailleurs un feu que l'on peut faire en marchant, &, j'ofe dire, celui qui convient à la Nation Françaife, dont le caractere vif & pétulant ne peut pas fupporter l'inaction d'un feu de pied ferme ; il conferve avec cela l'avantage de la bayonnette, puifqu'un bataillon ainfi difpofé arrive en ordre fur celui qui lui eft oppofé, & qui, déjà ébranlé par le feu, ne peut foutenir la charge du premier rang, qui lui met la bourre dans le ventre en le frappant avec la bayonnette (*a*). On ne peut pas difconvenir que ce feu, qui réunit la vivacité & la jufteffe à l'avantage de la bayonnette, ne foit bon, & ne puiffe être adopté ; cependant il y a des objections très-fortes contre ce feu. 1°. Le foldat du troifième rang peut être tué ou bleffé dans le moment qu'il eft occupé à charger le fufil de celui du fecond rang ; il eft vrai qu'il eft remplacé par celui qui eft à fa

(*a*) Le 13 Juillet 1762, M. le Baron de Claufen, Colonel-commandant du Régiment des Deux-Ponts, à l'attaque des Anglais qui défendoient les abattis qui étoient à la tête du village de Filenkhaufen, fit faire au Régiment de Naffau, & à celui des Deux-Ponts, le feu à volonté des deux derniers rangs, le premier ne tirant jamais. Ce feu eut le plus grand fuccès, & il fut le maître de l'arrêter lorfqu'il le jugea à propos, avec des roulemens de caiffe ; mais ce feu n'eft bon qu'en marchant, & jamais lorfqu'il y a des obftacles qui empêchent de joindre l'ennemi, & encore plus lorfqu'il eft à couvert derriere des retranchemens ou des abattis.

gauche, mais plus il y en aura de tués, & moins le ſoldat du troiſième rang aura d'aſſurance, parce qu'il eſſuie les coups ſans avoir la ſatisfaction de les rendre, & les aîles ſe dégarniſſent. 2°. Comme le ſoldat du ſecond rang ne charge point ſon arme, il eſt à craindre qu'il n'y ait pas autant de confiance que s'il la chargeoit lui-même; d'ailleurs il peut arriver que le ſoldat du troiſième rang, aît peur ou qu'il ne charge mal ou point du tout le fuſil, & alors ce feu ne ſeroit pas auſſi vif qu'il doit l'être. 3o. L'amorce peut prendre & le coup ne point partir; le ſoldat du ſecond rang, dans le bruit des coups de fuſils, croit que ſon coup eſt parti, celui du troiſième rang le charge comme s'il étoit parti, l'amorce, & ſi à ce ſecond coup le fuſil part, il creve, & peut bleſſer celui qui le tire, & les deux ſoldats entre leſquels il met le canon de ſon fuſil; ainſi on ne peut ſe ſervir de ce feu que lorſque l'on eſt très-aſſuré de ſes ſoldats. Celui pour lequel je pencherois, & qui me paroît obvier à tous ces inconvéniens, en gardant cependant l'enſemble néceſſaire lorſque l'on marche à l'ennemi, c'eſt le feu de file.

La compagnie étant compoſée de vingt files, ſans compter les deux Caporaux & les deux Appointés, qui ſont ſur chacun des trois rangs, chacune de ces files a ſa dénomination par les aîles ſur le centre. L'officier de ſerre-file après l'avertiſſement du feu, fait faire haut les armes à toute la compagnie, & fait les commandemens ſuivans: premiere file, feu; deuxième file, feu, & ainſi de ſuite; le ſoldat après avoir tiré recharge ſes armes, revient à ſa poſition, c'eſt-à-dire, les armes hautes, & attend un nouveau commandement. A meſure que l'on approche de l'ennemi, on peut, pour rendre le feu plus vif, faire tirer deux files à la fois, & même doubler ſi on le juge

à propos. Par ce feu on peut marcher en ordre à l'ennemi, il part plus de feu, & le soldat peut ajuster son coup, ce qu'il ne peut pas, lorsqu'on le fait tirer par peloton.

M. le Maréchal de Saxe dit *qu'il est dangereux de tirer quand on a affaire à de l'infanterie dans des lieux où l'on peut l'aborder, parce qu'il faut s'arrêter pour tirer* *. Ce Général n'auroit pas donné ce précepte, qui me paroît faux dans tous ses points, s'il avoit fait réflexion qu'à une certaine distance, les troupes qui tirent peuvent tuer beaucoup de monde à celles qui ne tirent point, parce que n'ayant rien à craindre, elles ajustent mieux leurs coups; au lieu que si les troupes qui leur sont opposées tirent sur elles, ce feu de part & d'autre deviendra moins dangereux, parce que son effet ne sera pas aussi certain. Quant à ce qu'il dit, *qu'il faut s'arrêter pour tirer*, il est vrai que l'on a été long-tems dans l'ignorance de tirer en marchant; & l'on n'avoit encore sû imaginer que de faire avancer les pelotons l'un après l'autre dix pas en avant, faire mettre genouil en terre au premier rang, & tirer, pendant ce tems le bataillon marchoit toujours, & lorsqu'il étoit parvenu à la hauteur des pelotons qui avoient tiré, ceux qui devoient faire feu s'avançoient au pas redoublé dix pas en avant, le premier rang mettoit genouil en terre, & le peloton tiroit, ainsi de suite. Cette forme de feu mettoit bientôt le désordre dans les bataillons; & en supposant que l'ennemi eut marché en ordre au pas redoublé sur ces bataillons désunis, ils devoient être bientôt rompus & battus: mais aujourd'hui que l'on fait faire tirer une file de trois soldats sans que la premiere mette genouil en terre, & que l'on fait ce feu en marchant, il n'est pas nécessaire de s'arrêter pour tirer; mais à soixante pas il ne faut plus de feu, il faut employer l'arme blanche, & marcher décidément à l'ennemi bayonnettes baissées.

* *Rêveries, tom. I. chap. V.*

(*cc*) Les cinq ordres que donne Montécuculi pour ranger les mousquetaires & les piquiers, ne me paroissent pas tous également bons. Si on place les mousquetaires sur les aîles, & les piquiers dans le centre, cette partie du centre est sans feu, & les mousquetaires sans défense, s'ils sont attaqués par des piquiers ; si on en met la moitié à la tête, & le reste sur les deux aîles, ceux-ci ne seront point contenus ; si on les met tous à la tête sur trois rangs avec trois autres rangs de piquiers derriere, cette ordonnance est bonne, ainsi que je l'ai remarqué à l'observation précédente : mais si on met ces mousquetaires derriere les piquiers, comme il faut faire mettre genouil en terre aux piquiers pour laisser tirer les mousquetaires, cette disposition ne vaut rien, parce que pour bien combattre, il faut que les piquiers soient debout. Si on admettoit les demi-piques, ou pilons proposés par M. le Maréchal de Saxe *, je pense que l'on devroit suivre la disposition de ce Général, qui met ses bataillons sur quatre de profondeur ; comme ces pilons ont avec le fer quatorze pieds huit pouces de long, il met les deux premiers rangs armés de leur fusil avec la bayonnette de son invention, & les deux derniers présentent leurs pilons, dont la pointe est égale au fusil armé de sa bayonnette : ces quatre rangs hérissés à la même hauteur, donnent une force incroyable à cette disposition. Mais comme toute l'infanterie des Puissances de l'Europe est armée de fusils & d'une bayonnette à douille, que cette arme est excellente, quoique l'on puisse la rendre encore meilleure, cette disposition pourroit avoir lieu, en supposant la moitié de l'infanterie armée de pilons.

* *Rêveries, tom. 1.*

Les ordres de Montécuculi sont défectueux, parce que lorsque les circonstances obligent de faire feu, il ne part que des

aîles ou du centre du bataillon, & qu'il faut qu'il parte de tout le front. Son autre ordre de mêler un mousquetaire & un piquier n'est pas meilleur, parce que le feu qui sort de ce bataillon n'est pas assez fourni, & que lorsque les bataillons joignent l'ennemi, ils n'ont que la moitié de leurs forces, qui consistent alors dans les piquiers. Cet ordre feroit meilleur si les mousquetaires avoient des bayonnettes à douille, parce qu'ils acheveroient avec cette arme la défaite de l'ennemi que les piquiers auroient commencée; mais en supposant qu'il y eut dans l'infanterie des piquiers & des mousquetaires qui eussent des bayonnettes, la disposition de M. le Maréchal de Saxe feroit la meilleure, parce que le feu feroit plus vif, & qu'en approchant de l'ennemi, celui-ci trouveroit un front hérissé & impénétrable.

(*dd*) Il y a long-tems que l'on cherche la véritable & juste proportion que doit avoir un escadron. M. le Maréchal de Saxe dans ses Rêveries *, dit que les Régimens de cavalerie & de dragons devroient être composés de quatre centuries, chaque centurie de cent trente hommes, ce qui formeroit quatre escadrons. Pour adapter ce systême à la composition actuelle des Régimens de cavalerie, il faudroit que deux compagnies formassent l'escadron, & qu'elles fussent chacune de soixante & cinq hommes. L'opinion de plusieurs autres est de mettre les escadrons de cent soixante, chaque compagnie de quarante cavaliers, & que quatre compagnies forment l'escadron: d'autres de cent cinquante, & que deux compagnies de soixante & quinze cavaliers fassent l'escadron; & enfin d'autres de cent, formé par deux compagnies de cinquante. Il est nécessaire de peser les raisons de chacun, de les examiner avec soin, & de décider sur cet examen, quelle est la juste proportion que doit avoir un escadron à la guerre.

* *Tom. I. liv. I. chap. iij. art. iv.*

L'opinion de M. le Maréchal de Saxe pour la force de l'escadron est fondée, sans doute, sur la formation de sa légion; mais quelles que soient les raisons qu'il puisse avoir, celle de pouvoir diviser un escadron par divisions, subdivisions & sections pairs, sera toujours la premiere: or son premier rang est de quarante cavaliers, son second de trente-neuf, & son troisième pareil au premier. Quarante hommes de front peuvent faire deux divisions, de vingt chacune de front, une division deux subdivisions, de dix chacune de front; mais une subdivision ne peut faire que deux sections impairs: d'ailleurs il est absolument nécessaire de défalquer les chevaux estropiés, les cavaliers malades, ceux détachés aux équipages, & ceux qui pendant le cours de la campagne ont pû être tués; j'évalue la diminution qu'il faut faire par escadron, de seize à vingt, mettons-la à seize, l'escadron de M. le Maréchal de Saxe ne sera plus, non compris les officiciers, que de cent quatorze cavaliers; comme il le met sur trois rangs, il n'aura plus que trente-huit cavaliers de front sur chaque rang, les divisions seront alors de dix-neuf, les subdivisions ne pourront plus se faire, ni les sections non plus; ainsi cet escadron n'est plus dans la proportion qu'il doit avoir, même étant complet. En supposant que cet escadron eut à combattre un autre escadron de cent cinquante cavaliers, comme il faut faire dans celui-ci la même diminution que j'ai faite dans l'autre, cet escadron sera alors de cent trente-quatre cavaliers; s'il se met sur trois rangs, il aura quarante-huit cavaliers aux deux premiers rangs, & trente-huit au troisième: il débordera l'escadron de M. le Maréchal de Saxe, en le supposant complet, de quatre cavaliers sur sa droite, & de quatre sur sa gauche; s'il n'est pas complet, il ne peut pas se mesurer avec cet esca-

dron, malgré la réduction de ſeize cavaliers ; vingt cavaliers de plus ou de moins dans un eſcadron, mettent une très-grande différence dans la force & dans le choc de l'attaque. Il y a cependant un moyen pour que l'eſcadron de M. le Maréchal de Saxe, ſans être auſſi fort que celui de l'ennemi, puiſſe ſe battre contre lui avec un avantage égal ; c'eſt en le mettant ſur deux rangs de quarante-huit de front, & en formant deux petites troupes de neuf cavaliers chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi en même tems qu'il le ſera de front ; mais ſi l'ennemi fait la même diſpoſition, la partie n'eſt plus égale pour celui-ci, parce que l'ennemi a deux petites troupes de dix-neuf cavaliers, & que les deux qu'elles ont à combattre ne ſont que de neuf ; il y a bien égalité de force dans les deux eſcadrons, relativement au front & aux deux rangs qui ſont égaux, mais il n'y en peut avoir de petites troupes à petites troupes : ainſi la ſupériorité de l'eſcadron de cent trente-quatre eſt manifeſte ſur celui de cent quatorze, ou entre un eſcadron de cent cinquante & un de cent trente, tel que le propoſe M. le Maréchal de Saxe.

Ceux qui veulent que les eſcadrons ſoient de cent ſoixante chevaux, font le calcul que j'ai fait plus haut, & réduiſent les eſcadrons le jour d'une bataille, à cent quarante-quatre. Voilà la véritable force que doit avoir un eſcadron, parce que trois fois quarante-huit font cent quarante-quatre, & que ce front peut ſe diviſer par vingt-quatre, douze & ſix. Si au lieu de le mettre ſur trois rangs, on ne le met que ſur deux, le front des deux rangs doit être toujours le même ; mais du troiſième rang on en forme deux petites troupes de vingt-quatre cavaliers chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi ; ou ſi l'on juge que des troupes de douze cavaliers ſuffiſent, les vingt-quatre

quatre cavaliers reſtans ſe mettent en troiſième ligne pour remplacer ceux des deux rangs qui peuvent être tués, ou mis hors de combat.

Ceux qui ſont de l'opinion que l'eſcadron doit être de cent cinquante, font le même calcul de déduction que les premiers; mais ils ne font pas celui des diviſions, ſubdiviſions & ſections pairs; ou s'ils le font, ils ne mettent leur eſcadron que ſur deux rangs de quarante-huit cavaliers de front, & forment deux troupes des trente-huit reſtans, pour attaquer les flancs, ou bien ils ne forment ces petites troupes que de douze cavaliers chacune, & en réſervent quatorze pour remplacer ceux des deux rangs qui peuvent être tués, ou dont les chevaux l'auroient été.

Quant à ceux qui ne les veulent que de cent, cette opinion n'eſt pas ſoutenable, & elle n'eſt fondée ſur aucun principe de guerre: le calcul doit être le même quant aux abſens, malades, & dont les chevaux ſont eſtropiés. Moins la troupe eſt forte, plus ce qui y manque paroît conſidérable, & en augmente la foibleſſe. Je ſuppoſe que cet eſcadron ſoit complet le jour d'une bataille, on ne peut le mettre que ſur deux rangs de quarante-huit hommes chacun de front, il reſtera quatre cavaliers qui deviendront abſolument inutiles. Dans cette ſuppoſition il peut en attaquer un de cent quarante-quatre ſur trois rangs, & même il peut le battre, parce que le troiſième rang ne donne aucune force à l'impulſion, qui n'exiſte que dans la vivacité avec laquelle le premier rang marche à l'ennemi & l'attaque: il eſt vrai qu'il tient en reſpect les deux premiers rangs, & les aide à marcher mieux devant eux & ſans flottement; mais ſi l'eſcadron ſur deux rangs marche auſſi-bien, l'avantage eſt égal, & ce n'eſt que la vivacité avec laquelle ces eſcadrons marcheront l'un ſur l'autre, qui décidera de la victoire. Si cependant l'eſcadron de

cent quarante-quatre chevaux ne se met que sur deux rangs, & s'il forme du troisième deux troupes de vingt-quatre chacun, pour attaquer les flancs de l'escadron ennemi, le désavantage est manifeste pour celui-ci, parce qu'il est non-seulement attaqué de front par une force égale à la sienne, mais il l'est encore sur ses deux flancs par des forces majeures.

Il y a deux observations à faire pour décider la force dont les escadrons doivent être à la guerre : ou l'on veut toujours combattre sur trois rangs, ou l'on ne veut combattre que sur deux, & se ménager les moyens d'avoir deux petites troupes, pour l'usage que j'ai dit plus haut. Dans la premiere supposition, il faut que l'escadron soit de cent soixante cavaliers, pour en avoir toujours quarante-huit de front le jour d'une bataille : dans la seconde, il faut qu'il soit de cent quarante-six en comptant les deux trompettes, parce qu'en diminuant seize cavaliers pour les malades, ou ceux dont les chevaux sont estropiés, ou pour la garde des équipages, il en restera cent trente. Les deux rangs du front de l'escadron doivent être dans tous les cas, de quarante-huit cavaliers, les deux trompettes se placent derriere le Capitaine commandant l'escadron, en troisième file, & on forme deux troupes des trente-deux cavaliers qui restent, de seize hommes chacune, pour attaquer les flancs de l'ennemi.

La cavalerie ne peut bien manœuvrer, qu'autant que ses divisions, ses subdivisions & ses sections seront pairs. Le nombre de quarante-huit est le plus juste & le plus aisé à diviser ; d'ailleurs ce front est suffisant pour un escadron, qui, s'il étoit plus étendu, pourroit flotter plus facilement. Quant aux officiers, ils doivent être dans le rang en tout tems, même dans les tems d'exercice, & bien plus essentiellement le jour d'une bataille.

Je suppose un escadron de cent quarante-six cavaliers, en

comptant les deux trompettes, formé de deux compagnies telles que je les ai décrites plus haut. Le Capitaine le plus ancien, & qui commande l'efcadron, doit fe mettre au centre de l'efcadron, à la gauche de fa propre compagnie qui doit former la premiere divifion de l'efcadron ; le fecond Capitaine, fur l'aîle gauche du premier rang de fa compagnie, qui doit former la feconde divifion ; le premier Lieutenant, fur l'aîle droite de la premiere divifion, au premier rang ; le fecond Lieutenant au centre, à la droite de la feconde divifion, & à la gauche du Capitaine-commandant ; le premier fous-Lieutenant en ferre-file, derriere la droite de la premiere divifion ; le fecond fous-Lieutenant, de même, à la gauche de la feconde divifion ; les deux premiers Maréchaux des Logis, derriere les Capitaines ; les deux feconds, derriere les Lieutenans ; les deux Fourriers en ferre-file, l'un à la gauche de la premiere divifion, l'autre à la droite de la feconde divifion ; les deux trompettes dans le centre du troifième rang, derriere le Capitaine-commandant. Voyez la Planche 42, tom. 3.

En fuppofant que l'efcadron foit fur deux rangs, & qu'il y ait derriere deux petites troupes pour attaquer les flancs de l'ennemi, le Capitaine-commandant fe met toujours au centre, le fecond Capitaine fur l'aîle gauche du premier rang, le premier Lieutenant fur l'aîle droite, le premier fous-Lieutenant à la gauche du Capitaine-commandant, au centre de l'efcadron ; les deux premiers Maréchaux des Logis fur les deux aîles, derriere le fecond Capitaine, & le premier Lieutenant, les deux Fourriers derriere l'efcadron, les deux trompettes au centre en ferre-files, alignés fur les deux Fourriers ; le fecond Lieutenant, commandant la petite troupe de la droite, ayant les deux flancs de fa troupe couverts par quatre Carabiniers, le fecond fous-

Lieutenant, commandant la petite troupe de la gauche, composée de même que celle de la droite: voilà, je pense, la place des officiers en tout tems, & sur-tout lorsqu'il faut combattre. Si cet escadron a deux étendards, qu'il soit sur trois rangs ou sur deux, n'importe, le premier étendard se place à la huitième file du second rang de l'aîle droite, & le second de même, en partant du centre de l'escadron sur la gauche : il faut avoir attention que chacun de ces étendards ayent devant eux un Brigadier, & deux Carabiniers à leurs côtés. Voyez la Planche 43, tom. 3.

(*ee*) Montécuculi veut, sans doute, entendre une armée postée, & qui est attaquée dans cette position; car si rien ne l'empêche de marcher à l'ennemi, il me semble que ces mousquetaires montés sur des chevaux & sur des charrettes, doivent, non-seulement embarrasser les secours que la seconde ligne doit donner à la premiere, mais encore empêcher la retraite de la premiere ligne, si elle y étoit forcée: d'ailleurs leur utilité n'est pas bien démontrée, & elle le deviendroit bien moins, si les circonstances obligeoient l'armée de marcher en avant. Quant aux éminences qu'offre le terrein, comme elles ne peuvent plus servir lorsque l'armée s'avance, leur utilité me paroît médiocre & de peu de durée; on peut bien s'en servir pour le moment, mais c'est du canon qu'il faut y placer, & non des mousquetaires.

La disposition que fait ce Général avec des soldats armés de rondaches ou boucliers, & des mousquetaires derriere eux avec des piquiers derriere ces mousquetaires, & d'autres mousquetaires sur les flancs des piquiers pour leur servir de manches, est relative aux armes en usage de son tems; mais elle seroit mauvaise aujourd'hui, quand même il y auroit une partie de l'infanterie armée de piques, parce que le feu est devenu la princi-

pale force des armées, qu'il faut par conséquent en oppoſer un auſſi vif & auſſi continuel, & que la partie où ſeroient les piquiers ne pourroit pas avec un ſeul rang de mouſquetaires devant eux, faire un feu aſſez conſidérable ni égal à celui de l'ennemi, qui auroit fait une autre diſpoſition plus relative au feu.

(*ff*) C'eſt une partie bien eſſentielle à la guerre que d'aſſurer ſes flancs. On les aſſure par des bois, des marais, des rivieres, des villages, des ravins, des montagnes, & par des retranchemens, lorſque le terrein n'offre aucun de ces appuis. Si ce ſont des bois, on les garnit de troupes, & on fait en avant des abattis ; ſi ce ſont des marais, ou des rivieres, ou des ravins, on éleve des épaulemens, derriere leſquels on place des troupes & du canon pour en défendre le paſſage, & éloigner les partis ennemis qui tenteroient d'inquiéter les flancs de la bataille ; ſi ce ſont des villages, on les retranche, & l'on y met des troupes & du canon ; ſi ce ſont des montagnes, on fait occuper les hauteurs, on retranche les gorges, on barre les chemins qui y conduiſent, en laiſſant cependant des iſſues pour les détachemens que l'on envoye dans l'intérieur de ces montagnes, avec l'attention de bien faire garder ces iſſues, pour recevoir ces détachemens en cas qu'ils ſoient repouſſés : enfin ſi l'on n'a aucun de ces avantages, on éleve plus ou moins de redoutes que l'on garnit de troupes, on met du canon entre ces redoutes, & l'on campe de l'infanterie à portée de ſoutenir les troupes qui les défendent.

Ces poſitions ſont très-bonnes quand on eſt dans le deſſein d'attendre l'ennemi, ou que l'offenſive n'eſt point décidée ; mais quand on veut marcher en avant, & attaquer l'ennemi, ces diſpoſitions & ces précautions ſont ſuperflues, parce que, à moins que ce ne ſoit une riviere ou une chaîne de montagnes auxquelles les flancs ſoient appuyés, on perd bientôt tout autre

appui, pour peu que l'on marche en avant ; cependant il ne faut jamais négliger de couvrir les flancs d'une armée lorſqu'elle marche, dans ſon camp, & lorſqu'elle eſt prête à combattre, quand même l'offenſive ſeroit décidée. Dans les marches, c'eſt avec des troupes ; dans les camps, c'eſt, ſuivant les circonſtances, ou avec des troupes, ou avec des appuis naturels, ou avec des retranchemens ; lorſque c'eſt pour combattre, j'opinerai toujours pour que l'on faſſe quelques retranchemens ſur les flancs, quelque ſupériorité que l'on ait ſur l'ennemi, la ſituation des lieux, la poſition de l'ennemi, doivent indiquer l'eſpece de retranchement que l'on fera : mais je penſe que des redoutes ſont ce qu'il y a de meilleur, parce qu'elles ſont propres à tout terrein.

Je ſuis très-étonné que Montécuculi diſe que *lorſque les aîles de la cavalerie ont été rompues, l'infanterie eſt aiſément enveloppée, & qu'elle n'a plus ni les moyens, ni le cœur de ſe défendre.* Les aîles de la cavalerie rompues ſuppoſent que toute la cavalerie ne l'eſt pas, ainſi l'infanterie a donc encore ſes flancs couverts ; s'il eut dit, lorſque la cavalerie eſt battue l'infanterie eſt aiſément enveloppée, il auroit été plus intelligible ſans être plus conſéquent, parce que lorſque la cavalerie eſt battue, la ſeconde ligne d'infanterie eſt faite pour empêcher l'ennemi d'attaquer la premiere ligne par ſes flancs & parderriere : d'ailleurs une ligne d'infanterie en doublant ſes files, raccourcit ſon front, à la vérité ; mais étant ſur ſix de profondeur, elle peut faire face devant & derriere, & il n'y a que ſes flancs qui ſont foibles, c'eſt pour cela que cette diſpoſition a un très-grand inconvénient. Comme ce n'eſt pas-là le moment de marcher à l'ennemi bayonnette au bout du fuſil, parce qu'alors on a à craindre ſon infanterie & ſa cavalerie, il ne faut pas doubler les files, mais faire avancer trois ou quatre bataillons des aîles de

la feconde ligne, les mettre en colonne, & appuyer leur tête à la premiere ligne. Cette colonne par un à droite ou un à gauche, felon la cavalerie qui aura été battue, fi c'eft l'aîle droite ou l'aîle gauche, fe trouvera former un équerre avec l'infanterie de la premiere ligne, & empêchera, non-feulement l'ennemi de la tourner & de la prendre parderriere ; mais elle fera encore d'un très-grand fecours à la cavalerie battue, parce que par fon feu elle rallentira la pourfuite de l'ennemi, donnera le tems à cette cavalerie de fe retirer plus en ordre par les intervalles de la feconde ligne qui marche à l'ennemi, & de fe rallier enfuite pour remarcher en avant, & donnera plus de force à la charge de la feconde ligne. Si cette feconde ligne de cavalerie eft battue, il faut alors que toute la feconde ligne d'infanterie fe forme en colonne par bataillon, pour n'avoir rien à craindre de la cavalerie ennemie, & que la premiere ligne double fes files, & marche avec vivacité bayonnettes baiffées fur l'infanterie ennemie ; c'eft un moment décifif, il eft important de le faifir, fi l'on ne veut pas perdre la bataille : c'eft, je penfe, la difpofition la plus jufte qu'on puiffe faire pour battre l'infanterie ennemie, & pour n'avoir rien à craindre de fa cavalerie victorieufe. Si l'on réuffit à battre fon infanterie, quoique la cavalerie ait été pliée & battue, comme la cavalerie ennemie ne peut trouver aucun jour pour attaquer l'infanterie, dont la premiere ligne eft protégée par la feconde en colonne par bataillon, & que cette difpofition en colonne eft formidable pour de la cavalerie, fur-tout lorfqu'il y a plufieurs colonnes qui marchent à même hauteur & qui fe protegent mutuellement, la cavalerie ennemie n'eft point à craindre, & elle fera forcée de venir au fecours de fon infanterie attaquée par un ordre profond, & prife en flanc par les bataillons des aîles de la feconde ligne, formés en colonne.

Il falloit que l'infanterie de ce tems-là fut bien mauvaise, ou bien mal disciplinée, ou qu'il y eut un vice dans la façon de l'armer, pour mettre ainsi bas les armes & demander quartier. Et à quoi lui servoient ces six rangs de piques, que Montécuculi dit avec raison être si formidables, sur-tout contre de la cavalerie? Il me semble que présentant trois rangs de piques à cette cavalerie, ils devoient suffire pour l'arrêter, & pour donner le tems à la seconde ligne de marcher à son secours; mais ce n'étoient pas les piquiers qui couroient le plus grand danger, c'étoient les mousquetaires, qui n'avoient d'autres armes que leurs mousquets; ceux-là devoient être bientôt rompus & culbutés par la cavalerie. Si ces mousquetaires avoient eu des bayonnettes, leur défaite auroit été plus difficile, & ils ne se seroient pas rendus, comme le fait entendre Montécuculi. Après la bataille de Ramillies, le Régiment d'Alsace, de quatre bataillons, fut entouré dans sa retraite par la cavalerie ennemie; ce Régiment se forma en bataillon quarré, & continua sa marche sans pouvoir être entamé. Sommé plusieurs fois de se rendre, & interrogé où il vouloit aller, il répondit à Tirlemont, distant de trois lieues du champ de bataille. Ce Régiment conserva si bien l'ordre de sa disposition, & marqua tant de résolution & de fermeté, qu'il arriva à Tirlemont, ainsi qu'il l'avoit dit; mais abandonné de toute l'armée, qui avoit été mise en déroute, il fut obligé de capituler. Ce Régiment n'avoit cependant point ces piques si redoutables, il n'avoit que des fusils & des bayonnettes, beaucoup d'ordre & d'ensemble, de braves soldats, & des officiers intelligens pour les conduire. Tant il est vrai que l'infanterie aguerrie & bien menée, qui ne s'épouvantera point de cette masse de chevaux qui la menace de l'écraser, & qui ne tirera qu'à trente pas, mais avec ordre & de sang-froid, résistera

résistera toujours à la cavalerie la plus déterminée, pourvu qu'elle garde ses rangs, qu'elle ménage son feu, qu'elle ne tire qu'à propos & à coup sûr, & qu'elle écoute le commandement.

C'est, sans doute, un très-grand malheur lorsque la cavalerie est battue; mais il y a de la ressource, & tout n'est pas perdu. La bataille de Molvitz, gagnée par le Roi de Prusse en 1741 sur les Autrichiens, est un exemple bien frappant que de l'infanterie bien disciplinée & bien conduite peut seule rétablir une affaire, & la gagner (*a*).

(*gg*) La disposition de ce bataillon est positivement celle du bataillon quarré; elle a contre elle d'être foible aux quatre angles, de ne pouvoir pas marcher facilement, de n'être pas propre à tout terrein, & de pouvoir être rompue sans ressource si l'ennemi parvient à pénétrer par un des angles. On a si bien reconnu le défaut de cette disposition, qu'on l'a abandonné, & qu'on y a substitué la colonne, qui, à tous égards, est meilleure, forte dans toutes ses parties, propre à tout terrein, & qui peut

---

(*a*) Le 10 Avril 1741, les deux armées se rencontrerent dans la plaine de Molvitz. On combattit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'opiniâtreté; la cavalerie Autrichienne fit sur-tout des prodiges de valeur, & elle rompit & mit en fuite celle du Roi de Prusse; elle prit ensuite en flanc la 1ere. ligne de l'infanterie Prussienne, les bagages furent enlevés, & l'on crut la bataille perdue. Frédéric paroissoit dans les endroits les plus dangereux, ralliant ses troupes, les rappellant au combat; mais il avoit beau leur crier: *Mes enfans, sauvez l'honneur de la Prusse, & la vie de votre Roi*, le désordre étoit tel, que ceux qui étoient autour de lui, craignant pour ses jours, ou qu'il ne fut pris, l'entrainerent loin du champ de bataille: c'est alors que le Maréchal de Schuerin vint à bout de rétablir le combat, à la faveur de cette discipline admirable à laquelle les troupes Prussiennes étoient accoutumées; il remporta la victoire avec la seconde ligne de l'armée, & força les Autrichiens à céder un champ de bataille que leur valeur auroit dû leur mériter, mais que celle des Prussiens, jointe à leur discipline, leur arracha en très-peu de tems.

marcher facilement ſans ſe rompre, avantages que n'a pas le bataillon quarré.

La façon de former une colonne eſt ſimple, lorſque l'on ne voudra pas y mettre du merveilleux; celle qui fut ordonnée en 1754 tient de ce merveilleux, & elle a été reconnue mauvaiſe par les meilleurs Militaires: il faut beaucoup de tems pour former cette colonne; pendant qu'elle ſe forme, elle laiſſe trop de jour à l'ennemi pour l'attaquer avec avantage; ainſi un bataillon ne peut ſe mettre en colonne que très-éloigné de l'ennemi. Le même inconvénient ſubſiſte lorſque l'on veut remettre cette colonne en bataille. Pour qu'une manœuvre ſoit bonne, il faut qu'elle puiſſe ſe faire de près comme de loin ſans danger: la maniere la plus ſimple eſt de la former par le centre; mais comme j'ai dit plus haut qu'une colonne ne devoit pas paſſer ſeize files de profondeur, parce que celles qui ſeroient pardelà n'ajoutent à ſa force ni à ſon impulſion, & qu'elles donnent même à la maſſe plus de difficulté pour marcher, je vais, en ſuivant mes principes, donner le moyen ſimple pour former deux colonnes d'un bataillon, chaque colonne du front d'une compagnie ſur douze de profondeur. Ce nombre ſuffit pour donner à la colonne toute la ſolidité poſſible; & quoique j'aye avancé qu'elle devoit être de ſeize files, j'ajoute qu'elle ne doit point paſſer ce nombre, mais que ſur douze files elle eſt ſuffiſante, & qu'elle a aſſez de profondeur pour, par l'impulſion de ſon mouvement, avoir la peſanteur & la force néceſſaires pour enfoncer tout bataillon qui ſe trouvera devant elle ſur un moindre nombre de files.

Je ſuppoſe un bataillon de 706 hommes, en comptant la compagnie de grenadiers & celle de chaſſeurs. Il eſt d'uſage de mettre les grenadiers pour couvrir le flanc droit; & au lieu du

piquet que je retranche (*a*), j'y ſubſtitue une compagnie de chaſſeurs, que je place ſur le flanc gauche. Cette compagnie de chaſſeurs n'eſt point tirée des compagnies comme l'eſt le piquet, elle eſt une dixième compagnie à l'inſtar de celle des grenadiers; c'eſt le bataillon en général qui la recrute, comme aujourd'hui ſe complettent les grenadiers, & c'eſt de cette compagnie que l'on doit tirer les grenadiers. Comme je ſuppoſe un bataillon de recrue, les compagnies de fuſiliers n'auront aucune peine à fournir les chaſſeurs, & les chaſſeurs de même fourniront facilement aux grenadiers : cette compagnie de chaſſeurs eſt un creuſet de plus, où l'homme qui ambitionne de devenir grenadier, s'épure. La compagnie de grenadiers & celle de chaſſeurs ſont chacune de quarante-neuf hommes, en comptant le tambour. En ſéparant ces deux compagnies du bataillon, il reſtera 608 fuſiliers qu'il eſt queſtion de former ſur deux colonnes, les grenadiers couvrant le flanc droit de la colonne de la droite, & les chaſſeurs, le flanc gauche de la colonne de la gauche.

Je ſuppoſe ce bataillon ſur trois rangs, tel qu'il eſt d'uſage de ranger aujourd'hui un bataillon lorſque l'on veut qu'il faſſe feu. Tout le bataillon au premier commandement marche dix pas en avant; les deux compagnies des flancs, celle de grenadiers & celle

(*a*) En retranchant les piquets qui couvrent aujourd'hui le flanc gauche des bataillons, je ne prétends pas pour cela que l'on ne tire jamais de ſoldats dans les compagnies pour occuper des poſtes, pour des gardes, ou pour des détachemens. Il ſeroit contre tout principe de faire marcher toute une compagnie, ſi le poſte, la garde, ou le détachement recevoient un échec, ou étoient battus, pris ou tués, ce ſeroit une compagnie de perdue. Il faut que la perte tombe ſur toutes les compagnies, elle en paroîtra moins conſidérable, parce que plus elle ſera diviſée, & moins elle ſera ſenſible.

de chaſſeurs marchent toujours, mais lentement; les trois compagnies de la droite après les dix pas faits, font un à droite par homme, & marchent au pas redoublé : dès que la premiere des trois qui ont faits leur mouvement à droite par homme eſt ſur l'emplacement qu'occupoit celle qui marche avec les grenadiers, elle fait à gauche par homme, & va joindre au pas redoublé la premiere compagnie; les deux qui ſuivent en font autant, & la colonne de la droite eſt formée. Le même mouvement ſe fait en même tems pour former la colonne de la gauche; mais au lieu de ſe faire par la droite, il ſe fait par la gauche, & dans moins de deux minutes les deux colonnes ſont formées de 24 de front ſur douze files de profondeur. Voyez la Planche 36, tome 3.

En ſuppoſant que l'on voulut donner des manches à ces deux colonnes, le bataillon fait toujours le même mouvement en avant que j'ai dit ci-deſſus; mais les grenadiers, la premiere & la ſeconde compagnie de la droite, les chaſſeurs, la premiere & la ſeconde compagnie de la gauche marchent toujours, mais lentement. Des quatre compagnies qui reſtent, les deux de la droite font un à droite par homme, les deux de la gauche, à gauche par homme; & lorſqu'elles ſe trouvent ſur le terrein qu'occupoient les deux compagnies des aîles, elles ſe remettent, celle de la droite par un à gauche, & celle de la gauche par un à droite, & elles marchent au pas redoublé pour former les deux colonnes, qui ſe trouvent ſur neuf de profondeur & vingt-quatre de front, celle de la droite ayant les grenadiers pour appuyer ſa droite, & une compagnie de fuſiliers pour couvrir ſon flanc gauche, celle de la gauche ayant la compagnie de chaſſeurs ſur ſon flanc gauche, & une compagnie de fuſiliers ſur ſon flanc droit. Ce mouvement eſt auſſi promptement fait que le

premier, & cette diſpoſition réunit le feu à la force de la colonne, qui, quoiqu'elle ne ſoit que ſur neuf files de profondeur, a cependant toute la ſolidité qu'il lui faut pour enfoncer des bataillons qui ne ſeroient que ſur trois ou quatre de profondeur. Voyez la Planch. 37, tom. 3.

Si l'on trouve que les colonnes ſoient trop éloignées l'une de l'autre, que l'on veuille que les deux manches du centre ſe joignent, & qu'elles appuyent cependant leur flanc oppoſé aux deux colonnes, le même mouvement ſe fait en avant par-tout le bataillon; mais au lieu que les deux compagnies de l'aîle droite & les deux de l'aîle gauche marchent toujours en avant dans la diſpoſition précédente, ce ſont, dans celle-ci, les quatre compagnies du centre qui marchent, mais lentement; les deux compagnies de la droite par un à gauche par homme, marchent; & lorſqu'elles ſe trouvent ſur l'emplacement qu'occupoit la troiſième compagnie de la droite, elles font un à droite par homme, & marchent au pas redoublé joindre la compagnie qui marche devant elles, & qui doit faire la tête de la colonne de la droite. Le même mouvement ſe fait à la gauche, à l'exception que les deux compagnies de l'aîle gauche font à droite par homme, & enſuite à gauche pour former la colonne de la gauche. La compagnie de grenadiers & celle de chaſſeurs, par le pas oblique, l'une par ſa gauche & l'autre par ſa droite, vont joindre les deux compagnies qui tiennent la tête des colonnes; cette diſpoſition eſt plus rapprochée, me paroît plus ſolide, & même meilleure; mais c'eſt l'étendue du terrein que l'on veut occuper qui doit décider de l'une ou de l'autre diſpoſition. Voyez la Planch. 38, tom. 3.

En ſuppoſant que l'on voulut faire la diſpoſition ci-deſſus; mais au lieu de former les deux colonnes par le centre, de faire

des deux compagnies des flancs la tête des deux colonnes, le même mouvement en avant de tout le bataillon se doit toujours faire. La compagnie de la droite marche trente pas en avant, celle qui est à sa gauche, vingt pas; alors par le pas oblique par la gauche, elle va se placer sur l'alignement de la troisième compagnie, qui, lorsque les deux compagnies sont sur leur terrein donné, va les joindre pour former la colonne de la droite; les deux compagnies du centre marchent en même tems en avant, & vont remplir l'espace qui sépare les deux colonnes. Le même mouvement se fait en même tems pour former la colonne de la gauche, excepté que ce mouvement se fait par la droite; la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs ne quittent jamais les deux compagnies des aîles, & couvrent toujours, l'une le flanc droit de la colonne de la droite, l'autre le flanc gauche de la colonne de la gauche. Cette manœuvre n'est pas plus longue que la précédente; elle est bonne, dans la supposition qu'on veuille faire la tête des colonnes, des aîles. Voyez la Planch. 39, tom. 3.

Si au lieu de former deux colonnes du bataillon on n'en veut former qu'une, le même mouvement en avant se fait par-tout le bataillon. Les deux compagnies du centre marchent toujours, mais lentement; les trois compagnies de la droite font à gauche par homme, celles de la gauche, à droite par homme, & marchent en avant d'elles; lorsqu'elles se trouvent sur l'emplacement qu'occupoient les deux compagnies du centre, celles de la droite font à droite, celles de la gauche à gauche, & vont au pas redoublé joindre les deux compagnies qui forment la tête de la colonne, qui se trouve alors de quarante-huit hommes de front. Pendant ce mouvement, la compagnie de grenadiers & celle des chasseurs par le pas oblique, l'une par sa

gauche, & l'autre par sa droite, marchent pour couvrir les flancs de la colonne, alignées sur les deux premieres compagnies. Cette disposition est formidable, parce que cette colonne a beaucoup d'étendue, étant sur quarante-huit de front & sur douze files ; mais il faut être en mesure d'attaquer l'ennemi bayonnette au bout du fusil, parce que par cet ordre il n'est pas question de faire feu, & qu'il faut éviter d'en essuyer de la part de l'ennemi, & sur-tout du canon. Voyez la Planch. 40, tom. 3.

Si l'on veut donner des manches à cette colonne, le bataillon doit toujours faire le même mouvement en avant, que ci-dessus ; c'est-à-dire, qu'il doit marcher dix pas en avant, les deux compagnies du centre marchent toujours, mais lentement; la seconde & la troisième de la droite font à gauche par homme, & marchent en avant, & lorsqu'elles sont sur le terrein qu'occupoit la quatrième compagnie du centre, elles font à droite par homme, & vont au pas redoublé joindre cette compagnie, qui marche toujours. Le même mouvement se fait à la gauche par la sixième & la septième compagnie, à l'exception que ce mouvement se fait à droite par homme, & ensuite à gauche. La compagnie de l'aîle droite & celle de l'aîle gauche, la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs, par le pas oblique, l'une par sa gauche, l'autre par sa droite, vont joindre la tête de la colonne, & couvrir ses flancs. Cette colonne n'est, à la vérité, que sur neuf files, mais elle est suffisante, & réunit le feu à l'impulsion. Voyez la Planch. 41, tom. 3.

Si on veut que la colonne ait moins de front & plus de profondeur, il faut que le bataillon fasse toujours dix pas en avant; après ce mouvement, les six compagnies du centre doublent les files, les deux du centre marchent en avant, les deux autres par le pas oblique, vont se placer derriere les deux premieres,

les deux autres enfuite font la même manœuvre, & vont fe placer derriere les quatre compagnies déjà formées, ce qui fait une colonne de vingt-quatre de front fur dix-huit files. Les deux compagnies des aîles, celle de grenadiers & celle de chaffeurs, vont couvrir par le pas oblique les deux flancs de la colonne. Si on veut donner moins de profondeur à la colonne, & étendre davantage fes manches, il ne doit y avoir que les quatre compagnies du centre qui doublent leurs files, & qui en marchant comme il eft dit ci-deffus, forment la colonne de vingt-quatre de front fur douze de profondeur; les deux compagnies de l'aîle droite & celle de grenadiers, par le pas oblique, vont joindre la droite de la colonne à même hauteur du premier rang, pour couvrir ce flanc droit; les deux compagnies de l'aîle gauche & celle de chaffeurs par le même mouvement, mais par la droite, vont fe placer à la hauteur de la tête de la colonne, & couvrir ce flanc gauche: par cette ordonnance l'ordre de bataille eft plus étendu, le feu plus vif, & la colonne eft en force. Je n'ai pas cru qu'il fut néceffaire de donner une Planche pour ces deux ordres; lorfqu'on a vu les autres, il eft facile de comprendre celles-ci.

Toutes ces manœuvres font promptes & aifées à faire; & avec des bataillons exercés, il ne faut pas plus de deux minutes pour les exécuter; un feul commandement fuffit. Ce ne font pas les manœuvres les plus compliquées qui font les meilleures; les plus fimples font toujours les plus aifées à faire, parce qu'elles font plutôt comprifes du foldat & de l'officier, & la facilité de les exécuter en fait la bonté, & même la fûreté (*a*).

(*hh*) Je

(*a*) Je prie le Lecteur de fe reffouvenir de la Note que j'ai mife plus haut, où j'explique la place que chaque officier & chaque bas-officier doit occuper; cela eft

(*hh*) Je ne penſe pas que le croiſſant dont parle Montécuculi ait jamais exiſté, & qu'aucun Capitaine s'en ſoit jamais ſervi; il me paroît auſſi abſurde dans ſa forme que foible dans toutes ſes parties, ſur-tout lorſqu'il eſt formé par de la cavalerie, il ne peut avoir ni force ni conſiſtance; mais je penſe que ce Général a voulu entendre par cette ordonnance, une ligne de cavalerie appuyant un de ſes flancs à une autre ligne de cavalerie, & dont le flanc oppoſé marche en avant pour former l'écharpe, ce qui feroit à-peu-près un croiſſant, ou, pour mieux dire, un angle obtus & rentrant. Cette diſpoſition ne peut avoir lieu que pour couvrir le flanc d'une aîle de cavalerie qui feroit en l'air & ſans appui; mais pour que cette diſpoſition fût bonne, il faudroit y joindre de l'infanterie & du canon, placer l'un & l'autre ſur le flanc de cette écharpe, & les faire ſoutenir encore par des dragons & des troupes légeres. A la bataille de Cannes décrite par Polybe, il eſt dit qu'Annibal voulant commencer le combat, fit marcher l'infanterie Eſpagnole & Gauloiſe qui étoit au centre de la ligne, & ordonna aux Carthaginois & aux Afriquains qui étoient ſur les deux aîles, de reſter dans leur poſition. Cette infanterie du centre en s'avançant, forma un croiſſant convexe qui fut bientôt plié par les Romains, parce qu'elle fut obligée de ſe dédoubler pour former un cercle de la ligne droite. Les Romains ayant toute leur profondeur, ne trouverent point de réſiſtance, & enfoncerent ce croiſſant, qui, en ſe repliant, devint concave, & dans lequel entrerent les Romains; alors l'infanterie Carthaginoiſe & Afriquaine fit un mouvement par ſes aîles, l'une par ſa droite, & l'autre par ſa gauche, &

---

eſt eſſentiel, parce qu'il verra que quelque forme que l'on donne au bataillon, il y aura toujours des officiers & bas-officiers dans le premier, le ſecond & le troiſième rang, ſur les flancs & en ſerre-file.

* Polyb. Comment. de Fol. tom. 4. chap. xxiv.

enveloppa les Romains, ce qui décida du sort de la bataille *. Annibal fit faire ce mouvement à son infanterie du centre, bien persuadé qu'elle seroit enfoncée ; mais en même tems dans l'espérance que ce premier succès engageroit les Romains à entrer dans ce cercle que l'infanterie Espagnole & Gauloise formeroit naturellement par l'attaque vive des légions Romaines, & qu'en faisant marcher ses deux aîles d'infanterie qui étoient restées en place, il enfermeroit les Romains & s'assureroit de la victoire. Mais dans cette bataille il n'est question que d'infanterie, relativement à ce mouvement circulaire, & nullement de la cavalerie. L'infanterie se replie sur elle-même, & manœuvre facilement, elle prend aisément toutes les formes qu'on veut lui donner; mais la cavalerie n'a pas la même facilité à se mouvoir. Je n'ai jamais lû dans aucun Ouvrage qui traite de la Guerre, la disposition dont parle Montécuculi, & je ne crois pas que l'on puisse voir dans l'antiquité la plus reculée, un seul exemple de cette disposition, relativement à la cavalerie, à moins que ce ne soit chez les Turcs ou chez les Polonais; mais je pense que l'on ne prendra pas les premiers pour modeles : quant aux seconds, la constitution actuelle de cette République ne lui permet pas d'être très-instruite de la guerre (a).

(ii) J'ai déjà dit que la distance d'un escadron à un autre en premiere ligne, devoit être les trois quarts du front d'un escadron, & celles des escadrons de la seconde ligne, égales au front; je crois en avoir dit les raisons. Celle que Montécuculi

(a) A la bataille de Philippowa, gagnée en 1656 par les Suédois sur les Lithuaniens, l'armée Lithuanienne, composée toute de cavalerie, étoit rangée en demi cercle : cette mauvaise disposition la fit battre en très-peu de tems par une poignée de monde **.

** Hist. de Charles Gustave par Puff. tom. 1. liv. iij.

indique ne me paroît pas suffisante ; d'ailleurs ces pelotons de mousquetaires de huit de front sur cinq de profondeur, me paroissent dans le nombre de ces petits moyens, dont il ne résulte jamais rien de bon. M. le Maréchal de Saxe condamne absolument ces petites troupes d'infanterie dans les intervalles de la cavalerie * ; en effet, quarante coups de fusils, plus ou moins, n'empêcheront point que l'ennemi ne s'avance, & n'attaque avec vigueur : plus il aura à craindre le feu de ces pelotons, plus sa charge sera prompte & vive pour en diminuer le danger ; & si la cavalerie entremêlée de ces pelotons d'infanterie est battue, ceux-ci sont perdus & hachés en piéces. Par cette disposition à armes mêlées, la cavalerie doit attendre l'ennemi de pied ferme ; car si elle avance au trot ou au galop sur la cavalerie ou sur l'infanterie ennemie, elle perd le secours qu'elle s'étoit promis de ces pelotons d'infanterie, parce qu'ils ne peuvent pas la suivre : or toute cavalerie, quelque valeureuse qu'elle soit, qui se laisse attaquer de pied ferme par une autre cavalerie qui marche à elle au trot ou au galop, & qui conséquemment a l'impulsion du mouvement, doit être enfoncée & battue, parce que tout corps mobile qui en frappe un autre mobile, doit le faire reculer.

* *Rêveries, tom. I. liv. I. chap. iv.*

Je n'approuve point ce mélange d'armes par petites troupes avec la cavalerie, elles n'ont point de consistance ; & comme l'une & l'autre arme comptent sur un secours réciproque, que d'ailleurs celui que peut espérer la cavalerie de ces petits pelotons d'infanterie, ne peut être égal au secours que ces pelotons doivent attendre de la cavalerie, la crainte que celle-ci a que ces pelotons ne l'abandonnent, & celle de ces pelotons que la cavalerie ne soit pliée & battue, doivent

certainement donner moins de fermeté à ces deux armes, bien loin de leur donner de l'assurance.

Quand la situation du terrein ou les circonstances, exigent que l'on mêle les armes, j'ai déjà dit que ce devoit être par brigades, & jamais par petites troupes, qui n'ont aucune solidité, qui ne peuvent en imposer à l'ennemi, & qui souvent sont battues avant d'avoir été attaquées. Gustave Adolphe à la bataille de Lutzen, entremêla sa cavalerie d'infanterie *; mais c'étoient de gros pelotons de trois à quatre cens hommes d'élite, & non de quarante, comme l'indique Montécuculi. A la bataille d'Almanza, gagnée par M. le Maréchal de Berwick le 17 Août 1707, l'armée ennemie commandée par le Lord Gallowai, étoit entremêlée d'escadrons & de bataillons depuis la droite de la ligne jusqu'à la gauche, de sorte que la droite commençoit par cinq bataillons, puis cinq escadrons, & ainsi de même jusqu'à la gauche **. Cet exemple semble condamner la disposition à armes mêlées, puisque le Lord Gallowai fut battu; cependant cela ne prouve pas que cette disposition soit mauvaise, mais cela peut seulement prouver qu'elle n'étoit pas relative au terrein.

* *Comm. de Fol. Tr. t. de la colonn. tom. 1.*

** *Mém. de St. Hilaire, tom. 4.*

Il y a des situations où la cavalerie doit être dans le centre & l'infanterie sur les aîles, d'autres où l'infanterie doit être sur la droite & la cavalerie sur la gauche, d'autres où l'on entremêle l'infanterie & la cavalerie, mais par brigades; d'autres enfin, où toute l'infanterie est en premiere ligne, & la cavalerie en seconde.

Donnons un exemple. Le terrein où se donna en 1709 la bataille de Malplaquet, est situé de maniere que la disposition peut être de plusieurs façons différentes, sans s'écarter des principes de guerre, non que toutes les dispositions que l'on

peut faire ſur ce terrein ſoient également bonnes, mais elles ne choquent aucun principe de guerre, & elles peuvent être admiſes.

Sur ce même terrein la cavalerie peut être au centre, & l'infanterie ſur les deux aîles, ou l'infanterie entremêlée avec la cavalerie, ou toute l'infanterie en premiere ligne, & la cavalerie en ſeconde & troiſième, ſans occuper poſitivement le même terrein ſur lequel M. le Maréchal de Villars avoit placé ſon armée. Je n'entrerai point dans un long détail ſur cette bataille, parce qu'elle n'eſt pas l'objet de cette obſervation; je me contenterai de faire voir la ſituation du terrein qu'occupoit l'armée Françaiſe, & celui qu'elle auroit pû occuper, voulant prouver que ſur le même terrein on peut faire pluſieurs diſpoſitions différentes, toutes relatives au local & aux principes de la guerre.

L'armée Françaiſe avoit ſa droite appuyée d'un côté au bois de Lanieres, & de l'autre, au bois de Janſart; toute cette droite occupoit l'intervalle de ces deux bois, le centre étoit dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Janſart: la gauche de l'infanterie étoit poſtée dans une partie du bois du Sart, la droite de cette gauche occupoit l'intervalle qui eſt entre le bois de Janſart & celui du Sart, & elle donnoit la main à celle qui étoit poſtée dans les jardins & vergers en face du bois de Janſart. Il y avoit un hameau un peu en arriere dans la plaine, mais plus près du bois du Sart, dans lequel il y avoit de l'infanterie & du canon, pour protéger, ſans doute, la retraite de l'infanterie qui étoit en avant, en cas qu'elle fut forcée de ſe retirer. La cavalerie étoit derriere ſur pluſieurs lignes, ſa droite au bois de Lanieres, & ſa gauche s'étendant juſqu'à une trouée formée par la gauche du bois du Sart & un autre

bois ; l'infanterie étoit couverte par des retranchemens en forme de lignes. Telle étoit la position de M. le Maréchal de Villars. Voyez la Planch. 3.

* Tom. 2. Planch. 19 & 20.

M. le Maréchal de Saxe donne dans ses Rêveries * deux dispositions sur ce même terrein. Par sa premiere disposition, il couvre de trois redoutes l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Jansart ; entre les vergers & jardins qui touchent le bois de Jansart, il met une redoute ; il fait encore construire deux redoutes dans l'intervalle du bois de Jansart & celui du Sart, & il en met encore une derriere, dans l'intervalle de ces deux redoutes. A l'extrémité du bois du Sart, à l'entrée de la trouée du côté de l'armée Françaife, il éleve une redoute ; il met de l'infanterie dans toutes, & des batteries de canon en avant ; son infanterie est derriere par divisions de trois & de six bataillons, la cavalerie derriere l'infanterie, entremêlée de quelques brigades d'infanterie, & en troisième ligne, il y a une seconde ligne de cavalerie sans infanterie qui s'étend depuis le bois de Lanieres jusques derriere le bois du Sart. Derriere le bois du Sart & la redoute de la trouée, il met de l'infanterie, l'une pour soutenir les troupes qui sont dans la redoute, & l'autre dans des vergers qui touchent le bois du Sart. Il met deux bataillons dans le hameau qui est en arriere des redoutes, & il n'occupe aucun des trois bois. Voyez la Planch. 4.

Sa seconde disposition est la même quant aux redoutes ; mais il fait passer une partie de son infanterie & de sa cavalerie par les intervalles des redoutes de sa droite, dans l'intention d'attaquer un corps de l'armée ennemie qui est dans cette partie ; il ne garnit point le bois du Sart de troupes, quoiqu'il y ait un retranchement naturel formé par un fossé qui le borde. Voyez la Planch. 5.

Le terrein préfentoit une autre pofition à prendre, c'étoit de garnir d'infanterie le bois du Sart, depuis la droite de ce bois jufqu'à la trouée, de conftruire une redoute à l'entrée de cette trouée, relativement à l'ennemi, de mettre deux bataillons dans le bois qui forme la trouée avec celui du Sart, pour défendre le flanc gauche de la redoute, placer quelques bataillons dans le hameau qui eft dans la plaine, mettre le refte de l'infanterie dans le bois de Lanieres, avec des abattis en avant, huit efcadrons de dragons & vingt de cavalerie derriere le bois du Sart, pour foutenir les troupes qui défendent cette trouée, ou pour les recevoir, en cas qu'elles fuffent forcées de l'abandonner; & enfin la cavalerie fur deux lignes, fa droite au bois de Lanieres, fa gauche à celui du Sart, le hameau à la hauteur de la premiere ligne de la cavalerie, dans lequel j'ai dit qu'il falloit pofter quelques bataillons avec du canon. Voyez la Planch. 6.

On peut fur le même terrein faire une autre difpofition, en embraffant une plus grande étendue de terrein, & cependant étant en force dans tous les points avec l'aide de l'art, parce que cette pofition étoit purement défenfive (*a*), & elle fuppofe qu'on a eu le tems de la choifir & de la fortifier. Par cette feconde difpofition, j'occupe avec de l'infanterie le bois de Lanieres, à la tête duquel je conftruis une redoute où je mets un bataillon, & de l'infanterie derriere fur deux lignes; à la droite & à la gauche de la redoute je mets deux fortes batteries de canon, Dans la plaine qui eft entre ce bois &

(*a*) Il étoit important d'empêcher l'ennemi qui venoit de prendre Tournay, de faire le fiége de Mons; ainfi il s'agiffoit de couvrir cette Place, & de prendre une pofition qui forçât l'ennemi ou à combattre l'armée Françaife dans une pofition avantageufe, ou à abandonner fes projets fur Mons.

celui de Janſart, je place quatorze eſcadrons en premiere ligne, & treize en ſeconde ; la droite de cette cavalerie appuyée au bois de Lanieres, & la gauche à celui de Janſart. Dans le bois de Janſart je mets vingt-deux bataillons, les uns dans le bois, faiſant face au bois, les autres ſur les deux flancs, faiſant face à la plaine de droite & de gauche. Aux deux extrémités du bois, ſur les flancs de la ligne qui fait face au bois, j'éleve deux redoutes, & je mets un bataillon dans chacune, dans le centre je fais des abattis, & entre ces abattis & les redoutes, je place deux batteries de canon ; ſur le flanc droit du bois deux autres batteries de canon, une proche la redoute de la droite, & l'autre entre la gauche de la cavalerie de la premiere ligne, & l'infanterie du flanc qui eſt dans le bois ; la gauche du bois eſt diſpoſée de même que la droite. Derriere ces vingt-deux bataillons, j'en mets neuf à l'entrée du bois, pour ſoutenir ceux qui le défendent. Dans l'intervalle du bois de Janſart à celui du Sart, treize eſcadrons en premiere ligne, & douze en ſeconde ; j'occupe le bois du Sart en entier par trente-quatre bataillons ſur deux lignes, & trois batteries de canon en avant. A l'entrée de la trouée, relativement à l'ennemi, je conſtruis une redoute, dans laquelle je mets un bataillon ; quatre bataillons & une batterie de canon dans le bois qui eſt à la gauche de celui du Sart, pour défendre à l'ennemi le flanc gauche de la redoute, & pour l'empêcher de la tourner : derriere la redoute je place ſix Régimens de dragons à pied, derriere ceux-là j'en mets ſix autres à cheval. Dans le hameau qui eſt dans la plaine, je mets quatre bataillons pour faciliter la retraite de la cavalerie, en cas qu'elle y ſoit forcée ; & à la droite du hameau, je mets dix-huit eſcadrons en réſerve, leur droite appuyée au bois de Lanieres, & leur gauche au hameau. Voyez la Planch. 7.

Il

Il y a encore une autre diſpoſition à faire ; mais en embraſſant moins de terrein. Il faut élever des redoutes à deux cens toiſes les unes des autres, tirer une ligne de redoutes depuis la trouée qui eſt à la gauche du bois du Sart, juſqu'à la droite de ce même bois, & continuer les redoutes dans la plaine, en ſe rapprochant du village de Malplaquet juſqu'au bois de Lanieres ; placer toute l'infanterie en premiere ligne derriere les redoutes, dans leſquelles on mettra un bataillon ; faire occuper le bois du Sart & celui de Lanieres, faire des abattis dans ce dernier bois ; mettre du canon entre chaque redoute, & d'autres entre les abattis du bois de Lanieres ; derriere la redoute de la gauche, placer quatre Régimens de dragons à pied, & deux autres Régimens ſur le flanc de l'infanterie qui eſt dans le bois du Sart, ſix eſcadrons de dragons en colonne dans les vergers qui tiennent au bois du Sart, & toute la cavalerie en ſeconde, troiſième & quatrième ligne : j'ajoute encore une redoute dans le bois de Lanieres, qui appuye & couvre la droite de la cavalerie, & je mets ſur ſon flanc droit deux bataillons ; on en verra l'objet dans un moment. Voyez la Planch. 8.

Pour ne point m'écarter du terrein que M. le Maréchal de Villars occupoit (a), & que M. le Maréchal de Saxe ſuit dans ſes Rêveries, il eſt, je crois, facile, en occupant ce même terrein, de rendre cette poſition inattaquable.

(a) M. de Feuquieres dans ſes Mémoires, donne un plan de Malplaquet, où le terrein eſt très-différent de celui de M. le Maréchal de Saxe ; mais j'ai cru devoir ſuivre ce dernier, parce que dans l'hiſtoire des batailles gagnées par M. le Prince Eugene, miſe au jour par M. Dumont, il eſt queſtion, non-ſeulement du bois de Lanieres, de celui du Sart & de celui de Janſart, mais encore la ſituation du terrein eſt à-peu-près ſemblable à celle que donne M. le Maréchal de Saxe ; au lieu que M. de Feuquieres ne fait mention que du bois de Blangis & de celui du Sart, & la ſituation du terrein eſt abſolument différente.

Il faut ſuivre la diſpoſition précédente, depuis la trouée qui eſt à la gauche du bois du Sart juſqu'à la droite de ce même bois; & au lieu de ſe rapprocher du hameau & du village de Malplaquet, comme dans la diſpoſition précédente, il faut conſtruire une redoute à la pointe du bois de Janſart; une autre dans les vergers; une ſur la droite de ce même bois, défendant la plaine & le bois; une à-peu-près dans le milieu de l'intervalle qui eſt entre le bois de Lanieres & celui de Janſart, cependant un peu plus rapprochée du bois de Lanieres; & enfin une derniere ſur la liſiere du bois de Lanieres. Pardelà cette redoute faire des abattis; entre ces abattis & la redoute, mettre une batterie de canon; à l'angle intérieur de cette redoute, faire encore des abattis avec des intervalles, pour que le canon & les troupes qui ſont derriere les premiers abattis puiſſent ſe retirer, ſi elles y étoient forcées; mettre un bataillon dans chaque redoute; deux dans le bois ſur la gauche du bois du Sart, pour protéger la redoute qui défend la trouée; douze bataillons entre cette redoute & celle de ſa droite; douze autres entre celle-ci & celle qui eſt à la pointe droite du bois du Sart: ainſi de même dans l'intervalle de chaque redoute qui couvre le front de l'armée. Derriere les abattis qui ſont en arriere de la redoute élevée ſur la liſiere du bois de Lanieres, il faut ſix bataillons & une batterie de canon, quatre Régimens de dragons à pied derriere la trouée de la gauche, pour ſoutenir les troupes qui défendent la redoute; cinq bataillons dans le hameau du centre, pour ſe porter où beſoin ſera; quatre eſcadrons de dragons en colonne derriere les jardins & vergers qui joignent le bois du Sart, quatorze eſcadrons de cavalerie derriere ce même bois: vingt-huit eſcadrons en premiere ligne derriere l'infanterie, ayant leur droite au bois de Lanieres, & leur gauche à celui du

Sart, le hameau devant eux, & vingt-huit en feconde ; placer des batteries dans les intervalles des redoutes, & les difpofer de façon que tous les feux fe croifent, & attendre dans cette pofition que l'ennemi ofe venir attaquer l'armée ainfi poftée & retranchée. Voyez la Planch. 9.

Par la difpofition de M. le Maréchal de Villars, l'infanterie eft en premiere ligne, & la cavalerie en feconde, troifième & quatrième.

Par les deux de M. le Maréchal de Saxe, fon infanterie eft, en partie, en premiere ligne, & le refte eft entremêlé avec fa cavalerie qui eft en feconde ligne ; le furplus de fa cavalerie eft en troifième.

Par ma premiere difpofition, l'infanterie eft fur les aîles, & la cavalerie dans le centre.

Dans la feconde, l'infanterie eft dans les bois, la cavalerie dans la plaine ; mais pour-ainfi-dire fur la même ligne, & entremêlée l'une avec l'autre.

Dans la troifième & quatrième, toute l'infanterie eft en premiere ligne, couverte par des redoutes, & la cavalerie eft en feconde & troifième ligne.

Il eft queftion d'examiner quelle eft celle de toutes ces difpofitions qui remplit le mieux l'objet de la défenfive qu'annonce une armée qui fe retranche, telle qu'étoit celle de M. le Maréchal de Villars.

M. le Maréchal de Villars occupoit avec fon infanterie l'intervalle qui eft entre le bois de Lanieres & celui de Janfart, les vergers & jardins qui bordent ce dernier bois, & tout l'intervalle qui eft entre ce bois & celui du Sart, dont il occupoit une partie. Derriere cette premiere ligne étoit toute fa cavalerie & fes dragons, fur deux, trois & quatre lignes, fuivant la

ſituation du terrein ; toute la plaine entre les deux bois étoit retranchée, & l'infanterie étoit derriere ces retranchemens ; mais le bois du Sart n'étant pas entierement occupé, les ennemis attaquerent en force cette partie, & pendant cette attaque, ils firent tourner par d'autres troupes celles qu'ils attaquoient déjà en front, & les chaſſerent du bois. Le flanc gauche de la droite qui appuyoit au bois de Janſart, prêtoit néceſſairement le flanc à l'ennemi qui étoit dans le bois, & cette droite attaquée en front & en flanc, fut battue, & ſe replia en déſordre ſur la cavalerie. Le centre fut contenu, & enſuite repouſſé par deux groſſes colonnes d'infanterie qui ſortirent du bois de Janſart, & qui empêcherent cette infanterie de porter du ſecours aux deux aîles. Le bois du Sart évacué, les ennemis s'en emparerent ; alors l'infanterie Françaiſe placée dans l'intervalle du bois de Janſart & de celui du Sart, ſe vit attaquée en flanc par le bois du Sart, & en front par un gros corps d'infanterie, qui s'empara des retranchemens. Ce déſordre dans le bois du Sart ne ſeroit pas arrivé, ſi on eut fait mettre pied à terre à une partie des dragons, & s'ils euſſent occupés tout le bois du Sart juſqu'à la trouée de la gauche : ce bois qui n'étoit occupé qu'en partie, fut la cauſe principale de la défaite des Français, ils furent tournés & pris en flanc, & c'eſt cette gauche entierement battue qui décida M. le Maréchal de Bouflers à faire ſa retraite ſur Bavay & ſur Quiwrain, qui ſe fit dans le plus grand ordre poſſible (a).

La premiere diſpoſition de M. le Maréchal de Saxe eſt excellente depuis la droite juſqu'à la pointe droite du bois du

(a) Le Maréchal de Villars ayant été bleſſé, le Maréchal de Bouflers commanda ſeul l'armée, & ce Général fit une des plus belles retraites qui ayent été vûes

Sart ; mais il femble avoir négligé la gauche. La redoute qu'il éleve à cette gauche eft à l'entrée de la trouée, relativement à l'armée Françaife ; & comme il ne fait point occuper le bois du Sart, rien n'empêche l'ennemi de s'en emparer en force : une fois maître de ce bois, les redoutes deviennent inutiles ; & pendant qu'il fait attaquer avec quelques bataillons & du canon la redoute de la trouée, il peut, étant maître du bois, prendre en flanc l'infanterie qui eft en plaine derriere les redoutes qui mafquent l'intervalle qui eft entre le bois du Sart & celui de Janfart, pendant que d'autres troupes bordant le bois du Sart, éloigneront à coups de fufils la cavalerie qui eft dans la plaine, & l'empêcheront de porter des fecours à l'infanterie attaquée en plaine. Cette infanterie attaquée en force doit être chaffée & pouffée vers les redoutes de la droite ; alors l'ennemi s'empare du hameau, la cavalerie Françaife ne reftera certainement pas dans la pofition où elle eft, elle feroit anéantie par le feu de l'infanterie ennemie, & par le canon qu'il fera conduire fur le bord du bois du Sart. L'infanterie qui eft derriere le bois du Sart fera forcée de fe retirer, parce qu'elle n'eft pas en force, & que l'ennemi fe fortifie dans le bois. Les redoutes de la gauche feront alors ifolées & abandonnées à leurs propres forces, fans pouvoir efpérer de fecours ; & ce que peuvent faire de mieux les troupes qui ont été forcées de fe replier fur les redoutes de la droite, c'eft de fe retirer par le bois de Lanieres avec les bataillons qui étoient dans cette partie, & d'aller rejoindre leur cavalerie & une partie de leur infanterie retirée derriere le village de Malplaquet, & peut-être plus loin. Les troupes qui font dans les trois redoutes de la gauche du centre, & dans celle de la trouée de la gauche, ne tarderont pas à fe rendre, faute de fecours, & fans efpérance d'en recevoir. Je crois que fi

M. le Maréchal de Saxe eut fait conſtruire la redoute de la trouée à la tête de cette trouée au lieu de la mettre à l'entrée, qu'il eut encore fait élever une redoute entre celle de la gauche & celle qui eſt à la droite du bois du Sart, & qu'il eut mis dans ce bois, non-ſeulement l'infanterie qu'il met dans les vergers derriere le bois du Sart, mais encore celle qu'il met en ſeconde ligne, mêlée avec ſa premiere ligne de cavalerie, ſa diſpoſition auroit été forte dans toutes ſes parties, la ligne de défenſe plus rapprochée, & l'ennemi n'auroit certainement pas oſé attaquer une armée poſtée & retranchée de cette maniere.

Par la ſeconde diſpoſition de M. le Maréchal de Saxe, il ſuppoſe que l'armée ennemie eſt ſéparée en deux par le bois de Janſart, & que ces deux parties n'ont plus aucune communication, ce qui n'eſt pas; car on peut voir dans le plan de la bataille de Malplaquet, Planch. 3, qu'il ſortit de ce bois deux groſſes colonnes d'infanterie, qui repouſſerent l'infanterie Françaiſe poſtée dans les vergers & dans les jardins qui bordent la liſiere de ce bois : or ſi ce bois eſt acceſſible, ces deux parties, quoique ſéparées, peuvent ſe donner des ſecours mutuels; & en ſuppoſant qu'une partie de l'armée Françaiſe ſe fût avancée au-delà des redoutes de la droite pour attaquer l'ennemi dans cette partie, qui pouvoit empêcher ces deux groſſes colonnes de marcher à la partie de l'armée Françaiſe qui auroit dépaſſé les redoutes, & de l'attaquer ſur ſon flanc gauche en même tems qu'elle l'auroit été de front par le corps ennemi poſté dans cette partie? En ſuppoſant cette manœuvre praticable, il faut au moins avant que de l'exécuter, mettre en ſûreté toute la gauche, &, pour cet effet, garnir de troupes le bois du Sart; mais ce bois étant abſolument ſans troupes, il me ſemble que la manœuvre de M. le Maré-

chal de Saxe eſt dangereuſe, & même mauvaiſe, d'autant plus certainement, que toute ſa gauche eſt en l'air, parce que le bois du Sart n'eſt point occupé, & que toute cette partie eſt abſolument dégarnie de troupes. L'ennemi en s'emparant du bois du Sart, attaque en force la redoute de la trouée, & par d'autres troupes, il prend en flanc l'infanterie qui eſt en bataille dans la plaine, derriere les redoutes du centre de la gauche; cette infanterie qui n'eſt plus en force, puiſque celle qui pouvoit la ſoutenir & la ſecourir, ainſi que la cavalerie, ont été portés en avant des redoutes de la droite, ſera forcée de ſe replier ſur l'infanterie qui eſt derriere les trois redoutes de la droite; la cavalerie ennemie débouchera en force, à la faveur de ſon infanterie, par le bois du Sart, & attaquera la partie des troupes qui ſe ſera rapprochée de Malplaquêt : cette partie trop foible pour réſiſter à des forces très-ſupérieures, ou ſera battue, ou fera une retraite précipitée, & le reſte de l'armée Françaiſe ſe trouvera bientôt entouré & pris en flanc, en front & parderriere.

Je prie le Lecteur de ne pas penſer que je ſois excité par aucun eſprit de critique; je cherche à m'inſtruire, & ce n'eſt qu'en réfléchiſſant ſur les opérations des grands hommes, que l'on trouve la vérité. Perſonne ne reſpecte plus que moi M. le Maréchal de Saxe, & n'eſt plus l'admirateur de ſes talens; mais comme j'écris pour mon inſtruction, ainſi que pour celle des autres, je ne crois pas offenſer la mémoire de ce grand Général, en condamnant ſes deux diſpoſitions ſur le terrein de Malplaquet: il eſt vrai qu'elles ſont meilleures que celle de M. le Maréchal de Villars, qu'en faiſant occuper le bois du Sart, & en mettant la redoute à la tête de la trouée au lieu de la mettre à l'entrée, elles ſeroient excellentes & en

force par-tout ; mais je penſe qu'en n'occupant point le bois du Sart, elles ſont foibles à leur gauche. Quant au mouvement qu'il fait faire à une partie de l'armée, en avant des redoutes de la droite, je le répete, il eſt hazardeux & très-dangereux. Pour faire ce mouvement en ſûreté, il faut que toute la partie depuis le bois de Janſart juſqu'à celui du Sart, & depuis ce bois juſqu'à la trouée de la gauche, ſoient inacceſſibles & inattaquables, & que le bois de Janſart ſoit impraticable à l'infanterie, ce qui n'eſt pas.

La premiere diſpoſition que je ſuppoſe eſt juſte, relativement au terrein, chaque arme eſt dans la poſition où elle peut combattre ; les flancs ſont aſſurés & en force, d'un côté par une redoute ſoutenue & protégée, & de l'autre par des abattis : mais ſi l'ennemi en maſquant la droite & la gauche par de gros corps d'infanterie & beaucoup d'artillerie, marche par le bois de Janſart avec le reſte de ſon infanterie, s'il s'empare des vergers & jardins qui ſont en avant de ce bois, & qu'il y établiſſe de fortes batteries de canon, il eſt impoſſible que la cavalerie qui eſt en bataille dans la plaine, puiſſe reſter dans la poſition où elle eſt ; elle ſera forcée de ſe replier ſur le village de Malplaquet, & alors elle abandonnera le flanc de ſon infanterie de la droite & de celle de la gauche. Ce corps d'infanterie, que je ſuppoſe conſidérable (a), peut attaquer en flanc la gauche & la droite de l'infanterie Françaiſe poſtée dans le bois de Lanieres & dans celui du Sart, en même tems que le front ſera attaqué par les corps d'infanterie, qui juſqu'à ce moment

(a) La ſuppoſition que je fais étoit réelle ; l'armée des Alliés étoit plus forte que l'armée Françaiſe de quarante-deux bataillons & de quarante eſcadrons

moment n'avoient fait que maſquer & contenir la droite & la gauche de l'armée Françaiſe ; mais pour n'être point troublés dans cette attaque, il faut que ſa cavalerie débouche par le bois de Janſart, & qu'elle ſe forme en avant des vergers, pour empêcher la cavalerie Françaiſe qui s'eſt retirée ſur le village de Malplaquet, de marcher au ſecours de ſon infanterie, en attaquant parderriere celle des ennemis qui marche pour prendre en flanc l'infanterie Françaiſe poſtée dans le bois du Sart ou dans celui de Lanieres ; c'eſt la droite de l'armée Françaiſe que l'ennemi doit attaquer de préférence, parce que le hameau qui eſt proche de la droite du bois du Sart, garde le flanc de l'infanterie qui eſt dans ce bois ; que les troupes qui ſont dans ce hameau peuvent être facilement renforcées par celles qui ſont dans le bois, au lieu que la droite eſt abſolument découverte ſur ſon flanc gauche, la cavalerie s'étant repliée ſur Malplaquet : l'aîle droite battue, l'aîle gauche ne tardera pas à faire ſa retraite, ſans hazarder un combat trop inégal, & qui probablement ne feroit pas à ſon avantage.

On peut encore faire une autre diſpoſition pour attaquer cette armée, c'eſt de maſquer & de faire une fauſſe attaque à l'aîle gauche ; de faire entrer quelques bataillons dans le bois de Janſart, avec beaucoup de groſſe artillerie ; de placer cette artillerie dans les vergers, pour foudroyer la cavalerie, afin de la forcer à reculer, pour ſe mettre hors de la portée du canon ; & avec beaucoup d'infanterie, attaquer l'aîle droite poſtée dans le bois de Lanieres. Si cette attaque réuſſit, la bataille eſt gagnée ; parce que cette droite forcée de ſe retirer, laiſſe le flanc droit de ſa cavalerie à découvert, & que cette même cavalerie ſera forcée de ſe replier encore, & d'aller ſe mettre à couvert derriere le village de Malplaquet, ou

Ee

d'aller appuyer sa droite au village de Malplaquet, & sa gauche au bois du Sart, laissant le hameau devant elle pour n'être pas attaquée en flanc par l'infanterie ennemie qui s'est emparée du bois de Lanieres. Elle sera d'autant plus forcée de prendre cette position, que, lorsque l'infanterie postée dans le bois de Lanieres en aura été chassée, rien n'empêchera la cavalerie ennemie de déboucher en ordre par l'intervalle qui est entre le bois de Lanieres & celui de Jansart, & que, secondée par une partie de l'infanterie victorieuse, il seroit facile à ces troupes réunies d'attaquer avec avantage la cavalerie Française, si elle restoit dans sa premiere position. Cette droite entierement battue, l'infanterie ennemie qui s'est emparée du bois de Lanieres, & qui en a chassé l'infanterie Française, attaquera sûrement le village de Malplaquet où cette infanterie battue se sera retirée, & comme dans une retraite les dispositions ne sont pas toujours justes, il est à croire que ce village sera bientôt forcé & évacué; alors la cavalerie Française, qui, par sa seconde position, a sa droite appuyée au village de Malplaquet, ne pourra plus rester dans cet ordre, & elle sera forcée de se replier derriere le bois du Sart; c'est alors que la gauche de l'armée Française doit être attaquée en force par les troupes qui dans le commencement de la bataille l'ont masquée & contenue, & cette attaque doit être secondée par une partie de l'infanterie victorieuse; car il doit en rester une autre partie dans le village de Malplaquet, & dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Jansart, pour couvrir les flancs de sa cavalerie, que je suppose avoir passé par l'intervalle du bois de Lanieres & de celui de Jansart, & être en bataille, sa gauche au village de Malplaquet, & sa droite aux vergers & jardins nommés plus haut: ainsi quoique cette disposition paroisse bonne, parce que chaque arme est sur

le terrein où elle peut agir ; comme la droite peut être séparée de la gauche, si la cavalerie est battue, ou forcée de se retirer, & que ces deux aîles d'infanterie ne peuvent point se porter de secours, ni même se joindre, cette disposition est mauvaise.

Ma seconde disposition, toujours sur le même terrein, est d'une nature différente, il n'y a qu'un ou deux points à attaquer, qui sont le bois de Jansart, & en tournant la droite par le bois de Lanieres. Si le premier est forcé, la bataille est perdue, parce que la cavalerie qui occupe les deux intervalles des bois du Sart & de Jansart, & de celui-ci au bois de Lanieres, ne peut plus rester dans sa position, il faut qu'elle se retire derriere le hameau qui est dans la plaine, & qu'elle aille appuyer sa droite au bois de Lanieres, & sa gauche à celui du Sart : il est vrai que l'infanterie qui étoit dant le bois de Jansart peut se replier & se joindre, partie à celle de l'aîle droite, partie à celle de l'aîle gauche, & partie dans le hameau qui est en plaine ; mais l'infanterie de la droite, quoique fortifiée par celle qui l'a jointe, est cependant trop foible pour résister à une attaque vive & faite avec beaucoup de troupes ; elle est trop éloignée de la gauche pour en pouvoir espérer aucun secours, & elle risque d'être absolument coupée, à moins qu'elle ne se rapproche de la lisiere du bois de Lanieres, & qu'elle n'abandonne la redoute qui couvroit son front ; mais n'ayant plus ce retranchement devant elle, l'ennemi peut la tourner sur son flanc droit, l'attaquer en même tems en front, & la forcer à se replier sur le village de Malplaquet. L'ennemi maître du bois de Lanieres, la cavalerie Française ne pourra plus rester dans sa seconde position ; l'infanterie ennemie qui sera dans les vergers & jardins qui bordent le bois de Jansart, & celle qui sera dans le bois de Lanieres, faciliteront à leur

cavalerie de déboucher entre les deux bois, le village de Malplaquet sera bientôt attaqué, & l'infanterie qui s'y étoit retirée, chassée & forcée de se replier sur le bois du Sart, ainsi que sa cavalerie, & l'armée Françaife se trouvera tournée & forcée de changer sa position ; position qui ne vaudra rien, parce qu'en faisant face au bois de Lanieres, elle aura la plus grande partie de l'armée ennemie en front, & qu'elle sera prise en flanc par sa gauche, par les troupes qui, au commencement de l'action, masquoient cette gauche. D'ailleurs ce changement de position n'est pas aisé à faire devant un ennemi victorieux, & il faut l'avoir prévu avant que de l'entreprendre. Lorsqu'en 1758 M. le Prince Ferdinand de Brunswick marcha sur l'armée Françaife campée, sa droite à Rhimberg, & sa gauche à Closter Camp, ayant le canal de Rhimberg derriere elle, ce Prince déboucha par les bruyeres de Sonsbeck, & vint attaquer Closter Camp, où il y avoit mille hommes d'infanterie : sur ces entrefaites, M. le Comte de Clermont, Prince du Sang, fit faire un quart de conversion à gauche par la droite à toute l'armée, mit sa droite à des bois, qu'il farcit d'infanterie, & sa gauche au canal. Dans cette position l'armée présentoit le front à l'ennemi, qui n'osa jamais l'attaquer ; mais cette disposition avoit été prévue, aussi fut-elle faite en très-peu de tems, & sans aucune confusion. Je reviens à ma disposition. Il est vrai que le bois de Jansart, farci d'infanterie, avec deux bonnes redoutes aux deux angles que forme l'infanterie, n'est pas aisé à emporter ; mais le succès de la bataille dépend de ce poste. Si l'ennemi, au lieu d'attaquer le bois de Jansart, dirigeoit ses forces sur la droite de l'armée postée dans le bois de Lanieres, cette attaque seroit très-dangereuse pour lui, parce que du flanc du bois de Jansart il

effuieroit un feu terrible de canon & de moufqueterie, & que ce feu le prendroit en écharpe ; mais s'il cherchoit à tourner la droite de l'armée, cette attaque pourroit lui réuffir plus aifément, parce qu'il n'auroit rien à craindre du bois de Janfart ; & fi cette droite eft battue & chaffée, toute l'armée Françaife eft forcée de changer de pofition : ainfi quoique cette difpofition foit meilleure que la premiere, comme le fuccès ne dépend que de la réfiftance que fera l'infanterie poftée dans le bois de Janfart, en fuppofant que l'ennemi attaque cette partie, ou de celle que fera la droite, fi elle eft attaquée, je ne confeillerois point cet ordre de bataille, fur-tout pour une armée qui eft décidément fur la défenfive.

La troifième difpofition eft plus forte à tous égards, & pour-ainfi-dire inattaquable ; le front de l'armée eft couvert par des redoutes ; entre chaque redoute, il y a une batterie de canon, & derriere une ligne d'infanterie. La droite eft la partie la plus foible, parce qu'il n'y a que des abattis à forcer & à franchir ; c'eft pour cette raifon que j'ai mis une redoute en arriere fur le bord du bois de Lanieres, parce que fi l'infanterie poftée derriere les abattis en étoit chaffée, c'eft comme fi l'ennemi n'avoit rien fait, parce qu'en fe retirant entre ces deux redoutes, cette droite eft alors en force comme les autres parties de l'armée ; d'ailleurs comme je mets beaucoup d'infanterie derriere les abattis, il n'eft pas aifé de la dépofter ; & cette partie qui d'abord paroît foible, devient la plus forte, relativement à la redoute conftruite en arriere.

Cette difpofition eft plus rapprochée, toutes les parties font également fortes, & tout Général qui aura devant lui une armée retranchée comme celle que je fuppofe, agira fagement de ne pas l'attaquer, il doit tâcher de la tourner ; s'il

ne le peut pas, il faut qu'il faſſe l'impoſſible pour lui couper ſes ſubſiſtances & ſes fourrages, pour la forcer à changer de poſition, car s'il l'attaque ſur le terrein retranché, tel que je le ſuppoſe, il y perdra très-inutilement beaucoup de monde, & y acquérera peu de gloire.

La quatrième diſpoſition eſt ſur le même terrein qu'occupoit l'armée de M. le Maréchal de Villars; mais tout le front eſt couvert de redoutes, le bois du Sart eſt entierement garni, & le bois de Lanieres qui ne l'étoit pas, eſt en force dans toute la partie occupée. De quelque côté que l'ennemi puiſſe venir, & qu'il dirige ſes attaques, il faut qu'il force les redoutes avant de pénétrer juſqu'à l'armée. Cette diſpoſition me paroît formidable, mais elle occupe plus de terrein, & je choiſirois la précédente comme plus rapprochée.

Lorſque dans un pays rétréci par des montagnes ou par des rivieres, il ſe trouve un terrein ſuffiſant pour ranger une armée en bataille, mais dont la moitié juſqu'au centre eſt couvert de petits bois ou de brouſſailles, où la cavalerie ne peut pas manœuvrer, & dont l'autre moitié eſt une plaine raſe, l'infanterie doit être placée dans la partie des bois & des brouſſailles, & la cavalerie dans l'autre partie; mais ſur le flanc de cette cavalerie, il faut y mettre de l'infanterie & du canon, & derriere cette infanterie, des huſſards & des dragons, pour aſſurer ce flanc, empêcher l'ennemi de le tourner, & pour pouvoir ſoi-même le prendre en flanc ſi l'occaſion s'en préſente. En 1757, l'armée Françaiſe ayant quitté ſon camp de Munſter, vint camper à Warendorff, & de-là à Réda; ſur cette nouvelle, M. le Duc de Cumberland quitta ſon camp ſous Paderborn, & alla ſe camper à Bileweld, ſa droite appuyée à la gorge de Bileweld, où étoit ſon Quartier général,

le village de Brakeweld à-peu-près dans le centre, cependant plus près de la droite ; ſa gauche s'étendoit dans la plaine, juſqu'à un bois très-clair & acceſſible, même à la cavalerie ; c'eſt même par cette raiſon que les ennemis avoient élevés quelques retranchemens à leur gauche pour la couvrir. En avant du village de Brakeweld, ils avoient conſtruit une grande redoute qui pouvoit contenir environ trois cens hommes ; entre les retranchemens de la gauche & cette redoute, le camp étoit acceſſible par-tout, & l'on pouvoit y arriver ſur pluſieurs eſcadrons de front. La partie depuis Brakeweld juſqu'à la gorge de Bileweld, étoit plus couverte ; mais ce ſont des haies auſſi favorables à celui qui attaque qu'à celui qui eſt attaqué. Ce camp dans ſa totalité étoit aſſis ſur une pente douce, ayant derriere lui une longue chaîne de montagnes, & n'ayant pour toute retraite que la gorge de Bileweld. Telle étoit la poſition du camp de M. le Duc de Cumberland. Par la ſituation du terrein ſur lequel ce camp étoit aſſis, & par celle qui étoit en avant, il eſt aiſé de voir que ſi M. le Maréchal d'Eſtrées eût eu le deſſein d'attaquer l'armée ennemie dans cette poſition, toute l'infanterie auroit dû être portée ſur la droite de l'armée ennemie, depuis la redoute en avant de Brakeweld juſqu'à la gorge de Bileweld, & toute la cavalerie depuis la redoute juſqu'aux retranchemens de la gauche, avec deux ou trois brigades d'infanterie ſur cette gauche pour attaquer ces retranchemens ; ainſi par la ſituation du terrein, la plus grande partie de l'infanterie auroit été ſur la gauche de l'armée, & toute la cavalerie ſur la droite, à l'exception de deux ou trois brigades d'infanterie qui auroient couvert le flanc de la cavalerie, & de quelques Régimens de huſſards & de dragons qui auroient été placés à la gauche (*a*).

(*a*) Quoique M. le Duc de Cumberland eut préparé ſa poſition de Bileweld

Ces exemples suffisent pour prouver que la disposition doit toujours être relative au terrein & à l'arme qui peut agir avec plus de facilité, qu'il faut cependant que les troupes puissent toutes se secourir & se protéger, ce qui ne se trouve point dans ma premiere disposition sur le terrein de Malplaquet, parce que l'infanterie de la droite est trop éloignée de celle de la gauche, cependant chaque arme est sur le terrein qui lui est propre & où elle peut combattre; mais l'éloignement des deux aîles d'infanterie, & la facilité que l'ennemi peut avoir de forcer à coups de canon la cavalerie de se replier sur le village de Malplaquet, & d'abandonner par cette retraite le flanc de son infanterie, rendent cette disposition défectueuse.

Toute disposition bonne par elle-même, exige encore les secours

depuis plusieurs jours, & qu'il eut fait toutes les dispositions nécessaires pour attendre l'armée Françaife, ce n'étoit cependant pas son intention, puisqu'à la premiere marche que fit la réserve de M. le Prince de Soubise, & sans attendre que l'armée Françaife eut fait aucun mouvement, ce Duc prit le parti de décamper, aimant mieux faire une retraite volontaire, & loin de l'ennemi, que d'attendre qu'il fut à portée de le combattre, ou de l'inquiéter au passage du Weser; précaution prise à tems, car M. le Maréchal d'Estrées devoit l'attaquer le lendemain: mais il étoit indispensable de préparer la marche qui devoit déposter M. le Duc de Cumberland par force ou par diversion, avant que l'armée du Roi put passer le Weser. La retraite de M. de Cumberland facilitoit l'exécution de ce projet; mais sa marche vers Hamelen pouvoit rendre difficile celui d'assiéger cette Place. Pendant que M. le Maréchal d'Estrées s'occupoit sérieusement, & avec toute l'activité possible, des moyens préliminaires, il s'avança à Bileweld pour tenir l'ennemi dans l'incertitude sur le point où il vouloit passer le Weser, & consommer des subsistances qui lui devenoient inutiles pour l'exécution de ses projets formés depuis long-tems, & dont les combinaisons furent si justes, qu'en même tems qu'il passoit le Weser à Hoxter & à Radisfort, il prévoyoit que M. le Duc de Cumberland l'attendroit à Hasteimbeck pour le combattre & l'empêcher d'assiéger Hamelen: ce qui est prouvé par sa lettre à M. de Paulmy, en date du 16 Juillet *, dix jours avant la bataille qui fournit au Roi dans un seul jour, la Hesse, la Westphalie, & une partie de l'Électorat d'Hanovre.

* *Imprimée dans les Pièces justificatives de son Mémoire.*

cours de l'art, lorſque l'on a pour objet de reſter ſur la défenſive. Si, dans ce cas, ces deux précautions ſont néceſſaires, la diſpoſition que le Général fait de ſes troupes ſur le terrein choiſi, pour y attendre & combattre l'ennemi, n'eſt pas moins eſſentielle. La diſpoſition de M. le Maréchal de Villars ſur le terrein de Malplaquet étoit abſolument défenſive, puiſque ſon objet étoit d'empêcher les ennemis de faire le ſiège de Mons: le champ de bataille qu'il choiſit étoit relatif à ſon objet; les retranchemens qu'il fit faire en avant de ſon infanterie, ajouterent encore à la bonté de ſa poſition; mais ſa diſpoſition ne rempliſſoit point entierement ſes vûes, parce que le flanc gauche de ſon armée n'avoit aucun appui, & le bois du Sart qui auroit pû lui en ſervir s'il l'eut fait occuper en entier, lui devint funeſte, parce qu'il n'en occupa qu'une partie. Prenons un exemple plus moderne.

Le champ de bataille de Fontenoy n'avoit pour objet que la défenſive, parce qu'il s'agiſſoit d'empêcher les Alliés de troubler les opérations du ſiège de Tournai, que le Roi faiſoit en perſonne. Parcourons le terrein, examinons ſa ſituation, les retranchemens que M. le Maréchal de Saxe fit élever pour le rendre plus fort, & voyons enſuite ſi la diſpoſition des troupes pour combattre rempliſſoit l'objet de la défenſive, que la poſition de l'armée Françaiſe exigeoit.

M. le Maréchal de Saxe inſtruit que les Alliés commandés par M. le Duc de Cumberland, M. le Maréchal de Konigſeg, & M. le Prince de Waldeck, s'aſſembloient à Lembeck, couverts de la riviere de Senne, ne douta point que leur intention ne fut de tâcher de ſecourir Tournai, & d'attaquer l'armée du Roi; ce Général fut confirmé dans ſon opinion, lorſqu'il apprit qu'ils étoient venus camper entre l'Abbaye de Cambron &

Soignies; mais incertain s'ils marcheroient pour secourir Tournai, en dirigeant leurs efforts vers le bas Escaut, ou s'ils se porteroient sur l'armée du Roi, en laissant la grande chaussée de Leuse à Tournai, & en menaçant la partie du haut Escaut; & pour être instruit de leurs mouvemens & de leurs marches, il détacha M. Duchailas du côté de Leuse, avec ordre de se retirer à mesure que l'ennemi s'avanceroit sur lui, ce qui fut exécuté ainsi qu'il l'avoit ordonné. La marche des Alliés ne permettoit plus à M. le Maréchal de douter que leur dessein ne fut de venir attaquer l'armée du Roi, laissant le bois de Barri & de Leuse à leur droite. Il avoit d'avance choisi un champ de bataille, dont il avoit assuré la gauche par deux redoutes, & par des abattis entre ces deux redoutes faits dans le bois de Barri; mais il ne prit aucune précaution pour le front du champ de bataille, qui ne fut totalement déterminé que la surveille de l'action.

Ce champ de bataille formoit un angle, dont le sommet étoit Fontenoy. Il est aisé de sentir de quelle importance il étoit de garder & de défendre ce poste, & la nécessité de faire dépendre le succès de la bataille de sa conservation; on s'occupa, autant que le tems put le permettre, à fortifier ce village, & à le mettre en état de défense, profitant de tous les avantages du terrein & des chemins creux qui l'environnent; on éleva pendant la nuit des redoutes sur la droite de ce village, dont la direction s'étendoit vers Antoin; à la pointe du bois de Barri on avoit élevé une redoute, & une autre encore pardelà cette pointe, pour appuyer la gauche, & on avoit fait des abattis entre ces deux redoutes; ainsi le bois de Barri appuyoit la gauche, le village de Fontenoy étoit au centre, & celui d'Antoin appuyoit la droite. Il y avoit environ 350 toises de la redoute située à la

droite du bois de Barri, relativement à l'armée Françaife jufqu'à Fontenoy, & de ce village à Antoin environ 900 toifes; l'armée occupant ce terrein devoit néceffairement former un équerre. Tel étoit le terrein que l'armée occupa lorfque les Alliés vinrent l'attaquer le 11 Mai 1745.

Voyons actuellement la difpofition que fit M. le Maréchal de Saxe, relativement au terrein qu'il avoit choifi, & les précautions qu'il prit pour parer aux attaques que l'ennemi pouvoit faire. Il mit un bataillon dans chacune des redoutes de la gauche, quatre dans Fontenoy, deux derriere pour les foutenir; depuis la gauche du village de Fontenoy jufqu'à la redoute du bois de Barri, onze bataillons; pardelà, fur la gauche, dix bataillons, dont trois en premiere ligne, & un plus loin fur la gauche; trois autres à-peu-près alignés fur les onze bataillons, & trois autres plus en arriere; derriere cette feconde ligne, huit efcadrons; depuis la droite de Fontenoy jufqu'à Antoin, derriere les trois redoutes, il y avoit une ligne compofée d'une brigade d'infanterie, de quatorze efcadrons de dragons, & d'une autre brigade d'infanterie, qui appuyoit fa droite à Antoin, dans Antoin cinq bataillons; la cavalerie étoit fur deux lignes, l'une de vingt-quatre efcadrons, & la feconde de vingt-huit; entre ces deux lignes de cavalerie il y avoit huit bataillons en réferve, pour fe porter où befoin feroit. Dans les trois redoutes entre Fontenoy & Antoin, il y avoit placé des détachemens, tirés des deux brigades d'infanterie qui défendoient cette partie; enfin la Maifon du Roi & les Carabiniers étoient en réferve, appuyant leur droite à la feconde ligne de cavalerie, & leur gauche vers la grande chauffée de Leufe. M. le Comte de Lowendal, qui depuis eft mort Maréchal de France, étoit avec fa réferve entre le mont de Trinité & le village

Ff 2

de Rumignies, & M. le Maréchal avoit laiſſé vingt-ſept bataillons & dix-ſept eſcadrons, pour contiuer le ſiège & contenir la garniſon. Voyez la Planche 10.

Telle étoit la diſpoſition de M. le Maréchal de Saxe, lorſque les Alliés déboucherent par le village de Vezon & par celui de Maubray, & vinrent ſe mettre en bataille, les Anglais & les Hanovriens ſur deux lignes d'infanterie, leur droite au bois de Barri, & leur gauche à la hauteur de Fontenoy, ayant derriere leur gauche le village de Bourgeon, que les Français avaient brûlé la veille. Leur cavalerie étoit en troiſième ligne, & la réſerve en quatrième, compoſée d'infanterie & de cavalerie. Les Hollandais formerent l'équerre avec la droite de leur armée, & faiſoient face aux trois redoutes entre Fontenoy & Antoin, leur droite vers la gauche des Hanovriens, & leur gauche entre Antoin & le village de Pieronne.

La diſpoſition de M. le Maréchal de Saxe étoit bonne; mais il me ſemble que de Fontenoy à la redoute du bois de Barri, cette partie étoit la plus foible, & cependant c'étoit celle ſur laquelle il étoit probable que les Alliés feroient les plus grands efforts, parce qu'en ſuppoſant qu'ils euſſent pénétrés par cette partie, & battu les troupes qui la défendoient, ils les replioient néceſſairement ſur Antoin, ou, au moins, ſur le pont de bateaux jetté proche le village de Calonne; & en allant appuyer leur gauche au village de Ramecroix & leur droite à Tournai, la Place étoit ſecourue. M. le Comte de Lowendal qui étoit près le mont Trinité avec ſa réſerve, auroit été forcé de repaſſer l'Eſcaut pour rejoindre l'armée ſur la rive droite, & le ſiège auroit été levé; mais ce n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus à craindre, en ſuppoſant que cette gauche eut été battue; il n'y avoit qu'un ſeul pont ſur l'Eſcaut, il eſt vrai qu'il étoit défendu

par des tetranchemens très-étendus, & qui pouvoient mettre à couvert une grande quantité de troupes; mais perſonne n'ignore le déſordre & la confuſion qui ſe mettent dans une armée battue, lorſqu'elle eſt ſuivie vivement : eût-elle ſix ponts pour ſe mettre hors d'inſulte, une grande partie des ſoldats ſe jettera à la nage, dans l'eſpérance de ſe ſauver plutôt ; mais ce déſordre doit augmenter lorſqu'elle n'a qu'un ſeul pont pour ſe retirer.

Cette partie entre Fontenoy & la redoute du bois de Barri étant la plus foible, il auroit fallu élever encore une redoute entre Fontenoy & la redoute du bois, alors tout le front de l'armée auroit été en force; mais quoique l'armée Françaiſe remporta la victoire, cela ne prouve pas que M. le Maréchal de Saxe n'ait pû faire une meilleure diſpoſition, non-ſeulement quant à la force de la poſition de l'armée, mais encore quant à la diſpoſition des troupes.

Je ne doute pas que ſi ce Général eut eu aſſez de forces pour ſe porter par-tout, & que l'état d'affaiſſement où il étoit, lui eut permis d'avoir toute ſa tête, & d'agir par lui-même, il n'eut remédié aux inconvéniens qui pouvoient réſulter de ſa diſpoſition, & certainement il en eut fait une autre plus relative à l'état de la guerre actuelle ; mais il étoit mourant, il n'avoit pas la force de monter à cheval, ſa voix étoit éteinte, &, porté ſur un char, ſon courage ſeul le ſoutenoit. M. le Maréchal de Saxe fit tout ce que l'on pouvoit attendre de lui dans l'état affreux où il étoit, il fit même plus qu'on ne pouvoit eſpérer ; ainſi n'attribuons point à ce grand Général les défauts qui pouvoient être dans ſa diſpoſition ; & en prenant le terrein tel qu'il l'avoit choiſi & fait fortifier, examinons ſi l'on n'auroit pas pû faire une meilleure diſpoſition, & ſi par cette diſpoſition l'armée n'auroit pas été plus en force, & moins ſuſceptible d'être forcée par le centre de la gauche, comme elle le fut d'abord.

Je n'ai point imaginé la disposition suivante, j'en dois l'idée à M. le Maréchal d'Estrées, qui l'eut, sans doute, exécutée, s'il eut commandé l'armée ; & la victoire qui balança long-tems entre les Français & les Alliés, eut été plutôt décidée en faveur des Français, en supposant que les Alliés eussent osé attaquer l'armée dans une position bonne par elle-même, mais dont la disposition étoit encore plus formidable.

M. le Maréchal de Saxe avoit trente-sept bataillons, dont il pouvoit disposer pour ce point de défense ; de ce nombre, six avoient leur place marquée, quatre dans Fontenoy, & deux dans les redoutes du bois de Barri. Dans l'intervalle de la redoute du bois de Barri à Fontenoy, établir quatre batteries de canon du parc, sans compter celles qui étoient dans le village de Fontenoy, & près de la redoute de la gauche ; ces quatre batteries balayant la plaine en avant, & croisant leur feu en avant de Fontenoy & de la redoute. Dans les trois intervalles de ces quatre batteries, placer un peu en arriere trois colonnes d'infanterie de six bataillons chacune ; derriere le village de Fontenoy, quatre bataillons, pour soutenir les troupes qui le défendoient, d'autant plus que ce point étoit essentiel à conserver. Derriere la brigade placée sur le flanc droit de Fontenoy, & qui soutenoit les deux premieres redoutes, trois autres bataillons en seconde ligne, pour veiller à la conservation de Fontenoy, & à celle des deux redoutes de ce flanc droit. Derriere les abattis qui étoient entre les deux redoutes de la gauche, trois bataillons, trois autres derriere la redoute qui fermoit absolument la gauche. Je ne change rien à la disposition depuis Fontenoy jusqu'à Antoin, excepté que je mets douze escadrons de cavalerie en seconde ligne, derriere ceux de dragons. En seconde ligne derriere les batteries & les ba-

taillons du centre de la gauche, je mets vingt escadrons, & vingt en troisième ligne; sur la gauche de cette cavalerie, je place la Maison du Roi & les Carabiniers, sur deux lignes de dix-sept escadrons en premiere, & dix en seconde, leur gauche s'étendant vers le village de Ramecroix, cette partie étant essentielle à garder, parce que les Alliés pouvoient aussi-bien marcher sur Ramecroix par le chemin de Leuse, que sur le village de Vezon; c'est pour cette raison que Ramecroix auroit dû être accommodé & fortifié, & y placer une brigade d'infanterie tirée de la tranchée de Tournai, ou de la réserve de M. le Comte de Lowendal, qui étoit, comme je l'ai déjà dit, campé, sa gauche au mont de Trinité, & sa droite à Rumignies. Voyez la Planche 11.

Je crois cette disposition formidable depuis Fontenoy jusques pardelà le bois de Barri, cette partie est inattaquable; celle entre Fontenoy & Antoin est plus foible en troupes, mais elle est couverte par trois redoutes, & on peut détacher quelques bataillons des trois colonnes du centre de la gauche, si les circonstances l'exigent, & rendre par-là cette partie aussi difficile à attaquer; d'ailleurs, on peut faire mettre pied à terre aux dragons, d'autant qu'ils sont soutenus par une ligne de cavalerie, & couverts par trois redoutes.

(*kk*) L'ennemi ne peut pas poursuivre bien loin la cavalerie de la premiere ligne, si l'on a pris la précaution de placer quelqu'infanterie, du canon, & des troupes légeres, sur le flanc de cette cavalerie; mais la cavalerie ennemie n'a rien à craindre de l'infanterie de la premiere ligne, & Montécuculi se trompe, lorsqu'il dit que *l'infanterie de la premiere ligne tomberoit en queue & en flanc sur la cavalerie ennemie*, qui poursuivroit celle qu'elle a battue. Comme cette premiere ligne d'infanterie

eſt probablement attaquée par celle de l'ennemi, ou qu'elle eſt dans l'attente de l'être, elle ne peut hazarder de ſe déſunir ni de s'affoiblir, en marchant en partie au ſecours de ſa cavalerie, parce qu'elle diviſeroit ſes forces, & que ne préſentant plus le même front, elle ſeroit elle-même priſe en flanc par les bataillons ennemis qui la déborderoient; mais en prenant les précautions que j'ai dit ci-deſſus; cette infanterie, ce canon, & ces troupes légeres, que je place ſur le flanc de la cavalerie oppoſé à celui de l'infanterie qui eſt en ligne, ſuffiſent pour contenir la cavalerie ennemie, l'empêcher de ſuivre trop vivement la cavalerie battue, & lui donner le tems de paſſer par les intervalles de la ſeconde ligne, qui doit marcher en avant, & attaquer l'ennemi avec force & célérité lorſque la premiere ligne ſera derriere elle, en même tems que les troupes légeres le prendront en flanc & parderriere. L'infanterie du flanc doit reſter dans ſa poſition, & faire un grand feu de ſon canon pour contenir la ſeconde ligne de la cavalerie ennemie. Pour donner plus de ſolidité à ce ſecours, on peut faire marcher une brigade d'infanterie de la ſeconde ligne; cette brigade ſe forme en colonne, & va appuyer ſa tête à la premiere ligne, fait enſuite un à droite ou un à gauche, ſuivant le flanc où elle eſt appuyée, & par ſon feu, elle doit rallentir la vivacité de la pourſuite de l'ennemi.

Si cette premiere ligne de cavalerie, au lieu d'être battue, enfonce l'ennemi, & le force à une retraite précipitée, les troupes légeres doivent ſe joindre à elle pour preſſer ſa retraite, & pour le forcer, par la vivacité avec laquelle elle le ſuit, à entraîner avec lui la ſeconde ligne; ſi cette charge réuſſit, & que les deux lignes ennemies ſoient en déroute, l'infanterie & le canon qui étoient ſur le flanc de la cavalerie, doivent ſe rappro-

cher

cher de la premiere ligne de son infanterie, pour prendre en flanc l'infanterie ennemie en même tems qu'elle est attaquée de front. Ce mouvement ne doit se faire que lorsque la seconde ligne de la cavalerie qui suit la premiere, aura dépassé le terrein sur lequel étoit la premiere ligne. Si l'ennemi se retire en ordre, la seconde ligne doit prendre le terrein qu'occupoit la premiere, pour garder le flanc de l'infanterie du corps de bataille, & le corps d'infanterie qui étoit sur le flanc opposé de la cavalerie, marcher toujours à hauteur de cette seconde ligne de cavalerie. Ces préceptes sont bons, mais il faut les appliquer aux circonstances & au terrein, & ne pas prendre pour une regle générale ce qui peut être bon dans une occasion, & qui dans une autre seroit un mouvement ou une disposition fausse.

(*ll*) Par la disposition de Montécuculi, il paroît qu'il suppose une plaine, & que ses deux flancs sont appuyés à une riviere ou à des marais, & de l'autre à des montagnes ou à des ravins impraticables. Supposons une riviere à la gauche & des montagnes à la droite, il est nécessaire d'examiner la disposition de ce Général, relativement au terrein indiqué, & au nombre & à l'espece de troupes qui composent son armée.

Il suppose que son infanterie est composée de seize bataillons de douze cens quatre-vingt hommes chacun, tant piquiers que mousquetaires; sa cavalerie de quatre-vingt escadrons de cent cinquante cavaliers chacun; de deux mille dragons & de deux mille croates, ou troupes légeres; ce qui compose une armée de 36480 combattans. Il partage son infanterie en deux parties égales, il met six bataillons en premiere ligne, & deux autres bataillons pour fortifier les flancs, & former *un bataillon double*. Sa seconde ligne est de la même force & dans le même ordre que la premiere; il met vingt-cinq escadrons en premiere ligne,

c'eſt-à-dire, treize à la droite de l'infanterie de la premiere ligne, & douze à la gauche dans la même poſition; pardelà la cavalerie il met cinq cens croates, ou troupes légeres, à la droite, & autant à la gauche; il couvre les deux flancs de cette premiere ligne par ſeize cens dragons à pied, dont huit cens à la droite & huit cens à la gauche, les uns appuyés à la chaîne de montagnes, & les autres à la riviere. Il paroît qu'il place dix eſcadrons cuiraſſés entre les deux lignes derriere les deux aîles, dont cinq à la droite & cinq à la gauche, avec mille croates ſur la même ligne, partagés en deux parties égales; cette ligne de cavalerie miſe entre la premiere & la ſeconde ligne, paroît avoir pour objet de renforcer la premiere ligne au moment qu'elle s'ébranlera pour attaquer, ou bien de la ſoutenir; en ſuppoſant que cinq eſcadrons de cuiraſſiers, & trois de croates, ou de huſſards, puiſſent donner un ſecours efficace à treize eſcadrons de cuiraſſiers qui ſont pliés & battus. La ſeconde ligne eſt ſemblable à la premiere pour le nombre de bataillons & pour les eſcadrons: il place deux cens dragons à cheval ſur l'aîle droite & autant ſur l'aîle gauche, derriere les dragons à pied, mais alignés ſur la ſeconde ligne. Il met vingt eſcadrons cuiraſſés en réſerve; mais il ne dit point où il faut les placer, il dit ſeulement qu'il en faut dix pour la réſerve de la premiere ligne, & dix pour la ſeconde ligne, ce qui n'eſt pas clair; s'il avoit dit qu'il en falloit dix pour l'aîle droite & dix pour l'aîle gauche, il auroit été plus intelligible. Comme ſon ordre de bataille me paroît déjà aſſez confus, j'ai cru devoir partager ces vingt eſcadrons en deux parties égales, & en mettre dix derriere la ſeconde ligne de la cavalerie, appuyés à la riviere, & dix dans la même poſition, appuyés à la chaîne de montagnes. Enfin il place des pelotons d'infanterie tirés des bataillons,

entre les escadrons de la premiere ligne. Il me semble que telle est la disposition de Montécuculi ; du moins, c'est ainsi que je l'ai conçu. Voyez la Planche 12.

L'explication qu'il donne de l'emplacement de ses croates, ou troupes légeres, n'est pas claire ; il les place *vis-à-vis le milieu du front*. Il y a dans cette expression une obscurité sur l'endroit où il veut qu'ils soient postés ; on ne sait si c'est en avant de chaque front, vis-à-vis le milieu de chaque aîle, ou si c'est entre les deux lignes, d'autant qu'il dit ensuite, *qu'ils doivent être mis comme en lesse, toujours prêts à sortir tout d'un coup, dès que l'occasion le demande*. S'ils sont en avant du front de la premiere ligne, ils ne sont point en *lesse* ni enfermés ; or comme le terme de sortir suppose que l'on est enfermé ou enclavé dans une ligne ou entre deux lignes, ils ne peuvent pas être en avant de la premiere ligne. Il ajoute que *s'il y a un plus grand nombre de cavalerie légere que les deux mille croates, il seroit difficile de les comprendre dans l'ordre de bataille*. Je ne vois point quelle seroit la difficulté de les employer utilement ; il dit lui-même *qu'il faut les mettre sur les aîles de l'autre cavalerie*, (ce qui s'entend sur les aîles de la cavalerie de la seconde ligne.) voilà donc leur place toute trouvée. Ce qui prouve encore que son intention a été de mettre ces mille croates entre les deux lignes, vis-à-vis le milieu de chaque front, c'est qu'il ne place sur les aîles de la seconde ligne que le surplus pardelà les deux mille croates qui sont dans son armée. Ce qu'il dit ensuite est contre toute possibilité : il suppose que cette cavalerie légere est enveloppée sans pouvoir se défendre, & il prétend que dans cette position *elle doit se mettre à couvert derriere l'armée*. Si elle est enveloppée de façon à ne pouvoir pas se retirer, il lui est impossible de se mettre à couvert derriere l'armée, il falloit

qu'elle se mit en sûreté avant que d'être enveloppée; dans cette position fâcheuse, elle n'a d'autre ressource que de tâcher de pénétrer par quelqu'endroit le sabre à la main, & de se faire jour pour se rendre au lieu indiqué par Montécuculi: d'ailleurs, comment ce Général veut-il que ces croates soient enveloppés, puisqu'il les met entre deux lignes? Avant qu'ils soient attaqués, il faut que la premiere ligne de cavalerie soit battue; & encore ne le seront-ils pas, parce qu'ils seront entraînés par cette premiere ligne, ou ils se mettront promptement en sûreté, en passant par les intervalles de la seconde. Si on les place en avant de la premiere ligne, ils peuvent être facilement enveloppés pour peu qu'ils s'en éloignent, ou se renverser sur la premiere ligne, & y mettre du désordre; mais alors ils ne seront plus en *lesse*.

Examinons les raisons que peut avoir eu ce Général pour faire la disposition ci-dessus, & les défauts que je crois y trouver. Montécuculi a probablement eu dessein de faire agir principalement sa cavalerie, & pour lui donner un secours plus prompt, il met entre les deux lignes dix escadrons cuirassés & six de croates; mais ces seize escadrons, dont il y en a huit pour l'aîle droite, & huit pour l'aîle gauche, ne peuvent qu'éloigner, & même empêcher les secours que la seconde ligne doit donner à la premiere, & y mettre du désordre si elle est battue: d'ailleurs, que deviendront ces pelotons d'infanterie, qu'il met dans les intervalles des escadrons de la premiere ligne? ils seront foulés aux pieds des chevaux, ou hachés en piéces par l'ennemi. Si au lieu d'être battue, cette premiere ligne culbute la cavalerie ennemie, elle ne peut espérer cet avantage qu'en marchant elle-même à l'ennemi, & elle perd alors le secours qu'elle s'étoit promis de ces pelotons d'infanterie, parce qu'ils ne peuvent pas la suivre; & si

pour ne pas perdre ce secours très-incertain, elle se laisse attaquer de pied ferme, il y a tout lieu de croire qu'elle sera battue. Les mille croates qu'il place entre les deux lignes, à côté des dix escadrons cuirassés, sont, sans doute, pour prendre en flanc la cavalerie ennemie, en supposant la premiere ligne forcée de se retirer; mais pour qu'ils puissent exécuter ce projet, il faut au moment que la cavalerie s'ébranle pour marcher à l'ennemi, que les cinq cens croates de la droite aillent appuyer leur gauche à la hauteur du bataillon de la droite de la premiere ligne, & leur droite tirant vers la seconde ligne; & que ceux de la gauche se mettent dans la même position, leur droite au bataillon de l'aîle gauche de la premiere ligne, & leur gauche tirant vers la seconde ligne. Les mille autres croates qu'il appuye aux aîles de la cavalerie de la premiere ligne, peuvent avoir deux objets, celui de prendre en flanc l'ennemi en même tems qu'il sera attaqué de front, & celui de couvrir le flanc des dragons à pied, & de faciliter leur retraite si les circonstances l'exigeoient: les dragons à cheval semblent avoir le même objet, ces derniers peuvent être de quelqu'utilité; mais les croates ou les hussards ne peuvent servir à rien, parce qu'il est probable qu'ils seront attaqués en même tems que la cavalerie, & que n'étant pas montés assez avantageusement, ils ne pourront pas résister au choc de la cavalerie ennemie; ainsi loin de couvrir & de protéger les dragons à pied, ce seront ces dragons qui les protégeront par leur feu, & qui leur faciliteront les moyens de se retirer. Les huit bataillons en premiere ligne, dont il y en a deux pour fortifier les côtés, sont rangés dans l'ordre accoutumé, avec la différence cependant que du tems de Montécuculi les bataillons étoient rangés sur six de hauteur, & qu'aujourd'hui ils ne sont plus que sur trois; la seconde ligne est dans le même ordre, tant infanterie que cavalerie.

Huit bataillons en premiere ligne ne ſont pas ſuffiſans ; c'eſt la premiere ligne qui doit faire les plus grands efforts, & qui eſt la plus expoſée, par conſéquent elle doit être plus forte en infanterie que la ſeconde ligne, qui n'eſt faite que pour porter des ſecours prompts, ainſi que la réſerve, aux parties de la premiere ligne qui pourroient foiblir.

La ſeconde ligne de cavalerie ne peut être d'aucun ſecours à la premiere, parce qu'il y a entre elles deux, dix eſcadrons de cuiraſſiers & ſix de croates ; ces mille croates qui ſont en *leſſe*, pour me ſervir des termes de Montécuculi, ne peuvent pas remplir l'objet que ce Général s'eſt propoſé, s'ils ne font pas le mouvement que j'ai dit plus haut, avant que la cavalerie ne s'ébranle pour marcher en avant ; car s'ils attendent pour le faire que leur cavalerie ſoit pliée & battue, ils ſeront entraînés dans ſa retraite ; s'ils font leur mouvement à tems, ils peuvent lui être d'un grand ſecours, mais il faut bien compter ſur l'intelligence de leurs officiers & ſur la valeur de ces troupes. Je ſuppoſe qu'ils faſſent leur mouvement à tems, qu'ils ſoient conduits par des officiers valeureux & intelligens, & qu'ils ne s'épouvantent point d'un premier échec, la retraite de cette premiere ligne ſera toujours embarraſſée par les dix eſcadrons de cuiraſſiers qui ſont entre les deux lignes, & qui empêcheront la ſeconde ligne de marcher à ſon ſecours.

L'objet que l'on doit ſe propoſer dans la diſpoſition que l'on fait des troupes ſur un champ de bataille, eſt de mettre chaque arme ſur le terrein qui lui eſt propre, & où elle peut agir avec plus d'avantage, que toutes puiſſent ſe protéger l'une l'autre, ſans que cette protection exige de grands mouvemens : il faut encore que la premiere diſpoſition puiſſe ſe changer facilement ſelon les circonſtances, ſans que l'ennemi puiſſe s'en apperce-

voir que lorſqu'elle eſt faite, ou qu'il eſt attaqué dans ce nouvel ordre ; ou s'il s'en apperçoit, qu'il ne trouve aucun moyen ni aucun jour pour attaquer avec avantage pendant le tems que ſe fait le mouvement.

La diſpoſition de Montécuculi ne peut pas ſe changer ſans faire de grands mouvemens, qui demandent beaucoup de tems, ſans une préciſion qu'il eſt bien difficile d'avoir, & ſans mettre de la confuſion dans les troupes. Ce déſordre peut venir de deux principes ; le premier des pelotons d'infanterie qu'il met entre ſes eſcadrons de la premiere ligne ; le ſecond, & le plus certain, vient de ces dix eſcadrons qui ſont entre les deux lignes. Je penſe auſſi que les croates, ou huſſards, qui couvrent les flancs de la cavalerie de la premiere ligne, & qui ont ſur leur flanc des dragons à pied, ſeroient mieux placés à côté des dragons à cheval, parce que dans cette poſition ils peuvent être utiles à la cavalerie ſi elle eſt battue ; ils peuvent encore être d'un grand ſecours aux dragons à pied, en ſuppoſant qu'ils fuſſent attaqués par un nombre de troupes très-ſupérieur : ſi, au contraire, la cavalerie ennemie eſt battue, ces croates, joints aux dragons à cheval, peuvent par une attaque vive ſur le flanc, achever la défaite de cette aîle, ſuivie en ordre, mais avec vivacité par la premiere ligne.

Après avoir examiné la diſpoſition de Montécuculi, & fait voir en quoi elle eſt défectueuſe, il faut examiner celle que l'on pourroit faire du même nombre de troupes, & ſur le même terrein. La diſpoſition que je propoſe me paroît plus ſimple, plus ſuſceptible de ſecours, plus aiſée à changer, plus facile à ſe mouvoir, & moins ſujette au déſordre.

Je mets dix bataillons en premiere ligne, huit en bataille, & deux en colonnes derriere les bataillons qui ferment les deux

aîles (*a*). Sur chaque flanc de l'infanterie je mets quatorze escadrons, & pour couvrir les aîles de la cavalerie, je place huit cens dragons à pied à la gauche, appuyés à la riviere, & douze cens à la droite, qui ont leur gauche appuyée à la chaîne de montagnes. De ces douze cens dragons à pied, j'en détache quatre cens, pour occuper les issues & les chemins qui pourroient être dans l'intérieur des montagnes, sur le flanc de l'armée, & donner jour à l'ennemi de pénétrer par cette partie, & d'attaquer ce flanc; je fais rompre les chemins par des coupures larges & profondes, & la terre qu'on en tire sert de parapet aux troupes que je place derriere. Si les hauteurs sont praticables, & que l'ennemi puisse s'en emparer, au lieu de quatre cens dragons j'en détache six cens, dont une partie pour garder les coupures faites dans les chemins, & l'autre pour occuper & garder les hauteurs. La seconde ligne est de six bataillons, treize escadrons à la droite, & autant à la gauche, mille croates sur le flanc droit, un peu en avant de la seconde ligne, derriere les dragons à pied, & autant à la gauche dans la même position. Il reste vingt-six escadrons cuirassés, que je partage en deux parties égales, & que je place en réserve en troisième ligne, l'une appuyée à la chaîne de montagne, & l'autre à la riviere. Voyez la Planch. 13.

Ou cette armée a dessein de marcher en avant, & d'attaquer l'ennemi,

(*a*) Il faut se ressouvenir que les bataillons selon Montécuculi, sont de douze cens quatre-vingt soldats: j'ai laissé les bataillons de cette force, pour ne pas m'écarter du Texte, relativement à cette disposition; d'ailleurs si leur force paroit au Lecteur trop considérable, il n'a qu'à supposer que j'ai joint ensemble deux bataillons de six cens quarante hommes, & qu'au lieu de dix bataillons en premiere ligne, il y en a vingt, & douze en seconde au lieu de six.

l'ennemi, ce qu'elle peut faire ſans perdre la protection de ſes appuis, ou elle a deſſein de reſter dans ſa poſition, & d'y attendre l'ennemi. Si elle marche pour attaquer, elle doit toujours occuper les hauteurs par des détachemens, & les troupes deſtinées à cette garde, doivent fouiller très-exactement l'intérieur des montagnes, & n'avancer qu'à meſure que l'armée marche ; dans ce cas il eſt inutile de lever de la terre ni de faire des coupures : mais lorſque l'on eſt à portée de l'ennemi, on peut ſur le champ barrer les chemins, en coupant de gros arbres, & en élevant de la terre pour n'être point inquiété par ce flanc, & pour diminuer le nombre de troupes qu'il faudroit y employer ſans cette eſpece de fortification. Si cette armée a choiſi une poſition, & qu'elle ſoit réſolue d'y attendre l'ennemi, elle doit avoir eu le tems de fouiller les montagnes, de rompre les chemins, de faire des coupures, & d'aſſurer cette partie, ainſi que les hauteurs.

Je ſuppoſe actuellement que cette armée dans la poſition indiquée ci-deſſus, attaque l'ennemi ou qu'elle en ſoit attaquée, n'importe, les manœuvres, en la ſuppoſant battue, ſont les mêmes ; & ſi elle bat, ſes diſpoſitions pour ſuivre l'ennemi ſont auſſi les mêmes. En ſuppoſant la premiere ligne droite de ſa cavalerie battue, elle doit ſe retirer par les intervalles de la ſeconde ligne, & ſe rallier derriere, pendant que celle-ci marche à l'ennemi ; mais pour faciliter cette retraite de la premiere ligne, & donner plus de poids à l'attaque de la ſeconde, il faut que dans l'inſtant que les deux armées s'ébranlent pour marcher en avant & ſe charger, que les dragons à pied ſe forment en colonne, cinquante ou ſoixante pas en avant de leur premiere poſition, pour être plus en force, & par le feu du flanc de cette colonne, en impoſer à l'ennemi, & rendre ſon

attaque moins vive. Les mille croates doivent faire leur mouvement en même tems que les dragons font le leur, & se mettre en écharpe, l'escadron de la droite à trente pas de la colonne de dragons, & l'escadron de la gauche, tirant vers l'escadron de l'aîle de la seconde ligne. Cette colonne de dragons à pied, & ces croates, ou hussards, en écharpe, assurent le flanc de la cavalerie, & empêchent qu'on ne la tourne, & menacent en même tems celui de l'ennemi, s'il a l'imprudence de se laisser emporter à un premier succès. Huit escadrons de la réserve de la droite doivent aller se placer derriere les mille croates; & lorsque ces troupes légeres marcheront pour prendre en flanc & parderriere l'ennemi victorieux, qui suit la cavalerie en retraite, ces huit escadrons doivent prendre la place des croates, pour contenir, avec la colonne de dragons, la seconde ligne de l'ennemi. Le même mouvement doit se faire à la gauche, du moment que les deux armées s'ébranlent pour se charger. Voyez la Planch. 14.

J'ai dit que je mettois deux bataillons en colonne, l'une derriere le bataillon de l'aîle droite, & l'autre, derriere celui de l'aîle gauche de la premiere ligne. Ces deux bataillons doivent rester dans cette position, jusqu'à ce que la premiere ligne soit à portée de l'ennemi, & prête à le charger la bayonnette au bout du fusil; alors ces deux colonnes doivent s'avancer par le pas oblique à la hauteur de la ligne d'infanterie, doubler le pas, & attaquer l'ennemi en flanc, en même tems que les huit bataillons l'attaqueront en front.

Je suppose que cette attaque ne réussisse point, & que cette premiére ligne d'infanterie soit pliée & forcée de se retirer; les deux colonnes des flancs doivent, sans changer leur ordre, se retirer avec la ligne, & couvrir les deux flancs; mais la

ſeconde ligne qui eſt de ſix bataillons, doit ſe partager en deux, chaque bataillon ſe former en colonne, & aller appuyer ſa tête aux deux bataillons en colonnes qui couvrent les aîles: ce mouvement eſt aiſé à faire, & ne peut même pas être vu de l'ennemi, qui dans la chaleur du combat, & dans le moment d'un premier ſuccès, ne voit que la victoire, ne ſonge qu'à en profiter, & à ſuivre l'ennemi qui ſe retire, ſans faire attention aux mouvemens que fait ſa ſeconde ligne; ces deux colonnes de quatre bataillons chacune étant formées, les huit bataillons doivent ſe retirer leſtement, mais en ordre, pour engager l'ennemi à ſe mettre entre ces deux colonnes: s'il s'y engage, il doit être vivement attaqué ſur ſes deux flancs, & cette attaque doit donner le tems à la premiere ligne de ſe rallier, & de remarcher à l'ennemi bayonnette baiſſée. Pendant que la ſeconde ligne d'infanterie fait ſon mouvement, & qu'elle ſe forme en colonne par bataillon, il doit ſe détacher dix eſcadrons des deux réſerves, cinq de celle de la droite, & cinq de la gauche, & aller ſe placer à cinquante pas derriere le terrein qu'occupoit la ſeconde ligne d'infanterie, pour raſſurer les troupes en retraite, & les forcer à ſe rallier en avant d'eux; mais ſi cette infanterie eſt totalement en déſordre, malgré l'attaque des flancs de l'ennemi par les deux colonnes, & que les officiers qui la commandent ne puiſſent point la rallier que derriere ces dix eſcadrons, il faut alors que cette cavalerie la laiſſe paſſer, & qu'elle marche enſuite à l'ennemi, qu'elle le charge à toutes jambes le ſabre à la main; & ſi elle entre dans les bataillons ennemis, il faut qu'elle ait la précaution de ne point les dépaſſer, mais de reſter dedans, & de hacher en piéces tout ce qui fera réſiſtance; ſi ces eſcadrons dépaſſoient les bataillons ennemis, ceux-ci, après qu'ils feroient

paſſés, ſe retourneroient ſur eux, & leur feroient un feu terrible qui en tueroit beaucoup, & qui les empêcheroit de ſe rallier. Voyez la même Planche.

Si, au lieu d'être battue, l'infanterie force l'ennemi à la retraite, la ſeconde ligne doit ſe former en colonne par bataillon, & chacune de ces ſix colonnes doit aller remplir l'intervalle qu'il y a entre chaque bataillon de la premiere ligne. Quoiqu'il n'y ait que ſix colonnes pour ſept intervalles, en faiſant joindre les deux bataillons du centre, il ſe trouvera ſuffiſamment de colonnes pour remplir les intervalles. Cette ſeconde diſpoſition eſt facile à exécuter; elle eſt forte dans toutes ſes parties, le feu eſt plus vif, quoique les colonnes n'en doivent point faire, & cet ordre eſt ſolide pour ſuivre l'ennemi dans ſa retraite ſans craindre aucun événement fâcheux. Voilà le moment où la ligne pleine eſt bonne, parce que comme l'enſemble eſt important dans cette circonſtance, les troupes la conſerveront bien plus facilement lorſque les bataillons ſe joindront, & que l'ordre ſera entremêlé de colonnes & de bataillons en bataille. Il ne faut que du ſilence & de la diſcipline dans les troupes, & elles ſuivront l'ennemi avec vivacité & ſans confuſion.

Cette diſpoſition eſt forte par elle-même; & quand même la ſeconde ligne de l'ennemi ſe joindroit à ſa premiere, elles ne pourroient pas eſpérer de rompre cette ordonnance, parce que l'aſſurance d'une victoire anime & encourage celui qui ſuit l'ennemi rompu & en retraite, que celui-ci eſt anéanti & découragé par la honte d'une défaite prochaine, & qu'il n'eſt pas en lui de remédier à une affaire, que la diſpoſition du vainqueur décide manifeſtement pour lui. Voyez la même Planch.

Si la cavalerie a le même ſuccès que l'infanterie, la ſeconde

ligne doit s'avancer en ordre à meſure que la premiere fuit l'ennemi. Comme je ſuppoſe le mouvement des dragons à pied & celui des croates fait, ainſi que je l'ai dit plus haut; c'eſt-à-dire, les dragons à pied, formés en colonne, & les croates en écharpe, appuyés à cette colonne; les croates, ou les huſſards, doivent, dans ce moment, dépaſſer les dragons, ſuivis de huit eſcadrons de cuiraſſiers de la réſerve, les premiers pour attaquer en flanc l'ennemi en retraite, & les ſeconds pour les ſoutenir, & pour contenir en même tems la ſeconde ligne de l'ennemi. Si les huit eſcadrons ne ſont pas jugés ſuffiſans, on peut faire marcher les dix qui reſtent, ce qui fera treize eſcadrons à la droite, & autant à la gauche. Les dragons à pied doivent ſuivre à la hauteur de l'infanterie de la premiere ligne; ceux qui occupent les montagnes ne doivent point quitter le flanc de l'armée, à moins qu'ils ne voyent jour à attaquer avec avantage le flanc de l'ennemi en retraite; mais ceux qui couvrent le flanc gauche, & qui bordent la riviere, ne doivent s'avancer qu'avec la premiere ligne, & ne jamais quitter ſon flanc. Lorſque l'ennemi eſt décidément battu, & qu'il eſt en pleine retraite, il faut abandonner ſa pourſuite aux croates, ou huſſards, & aux eſcadrons de la réſerve, ſoutenus des dragons à pied, & de quelques bataillons détachés du corps de bataille. L'ordre pour cette pourſuite doit être relatif au terrein & à la diſpoſition de l'ennemi; mais le plus ſolide, en ſuppoſant une plaine, eſt partie en colonne & partie en bataille. Voyez la même Planche, diſpoſition de la gauche.

Je penſe que la diſpoſition que je propoſe eſt meilleure que celle de Montécuculi, chaque arme eſt placée ſur le terrein qui lui eſt propre, & où elle peut agir; elle peut facilement changer de poſition ſans que l'ennemi puiſſe s'y oppoſer, ſans

même qu'il s'en apperçoive, & sans lui donner aucun jour pour attaquer avec avantage dans le moment que le mouvement se fait, parce qu'il ne se fait que sur les derrieres par la seconde ligne d'infanterie, par les réserves, & par les croates; que la premiere ligne reste toujours dans son premier ordre, à l'exception des deux bataillons en colonne, qui, au moment d'attaquer, devancent les flancs de l'infanterie de la premiere ligne, pour donner plus de force à son attaque, & des dragons à pied qui se forment en colonne sur les flancs.

Je n'ai point cherché à trouver Montécuculi en faute; mais sa disposition m'a paru si embrouillée & si confuse, que je n'ai pû me refuser d'entrer dans des détails qui m'ont paru nécessaires pour en faire voir la défectuosité.

Si cette armée, au lieu d'avoir pour appuis des montagnes à sa droite & une riviere à sa gauche, a d'un côté des bois, & de l'autre un village, la disposition ne doit plus être la même, parce qu'il n'y auroit pas assez de huit cens hommes pour garder & défendre le village, & pas assez de douze cens pour défendre le bois.

Il y a dans cette armée seize bataillons, de douze cens quatre-vingt hommes chacun, ce qui fait 20480 combattans; en faisant mettre pied à terre aux deux mille dragons, on aura suffisamment d'infanterie. Il faut retrancher le village, & faire des abattis dans le bois; on peut alors partager l'infanterie en deux parties, en placer une dans le bois, derriere les abattis, & l'autre partie, moitié dans le village & moitié derriere, pour soutenir & rafraîchir les troupes qui le défendent; mettre la cavalerie sur deux lignes dans l'intervalle du village au bois, à l'exception de douze escadrons cuirassés, qu'il faut placer sur le flanc droit du village, parce que ce village cou-

vre la droite, qu'il est en plaine, & qu'il peut être tourné; derriere ces douze escadrons, mettre en seconde ligne les deux mille croates, pour assurer plus efficacement cette partie, & abandonner à la cavalerie le fort de la bataille, qui doit, suivant cette disposition, décider seule du succès ou de la défaite.

Comme je suppose le village & les bois retranchés, cette position est purement défensive, la droite & la gauche sont en force, à la vérité; mais si la cavalerie est battue, l'infanterie est séparée en deux sans pouvoir se rejoindre, & c'est le même inconvénient que j'ai dit plus haut, qui étoit dans ma premiere disposition sur le terrein de Malplaquet; d'ailleurs, qui peut empêcher l'ennemi d'attaquer avec la plus grande partie de ses troupes, le flanc qui lui paroîtra le moins difficile à emporter? Cette partie chassée de son poste, la cavalerie est prise en flanc & en front, elle ne peut plus rester dans sa position, & la bataille est décidément perdue.

Quoique cette disposition soit bonne, relativement à l'emplacement des différentes armes qui sont sur le terrein où elles peuvent combattre, elle est mauvaise par les inconvéniens qui en peuvent résulter: il faut donc en faire une autre qui remplisse l'objet qu'on s'est proposé. Ou l'on veut faire agir principalement sa cavalerie, & cependant lui donner les secours qu'elle doit naturellement attendre de l'infanterie, ou l'on ne veut se servir que de son infanterie: pour cet effet on peut faire deux dispositions.

La premiere suppose que l'on veut faire combattre sa cavalerie, & lui ménager des secours prompts de l'infanterie. Je n'emploierai que le même nombre de troupes qu'indique Montécuculi; je partagerai seulement ses bataillons en deux; comme il les fait de douze cens quatre-vingt hommes, je les mets

de ſix cens quarante ; ainſi au lieu de ſeize bataillons, j'en ai trente-deux, & quatre de dragons, de cinq cens hommes chacun, à qui je fais mettre pied à terre, ayant ſuffiſamment de cavalerie pour remplir mon objet.

Je retranche le village, non par des lignes & des angles, ni par des redoutes ſimples, ou avec des baſtions, mais par des redoutes de mon invention, que je crois plus fortes, & bien plus difficiles à attaquer. Les unes préſentent un angle à la campagne, & ont un redan en avant qui le couvre, & dont le foſſé communique à celui de la redoute. Cette redoute a vingt-quatre toiſes ſur chaque face extérieure, le parapet du redan eſt à huit toiſes de l'angle du foſſé de la redoute; ce parapet a trois toiſes d'épaiſſeur, & le foſſé trois de largeur ; le parapet de la redoute eſt de trois pieds plus haut que celui du redan, pour multiplier le feu, & pour que le redan ſoit protégé par la redoute. Vers le centre de la redoute, j'éleve un cavalier de trois pieds plus haut que le parapet, ſur lequel on place quatre piéces de canon de quatre; ce cavalier n'a point d'embraſures, parce qu'il faut que le canon ſoit plus élevé, pour pouvoir être tiré ſans craindre de bleſſer les ſoldats qui ſont dans la redoute & dans le redan ; s'il y avoit des embraſures, ou le canon feroit trop bas, ou le cavalier trop haut. Voyez la Planch. 15, Fig. 1.

Ma ſeconde eſpece de redoute eſt ſur les mêmes proportions que la premiere; mais elle préſente une face à la campagne. Du centre de cette face, il part un boyau long de douze toiſes & large de trois, ſans compter le parapet de droite & de gauche. A l'extrémité de ce boyau, j'éleve une redoute qui a quatorze toiſes ſur chaque face extérieure; cette redoute préſente un angle à la campagne, le foſſé qui l'environne

ronne communique à celui du boyau, & celui du boyau à celui de la grande redoute. Ce boyau qui communique de la grande redoute à la petite, a un parapet pareil à celui des deux redoutes; c'eſt-à-dire, qu'il a trois toiſes d'épaiſſeur, & le foſſé trois de largeur. Dans le centre du boyau il y a trois traverſes, pour qu'il ne ſoit point enfilé, & pour que l'ennemi, en le ſuppoſant maître de la petite redoute, ne puiſſe pas marcher ſur le champ à la grande. Les proportions pour l'élévation, ſont les mêmes que celles de la premiere redoute avec ſon redan; il y a de même un cavalier pour y placer du canon. Cette redoute demande plus de tems pour la conſtruire que la premiere; auſſi je ne la propoſe que lorſque l'on eſt maître du tems, & que l'on a ſuffiſamment de travailleurs pour la conſtruire promptement. Voyez la même Planche, Figure 2.

Ces redoutes doivent avoir trois rangs de puits en avant, qui les bordent tout autour, juſqu'aux deux angles de la face intérieure, où eſt la porte pour y entrer; & c'eſt de la terre de ces puits que l'on éleve le cavalier que je mets en dedans. Ce cavalier doit être fait avec des ſauciſſons, des faſcines & des gabions.

C'eſt avec ces redoutes entremêlées, tantôt celle avec un redan, tantôt l'autre, que je fortifie la poſition que je ſuppoſe ci-deſſus. Le village eſt en force, & même inattaquable; le flanc droit eſt défendu par une double redoute, flanquée de deux batteries de canon, avec de l'infanterie derriere: ſur le flanc de cette infanterie, il y a douze eſcadrons de cavalerie, & ſix de croates, ou de huſſards, en ſeconde ligne, qui défendent cette partie; le centre de la bataille eſt couvert d'une redoute avec ſon redan, flanquée de deux batteries de canon,

avec huit bataillons derriere la redoute. La gauche appuyée au bois, est défendue par une redoute avec son redan, & par-delà, jusqu'au ruisseau, il y a des abattis défendus par de l'infanterie. La cavalerie est sur deux lignes entre le village & la redoute du centre, & entre cette redoute & celle qui est sur le bord du bois; à l'exception de dix escadrons que je place derriere l'infanterie du centre, en troisième ligne, & de six escadrons de croates, ou hussards mis en écharpe, proche le bois. Par cette disposition, la cavalerie peut agir facilement, elle peut marcher en avant pour attaquer; & si son attaque ne réussit pas, & qu'elle soit obligée de se retirer, elle le peut sans avoir rien à craindre de l'ennemi, qui ne dépassera jamais les redoutes; il faut qu'il les prenne, avant que de songer à profiter du premier avantage qu'il a eu sur la cavalerie; ainsi elle peut se retirer sans craindre d'être suivie, se rallier, & retourner à la charge. Voyez la Planche 16.

La seconde disposition est différente, quoique sur le même terrein, parce que je suppose que l'on ne veut faire combattre que l'infanterie. Tout le front est couvert de redoutes de mon invention, depuis le bois qui est à la gauche jusques par-delà le village, de sorte que la redoute de la droite est positivement à égale distance du village & de la riviere; il y a des batteries de canon sur tous les flancs des redoutes, un bataillon dans chaque redoute, comme à la premiere disposition, & l'infanterie est distribuée derriere les redoutes & entre les batteries de canon; la cavalerie est derriere sur deux lignes, à l'exception de dix-huit escadrons, & de douze de hussards en seconde ligne, placés derriere la redoute de la droite. La disposition de la gauche, relativement aux abattis, est la même que la précédente. Voyez la Planche 17.

Par cette diſpoſition, toute l'infanterie eſt en premiere ligne, couverte par des redoutes, & en force par-tout. La cavalerie que l'on ne veut pas faire combattre eſt comme dans une fortereſſe; & je penſe que cette diſpoſition remplit entierement l'objet de la défenſive, qu'elle eſt très-difficile à attaquer, & même inattaquable.

Toute diſpoſition eſt toujours ſoumiſe au terrein, que l'on ſoit ſur la défenſive ou ſur l'offenſive. Si cette armée eſt ſur l'offenſive, ces redoutes ſont inutiles; mais comme il faut toujours ſe ménager des appuis aux flancs, on peut appuyer ſa droite à la riviere, & la gauche au bois, laiſſer le village en arriere; mais le retrancher, & faire élever une redoute à l'entrée du bois, pour faciliter la retraite en cas de malheur. Comme à la guerre les événemens ſont douteux, malgré les plus ſages précautions & diſpoſitions, il faut toujours ſe ménager une retraite aſſurée. Il eſt impoſſible de donner une diſpoſition générale, applicable à tout pays, à toute ſituation & à toute eſpece d'armes; c'eſt au Général à voir, juger, diſpoſer & combattre.

La victoire gagnée, il faut ſavoir en profiter, & prendre les meſures les plus juſtes, en cas de ſuccès, pour que l'ennemi ne puiſſe plus tenir la campagne. Il eſt auſſi eſſentiel de ſavoir profiter de ſes avantages, qu'il l'eſt d'empêcher l'ennemi de tirer tout le fruit qu'il peut attendre d'une victoire. On ne peut exécuter ces projets, qu'autant qu'on les a prévu de longue main; l'un & l'autre dépendent du génie, de l'activité, de la diſpoſition, & du coup d'œil du Général, de l'intelligence des Officiers généraux, de l'ordre qui eſt obſervé dans les troupes, & de la confiance qu'elles ont dans leur Général. Savoir profiter d'une victoire, & mettre ſes talens en exécu-

tion, c'eſt être en même tems Général, politique & citoyen. Combien d'exemples pourroit-on citer de batailles perdues, que les ennemis n'ont point gagnées, parce qu'ils n'ont pas ſû ou voulu en profiter ? Si un Général vouloit ſe perſuader qu'il acquert mille fois plus de gloire en finiſſant la guerre dans une campagne par la ruine entiere de l'armée ennemie, que par dix ans de ſuccès qui ne décident rien, & qui ne tendent qu'à la prolonger, à ruiner l'État, & à le dépeupler de ſes habitans, il ne feroit plus queſtion de faire, comme on dit, *un pont d'or à l'ennemi.* Il y a, ſans doute, des circonſtances & des pays qui empêchent de profiter de tous ſes avantages; mais il faut, du moins, en tirer tout le parti poſſible, ſans s'expoſer à recevoir aucun échec, n'enviſager que l'utilité que l'on peut retirer d'une armée battue, la ſuivre avec prudence, la harceler, ſans négliger de prendre des poſitions avantageuſes, pour conſerver toute la campagne l'aſcendant que l'on a ſur elle, ſe préparer par-là les moyens de faire de grandes conquêtes les campagnes ſuivantes, & enfin, forcer l'ennemi à implorer la clémence du Prince, & à lui accorder la paix.

(*mm*) On place l'artillerie ſur tout le front de l'infanterie; on la met ordinairement entre les brigades ou en avant, on profite des éminences que le terrein préſente. Les batteries ſont plus ou moins conſidérables, ſelon l'uſage que l'on veut en faire, & la quantité de piéces que l'on a, parce qu'il faut qu'il y en ait ſur tout le front; mais aujourd'hui que l'artillerie eſt ſi conſidérablement multipliée, que la plus nombreuſe & la plus avantageuſement placée, a un avantage certain; preſque toutes les batailles ne ſe décident plus que par le canon. Cette façon de faire la guerre diminue de beaucoup la gloire des troupes, & des Généraux qui les commandent;

de même la perte d'une bataille ne peut pas, en quelque façon, leur être attribuée.

Montécuculi dit qu'il faut placer du canon dans les intervalles des escadrons; je le crois embarrassant, & si la cavalerie est battue, c'est du canon de perdu; si on en met, il faut que ce soit entre les brigades; encore faut-il le faire soutenir par un bataillon placé derriere, dans la position la plus convenable; le terrein & les circonstances doivent l'indiquer. Cette disposition n'empêchera pas la cavalerie de marcher en avant; mais au moment qu'elle s'ébranle pour marcher à l'ennemi, il faut rapprocher le canon & l'infanterie de la seconde ligne, & avoir attention qu'il n'empêche point cette seconde ligne de suivre la premiere; pour cet effet, l'infanterie destinée à soutenir & à garder ce canon, doit être en colonne, & se retirer sur le flanc de la seconde ligne. Ce canon ne doit être que de quatre, afin que l'on puisse le traîner aisément. Dans la position où je suppose le canon & cette infanterie, après la marche de la cavalerie à l'ennemi, l'un & l'autre peuvent être très-utiles à cette cavalerie, en cas qu'elle soit battue, & forcée de se battre en retraite. 1°. Ils la rassureront, parce qu'elle ne pourra être tournée par ses flancs. 2°. Le feu des bataillons & du canon qui prendra l'ennemi en écharpe, rallentira sa poursuite, & facilitera à la cavalerie battue, sa retraite, elle se ralliera beaucoup plus promptement, & elle remarchera en avant pour soutenir sa seconde ligne, qui dans ce moment devient la premiere. 3°. L'ennemi sera ébranlé par le feu de cette infanterie & de ce canon, & la seconde ligne le chargeant avec vigueur, aura plus de facilité à le vaincre. En supposant deux ou trois batteries semblables sur le front de l'aîle droite, & autant sur la gauche, il y aura sur chaque aîle trois

colonnes d'infanterie, & quinze piéces de canon, qui ſont très en état de garder les flancs de la cavalerie, d'autant plus qu'il doit y avoir derriere en ſeconde ligne, des huſſards & des troupes légeres à pied & à cheval, qui doivent marcher pour attaquer le flanc de l'ennemi, en même tems que la ſeconde ligne l'attaque de front. Le gros canon doit être placé dans les intervalles des brigades d'infanterie, & il ne doit point la gêner dans ſes manœuvres; la ſeule attention qu'il faut avoir, c'eſt de le placer avantageuſement, qu'il prenne en écharpe les bataillons ennemis, & que les canoniers, ſans s'embarraſſer du canon ennemi, pointent toujours leurs piéces ſur les troupes, & jamais ſur les batteries; plus le canon détruit, moins il y a de troupes pour garder & ſoutenir les batteries, & plus les troupes qui perdent ſont ébranlées; & ſi ſon effet eſt tel qu'on doit l'eſpérer, les bataillons ennemis ſont bientôt anéantis, ils reculent pour ſe mettre hors de la portée du canon, les batteries ſont bientôt abandonnées; & ſi dans ce moment on marche à l'ennemi, le canon eſt pris, & la victoire promptement décidée.

(*nn*) La conſervation des équipages eſt ſi importante, que l'on ne peut y apporter trop de précautions. La perte des équipages décide ſouvent du ſort d'une campagne. Dans les équipages on comprend les charriots des vivres, ceux des hôpitaux, les pontons, les charriots pour l'artillerie, les équipages des Officiers généraux & particuliers, les tentes des ſoldats, & enfin les vivandiers. L'eſcorte doit être forte, & toujours proportionnée à la quantité de bagages, à la poſſibilité que l'ennemi a de les attaquer, à la ſituation du pays, & à l'eſpece d'armes que l'ennemi peut employer pour les attaquer. Elle doit être compoſée d'infanterie, de huſſards & de

dragons, parce que ce sont ces troupes que l'on détache de préférence pour attaquer les équipages ; rarement employe-t-on de la cavalerie de ligne pour ces sortes d'entreprises, parce qu'elle est trop pesante, que d'ailleurs, comme des équipages peuvent se parquer, les troupes qui les défendent s'en font un retranchement ; ainsi la cavalerie n'en peut pas approcher, au lieu que l'infanterie est faite pour en attaquer d'autre, quoique celle-ci soit retranchée, & à couvert derriere des chariots ; & si on n'en a pas suffisamment, on peut faire mettre pied à terre aux dragons, ce qu'on ne peut pas faire faire à la cavalerie, parce qu'elle n'est pas armée pour combattre à pied. L'infanterie de cette escorte doit être tirée des Régimens des troupes légeres à pied & à cheval ; & si on en détache des bataillons de ligne, ce ne doit jamais être des grenadiers.

Montécuculi dit que *les troupes en perdant le champ de bataille, perdront leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'elles ont de plus cher.* Cela seroit vrai, si le jour d'une bataille on laissoit les équipages derriere l'armée ; mais il faut avoir soin de les mettre en sûreté, en les envoyant sur les derrieres & sous une bonne escorte : d'ailleurs, pourquoi des femmes & des enfans à l'armée ? ce sont des bouches inutiles qui l'affament, & qui augmentent les embarras : quelques femmes sont, sans doute, nécessaires pour blanchir, mais le nombre par bataillon & par escadron doit être fixé ; quand il y en aura une par compagnie, & même pour deux, elle suffira : mais surquoi j'insiste, c'est sur les enfans ; il n'en faut pas un seul à l'armée, & je ne comprends pas pourquoi, jusqu'à ce jour, on les y a souffert & toléré. Le nombre des vivandiers doit être aussi limité, tant ceux qui sont à la suite du Quartier général, que ceux qui sont attachés aux Régimens ; il faut aussi fixer le nom-

bre des voitures qu'ils pourront avoir, que ces voitures soient toutes à quatre roues, & traînées par quatre bons chevaux attelés de deux en deux, pour moins gâter les chemins.

(*oo*) Cette ruse pourroit quelquefois avoir l'effet qu'en attend Montécuculi. Si, à la bataille de Lutzen, l'armée Suédoise eût sû que Gustave Adolphe avoit été tué, cette mort auroit certainement découragé les Suédois; & au lieu d'une victoire signalée qu'ils remporterent, ils eussent peut-être été battus, sur-tout après la jonction de Papenheim. A la mort de M. de Turenne, l'armée Françaife fut si consternée, qu'il fallut lui faire repasser le Rhin, pour éviter une déroute totale; mais il pourroit arriver des circonstances où cette ruse pourroit faire un effet tout contraire; cet effet se mesure à la confiance & à l'estime que les troupes ont pour leur Général.

(*pp*) A là bataille de Soor, gagnée par le Roi de Prusse sur l'armée Impériale en 1745, ce Prince ayant à combattre une armée très-supérieure à la sienne, & ayant appris que le Général de l'armée Impériale avoit détaché un corps considérable de croates & de hussards, pour l'attaquer par ses derrieres pendant que l'armée l'attaqueroit de front, envoya ses bagages sur ses derrieres, escortés de peu de troupes, & les posta de façon, que l'ennemi qui les tournoit ne pouvoit venir à lui sans passer par l'endroit où étoient ses équipages. Ce Prince ne douta point que les croates & les hussards ne tombassent sur ses équipages, & ne s'amusâssent à les piller, mais que pendant ce tems il ne seroit pas inquiété sur ses derrieres. Ce qu'il avoit prévu arriva, le corps de croates & de hussards attaqua ses bagages, les prit, & lui pendant ce tems-là remporta une victoire complette sur les Impériaux, qui le dédommagea amplement de la perte de ses bagages, dont l'armée ne souffrit point, par le remplacement prompt qu'il en fit faire. (*qq*)

(qq) En 1702, l'armée d'Espagne, commandée par le Roi d'Espagne, & sous lui M. le Duc de Vendôme, marche à Luzara pour en faire le siège. On croyoit M. le Prince Eugene Général de l'armée Impériale, dans le Seraglio; mais ce Général ayant passé le Pô, couvre son armée de la digue du Zero, derriere laquelle il la met en bataille ventre à terre, dans l'espérance que l'armée d'Espagne arrivant dans son camp, poseroit les armes aux faisceaux, qu'elle iroit ensuite à l'eau, au bois & à la paille, & la cavalerie au fourrage, & qu'il saisiroit ce moment pour monter la digue, & marcher de front au camp Espagnol, dont il prendroit les armes, & une grande partie des chevaux. Un hazard fit échouer cette grande entreprise, sur le point d'être exécutée; un aide-Major voulant placer une garde de cavalerie, ne crut pas pouvoir mieux la poster que sur cette digue, il monte dessus, & voit toute l'armée ennemie sur le ventre contre le revers de la digue; ce qui sauva l'armée Espagnole, & lui donna le tems de prendre les armes, & de repousser l'ennemi qui s'avançoit pour l'attaquer. L'armée d'Espagne fit repasser la digue à l'ennemi, qui se mit à couvert derriere; & elle prit Luzara & Guastalla, sans que le Prince Eugene osa s'y opposer. Les réflexions que fait M. de Feuquieres sur cette journée, sont très-intéressantes, & d'un grand homme de guerre, j'y renvoie le Lecteur *: elles sont relatives aux précautions que l'on doit prendre dans les marches, & en arrivant dans un camp.

* *Mémoir. de Feuquieres, tom. 2.*

Le projet de M. le Prince Eugene ne pouvoit être conçu que par un génie aussi vaste que le sien. La connoissance du pays le lui fit imaginer, son expérience dans la guerre lui en fit voir la possibilité, & il ne manqua à ce grand projet que de n'avoir pas pû surprendre l'armée Espagnole, qui l'auroit cependant été,

ſans l'aide-Major qui monta ſur la digue ; mais quelle qu'ait été la réuſſite de cette entrepriſe, l'idée ſeule de ce projet eſt admirable, & donne la plus haute idée des talens & du génie de ce grand Capitaine.

(*rr*) Les différentes diſpoſitions que fait Montécuculi pour attaquer l'ennemi, ne ſont pas également bonnes ; il a pris les deux premieres dans l'antiquité.

La premiere fut exécutée par Épaminondas, à Leuctres.

La ſeconde par Annibal, à Cannes, à quelque différence près, mais qui eut le même ſuccés.

La troiſième, où il partage ſa ſeconde ligne en deux, pour la porter de droite & de gauche ſur les flancs de la premiere ligne, ſuppoſe un terrein immenſe, que les flancs de l'ennemi n'ont aucun appui, ce qui eſt un très-grand défaut dans un ordre de bataille : il ſuppoſe auſſi que l'ennemi ne s'appercevra pas de ce mouvement ; il eſt vrai qu'il ajoute que *ce ſtratagême réuſſira mieux dans un tems ſombre & nébuleux, ou lorſque le vent fera voler de la pouſſiere en l'air.* Je crois en général qu'il eſt très-dangereux de trop étendre le front d'une armée, comme il l'eſt auſſi de le trop raccourcir. Quoiqu'il ſoit impoſſible à un Général d'être par-tout le jour d'une bataille, il ſera dans bien moins de parties, ſi ſon front eſt trop étendu, & il ne pourra pas voir les points auxquels il faudra porter des ſecours, ni s'y porter lui-même aſſez promptement, ni envoyer ſes ordres à tems, pour remédier aux faux mouvemens qu'il verroit faire à quelques troupes ; ainſi cet ordre de bataille me paroît dangereux. On peut bien faire marcher ſur les flancs de la premiere ligne quelques troupes de la ſeconde, pour tourner l'ennemi & le prendre en flanc, en ſuppoſant cependant que ſes aîles n'ayent point d'appuis ; mais le reſte doit demeurer dans la poſition où il eſt, pour

ſoutenir la ligne qui eſt en avant, & même il vaut mieux, dans ce cas, détacher des troupes de la réſerve que de la ſeconde ligne.

La quatrième diſpoſition peut être auſſi très-dangereuſe, à moins que l'on ne ſoit bien ſûr de ſes troupes légeres ; non pas relativement à leur valeur, mais quant à la diſcipline & à l'ordre qui y ſont obſervés, parce qu'il ſeroit dangereux qu'elles ne ſe retirâſſent pas en ordre ſur l'armée, ou qu'elles ne rompiſſent la ligne en bataille, & qu'elles ne l'empêchâſſent de marcher en avant : dans ce cas, il faut qu'elles ſe retirent par les intervalles de la cavalerie ; mais jamais ſur l'infanterie, pour de-là, s'aller placer ſur le terrein qui leur ſera indiqué. On peut faire marcher quelques troupes légeres avant que les armées ſoient à portée l'une de l'autre, ſous la protection deſquelles le Général s'avance, pour reconnoître la diſpoſition de l'ennemi ; mais dès que ſa reconnoiſſance eſt faite, elles doivent ſe retirer ſur les flancs de l'armée, ou ſur le terrein que les circonſtances ou la poſition de l'armée exigeront.

(*ſſ*) Cette crainte n'eſt pas commune à une armée qui ſe préſente au combat ; elle peut bien être dans l'ame de quelques particuliers, mais jamais dans des bataillons, & encore moins dans toute une armée ; cependant ſi cela arrivoit, il faudroit détacher toutes les troupes légeres à pied & à cheval, ſoutenues des dragons & de quelque cavalerie, pour entretenir le déſordre dans l'armée ennemie, & même l'augmenter, juſqu'à ce que l'armée ait pû la joindre, & faire changer cette retraite en une déroute générale ; mais il faut bien prendre garde que cette crainte ne ſoit que ſimulée, & que cette retraite précipitée n'ait d'autre but que d'attirer l'armée dans un poſte qui lui ſeroit déſavantageux, ou dans quelques embuſcades placées ſur ſes flancs:

c'eſt pour ces raiſons qu'il ne faut détacher que les troupes légeres, les dragons, & quelques eſcadrons de cavalerie tirés de la réſerve; mais l'armée doit reſter enſemble, s'avancer toujours en ordre tant que l'ennemi ſe retire, que les troupes en avant le ſuivent avec vivacité, & avoir attention de faire fouiller le pays ſur les flancs de l'armée, pour ne pas tomber dans quelques embuſcades. Tant que l'ennemi ſe retire en ordre, il faut le ſuivre; mais lorſque ſa retraite eſt décidée, & que l'on n'a rien à craindre pour ſes flancs, il faut alors détacher quelques brigades d'infanterie & de cavalerie, qui ſe joindront aux troupes en avant, pour tirer tout le fruit poſſible d'un avantage auſſi manifeſte & auſſi imprévu.

(*u*) Cette méthode peut être abuſive, parce qu'il peut arriver que tel officier ne ſoit le premier à monter aux grades que par la mort de ſes anciens, ou par vétuſté, & que d'ailleurs il n'ait aucun talent militaire que le courage: or, pour avancer en grade, ſur-tout aux grades ſupérieurs, qui exigent une expérience éclairée par l'étude, il faut plus que du courage; ainſi il ſeroit du bien du ſervice de n'avancer perſonne que relativement à ſes ſervices, à ſes actions, à ſes talens, à ſa conduite à la guerre, & à l'étendue de ſon génie militaire; mais il faut éloigner tout ce qui peut avoir la plus petite apparence de protection, car ſi elle a lieu, la méthode uſitée vaut mieux, & il y a beaucoup moins d'inconvéniens. Si la protection, la naiſſance, les conſidérations ou les richeſſes ſont écoutées, l'abus ſera encore bien plus grand. J'ai vu des perſonnes qui ſe croyoient de grands ſeigneurs, parce que leurs peres très-riches avoient achetés une Terre dont ils portoient le nom, & qui joignoient à ce nom très-cherement acheté une très-grande ignorance, demander des emplois, les obtenir par intrigue, & à force d'argent, & s'en dégoûter, heureuſement pour l'État, au

bout de trois ou quatre ans ; mais en ſuppoſant l'équité, la connoiſſance exacte des ſujets, & le dépouillement de tout ſentiment d'amitié & de conſidération dans ceux qui ſont les interprêtes des volontés du Prince, le rang ni l'ancienneté ne doivent être comptés pour rien, ſi les qualités requiſes pour remplir le grade auquel on aſpire, n'y ſont jointes ; ſi elles s'y trouvent, l'ancienneté doit prévaloir, parce qu'elle ſuppoſe de l'expérience & de l'acquit, juſtifiés par les faits.

Je ne prétends pas qu'il faille pour monter aux grades ſupérieurs, avoir les qualités éminentes qui caractériſent le Général d'armée ; il ſeroit même peut-être dangereux qu'elles ſe trouvâſſent dans tous les officiers en général. Comme on ne peut ſe cacher ſes propres talens, que l'amour-propre aide encore à les croire au-deſſus de ce qu'ils ſont, il ſeroit à craindre que la bonne opinion que chacun auroit de ſoi-même & de ſa capacité, ne diminuât la confiance que l'on doit avoir dans le chef, & dans les Officiers généraux chargés de ſes ordres ; que l'ordre & la diſcipline ne s'altérâſſent, & que chacun ne voulût agir que relativement à ſes idées ; mais on peut être un bon Capitaine, un bon Lieutenant-colonel, un bon Colonel, & même un bon Officier général, ſans avoir pour cela ces talens & ce génie, qui mettent l'homme comme au-deſſus de lui-même, & qui lui méritent l'honneur de commander à ſes ſemblables.

Il réſulte un très-grand abus des promotions générales ; on éleve à des grades ſupérieurs, le bon, le médiocre & le mauvais officier, ſans aucune diſtinction, ſeulement parce qu'ils ſont les uns & les autres dans l'ordre du Tableau ; ſouvent même on fait Officier général un Colonel-Brigadier, que l'on ne croit pas capable de conduire ſon Régiment, pour donner ce même Régiment à un ſujet plus en état de le bien commander, & d'y

maintenir l'ordre & la discipline. On ne l'employe point, dira-t-on, il reste oublié, & ce titre qu'on lui donne, ne lui servira qu'à décorer sa tombe : ce n'est pas toujours une régle qu'il ne soit pas employé, il ne lui faut qu'une protection supérieure, & même subalterne, pour l'être certainement; or si la même grace est donnée à l'homme inappliqué & sans talens, comme à celui qui réunit à l'étude, le génie & le goût militaire, quelle émulation ces graces, indistinctement distribuées, peuvent-elles donner à ceux qui s'appliquent & qui s'instruisent de l'art auquel ils se sont consacrés? Paul Émile devoit-il être flatté d'avoir Varron pour collegue? Non, sans doute, & il ne pouvoit en être dédommagé que par l'estime & la confiance que les gens éclairés avoient en lui; il abandonnoit à Varron le vain faste qu'entraînent après eux les honneurs, que le vulgaire est toujours empressé de prodiguer à l'homme décoré, sans examiner si ses talens justifient le grade éminent auquel il est élevé. Ce grade avilissoit Varron, loin de l'honorer, parce que son incapacité étoit dans un plus grand jour. Paul Émile, au contraire, honoré du grade de Général, justifioit par ses vertus & ses talens, le choix que les Romains avoient fait de lui. Comment est-il possible que cette République, qui, parmi tous ses citoyens, fut choisir un si digne Général pour commander ses légions, fut assez aveugle pour lui donner un tel collegue? le Sénat auroit dû consulter les légions.

Pourquoi dans les promotions ne pas consulter les officiers particuliers, & même les soldats? les uns & les autres sont les juges les plus séveres & les plus integres, ils connoissent mieux les Officiers généraux & particuliers, que le Général d'armée & que les Ministres, parce qu'ils les voyent opérer, qu'ils sont les témoins oculaires de leurs dispositions & de leur conduite. Ces officiers particuliers, ces soldats, sont des mem-

bres de l'État, ils contribuent par leur valeur, & de leur ſang, à la gloire de l'État & à celle du Général, ils devroient donc être conſultés ſur le choix de ceux qui doivent les commander (*a*).

(*a*) Le peuple eſt admirable pour choiſir ceux à qui il doit confier quelque partie de ſon autorité. Il n'a à ſe déterminer que ſur des choſes qu'il ne peut ignorer, & des faits qui tombent ſous les ſens. Il ſait très-bien qu'un homme a été très-ſouvent à la guerre, qu'il y a eu tels & tels ſuccès, & qu'il a la confiance des troupes; il eſt donc très-capable d'élire un Général *.

* *Monteſquieu, de l'Eſprit des Loix, tom. 1. liv. 2. ch. 2.*

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie (*a*).

ON en peut conſidérer la frabrique, la proportion, l'uſage, les dépendances. Il faut remarquer pour la fabrique, que, dans les anciens Arſenaux, il y a un cahos d'Artillerie ſans ordre, ſans diſtinction & ſans proportion, & qu'à peine peut-on trouver aſſez de noms pour les diſtinguer, en ſorte qu'il n'y a point de ſerpent, de bête ou d'oiſeau, dont on n'ait donné les noms à quelques piéces. Chaque Prince, chaque Général, chaque Fondeur à voulu inventer, ſuivant ſon caprice, de nouveaux calibres & de nouvelles dimenſions, ſans que pluſieurs d'entr'eux ayent pû faire des épreuves raiſonnables de leur utilité & de leur ef-

fet, tant parce que cela eſt d'une grande dépenſe, que parce qu'on n'en peut juger que dans une guerre véritable & vigoureuſe.

I°. On a donc été obligé, pour juger de leur bonté, de fondre quantité de piéces de degré en degré, depuis la plus courte juſqu'à la plus longue, depuis la plus légere juſqu'à la plus groſſe, & on a enſuite tendu d'eſpace en eſpace, depuis la plus petite diſtance juſqu'à la plus grande, un grand nombre de toiles l'une derriere l'autre, dans la ligne du coup; on a encore été obligé de tirer pluſieurs coups ſur une terre plus ou moins épaiſſe, afin de juger à l'œil, de la réſiſtance, de la juſteſſe & de la force des piéces, & de connoître de plus l'étendue & la qualité de la ligne droite ou oblique que le boulet a tracé dans l'air.

Par le moyen de ces épreuves on a trouvé la juſte proportion qui, aboliſſant les manieres anciennes, établit le canon dans ſa perfection, à laquelle il s'en faut tenir, ſans faire d'autres diviſions, que celles qui ſont approuvées par un uſage bien établi.

II°. L'Artillerie trop groſſe & trop peſante eſt d'une grande dépenſe, par la fonte du métal, par la poudre qu'elle conſume, par les chevaux qui la traînent, & par les hommes qui la ſervent; d'ail-

leurs

leurs elle eſt incommode & lente à conduire & à manier ; & lorſqu'o.. la tire, elle ébranle & ruine les batteries, les remparts, les affûts, les platte-formes & les embraſures.

1°. L'Artillerie trop légere ne peut pas faire un grand effet, à cauſe du peu de poudre qu'on lui donne pour la charge, qu'elle recule trop, qu'elle s'échauffe en peu de tems, qu'elle ne porte pas toujours juſte, qu'elle verſe & creve même quelquefois.

2°. Les piéces trop longues ſont auſſi fort peſantes, & le boulet perd une partie de ſa force avant que d'être ſorti du canon.

3°. Si elles ſont trop courtes, le boulet ſort avant que toute la poudre ait pris feu, & qu'elle lui ait donné un mouvement ſuffiſant, outre que leurs bouches ne paſſant pas au-delà des gabions & des chandeliers qui couvrent l'artillerie, elles les rompent, les brûlent, & les ruinent.

On mettra ici une proportion diſtinctive, aiſée à retenir, & qui a une ſymmétrie très-juſte des parties, tant entr'elles qu'à l'égard du tout ; c'eſt celle qu'on eſtime la meilleure, & c'eſt celle que j'ai ſuivi dans un grand nombre de piéces que j'ai fait fondre en Italie & dans les Arſenaux de l'Empereur, partie pleines, partie moins fortes de métal, & toutes parfaitement bonnes.

I°. Quant à la matiere (*b*), on en fait de cuivre, de fer & de fonte, qui eſt un compoſé d'airain, d'étain & de bronze, mêlés en différens alliages.

II°. Quant à la forme (*c*), toute l'artillerie ſe réduit aujourd'hui à deux eſpeces.

Savoir celle qui a le noyau.
- Égal & cylindrique, qui font :
  - Canons.
  - Coulevrines.
- Inégal, voûté, ou en cloche.
  - Canons.
  - Pierriers.
  - Mortiers.
  - Pétards.
  - Orgues.

III°. Les Canons ſont :

	Tirent livres de balles.	Longs de calibres.	Peſent quintaux.
Entiers	48	18	72.
Demi	24	20	43.
Quarts	12	24	27.
Demi-quarts Fauconneaux	6	27	21.

1°. Les coulevrines ſont :

	Tirent livres de balles.	Longues de calibres.	Peſent.
Entieres	16	32	56.
Demies	8	33	33.
Quarts	4	35	20.
Petits Fauconneaux	2	36	11.

2°. Les Canons légers de métal, avec le noyau inégal, ou en cloche,

		Tirent livres de balles.	Longs de calibres.
Sont :	Demi	24	12.
	Quart	12	14.
	Huitième	6	16.
	Seizième pour un Régiment	3	18.

3°. Les Pierriers ne tirent ni fer ni plomb; mais des pierres depuis douze livres juſqu'à quarante-huit, ou des cartouches, ou des ferrailles.

4°. Les Orgues ſont pluſieurs canons ajuſtés enſemble ſur un affût à deux roues, qui ſe tirent avec un ſeul feu qui va en ſerpentant ; il y en a quelques-unes que l'on appelle à boëtes, & on les charge par la culaſſe avec leurs chambres.

Ces deux ſortes d'artillerie ſont ſuffiſantes pour la campagne, & pour la défenſe des Places.

I°. L'Artillerie renforcée de métal ſert pour les batteries & contre-batteries : dans la plus grande épreuve, on la charge avec un poids de poudre égal à celui du boulet; on n'en met que la moitié dans les coups ordinaires, & les deux tiers pour faire breche. Les doubles canons (*d*) peuvent ſervir dans les Places pour ruiner les ouvrages des Aſſiégeans, & ceux-ci s'en peuvent ſervir

pour battre les Places, pourvu qu'on les y puiſſe conduire par eau. Les coulevrines ſervent pour tirer loin.

II°. Celle qui eſt moins forte de métal (*e*), & qu'on appelle à cauſe de cela artillerie de campagne, ſe place au milieu de l'armée; elle eſt aiſée à manier, & la charge de poudre qu'on lui donne pour l'ordinaire, eſt un tiers, ou la moitié du poids du boulet, & quelquefois on la charge de groſſes pierres, & à cartouche. Quand on tire des grenades avec de l'artillerie, on met le tiers de la poudre ordinaire, parce que les grenades ſont miſes ſur le même pied que les pierres, & les pierres ſont comptées ſur le pied du tiers du poids du fer; par exemple, la charge d'un demi-canon eſt de douze livres de poudre, moitié du poids du boulet; ſi l'on s'en ſert pour tirer des grenades, ſa charge ne ſera que de quatre livres de poudre.

On tire avec les Pierriers (*f*) des grenades & des boulets, qui, ayant percé le rempart, crevent dedans, & y font breche. On charge les pierriers de quantité de ſachets, de coëffes, ou de tonnelets remplis d'éclats de pierres, de petites balles, de ferrailles, ou de chaînes; mais tout cela ne doit pas excéder le poids de leur boulet. Ils ſervent dans les flanc des défenſes, à chaſſer l'ennemi des dehors dont il eſt maître, & à jetter des boulets

de feu pour éclairer la campagne ; ils tirent depuis douze jusqu'à quarante-huit livres de pierres ; quelques-uns ont la chambre large d'un tiers du boulet, & longue de deux tiers ; d'autres l'ont de la longueur d'un boulet entier : d'ailleurs, toute leur longueur est, depuis quatre jusqu'à huit boulets.

Les grands mortiers jettent des pierres de quatre à six cens pesant. Ils servent contre les batteries, les redoutes, les magasins, les bastions, & autres ouvrages étroits de l'ennemi. Ils ruinent les galleries, les maisons, les couvertures, les affûts & les platteformes de l'artillerie ; ils jettent une pluie & une grêle de feu qui ruine les maisons couvertes de paille ou de bois ; ils jettent aussi des chausse-trapes trempées dans des matieres résineuses, aisées à s'enflammer, & fondues ; elles sont enfermées dans un vaisseau de bois qui creve en l'air, & alors les chaussetrapes tombant çà & là, percent en fichant tout ce qu'elles rencontrent, & y mettent le feu. On fait encore des fleches préparées de même, qu'on tire avec des arbalêtes ou des arcs, à la maniere des Tartares, ou avec des arquebuses ordinaires ; enfin on tire des balles de feu, ou avec des mousquetons à la main, ou avec des canons ordinaires, pour porter plus loin : on tire même des boulets de fer massif, rougis au feu, & des grenades de même.

Les petits mortiers qui jettent cent livres de pierres avec la chambre longue, fervent à tirer des grenades plus loin qu'à l'ordinaire; mais en ce cas, les grenades doivent être faites de maniere qu'elles puiffent réfifter à la poudre qui les chaffe.

M. Holft, Colonel d'Artillerie, met plufieurs petits mortiers fur une planche, lorfqu'on éleve la planche, ils demeurent tous enfemble pointés vers un endroit; ils font aifés à manier, & très-juftes. On en fit l'épreuve le 24 Mai 1669.

Les Pétards fe font de plufieurs manieres, & de formes différentes; ils fervent à rompre des portes, des paliffades, des barricades, des grilles de fer, des ponts-levis, des herfes, des chaînes, des galleries, des mines, &c.

Il faut pour le fervice de l'artillerie.

I°. Des affûts ordinaires (g), & des platteformes exactement proportionnées, auffi-bien que les roues; des affûts plus bas fur de petites roues baffes, & tout d'une piéce. Pour les pierriers, il faut des platteformes, des batteries, de petites échelles, des chevres ou boulins, des charriots, des harnois, des gliffoires, le chargeoir avec fa lanterne, le fouloir, des cuillers, des affûts, des coins, des écouvillons, des lanades, des balais, des fourches, & des boute-feux.

II°. Des boulets juftes avec le vent néceffaire.

Dans les canons de métal, par chaque cent livres de balles, on met une livre de vent, & deux livres dans ceux de fer.

De la poudre qui se fait de salpêtre, de soufre & de charbon, mêlés en différente quantité, & des instrumens pour la faire.

III°. Que la piéce soit bien fondue, de bonne trempe, éprouvée, tiercée, bien proportionnée avec le compas courbe, le plomb ou l'aiguille, afin que la grosseur des deux côtés du canon étant partout égale, (ce qui s'appelle éteindre le vif à la piéce,) elle regle la mesure des coups. Que la visiere soit parallele au *noyau* de la piéce ; qu'elle soit visitée, qu'on examine si elle est forte de métal, si le noyau est parallele, si la lumiere, les tourillons, les dauphins sont en leur place ; si le canon est bien droit, si le noyau de fer n'est point tortu, si on l'a percée bien droite avec le foret ou la tariere ; si elle est bien polie pardedans, sans porosités, sans creux, sans crevasses ; qu'on la charge, qu'on la pointe, qu'on la tire, qu'on la rafraîchisse, & qu'on la remette en état, lorsqu'elle a été long-tems chargée ou enclouée.

Anima.

Dado tinivella.

Sous l'artillerie (*h*), qui est la principale machine de l'armée, on comprend tout ce qui en dépend ; les instrumens militaires, les matériaux, les ouvriers & les artisans qui y servent.

I°. Elle comprend les feux d'artifices, ou la pyrobolie, tant les matieres dont ils se font, que les feux mêmes tout faits. On les voit décrits fort au long en plusieurs livres de toutes sortes de langues; mais comme il y a des gens assez téméraires pour oser écrire d'une matiere qu'ils n'entendent point, ou pour transcrire ce que d'autres en ont écrit, il ne s'en faut rapporter qu'à l'expérience.

II°. Elle comprend les Officiers, & les charges de l'artillerie.

III°. Les charriots & les chevaux pour conduire tout ce qu'il faut. Un cheval peut tirer environ 500 pesant; mais pour continuer à la longue, & souvent dans des pays rudes & difficiles, on compte 300 pesant pour chaque cheval, sans le poids du charriot.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

De l'Artillerie.

(*a*) ON commençoit du tems de Montécuculi à avoir une connoissance raisonnée de l'artillerie; mais on étoit encore bien loin d'avoir atteint cette juste dimension & cette proportion auxquelles on est aujourd'hui parvenu. Ce n'est qu'à l'aide de l'expérience que l'on a pû connoître & découvrir quelle devoit

devoit être la longueur d'une piéce, relativement à ſon calibre, à ſon épaiſſeur, & à la quantité de poudre qu'il faut pour chaſſer le boulet au plus loin poſſible ; on a même été très-long-tems dans l'erreur ſur ces différens calculs. Quant aux proportions, on s'imaginoit que plus une piéce étoit longue, & plus elle portoit loin : on étoit dans le même aveuglement ſur la quantité de poudre, & l'on croyoit que plus on en mettoit, & plus le boulet étoit chaſſé avec force, & alloit loin ; mais on a reconnu que le trop de longueur diminuoit la portée du boulet, comme le trop de poudre ne lui donnoit pas plus de force, ni ne le portoit pas plus loin. Ce n'eſt pas la grande quantité de poudre que l'on met dans une piéce qui chaſſe le boulet avec plus de vivacité, c'eſt la quantité de celle qui s'enflamme ; or ſi on a remarqué & expérimenté, que de douze livres de poudre il ne s'en enflamme que huit, les quatre livres en ſus ſont de trop, & en pure perte.

La coulevrine de Nancy qui eſt à Calais, eſt de dix-huit livres de balles ; elle a vingt-un pieds onze pouces ſix lignes depuis ſa bouche juſqu'au bouton de la culaſſe. Cette proportion eſt totalement contre l'expérience, puiſque par les épreuves que l'on a faites, elle ne porte pas plus loin qu'une piéce de ſeize ſelon les proportions actuelles, qui ne donnent à ces piéces que dix pieds dix pouces depuis la bouche juſqu'à l'extrémité du bouton. Quoique du tems de Montécuculi il y eut des piéces depuis dix-huit juſqu'à trente-ſix pieds de long, cela ne juſtifie point les proportions de la coulevrine de Nancy. La raiſon du peu de portée de cette piéce eſt ſenſible, ſa longueur prodigieuſe donne, à la vérité, le tems à la poudre de s'enflammer ; mais elle a fait une partie de ſon effet avant que le boulet ne ſoit ſorti de la piéce ; le frottement du boulet, en parcourant

l'ame, diminue encore de ſa vivacité, & la colonne d'air étant plus conſidérable, il n'eſt pas ſurprenant que cette piéce ne porte pas auſſi loin qu'on ſe l'étoit imaginé.

Les piéces trop courtes ont le même inconvénient, mais par un effet contraire; le boulet ſort de la piéce avant que toute la poudre ſoit enflammée, ainſi il ne reçoit l'impulſion que d'une partie de la charge, qui ne peut pas le porter auſſi loin que s'il étoit chaſſé par toute la poudre embraſée. On a trouvé aujourd'hui la véritable proportion des piéces de tout calibre, mais ce n'eſt qu'à l'aide de l'expérience; & ſuppoſé que l'on ne l'ait pas encore exactement trouvé, du moins en approche-t-on beaucoup. Il n'en eſt pas de même pour la compoſition du métal, parce que je crois eſſentiel de chercher à alléger les piéces, ſans diminuer leur ſervice.

(*b*) Il y a pluſieurs ſyſtêmes ſur la compoſition de la matiere dont on fait le canon. Montécuculi parle de canon de cuivre, de fer & de fonte, & il ajoute que celui de fonte eſt un compoſé d'airain, d'étain & de bronze, mêlés en différens alliages. L'airain n'eſt autre choſe que du cuivre pur; le bronze eſt un compoſé de cuivre, d'étain ou de zinc. Le zinc a la propriété de rendre le cuivre jaune, il a auſſi celle de le rendre dur & caſſant. L'étain a la même propriété; mais au lieu de le rendre jaune, il lui donne une couleur plus pâle qu'il n'a lorſqu'il eſt pur: ainſi un canon de fonte ou de bronze, ſelon l'acception reçue, eſt la même choſe. Quant au canon de cuivre pur, on ne s'en ſert point; le cuivre ſans l'alliage de l'étain ou du zinc, n'eſt pas aſſez ſolide. J'ai dit que le zinc mêlé en proportion avec le cuivre, le rendoit plus jaune; & lorſque l'on joint au zinc de la racine de *curcuma* (*a*), le cuivre dans lequel cette mixtion eſt jettée devient couleur d'or *.

* *Hiſt. de l'Académie des Scienc.* 1741, p. 45.

(*a*) *Curcuma*, autrement appellé *terra merita*, eſt une racine oblongue, tube-

Le canon de fer eſt de deux eſpeces, il y en a de fer forgé & de fer fondu ; la premiere eſpece n'eſt point en uſage, j'en ai cependant vu une piéce très-longue, & hors de toutes proportions, dans l'arſenal de Wolfenbutel ; cette piéce eſt ſi longue, qu'il a fallu ſoutenir la volée, crainte qu'elle ne foiblit & ne ſe pliât. La ſeconde eſpece n'eſt plus en uſage que ſur mer, ou dans quelques châteaux gardés par des Invalides ; mais on ne s'en ſert point dans les Places de guerre ni dans les armées.

La matiere dont on fait le canon a toujours été à-peu près la même, elle n'a différé que dans le plus ou le moins de mixtion. Cette matiere eſt compoſée de cuivre roſette, de laiton, ou cuivre jaune, & d'étain. La roſette de Norvege eſt réputée la meilleure pour l'artillerie, parce qu'elle eſt plus dure que celle que l'on tire de Hongrie, de Suede, d'Italie & de la Lorraine *; je crois cependant qu'il ſeroit poſſible d'en tirer des mines de France, ſans en aller chercher auſſi loin. J'en connois deux, entr'autres dans le Lyonnais, à trois lieues de Lyon, dont on tire un excellent cuivre roſette ; & après les épreuves faites, il a été jugé égal en qualité au cuivre de Norvege. Ces deux mines ne ſuffiroient pas, à la vérité, pour fournir du cuivre aux Fonderies de canon du Royaume, parce qu'elles ne produiſent qu'environ trois cens milliers de cuivre ; mais comme ce ne ſont pas les ſeules mines qui ſoient en France, on pourroit en trouver ſuffiſamment à qualités égales ; il y auroit un très-grand profit pour le Roi ; l'État y trouveroit ſon avantage, parce qu'il n'y auroit point d'exportation d'argent, que les frais ſeroient très-

* *Mém. d'artill. par St. Remy, pag. 212.*

reuſe, noueuſe & peſante, dont le dedans eſt couleur de ſafran. On a trouvé le ſecret de fixer ſa teinte jaune ſur certain métaux, ce qui leur donne une couleur d'or. Il y en a de deux eſpeces, *le terra merita* long, & *le terra merita* rond ; le dernier eſt plus rare que le premier, ils ont l'un & l'autre les mêmes propriétés *.

* *Valmont de Bomare, Dictionnaire univ. d'Hiſt. natur. tom. 5.*

diminués, ce feroit une branche de commerce qui s'étendroit, des fujets de plus qui trouveroient à vivre, & on ne feroit point foumis aux vents ni aux incidens qui retardent fouvent l'arrivée de ces matieres. Ces Fonderies font établies dans les bourgs de St. Bel & de Cheiffy; les mines font riches, & les Fonderies dans le meilleur état.

De ces différens métaux on forme un métal, dont on fait les piéces. Avant que de mêler ces métaux enfemble, il faut les purifier de leurs parties hétérogenes, avec une poudre, dont on peut voir la compofition dans les Mémoires de St. Remy *.

* Tom. 2. part. 3. p. 215

La quantité de chacun de ces métaux qu'il faut mêler enfemble, pour que le métal compofé acquiert une dureté fuffifante, n'eft pas abfolument déterminée; chaque fondeur a fes proportions relatives à ce mélange, cependant ils different peu les uns des autres. Le mélange le plus en ufage, & le plus généralement reçu, eft de mettre fur une partie quelconque de rofette, la onzième partie d'étain, & de laiton, feulement les deux tiers.

De tout tems on a fondu les piéces avec un noyau; ce noyau eft une piéce ronde de fer, que l'on enduit d'une pâte de cendre bien recuite; on met fur cette piéce de fer couche fur couche, jufqu'à ce que ce noyau foit de la groffeur du calibre que doit avoir la piéce. Je n'entrerai point dans la maniere de fondre le canon, ni dans le détail des chofes néceffaires & des préparatifs préliminaires avant que de fondre une piéce, je ne ferois que répéter ce qu'ont déjà écrit plufieurs Auteurs. Je renvoye aux Mémoires de St. Remy, & à l'artillerie raifonnée de le Blond; mais tous ces ouvrages n'apprendront point cette partie, comme de fe tranfporter dans une Fonderie, & de voir par foi-même depuis la premiere opération jufqu'à la derniere.

Depuis plufieurs années le fieur Maritz a imaginé de fondre

les piéces pleines, & il se sert ensuite du foret pour les percer. Quand le foret y a passé, on y substitue des boëtes de cuivre ou de bois de figure cylindrique, auxquelles il y a des couteaux d'acier bien solides; on fait tourner ces boëtes, & à mesure que ces couteaux coupent le métal, on laisse descendre la piéce, qui est dans la position verticale, jusqu'à ce qu'elle soit entierement forée. Le même Maritz a imaginé une autre machine, pour forer les piéces horisontalement.

Cette méthode de fondre les piéces pleines est beaucoup plus parfaite que la premiere, parce qu'elle est moins sujette aux chambres & aux cavités, en ce que le métal ne trouvant aucun obstacle, se répand également dans la chappe (*a*), & est moins sujet à faire des chambres dans la masse, pourvu qu'il ne soit point coulé trop chaud, parce qu'alors il bouillonne, & peut laisser par ce bouillonnement des cavités où l'air se concentre, qui rendent la piéce foible dans ces parties, & par conséquent mauvaise.

M. le Chevalier d'Arcy, Brigadier d'infanterie, & de l'Académie royale des Sciences, dans son Essai sur une théorie d'Artillerie, croit que si on pouvoit trouver le secret de séparer le fer fondu du laictier (*b*), qui est la cause de sa dureté & de sa fragilité, le fer fondu deviendroit aussi doux que le fer forgé; je crois qu'il a raison, mais que cette opération est très-difficile à faire, & comme impossible. Il paroît condamner la composition du métal en usage aujourd'hui pour les piéces de fonte; il donne pour raison, que la chaleur du cuivre en fusion convertit l'étain en chaux, & que lorsqu'il est déjà solide, l'étain reste encore

(*a*) C'est l'enveloppe du moule.

(*b*) Le laictier est une partie du métal, à demi vitrifiée.

long-tems en fusion. Il paroît ensuite pencher pour les canons de fer forgé doublés de cuivre, de l'invention du sieur Hanotteau.

Il n'est pas à présumer que depuis le tems que le canon a été imaginé, & que l'on coule annuellement des piéces, les Métalurgistes n'ayent cherchés quel pouvoit être le métal le plus propre au canon, & celui qui pouvoit le mieux résister à l'explosion de la poudre, & à l'impression que le boulet doit faire dans l'ame de la piéce, par la vivacité avec laquelle il en sort. Le sentiment de M. le Chevalier d'Arcy pourra, sans doute, donner des lumieres pour perfectionner les piéces; mais je doute fort qu'il soit suivi dans son entier. Sans m'en rapporter à mes idées, j'ai consulté des personnes de l'art, entre autres M. de Bellegarde, Officier estimé dans l'Artillerie, & qui en a fait une très-longue étude: je le nomme avec grand plaisir, non que j'imagine ajouter à sa réputation, mais pour lui donner une marque publique du cas que je fais de ses connoissances, & joindre mon suffrage à celui des personnes éclairées qui le connoissent.

Je rapporte ici mot à mot ce qu'il m'a dit: c'est lui qui parle.

„ Lorsque l'on considere le cuivre & l'étain séparément, il est „ certain que le degré de chaleur nécessaire pour fondre le cuivre est fort au-dessus de celui qui convient pour dissoudre l'étain; mais si l'on envisage ces deux substances confondues & „ intimement liées ensemble, ne pourroit-on pas inférer: 1°. Que „ le résultat sera moins ductile, & plus fusible que le cuivre. „ 2°. Que ce même résultat sera moins fusible, & plus ductile „ que l'étain.

„ Le but que l'on se propose lorsque l'on combine le cuivre „ rosette avec l'étain, est de donner plus de dureté au résultat; „ car une piéce de canon de pure rosette ne pourroit résister „ long-tems à l'action de la poudre & du boulet, sans devenir „ indirecte, & enfin se plier.

,, Un objet important dans la compoſition des piéces, eſt de ,, déterminer le rapport qui doit ſe trouver entre les qualités ,, alliées. L'expérience a fait connoître que le rapport de onze ,, à cent étoit à-peu-près celui qui convenoit pour la perfection ,, du mélange ; c'eſt-à-dire, qu'il falloit onze livres d'étain pour ,, cent livres de cuivre roſette, en ſuppoſant que l'étain & la ,, roſette ont la plus grande pureté. L'étain uni au cuivre dans ,, un moindre rapport que celui de onze à cent, ne donne pas à ,, la piéce aſſez de conſiſtance ; l'étain uni au cuivre dans un ,, plus grand rapport que celui de onze à cent, produit un mé- ,, tal plus dur, mais extrêmement caſſant; enſorte que ces mé- ,, taux étant combinés en raiſon d'égalité, le mixte acquiert la ,, fragilité du verre.

,, L'étain a de l'affinité avec tous les métaux; mais pour que ,, cette affinité ait lieu, il faut que ces ſubſtances métalliques ,, ſoient chacune dans un état ſemblable, ou ſous la forme mé- ,, tallique, ou ſous la forme du verre; car une ſubſtance métal- ,, lique ne peut contracter aucune union avec aucun verre mé- ,, tallique, pas même avec le ſien.

,, Si dans ce mélange du cuivre avec l'étain, cette derniere ,, ſubſtance venoit à perdre ſon phlogiſtique (*a*), la mixtion ,, deviendroit impoſſible ; alors cette ſubſtance plus légere que ,, le cuivre, ſurnageroit ſur le creuſet, pour peu que l'on ceſſât ,, d'agiter la matiere. La maſſelote (*b*) de la piéce contiendroit ,, ſeule la chaux de l'étain; & s'il ſe rencontroit quelques parties ,, de cette chaux embarraſſées dans le métal, elles ſe rappro-

---

(*a*) C'eſt la partie inflammable qui ſe trouve dans les métaux.

(*b*) C'eſt la ſuperfluité du métal qui ſe trouve lorſque la piéce de canon eſt coulée.

,, cheroient néceffairement de l'axe du mouvement du métal, ,, qui, en tombant dans le moule, tourne avec rapidité; alors ,, la piéce étant forée, ne contiendroit plus d'étain. Il ar- ,, riveroit la même chofe, fi l'étain plongé dans la rofette en ,, fufion, confervoit fa forme métallique, fans s'unir intimement ,, au cuivre. On remarque dans la maffelote les veftiges d'étain, ,, avec fon brillant métallique que n'a pas la chaux : on recon- ,, noît de légeres couches d'étain fur quelques particules de mé- ,, tal enlevées par le foret; mais pareille chofe ne s'obferve ,, point dans les morceaux de métal enlevés par le cizeau à la ,, fuperficie extérieure de la piéce.

,, Il paroît donc d'après ces obfervations : 1°. Que l'étain qui ,, ne pourroit pas foutenir feul la chaleur capable de fondre le ,, cuivre fans s'altérer, fouffre pendant quelque tems fon action, ,, étant uni au cuivre fans fe décompofer. 2°. Par cette union, ,, ces deux métaux acquierent réciproquement des qualités qu'ils ,, n'avoient pas féparément; ainfi ce n'eft pas les propriétés de ,, ces métaux qu'il faut confidérer dans ce mélange, mais feule- ,, ment celle qui réfulte de leur mixtion (*a*).

,, Les propriétés nouvelles qu'acquiert le canon de rofette ,, mélangée avec l'étain, femblent prouver que la piéce eft for- ,, mée par une nouvelle combinaifon des élémens de ces deux ,, métaux, intimement unis & liés enfemble, (je fais abftraction ,, de la maffelote, de la partie du métal enlevée par le foret, ,, pour former l'ame, & des tourillons, ou fe raffemblent nécef- ,, fairement

(*a*) Toutes fubftances qui s'uniffent enfemble, perdent une partie de leur propriétés, & le compofé qui réfulte de leur union, participe des propriétés de ces fubftances qui leur fervent de principes.

„ fairement la chaux d'étain, & l'étain, qui ne font pas entrés „ dans la mixtion,) alors les pores de ce mixte feront les feuls „ vuides que l'efprit pourroit appercevoir ; cependant l'on ne „ peut pas difconvenir que le fluide de la poudre enflammée „ chauffant & pénétrant fouvent une piéce de cette efpece, „ n'en accélere la décompofition (*a*) ; malgré cet inconvénient, „ ces piéces font d'un très-bon ufage, fur-tout depuis qu'on a „ trouvé le moyen de rectifier les lumieres qui s'évafoient faci- „ lement autrefois.

„ Dans la plus grande exécution du canon, il n'eft jamais af- „ fez échauffé pour fondre l'étain.

M. le Chevalier d'Arcy pour démontrer ce qu'il avance, cite ce qui fuit : *La maniere de féparer le cuivre d'avec le plomb prouve évidemment que l'étain fe fond dans les interftices du cuivre, fans que le cuivre fe fonde.* „ Je crois, continue M. de „ Bellegarde, que M. le Chevalier d'Arcy auroit dû choifir une „ preuve moins indirecte. Il eft inconteftable que l'étain eft plus „ fufible que le plomb ; mais toujours dans des circonftances où „ ces métaux feront féparés de toute autre fubftance. La ro- „ fette pourroit avoir plus d'affinité avec l'étain qu'avec le „ plomb. L'étain (dans cette hypothefe) s'uniroit plus intime- „ ment avec le cuivre, que ne feroit le cuivre avec le plomb. „ Les menftrues (*b*) que l'on emploieroit pour féparer le plomb

(*a*) Il ne faut pas croire que le fluide que l'on apperçoit fur la fuperficie de la piéce lorfqu'on la voit fuer, foit effectivement celui de la poudre, qui, après avoir pénétré la piéce, s'y amaffe, ce n'eft que de l'eau infipide qui s'eft infinuée dans les pores du métal ; on peut même concevoir que cette eau ne vient que de l'Atmofphere ; ce qui le prouve, c'eft que la même chofe arrive fouvent lorfqu'on la fore.

(*b*) C'eft un diffolvant humide qui pénetre dans les parties d'un corps fec, & fert à en tirer ce qu'il y a de plus fubtil.

„ du cuivre, ne feroient peut-être plus agiſſantes pour déſunir
„ l'étain; il auroit donc fallu pour établir poſitivement cette
„ vérité, la déduire de la maniere de ſéparer le cuivre d'avec
„ l'étain.

„ Quant au projet du ſieur Hannotteau, qui propoſe de faire
„ des piéces de fer doublées de cuivre, & que M. le Chevalier
„ d'Arcy ſemble appuyer; imaginons que ces piéces ſont ache-
„ vées avec toute la perfection dont elles ſont ſuſceptibles,
„ bientôt la doublure de cuivre, battue du boulet, rendra l'ame
„ indirecte, & hors de ſervice : on ſait d'ailleurs quelle eſt l'ac-
„ tion du ſoufre ſur le fer; tous les acides, & même l'eau, en
„ ont beaucoup ſur ce métal; ainſi ces piéces ne peuvent être
„ que mauvaiſes, & de peu de durée.

„ M. le Chevalier d'Arcy rapporte encore une remarque du
„ ſieur Hannotteau ſur la différence du poids des piéces d'artille-
„ rie, faites de la même fonte, & avec les mêmes dimenſions; "
cette différence, dit M. le Chevalier d'Arcy, *ne vient que des chambres ou ſouflures qui ſe trouvent dans ces piéces, & que l'on ne peut reconnoître.* „ Si toutes les piéces de même calibre &
„ de la même fonte, avoient effectivement le même volume, la
„ raiſon de cette différence ſeroit inconteſtable; mais la diffé-
„ rence dans les dimenſions ne ſeroit-elle pas la plus grande
„ cauſe de l'inégalité de leur poids? c'eſt ce que le ſieur Han-
„ notteau auroit infailliblement reconnu, ſi, avant de faire l'ob-
„ jection, il avoit pris la peine de comparer toutes les parties
„ de quelques-unes des piéces ".

Voilà ce que me répondit M. de Bellegarde, en lui expoſant les doutes que j'avois ſur l'opinion de M. le Chevalier d'Arcy, touchant la compoſition du métal, de l'union intime de l'étain avec le cuivre, qu'il ne croit pas, & ſur le canon de fer forgé doublé de cuivre, qu'il paroît approuver.

(c) Dans le détail que fait Montécuculi des piéces qui étoient en ufage de fon tems, il fait mention de piéces de quarante-huit livres de balles, de vingt-quatre, de feize, de douze, de huit, de fix, qu'il appelle fauconneaux, de quatre, & de deux, qu'il nomme petits fauconneaux. La longueur de ces piéces n'eft pas proportionnée ; fa piéce de vingt-quatre a vingt pieds de long, la longueur de celle du même calibre en ufage aujourd'hui, n'eft que de dix pieds onze pouces & demi depuis la bouche jufqu'à l'extrémité du bouton, ce qui fait vingt-trois calibres de longueur, proportion que l'on a cru fuffifante, pour donner au boulet toute la portée poffible. On a remarqué, à l'aide de l'expérience, que lorfque la piéce étoit trop courte, la poudre n'avoit pas le tems de s'enflammer toute, avant que le boulet en fût forti, ce qui diminuoit la vivacité & la portée du boulet : il en eft de même lorfqu'elle eft trop longue, toute la poudre s'enflamme avant que le boulet ait pû parcourir l'ame; d'ailleurs, le frottement du boulet & la réfiftance de l'air étant plus confidérables, il s'enfuit que le boulet perd une partie de fes forces.

Les dimenfions des autres piéces, dont Montécuculi fait le détail, font toutes auffi difproportionnées, & même encore plus que la piéce de vingt-quatre. Les calibres font aujourd'hui de 24, de 16, de 12, de 8, & de 4, longues; chacune de ces piéces a fes proportions relatives à fon calibre, pour la longueur & l'épaiffeur. On peut en voir le détail dans l'Artillerie raifonnée de le Blond *: on peut voir auffi dans le même Ouvrage, la quantité de poudre qu'il faut pour chaque piéce, relativement à fon calibre, pour donner au boulet la vîteffe & la force poffible **. M. de St. Remy, dans fes Mémoires d'Artillerie, donne d'autres proportions pour la charge du canon; mais depuis lui, on a reconnu qu'il n'étoit pas néceffaire de mettre une fi grande

* Chap. 2. art. v.

** Idem. art. xij.

quantité de poudre que celle qu'il indique, & que le tiers de la pesanteur du boulet suffisoit pour le plus grand éloignement, & la moitié du tiers lorsque l'on tire à ricochet.

(*d*) Les doubles canons étoient, sans doute, ceux de quarante-huit livres de balles; ils ne sont plus en usage à cause de leur pesanteur, de la difficulté de les transporter d'un lieu dans un autre, & de l'attirail prodigieux qu'ils entraînent après eux, en chevaux & en voitures; on ne s'en sert même plus dans les Places, parce qu'ils ruinent les remparts, & ébranlent les murs; & si on vouloit s'en servir pour les sièges, il faudroit faire comme faisoient autrefois les Turcs, qui les fondoient sur la place; mais aussi ils les abandonnoient lorsqu'ils étoient forcés de lever le siège. On a réduit le calibre des piéces de siège à vingt-quatre livres; j'en ai encore vu de trente-trois livres en 1744, au siège de Fribourg, mais elles ont été fondues, & on en a fait des piéces de vingt-quatre. Ces piéces suffisent pour faire écrouler les murs les plus forts, sont d'une dépense beaucoup moins considérable, plus aisées à transporter, plus faciles à remuer & à servir, & elles exigent beaucoup moins de chevaux pour les traîner, & d'attirails nécessaires pour les mettre en batterie.

(*e*) L'artillerie de campagne est de quatre calibres différens; elle se divise en piéces de 16, de 12, de 8 & de 4, à la Suédoise (*a*); les piéces de 16, de 12, de 8, s'appellent piéces du parc, parce que c'est le Corps royal de l'Artillerie qui en a la garde, qui les conduit, qui les escorte, qui les place, & qui les sert: celles à la Suédoise sont attachées aux Régimens d'infanterie. Pendant la derniere guerre, elles étoient servies par des canoniers tirés

(*a*) Les piéces de 4 longues, ont été réformées depuis la derniere guerre.

des Régimens, & que l'on inſtruiſoit à pointer & à tirer le canon; mais on a remarqué que ces canoniers diminuoient la force des bataillons; pour y remédier, on a, depuis la paix derniere, augmenté le Corps royal, & ce ſont des détachemens de ce Corps qui ſerviront à l'avenir les piéces des Régimens (*a*).

L'artillerie en campagne ſe diviſe par brigades; chacune eſt ordinairement de cinq piéces, avec les charriots néceſſaires pour porter la poudre, les boulets, les cartouches, & les outils pour ſervir chaque piéce; il y a encore d'autres charriots attachés à l'artillerie, ces charriots portent les munitions pour l'infanterie, pour la cavalerie, & en général pour toutes les troupes. Les pontons, ainſi que les voitures qui portent les madriers & les planches pour la conſtruction des ponts, y ſont auſſi attachés.

Il y a quelques années que l'on avoit imaginé de forer les piéces de douze à ſeize, & celles de huit à douze, ce qui rendoit ces piéces beaucoup plus légeres, & plus aiſées à conduire & à ſervir: ces piéces avoient à-peu-près des portées égales à celles du calibre ordinaire; mais celles de huit forées à douze ont été hors de ſervice après cent coups tirés de ſuite avec vivacité; elles ont été, par cette raiſon, jugées d'un mauvais uſage. Celles de douze forées à ſeize ont réſiſté à cent vingt & à cent trente coups, & par cette épreuve jugées bonnes; mais je ne crois pas cette expérience ſuffiſante & convainquante. On a

(*a*) Cette inſtitution eſt excellente, parce qu'en ſuppoſant qu'il fallut faire un ſiège, comme l'infanterie dans cette circonſtance ne ſe ſert point de ſon canon de Régiment, tous les canoniers détachés aux Régimens qui ſont au ſiége, ſervent le canon du ſiège, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en faire venir pour cet objet: le jour d'une bataille, ils ſervent le canon des Régimens, & il y en a ſuffiſamment au parc d'artillerie pour ſervir celui de campagne: je penſe, d'ailleurs, que le canon de Régiment ſera beaucoup mieux ſervi.

coulé dans le même tems des piéces de douze & de feize, allégées chacune de mille à onze cens livres de métal, que je crois beaucoup plus fûres; ces dernieres piéces ont moins de longueur que celles des calibres ordinaires, mais elles auront peut-être l'inconvénient de ne pas porter auffi loin.

Si l'opinion de M. le Chevalier d'Arcy eft jufte, relativement à la mixtion de l'étain avec le cuivre rofette, l'inconvénient doit être bien plus confidérable lorfque la piéce eft moins épaiffe, parce que la quantité de poudre étant la même que lorfque la piéce a toute fon épaiffeur, l'impreffion doit être bien plus forte dans la coupe tranfverfale de la piéce, elle doit s'échauffer bien plus promptement. L'étain, en fuppofant qu'il ne foit pas intimement uni au cuivre, doit être bien plutôt en fufion, & l'épaiffeur n'étant pas fuffifante, relativement à la charge, il eft à craindre que la piéce ne creve; mais quand même M. le Chevalier d'Arcy fe feroit trompé, relativement à l'union intime de l'étain avec le cuivre, la piéce n'ayant pas l'épaiffeur qu'elle doit avoir, doit s'échauffer plus aifément, & la force de la poudre agir plus fenfiblement fur toutes les parties de la piéce, ce qui doit la rendre mauvaife.

(*f*) Je ne fais pas pourquoi dans l'énumération que fait Montécuculi de toutes les bouches à feu en ufage de fon tems, il ne fait point mention des mortiers à bombe; cependant comme de fon tems il y avoit des mortiers, il devoit certainement y avoir des bombes. Strada * dit que les prêmieres furent jettées au fiège de Vachtendonck, en 1558: comme Montécuculi vivoit en 1650, il n'eft pas poffible qu'il n'y eut des bombes de fon tems. Ces grenades qu'il met dans des mortiers, & qu'il jette fur les remparts, ne font que de petites bombes, mais elles ne peuvent jamais faire l'effet d'une bombe de 150 pefant; elles font inquiétantes, on les

* *Hift. de la guerre de Fland. tom. 3. liv. 6.*

appelle des perdreaux ; mais elles eſtropient plus qu'elles ne tuent.

La plus longue portée du pierrier eſt de cent cinquante toiſes, lorſqu'il eſt chargé de deux livres de poudre ; il eſt de même métal que les mortiers, ſon affût eſt de bois, avec des crampons, ou cercles de fer, qui contiennent les tourillons. Les pierriers jettent des pierres, au lieu que les mortiers jettent des bombes. Il y a des mortiers à chambres cylindriques, d'autres en poires, d'autres ſphériques ; ces deux derniers ſont de nouvelle invention. La chambre, ſuivant la grandeur du mortier, contient depuis deux livres de poudre juſqu'à douze, & même dix-huit. Il y a des mortiers qui jettent des bombes que l'on nomme comminges ; ces bombes ont dix-ſept pouces dix lignes de diametre, ainſi elles ont cinquante-trois pouces ſix lignes de circonférence, elles contiennent trente livres de poudre, & peſent chargées cinq cens livres. On s'en eſt ſervi en 1733 au ſiège de Trarback, & en 1745 au ſiège de Tournai, & l'on remarqua qu'elles ne faiſoient pas l'effet qu'on en avoit attendu ; d'ailleurs, elles ſont difficiles à mouvoir, ainſi que leurs mortiers qui ſont énormes. On peut en voir la deſcription dans St. Remy *.

* *Mém. d'artill. tom. 2. part. 2.*

(*g*) Les affûts bas ſur des roues baſſes, & toutes d'une piéce, ſont d'un très-bon uſage pour la défenſe d'une Place, pour mettre ſur le chemin couvert, ſur les ouvrages avancés, & même ſur le rempart. Dans la défenſe des Places il n'en faudroit point d'autres ; mais je voudrois que les flaſques fuſſent plus courtes, ils ſeroient auſſi faciles à remuer & à ſervir, & il ne leur faudroit point autant de terrein pour les mettre en batteries : les roues baſſes ont l'avantage de n'être point vûes de l'aſſiégeant, & elles ne peuvent pas être briſées par le canon, à moins que ce ne ſoit par quelques boulets tirés à ricochet.

(*h*) Cet article qui traite de l'artillerie eſt d'un Général conſommé dans toutes les parties de la guerre ; & ſi Montécuculi a erré quant aux proportions & aux dimenſions des piéces, c'eſt plutôt une erreur du tems que celle de ce grand Général. Les réflexions que j'ai faites ſur cet article, ſervent à donner une teinture de l'artillerie à ceux qui commencent à ſervir ; mais comme cette partie de la guerre eſt très-intéreſſante, & qu'elle le devient tous les jours de plus en plus, par l'uſage où l'on eſt aujourd'hui d'avoir dans une armée une nombreuſe artillerie, elle doit exciter la curioſité de tous les militaires. L'extrait que j'en ai donné ne peut pas ſuffire, il ne peut que préparer; heureux s'il pouvoit en donner le goût. Je ſuis toujours étonné que des perſonnes qui ſe deſtinent aux armes, ne cherchent pas à connoître toutes les parties que renferme l'Art de la guerre. L'un ſe deſtine à ſervir dans l'infanterie ; l'autre, plus riche, tâche d'obtenir une compagnie de cavalerie; un autre ſert dans l'artillerie, un autre dans le génie ; mais les uns & les autres ne s'attachent qu'à connoître la force & la propriété de l'arme à laquelle ils ſe ſont attachés : cependant dans le nombre il en eſt qui parviennent aux grades ſupérieurs, & qui de-là deviennent Officiers généraux ; il ſeroit donc eſſentiel, & pour eux & pour l'État, qu'ils fuſſent inſtruits de ce qui peut concerner la guerre dans le grand, & de toutes les parties qu'il faut faire mouvoir dans les grands mouvemens d'armée ; enfin il ſeroit à deſirer que tous les officiers, ſoit d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie & autres, ne s'appliquâſſent pas ſeulement à connoître l'uſage & la propriété de l'arme qui leur eſt propre, mais qu'ils vouluſſent encore s'inſtruire de l'uſage de celles qu'ils regardent comme étrangeres à leur état.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

PAR munitions de Guerre on entend principalement la poudre, les balles, les boulets & la meche.

I°. On en prend plus ou moins avec ſoi (*a*), ſuivant le pays où l'on va, les deſſeins que l'on a, & la facilité ou la difficulté d'en tirer d'autres, des lieux voiſins ou éloignés.

II°. On en prend ordinairement pour cent coups pour chaque canon, mortier ou pierrier, & pour ſeize coups par jour pour le mouſquetaire qui eſt en faction. Pour ſeize coups, il faut une livre de plomb, parce qu'on compte que chaque balle peſe une once. C'eſt pourquoi, quand le calibre des mouſquets ſeroit tel que quatorze balles de ce calibre peſeroient une livre, on ne laiſſe pas d'en faire ſeize, parce qu'en n'en faiſant que quatorze, elles entreroient trop à force dans le canon, au lieu que ſeize entrent aiſément, & ont le vent qu'il faut. Quand la poudre eſt bonne, il n'en faut que la moitié du poids de la balle; ſi elle n'eſt pas ſi bonne, il en faut les deux

tiers; ainſi à une livre de plomb, une demi-livre de bonne poudre.

La balle de piſtolet (*b*) peſe une demi-once; la meche ſe conſume continuellement, & on ſuppute qu'il s'en conſume par heure neuf pouces, & par conſéquent une verge & demi en vingt-quatre heures; un cent peſant de meche fait à-peu-près 450 braſſes.

Celui qui a le ſecret de vivre ſans manger, peut aller à la guerre ſans proviſions. La famine eſt plus cruelle que le fer, & la diſette ruine plus d'armées que les batailles. On peut trouver du reméde pour tous les autres accidens, mais il n'y en a point pour le manque de vivres. S'ils n'ont pas été préparés de bonne heure, on eſt défait ſans combattre.

I°. Les eſpeces de vivres (*c*) abſolument néceſſaires, ſont le pain, le ſel, le biſcuit, le vinaigre, & quelque boiſſon pour les hommes; de l'orge, de l'avoine, du foin, de la paille, de l'herbe pour les chevaux; de plus, de la chair fraîche & ſalée, du beurre, du fromage, du lard, du poiſſon ſalé & des légumes.

II°. On compte communément pour un Soldat deux livres de pain, une livre de viande, une meſure de vin, ou deux de biere, une demi-

livre de ſel par ſemaine ; pour un cheval , ſix livres d'avoine , ou quatre livres d'orge ou de bled, dix livres de foin par jour, & trois fagots de paille par ſemaine. Dans une famille particuliere, on compte ordinairement quatre ſeptiers, ou ſacs de bled , par an pour chaque perſonne, & deux tonnes de biere.

III°. Les magaſins (*d*) doivent être en pluſieurs lieux qui ſoient forts, voiſins de l'armée, & commodes pour y voiturer les proviſions par eau , par charrois, par bêtes de ſomme; il ſeroit bon que celles-ci fuſſent doubles , afin que les unes arrivant au camp, les autres en repartiſſent pour aller recharger. A l'égard des magaſins qu'on bâtit , il faut les tourner aux vents les plus ſains : en général, il faut les rafraîchir ſouvent de nouvelles proviſions, les pourvoir de moulins à vent, à eau , à bêtes & à bras , & de fours pour cuire le pain.

IV°. Les principaux réglemens ſur le fait des vivres , regardent les Boulangers, les Vivandiers, les Marchands, les viandes & les boiſſons.

1°. Que chaque choſe ſoit taxée (*e*) à un prix raiſonnable par les Prévôts & par les Commiſſaires, en comparant le prix que le vendeur exige avec celui qu'il a payé, & avec les incommodités & les périls de la voiture.

2°. Que les meſures, les poids & les denrées ſoient bonnes, & non falſifiées.

3°. Qu'on ait grand ſoin dans l'armée de conſerver les vivres, qu'on empêche les larcins, les trahiſons, la corruption, les incendies; qu'ils ſoient diſtribués avec ordre & avec épargne, conformément aux liſtes authentiques des Soldats effectifs, parce qu'il n'eſt pas tems de les ménager quand on eſt à la fin.

4°. On tire encore des vivres de la campagne, ſoit en coupant les grains, ſoit en forçant les lieux voiſins à en fournir. On a coutume de creuſer des fours ſous terre, & de faire des moulins à bras avec les pierres des maiſons qu'on abat, ou avec d'autres, qu'on trouve par hazard.

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

Des Munitions de Guerre & de Bouche.

(*a*) IL eſt d'uſage aujourd'hui de prendre en campagne trois cens coups par piéces; la raiſon en eſt ſenſible. Depuis la guerre de 1741, l'artillerie s'eſt ſi conſidérablement multipliée dans les armées, qu'il paroît que c'eſt à elle ſeule qu'on a remis le ſort des batailles. Du tems de Montécuculi, où l'artillerie étoit beaucoup moins nombreuſe, l'infanterie & la

cavalerie avoient la principale part à la gloire d'une victoire, comme aussi elles avoient la honte d'une défaite, qu'elles partageoient avec le Géneral. Aujourd'hui la gloire appartient presque toute entiere à l'artillerie, & la honte au Général & aux troupes ; ainsi comme presque toutes les batailles se décident à coups de canon, il a fallu augmenter la quantité de poudre & de boulets, ce qui entraîne nécessairement un plus grand nombre de voitures & de chevaux, qui, joints à cette quantité prodigieuse de piéces, rendent une armée pesante, lente dans ses opérations, difficile à faire subsister, & très-embarrassante pour la faire marcher. Ce nombre de coups par piéces ne suffiroit même pas s'il falloit faire des siéges, & il faudroit en avoir encore suffisamment sur les derrieres pour que les opérations du siège ne languissent point : il peut même arriver que quoiqu'il ne se fasse point de siége, on n'eut pas assez de trois cens coups, ce nombre est bientôt employé dans une bataille un peu vive ; & si les circonstances forcent de recommencer le lendemain, ou quelques jours après, il faut avoir des dépôts sur les derrieres, pour pouvoir compléter les munitions pour l'artillerie & pour l'infanterie.

Quant à la quantité de cartouches qu'il faut avoir pour l'infanterie, & pour les troupes en général, j'en parle dans la suite de cet Ouvrage.

(*b*) La balle du pistolet & du mousqueton pour la cavalerie doit être du même calibre que pour l'infanterie, afin de ne pas multiplier les moules, & pour éviter de donner à l'infanterie des balles destinées à la cavalerie, & à la cavalerie, des balles destinées à l'infanterie. Cette précaution est d'autant plus essentielle, que très-souvent il n'y a pas assez de cartouches de faites, & que l'on donne au soldat la poudre & les

balles séparées : si les calibres étoient différens, cette inégalité pourroit devenir funeste ; elle seroit moins dangereuse pour la cavalerie, parce qu'elle ne doit, pour-ainsi-dire, jamais tirer ; mais comme l'infanterie doit aujourd'hui faire beaucoup de feu, puisque les Puissances contre lesquelles la France peut avoir la guerre, ont mis leurs principales forces dans la vivacité & la continuité du feu, il est important que le soldat puisse se servir de son arme, ce qu'il ne peut pas, si la balle n'est pas du calibre de son fusil.

(c) On a coutume dans les armées de donner au soldat du pain & de la viande tous les quatre ou cinq jours. Dans les marches longues, ou imprévues, ou forcées, on lui donne du biscuit ; & dans le commencement de la campagne, où il n'y a point encore de légumes, on lui donne du riz ; mais jamais on ne lui a donné (du moins en France,) ni fromage, ni beurre, ni lard, ni poisson salé : il seroit à desirer qu'on lui donna plus de pain & plus de viande.

Les armées sont trop nombreuses aujourd'hui, pour qu'il soit possible d'avoir assez de voitures pour porter ces provisions de fromage, de beurre, de poisson salé, & de lard, ce seroit un embarras de plus, sans que ces denrées fussent d'un grand soulagement pour le soldat. Le vin ou la biere lui seroient plus utiles, parce qu'il y a des pays où les eaux sont très-mauvaises ; je suppose cependant que ce vin ou cette biere ne fussent point mélangés d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs ou drogues pernicieuses ; car si cela étoit, ils seroient plus nuisibles que la mauvaise eau, que l'on peut corriger en y mettant une goutte de vinaigre (a) ; mais comme cette dé-

(a) Les Romains portoient toujours sur eux, en campagne, un flacon rempli de vinaigre, pour en mettre dans leur eau lorsqu'elle se trouvoit mauvaise.

penſe de vin ou de biere feroit exceſſive, que d'ailleurs il ſeroit à craindre qu'il n'y eut de la fraude de la part des Entrepreneurs, il vaut mieux n'en pas donner, & augmenter le pain & la viande. Il y a aſſez d'autres moyens pour voler le Prince, ſans imaginer encore celui-là.

(*d*) On ne peut prendre trop de précautions pour que les magaſins ſoient en ſûreté, pour qu'ils ſoient dans des lieux ſecs, & pour que les chemins qui y conduiſent de l'armée ſoient bons, faciles, & bien gardés. Entre les gros magaſins & l'armée, il doit y avoir pluſieurs dépôts, pour la plus grande facilité des tranſports. A meſure que les dépôts ſe vuident, on tire des gros magaſins pour remplir ceux-ci. Lorſque l'armée s'éloigne des gros magaſins, il faut les rapprocher, & pouſſer les entrepôts en avant, ce qui s'entend pour les bleds, les farines & les fours. Quant aux fourrages, c'eſt la nature du pays où l'on fait la guerre qui en décide ; s'il eſt abondant en fourrages, il eſt inutile de faire tranſporter ceux que l'on a en magaſin; le tranſport eſt très-coûteux, & il s'en perd une grande partie ; d'ailleurs, on les retrouve l'hiver pour la nourriture des chevaux, ſans faire de nouveaux achats. Mais ſi le pays eſt ruiné, ou aride, il faut de toute néceſſité les faire ſuivre ; la guerre eſt plus diſpendieuſe, mais cette dépenſe eſt indiſpenſable : le moindre retard dans les convois de toute eſpece, occaſionne un très-grand changement dans les opérations. Un Général ne doit jamais être obligé de reſter une heure de plus dans un camp, faute de vivres ; ce qui n'arrive cependant que trop ſouvent : on perd l'occaſion, & peut-être tout le fruit d'une campagne, qui avoit eu les commencemens les plus heureux.

(*e*) Il feroit à ſouhaiter qu'il fut poſſible de taxer les den-

rées à leur juſte valeur ; mais comme il faut que l'abondance ſoit dans le camp, ſi on taxoit les denrées, ce ſeroit un moyen ſûr pour y mettre la diſette, parce qu'il faut que le marchand trouve un profit aſſez conſidérable pour le dédommager de ſes peines, & des pertes qu'il peut faire ; cependant je crois que l'on peut mettre des bornes à ce profit. Si la licence étoit entiere, tous les vivandiers s'entendroient enſemble pour renchérir leurs denrées, & les Officiers généraux & particuliers, ou ne pourroient point vivre, ou ſe ruineroient ; c'eſt à la perſonne que le Général a chargé de veiller à la police du Quartier général, de prendre garde qu'il n'y ait point d'abus à ce ſujet, & que les denrées qui ſe vendent au Quartier général ne ſoient pas à un plus haut prix que celles que les vivandiers particuliers des Régimens vendent dans l'armée. Il faudroit auſſi que ceux qui ſont chargés de cette police, ne retiràſſent aucune rétribution de chaque vivandier, ce qui certainement doit augmenter les denrées, parce que ces vivandiers doivent, avec juſtice, ſe dédommager ſur les denrées qu'ils vendent, de ce qu'il leur en coûte pour avoir la permiſſion de vendre ; & pour le profit d'un ſeul, l'officier particulier ſe ruine, ou ſe nourrit mal. C'eſt un officier de l'État Major de l'armée qui doit être chargé de cette police, & ſous lui des Majors de Régimens, pour les vivandiers des Régimens : comme il ſeroit au-deſſous d'eux (du moins doit-on le penſer,) de recevoir aucune rétribution de ces vivandiers, les denrées ſeront à plus bas prix, l'officier ne ſera plus lézé, & le vivandier aura un profit honnête, qui le récompenſera de ſes peines.

ARTICLE

ARTICLE QUATRIEME.

Du Bagage.

IL n'y a point de mot (*a*) qui exprime ſi proprement la nature du bagage que le mot latin *impedimenta*, qui ſignifie embarras, empêchement.

On pourroit aiſément exécuter ce qu'on entreprend ſans l'embarras du bagage ; mais toutes les invectives qu'on fait contre, ne ſervent de rien ; c'eſt vouloir illuminer un corps ſans qu'il faſſe d'ombre. Comme nous ſommes indiſpenſablement obligés de boire, de manger, de nous garder des injures de l'air, & de nous repoſer quelquefois, il eſt néceſſaire de cuire, de prendre de la nourriture, de nous habiller, de dormir, d'avoir des tentes, d'aller au fourrage, de porter des meubles & des harnois, & avec cela, de ne pas négliger le ſervice. Il faut donc qu'il y ait des gens qui ſe chargent de ces ſoins, tandis que le Soldat eſt en faction, & ce ſont les gens d'équipage.

I°. Dans les réglemens militaires de Maximilien II. (*b*) on permet un cheval pour douze Ca-

valiers, & dans un autre réglement on passe à chaque Officier une certaine quantité de bagages & de chevaux pour lui, comme on accorde aujourd'hui des bagages & des valets à toutes les garnisons de Hongrie.

Dans l'armée de l'Empereur en campagne, on passe quatre charriots & un Vivandier à chaque Compagnie, & un bidet à chaque Cavalier, outre son cheval de service; & pour les Fantassins, on leur passe en campagne des femmes & des bêtes de charge. Il faut compter séparément les charriots qui servent pour les vivres, pour les malades, & pour les instrumens de différentes sortes d'artisans qui travaillent pour l'armée.

II°. On doit réduire le bagage au moindre pied qu'il est possible, pour le bon ordre & pour la discipline. Il y a là-dessus plusieurs articles remarquables dans les statuts militaires, & surtout dans ceux des Suédois.

III°. Dans les quartiers Impériaux, le service est le lit, le bois, la chandelle & le sel; dans le service d'Espagne, il y a de plus les ustensiles de cuivre & de blanchissage.

OBSERVATIONS.

ARTICLE QUATRIEME.

Du Bagage.

(a) IL n'eſt pas poſſible de faire la guerre ſans bagages, c'eſt un mal néceſſaire; mais il ſeroit eſſentiel de les diminuer. Si l'on retranchoit le ſuperflu, les armées ſeroient moins peſantes, la conſommation des vivres moins conſidérable, & les ſubſiſtances de toute eſpece plus abondantes.

Dans la réforme que je propoſe, & que je crois abſolument indiſpenſable, je n'ai perſonne en vûe, & je n'enviſage que l'utilité & le bien général. Les Ordonnances du Prince, qui fixent la quantité de chevaux & de voitures que pourra avoir un Officier général, la quantité de chevaux que pourront avoir les Officiers ſupérieurs & particuliers, ſont très-claires & très-ſages, mais mal obſervées. Il eſt inutile de faire des loix, ſi ceux qui ſont chargés de les maintenir ne tiennent pas la main à leur exécution. Chaque Officier général, & autre, ſe permet plus d'équipages qu'il ne doit en avoir, dans l'eſpérance que cette licence échappera aux yeux du Général; & l'armée ſe trouve avoir, au moins, un tiers en ſus d'équipages de plus qu'elle n'en devroit avoir. De quelle utilité peut être cette grande quantité de voitures que traînent après eux les Officiers généraux, & qui ne ſont chargées que de batterie de cuiſine, de vins de toute eſpece, de liqueurs, de linge de table, & de proviſions ſans nombre? Il ſemble que l'on n'aille à l'armée que pour y étaler un faſte qui y eſt indécent,

inutile & embarrassant (*a*). Que l'on retranche ce superflu, peu fait pour une Nation guerriere, le bagage sera moins nombreux, on n'aura pas besoin d'une si grande quantité de valets, qui affament l'armée, qui, s'ils ne trouvoient point à se placer, laboureroient la terre, ou se feroient soldats, ou vivroient de quelques métiers utiles, les armées agiroient avec plus de vivacité, les marches seroient plus rapides, & les succès moins douteux.

Si ceux qui commandent, & qui les premiers doivent exécuter les ordres du Prince, sont les premiers à les transgresser, de quel droit les feront-ils exécuter aux autres ? Pour être obéi, & pour pouvoir punir, il faut montrer l'exemple : quand les chefs seront les premiers à avoir une table où il n'y aura que le nécessaire, sans superfluité & sans aucune recherche, on verra bientôt disparoître ces tables somptueuses, cette multiplicité de mets, qui renchérit sur le luxe des villes. Lorsqu'Alexandre entreprit la conquête des Perses, il couvrit ses soldats d'airain, les arma de fer, & ne leur donna qu'une nourriture solide & frugale : les Perses amollis par le luxe,

---

(*a*) Charles-Quint ayant formé le dessein en 1538 d'attaquer Alger, assembla une armée formidable & une flotte nombreuse, pour transporter ses troupes sur les côtes d'Afrique. On comptoit dans l'armée de Charles cinq mille jeunes gentilshommes des plus grandes maisons & des plus riches de l'Espagne ; mais cette noblesse sans expérience & sans aucune idée de la discipline militaire, s'étoit fait suivre par une quantité prodigieuse de valets & d'équipages. Ferdinand Alvarés de Tolede, Duc d'Albe, à qui Charles avoit donné le commandement de son armée, ordonna à cette noblesse de renvoyer ses équipages, & de ne conserver que ses armes & ce qui lui étoit absolument nécessaire ; cet ordre choqua cette noblesse, il y eut beaucoup de murmures & de plaintes ; mais il fallut obéir. Tant il est vrai qu'un Général sait se faire obéir quand il le veut, sur-tout, quand il donne lui-même l'exemple de l'ordre, de la discipline & de l'obéissance *.

* *Hist. du Duc d'Albe, tom. 1. liv. 1. chap. xv.*

couverts d'armes d'or, énervés par la bonne chere, furent vaincus aussi-tôt qu'attaqués.

Je pense bien que je ne ferai pas approuvé de tous les militaires en général; plusieurs s'écrieront qu'ils ne peuvent pas se passer à l'armée de toutes ces commodités dont ils jouissent pendant la paix, & auxquelles ils sont habitués: s'ils sont réellement militaires, & s'ils cherchent le bien général, ils sauront se passer des choses qui leur seront défendues par les ordres du Prince, & ils sauront s'accommoder au tems; au surplus, peu m'importe que la foule s'éleve contre mes idées, ce n'est pas crier dans le désert que de proposer des choses honnêtes, décentes & indispensables, & les vrais militaires se rangeront de mon côté. Si mes concitoyens veulent réfléchir, & prendre le caractere militaire qui leur est propre, ils seront les premiers à reconnoître qu'il y a de très-grands abus dans la multiplicité des équipages, & un luxe indécent & ruineux dans les tables, sur-tout dans celles des Officiers généraux, & de ceux qui sont attachés à l'armée: on est aussi-bien rassasié avec cinq ou six bons plats de viande de boucherie & de légumes, & plus sainement nourri, qu'avec cette profusion de mets recherchés, qui brûlent le sang & détruisent l'estomac (*a*). Si je ne puis pas gagner le suffrage des uns, j'espere que ceux qui veulent le bien ne me trouveront pas si outré dans mes idées; leur suffrage me suffit, & il me flattera bien davantage que le blâme des autres ne me causera de chagrin (*b*).

(*a*) Un Auteur moderne fait parler un grand homme de l'antiquité, & lui fait dire ces mots, qui devroient être gravés dans le cœur de tous les militaires. » Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie; le second est de la ré- » duire aux seuls besoins de la Nature.

(*b*) Si je ne craignois que mes principes, relativement à la somptuosité des

Le nombre des bouchers, des boulangers, & des vivandiers, doit être proportionné à la force de l'armée ; il doit y avoir aſſez des deux premiers, pour que l'armée ne manque jamais de pain ni de viande. (ceci ne regarde que les boulangers & les bouchers qui fourniſſent aux Officiers généraux & particuliers ; les boulangers pour la livraiſon des troupes ſont aſſez occupés, ſi l'on veut que les diſtributions ſe faſſent exactement : quant à la viande, on donne les bœufs aux ſoldats, qui les tuent, & ils partagent enſuite cette viande par bataillon & par eſcadron.) Il faut avoir aſſez de voitures pour conduire le pain au camp ; ſi les fours ſont éloignés, il faut un plus grand nombre de voitures, pour que, lorſque les unes repartent du camp après la diſtribution faite, il en parte d'autres chargées du lieu où ſont les fours, pour la prochaine livraiſon. Les vivandiers ſont abſolument néceſſaires ; ce ſont eux qui fourniſſent aux Officiers particuliers, & même aux généraux, ce dont ils peuvent avoir beſoin, & ils évitent aux officiers particuliers, d'avoir plus de bagages que les Ordonnances ne leur en permettent. Le nombre doit être limité ; il en faut peu, & qu'ils ſoient bien fournis.

(*b*) Les réglemens militaires de Maximilien II ne ſont certainement pas ſuivis aujourd'hui dans les armées Impériales, & on ne paſſe plus quatre charriots & un vivandier par com-

---

tables, ne paruſſent trop ſéveres, j'avancerois qu'il faudroit, qu'outre la diminution des plats, & les deux ſervices que l'on eſt d'uſage d'avoir, ſans compter le fruit, qui devroient tous être réduits à un ſeul, que chaque Officier général, ou autre, qui iroit dîner hors de chez lui, fit porter ſon couvert, ſa ſerviette & ſon gobelet, & que celui qui donne à dîner ne fût tenu qu'à mettre une nappe, & à la couvrir de la quantité de plats ordonnés par le Prince. Quelle diminution cette regle établie n'apporteroit-elle pas dans les équipages ?

pagnie. En ſuppoſant les compagnies de deux cens ſoldats, ce qui n'a jamais été, une armée de cinquante bataillons, à quatre compagnies par bataillon, auroit eu mille charriots ou vivandiers, indépendamment des charriots pour conduire & tranſporter les ſubſiſtances de l'armée ; en ſuppoſant encore quatre-vingt eſcadrons, de cent cinquante cavaliers chacun, comme chaque cavalier avoit un cheval de plus, on peut juger quel embarras & quelle conſommation ce ſecond cheval devoit occaſionner. Il en étoit de même du tems de Léopold, tems auquel a écrit Montécuculi. Sous le regne de Louis XIV, dans les armées que commandoit M. de Turenne, il y avoit encore beaucoup de cavaliers qui avoient deux chevaux ; on en trouve la preuve dans ſes Lettres, & dans celles de M. de Louvois, mais il n'a pas été poſſible d'avoir aucun détail relatif à cet arrangement.

Les armées de ce tems-là devoient être bien peſantes ; on ſe récrie aujourd'hui, & avec raiſon, ſur la quantité d'équipages que nous avons, il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient auſſi nombreux que ceux du tems de Montécuculi. Il faut cependant faire une réflexion, les armées du tems de Montécuculi & de M. de Turenne, n'étoient pas, à beaucoup près, auſſi nombreuſes que le ſont celles d'aujourd'hui. Quarante mille hommes étoient une très-forte armée, & ſouvent ces deux grands Généraux ont commandés des armées de vingt-cinq à trente mille hommes. Vingt à vingt-cinq mille hommes ne ſont aujourd'hui que l'avant-garde d'une armée, ou un camp détaché de la grande armée. Il s'en falloit de beaucoup auſſi que l'artillerie y fut ſi nombreuſe, vingt-cinq à trente piéces de canon compoſoient une très-forte artillerie ; aujourd'hui il faut parler de cent cinquante à deux cens piéces du parc, ſans compter

l'artillerie des Régimens: on peut juger de la quantité prodigieuse de charriots qu'il faut pour le service d'une pareille artillerie. Il suffisoit du tems des Grecs & des Romains de ne pas craindre son semblable, pour avoir la réputation de brave: on instruit aujourd'hui des hommes à affronter le canon, dont ils ne peuvent se défendre (a). On pourroit penser de-là que nous sommes plus braves que n'ont jamais été les Grecs & les Romains; mais ne pourroit-on pas aussi conclure que leur courage étoit raisonné, & que le nôtre n'est que pure ostentation.

Les armées du Roi de Prusse, dont on vante tant la promptitude des marches, & l'ordre qui y est observé, ont beaucoup d'équipages; mais les voitures sont moins chargées de choses inutiles que ne peuvent être les nôtres. Le Général de l'armée Prussienne peut avoir une caleche, ou berline, attelée de six chevaux, deux fourgons, quatre haquets, & autant de chevaux de bâts, ou mulets, & chevaux de monture qu'il le juge à propos. Un Général d'infanterie peut avoir une chaise, ou berline, attelée de six chevaux, un fourgon, trois haquets, douze chevaux de bâts, ou mulets, & autant de chevaux de monture qu'il veut: ainsi du reste, jusqu'au sous-Lieutenant & l'Enseigne. Quant à la table, le Général peut avoir dix couverts sans dessert, & une autre petite table de six couverts pour les officiers d'Ordonnances, & les Adjudans, ou Aides de Camp (b); les autres Officiers généraux & particuliers, à proportion

(a) Celui qui le premier a gagné une bataille par l'artillerie, dut, selon moi, rougir de son succès.

(b) Ce n'est pas le nombre des couverts qui doit être fixé, mais celui des plats.

La

proportion de leur grade. On peut juger par ce détail que les Officiers généraux Pruſſiens peuvent ſe paſſer d'une partie des équipages que le Roi de Pruſſe leur permet d'avoir. Il eſt défendu dans les armées Pruſſiennes de donner à ſouper, ſous peine de 6000 livres d'amende, au profit de la caiſſe des Invalides; il n'eſt pas défendu de ſouper, mais il l'eſt d'en donner. Cette Ordonnance eſt très-ſage; la guerre eſt un état d'activité, or il n'eſt pas poſſible, lorſqu'on a bien ſoupé & que l'on s'eſt couché tard, d'être debout de grand matin. Tout Officier général & particulier doit être levé à la pointe du jour; s'il donne à ſouper, il ne peut que ſe coucher très-tard: ſouvent la compagnie entraîne à jouer, & on ne ſe couche que lorſque le ſoleil ſe leve; c'eſt la vie d'un ſibarite, & non d'un militaire appliqué à ſes devoirs.

Chaque compagnie a ſon vivandier, & il y en a un, outre cela, pour donner à manger aux officiers du Régiment.

On peut voir par ce réglement, qu'il y a beaucoup d'équipages dans les armées Pruſſiennes, mais que l'ordre y eſt ſtrictement obſervé, & la chere ordonnée par le Prince à tous les Officiers généraux & autres, allege de beaucoup ces équipages, & en diminue l'embarras. Je crois que l'on pourroit encore diminuer ceux des Officiers généraux, & qu'ils pourroient ſuivre à la lettre les Ordonnances relatives à la table; mais cette diminution ſeroit encore plus ſenſible en

---

La frugalité de la table n'empêchera point les bons militaires d'aller dîner chez le Général, & ceux qui n'en ſeront point contens, n'y reviendront plus; ce ne ſera pas grand dommage; mais le Général doit tenir la main à ce que la table de ces gens ſi délicats ne ſoit pas plus recherchée que la ſienne. La diminution des équipages, ſans aucune conſidération de grade, de naiſſance, de richeſſes & d'affection particuliere, ſera ſeule cet effet.

France, où l'on employe dans les armées une grande quantité d'Officiers généraux très-inutilement. Dans une armée de soixante mille hommes, il ne faudroit que dix Lieutenans généraux & vingt Maréchaux de Camp. Lorsque M. de Turenne avoit trois Lieutenans généraux dans son armée, il ne savoit que faire du troisième; il est vrai que les armées de ce tems-là n'étoient pas aussi nombreuses que celles d'aujourd'hui, ainsi j'en admets davantage; d'ailleurs, il faut se prêter au tems & au préjugé: ainsi dix Lieutenans généraux & vingt Maréchaux de Camp, suffisent pour une armée de soixante mille hommes (a).

Je pense qu'un vivandier pour deux compagnies suffiroit, puisqu'il y en a un principal, qui n'est pas compté dans le nombre de ceux qui sont attachés aux compagnies, pour nourrir les officiers du Régiment.

Ce réglement pour les tables ne pourroit pas avoir lieu en France, relativement à la table séparée pour les Aides de Camp & les Ordonnances, parce que tout officier en France a droit d'être à la table du Général. Dans toutes les loix que l'on fait, il faut avoir attention de ne pas choquer l'esprit de la Nation, ni les usages qui y sont établis de tout tems: or il ne seroit pas possible d'établir en France qu'il y eut une table séparée de celle du Général, ou des Officiers généraux, pour les Aides de Camp & pour les Ordonnances; mais il seroit très-aisé de réduire la profusion & la délicatesse des mets, & conséquemment les équipages.

(a) Si ces Officiers généraux sont bons, ils seront d'une très-grande utilité; s'ils sont médiocres, ils nuiront moins qu'un plus grand nombre de leur espece.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'Argent.

L'ARGENT eſt cet eſprit univerſel (*a*) qui, ſe répandant par-tout, anime & remue tout; il eſt virtuellement toutes choſes: c'eſt l'inſtrument des inſtrumens, il ſait enchanter l'eſprit des plus ſages, & calmer la fureur des plus féroces.

L'argent produiſant tant d'effets merveilleux, dont les Hiſtoires ſont remplies, faut-il s'étonner ſi un certain homme étant enquis combien de choſes étoient néceſſaires à la guerre, il répondit trois: l'argent, l'argent, l'argent.

I°. Mais, comme il eſt auſſi l'ame & le ſang des hommes, & qu'à cauſe de cela on a bien de la peine à perſuader aux peuples de le donner pour l'entretien des troupes, il faut leur repréſenter l'utilité & la néceſſité indiſpenſable de ces contributions, & leur promettre de les ſoulager en tems & lieu.

10. Aucun État ne peut être en repos, ni repouſſer les injures, ni défendre les Loix, la Religion & la liberté, ſans armes. Dieu les a honorés, en ſe donnant le nom *du Dieu des Armées.*

Sans elles la majesté du Prince ne peut être respectée, ni par les Sujets, ce qui cause des soulevemens, ni par les Étrangers, ce qui est la source des guerres. Les richesses même, & les commodités, ne peuvent se conserver sans les armes. Les Égyptiens divisoient tous les revenus du Royaume en trois parties ; la premiere pour les Sacrificateurs & pour le Clergé ; la seconde pour le Roi & pour les Ministres, & la troisième pour la Milice. Qu'on regarde la perte que cause une simple course de pillards, & qu'on examine si le dommage qu'on souffre dans une heure par la destruction, les incendies & les outrages qu'ils font dans les campagnes, dans les maisons, dans les fruits, dans les meubles, dans les personnes, dans les troupeaux, n'est pas beaucoup plus considérable que ce qu'il auroit fallu donner pour entretenir par an un petit nombre de troupes.

II°. C'est un soulagement dans les contributions, quand elles sont imposées avec justice, avec égalité, & avec une exacte proportion, & qu'elles sont levées sans insolence, sans dureté, & sans les faire tourner au profit des particuliers, ou qu'au défaut d'argent on prend d'autres denrées, comme des draps, des vivres ; mais sur-tout lorsqu'on sort bientôt de son propre pays pour

porter la guerre ſur celui de l'ennemi, ou ſur celui d'autrui, quel qu'il ſoit. On y fait autant de conquêtes qu'il eſt néceſſaire, pour entretenir l'armée toute entiere, ou en partie, ou pour maintenir les garniſons des Places, qui ſont les boulevards des Frontieres, & qui procurent à l'État les moyens de reſpirer en repos.

OBSERVATION.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'Argent.

(a) L'ARGENT eſt le nerf des États (a), & le militaire leur ſoutien. C'eſt à la protection que le Prince accordera à tous les Arts, qu'il devra ſes richeſſes, & c'eſt par un militaire, dont la conſtitution ſoit ſolide & proportionnée à ſa puiſſance, qu'il s'aſſurera le produit de ces Arts. Le commerce hors du continent, ne peut s'aſſurer que par une bonne

---

(a) Les Grecs regardoient la tempérance, l'amour de la gloire & du travail, le courage & la diſcipline, comme le nerf de la guerre; ils mépriſoient l'argent, ils étoient pauvres. Ils eurent une flotte nombreuſe pour combattre Xercès, ils la conſtruiſirent de la charpente de leurs maiſons: ils ne payoient point leurs ſoldats, parce que tout ſoldat étoit citoyen, & ils eurent une armée de héros *. Les tems & les mœurs ont changés; on ne pourroit pas aujourd'hui conſtruire des vaiſſeaux de la charpente des maiſons, ni avoir des ſoldats ſans les payer; mais il eſt important de les imiter quant à la tempérance, à l'amour du travail, & à la diſcipline.

* *Quatrième Entretien de Phocion.*

& forte marine; le commerce extérieur sur le continent, comme le transport des marchandises & des denrées du Royaume à un État voisin, l'agriculture & tous les Arts utiles ne peuvent s'accroître & être en sûreté, que par le respect que les États voisins auront pour un Prince qui a la force en main, & qui peut, d'un seul mot, mettre cent mille hommes sous les armes.

Quelles peuvent être les principales branches sur lesquelles sont appuyées, & qui font la force & la richesse d'un État? L'agriculture, & tous les Arts utiles, le commerce, & tous les Arts agréables; mais ces branches de richesses n'étant pas également propres à toutes les Puissances, relativement à leur position, elles exigent du Prince plus ou moins de protection. De quelle utilité seroit une marine à un Prince qui n'auroit aucun port de mer? il ne pourroit avoir des vaisseaux que dans les ports des Puissances voisines, ses sujets ne pourroient point commercer pour eux, & ils ne pourroient faire qu'un commerce de cabotage, qui n'est jamais qu'en sous-ordre, & peu profitable; cette branche de commerce étant interdite à ce Prince, il doit chercher à s'en dédommager, en excitant tous les Arts qui peuvent faire fleurir le commerce entre ses sujets & leurs voisins. L'agriculture & les manufactures de toutes especes, doivent être chez ce Prince les principales branches du commerce de ses sujets; mais l'une & l'autre doivent être excitées, honorées, & protégées par un bon militaire.

Quelques considérables que soient les revenus d'un État, quelques soient les ressources qu'il peut trouver en lui-même, quelque soit son industrie, si les finances ne sont pas bien administrées, si un trop grand nombre de personnes sont employées à les recevoir, l'État & le Prince seront bientôt en

ſouffrance. Le plus grand abus dans l'adminiſtration des finances, eſt de les faire paſſer par beaucoup de mains; plus il y en a qui les perçoivent, & moins il en entre dans les coffres du Prince : c'eſt une vérité reconnue, ſur laquelle on tire un voile, & que beaucoup de gens ſont intéreſſés à épaiſſir ; & pour enrichir quelques particuliers, on diminue les revenus du Prince, on gêne le commerce, & l'on ruine les habitans. Pour ſubvenir aux dépenſes que le Prince eſt indiſpenſablement obligé de faire pour entretenir ſon militaire de terre, & ſa marine, (ſi par la poſition de ſes États il peut & doit en avoir une,) pour l'entretien de ſes Places frontieres, & pour les frais d'une guerre toujours diſpendieuſe ; quelque ſuccès que l'on ait, il eſt forcé malgré lui de mettre de nouveaux impôts ſur ſes peuples, dont le produit, s'il entroit en entier dans ſes coffres, lui fourniroit abondamment ce dont il peut avoir beſoin ; mais comme ces impôts ſon prélevés par des perſonnes qui, pour la plupart, n'ont que leur intérêt en vûe, ſans enviſager celui des peuples & du Prince, il arrive néceſſairement que les taxes impoſées ne ſont pas reparties ſuivant la faculté de chaque particulier ; que le pauvre paye à proportion plus que le riche, & que l'homme riche, mais protégé, paye beaucoup au-deſſous de ce qu'il devroit payer ; c'eſt, ſans doute, un grand abus. Ce ne ſeroit que demi-mal, ſi le produit de ces impôts entroit tout entier dans les coffres du Prince ; mais comme pour la perception de ces deniers on y employe beaucoup plus de monde qu'il n'en faudroit, & qu'il faut les payer, s'il en entre la moitié, c'eſt beaucoup, & je ne parierois pas qu'il n'y en entra moins.

La guerre eſt toujours onéreuſe à l'État, quelque ſuccès que l'on puiſſe avoir ; cependant en ſuppoſant des conquêtes,

il eſt des moyens de la rendre moins diſpendieuſe, par les contributions en argent, en denrées & en fourrages, que l'on peut tirer du pays conquis ; mais le choix que l'on fait des perſonnes chargées de percevoir ces contributions, de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, & les moyens que l'on employe à cet effet, rendent ces avantages ou réels ou nuls. Pour en tirer tout le fruit poſſible, il faut en charger des perſonnes dont la probité & le déſintéreſſement ſoient à l'épreuve de toute tentation ; elles doivent être payées par le Roi, & il doit leur être expreſſément défendu de rien exiger & de rien recevoir ſous peine des punitions les plus ſéveres. Comme c'eſt le Général qui impoſe les contributions, ſur la connoiſſance qu'il a des richeſſes du pays, & des revenus du Prince impoſé ; dans l'ordre qu'il envoye aux Miniſtres, ou au Conſeil de ce Prince, pour payer les contributions, il doit être ſpécifié que l'intention du Roi, & la ſienne, ſont que la perſonne chargée de recevoir les contributions n'exige aucune gratification ni redevance ; que même s'il arrivoit que le Prince voulût lui faire un préſent, il lui fût abſolument défendu de le recevoir, & s'il le recevoit, il fût puni de mort ; de même que ſi on le lui propoſoit, les contributions doubleroient. Par ce moyen, l'argent des contributions entrera tout entier dans les coffres du Prince ; & ſi malheureuſement il ſe voit forcé de ſévir contre telle perſonne qui aura tranſgreſſé ſes ordres & ceux du Général, cette punition ſévere ſervira d'exemple aux autres, & il ne ſera plus dans la dure néceſſité de la réitérer. Il faut ſavoir effrayer les hommes par le ſupplice d'un ſeul ; & ſi on ne peut pas parvenir à les rendre vertueux par la douceur & par les récompenſes, il faut les forcer à le devenir par la crainte des châtimens.

L'article

L'article des fourrages & celui des hôpitaux, eſt encore un gouffre où l'on ſe perd, parce que l'on a bien voulu fermer les yeux ſur toutes les abominations qui s'y commettent. Il y a encore pluſieurs autres abus, qu'il ſeroit abſolument néceſſaire & facile de réformer; mais il faudroit entrer dans des détails trop longs, & qui feroient horreur. Il vaut mieux jetter un voile ſur le paſſé; mais il eſt de l'intérêt de l'État & du Prince, & du devoir de ceux en qui il a remis ſon autorité, de le lever lorſque les circonſtances l'exigeront, & de ne pas permettre que de ſemblables abus ſe renouvellent.

Les contributions doivent être taxées au prorata de la richeſſe des habitans & de la fertilité du pays. Il y a de l'inhumanité, dira-t-on, à ruiner les habitans, & à dévaſter un pays, en enlevant l'argent, les grains, les farines, les fourrages, les chevaux, les voitures, &c. il y en auroit, ſans doute, ſi on ne laiſſoit pas aux habitans dequoi ſe nourrir, dequoi enſemencer, & des chevaux ou bœufs ſuffiſamment pour cultiver leurs terres, ſi l'on ne donnoit même des grains à ceux qui n'en ont point, & ſi on ne les forçoit à travailler leurs terres & à les enſemencer; mais il faut enlever tout le ſurplus: ce qu'on laiſſe ou ce qu'on donne aux laboureurs, eſt une libéralité dont on recueille le fruit la campagne ſuivante. Il faut avoir tous les ménagemens poſſibles pour les habitans de la campagne; mais il faut agir avec moins de douceur avec les habitans des villes, qui s'enrichiſſent encore par le voiſinage des armées. Il ne faut pas craindre de paſſer pour barbare, parce qu'on exigera les plus fortes contributions, pourvu cependant que ceux qui ſont impoſé puiſſent les payer; on ſeroit bien plus barbare, ſi, pour ſoulager les États d'un Prince ennemi, on ruinoit ſes propres ſujets, pour ſubvenir aux frais de la guerre.

Si les circonſtances, la convenance, ou des droits acquis peuvent faire eſpérer de garder à la paix le pays conquis, il faut traiter les habitans comme ſujets, & non comme ennemis, ſans cependant les diſpenſer de fournir leur contingent, au prorata de leurs richeſſes, & de la fertilité du pays; mais ſi on ne peut pas eſpérer de le garder à la paix, il ne faut d'autre ménagement que celui que l'humanité nous dicte, laiſſer aux habitans de la campagne dequoi vivre & enſemencer leurs terres, & faire payer les villes, bourgs & châteaux. Si on agit avec plus de ménagement, c'eſt être généreux aux dépens de ſes ſujets & de ſoi-même.

CHAPITRE III.

De la Diſpoſition.

LA diſpoſition eſt le rang qu'on donne aux choſes, ſuivant leur quantité & leur qualité. L'ordre eſt né avec le monde, lequel au ſortir du cahos, reçut la diſpoſition que nous y voyons, & qui eſt proportionnée à ſa fin.

On diſpoſe avec un ſage conſeil la matiere pour la forme, les moyens pour la fin, & les parties pour le tout.

I°. Le conſeil eſt la baſe des actions (*a*): voici des avis ſur cela.

1°. Consulter lentement, exécuter promptement.

2°. Se faire une loi suprême du salut de l'armée.

3°. Donner quelque chose au hazard.

4°. Profiter des conjonctures.

5°. Donner de la réputation (*b*) à ses armes.

6°. Celui qui pense à tout (*c*), ne fait rien; celui qui pense à trop peu de choses, est souvent trompé. Comme dans chaque sujet il se trouve beaucoup de propriétés, de qualités particulieres, & de circonstances, en connoître peu, ce n'est pas les connoître suffisamment; en connoître beaucoup, & comparer ensemble tous les différens incidens, & faire dessus ses réflexions, est un point difficile à atteindre. Dix mots combinés ensemble en autant de manieres qu'ils le peuvent être par des transpositions simples, doubles & triples, monteroient à des millions de combinaisons. Or, quelle force d'esprit, & quel tems faudroit-il pour les parcourir? Il faut tenir le milieu entre le trop & le trop peu, & choisir quelques termes essentiels, les plus propres & les plus intimes à l'objet dont on délibere, en appliquant les regles de l'art aux cas particuliers, par rapport à la fin qu'on se propose, aux moyens

d'y arriver, aux obſtacles qu'il faut lever, & à la liaiſon du paſſé avec l'avenir par le préſent.

II°. La diſpoſition eſt univerſelle ou particuliere.

OBSERVATIONS.

CHAPITRE III.

De la Diſpoſition.

(*a*) QUELQU'ÉCLAIRÉ que ſoit un Général, quelqu'expérience qu'il ait, il a ſouvent beſoin de conſeil; mais il doit ſe ſervir de ſes lumieres pour ne conſulter que ceux qu'il juge capables de lui en donner de bons. Il paroît plus naturel de choiſir parmi les Officiers généraux ceux qui ont le plus d'expérience, & qui ont, dans les différentes occaſions, montré de la capacité & de l'intelligence; mais il arrive ſouvent que l'on choiſit l'ancien, non parce qu'il a des talens militaires, mais parce qu'il eſt l'ancien; ſouvent encore on choiſit ceux qui paroiſſent vous être les plus attachés, & avec leſquels on vit le plus habituellement, ſans examiner s'ils ont les talens qu'on leur ſuppoſe; on les aime, cela ſuffit pour leur croire tous les talens & toute la capacité poſſible. Mais comme dans ces circonſtances, le Général ne peut ſéparer ſon intérêt perſonnel de celui de l'armée & de l'État, il doit faire abſtraction de toute amitié & de tout préjugé. Un homme trop circonſpect, & qui veut tout ſoumettre à un calcul géo-

métrique, ne vaut rien pour le conſeil ; un homme bouillant, qui ne conſulte que ſon courage, & qui ne connoît rien de difficile, eſt encore plus dangereux ; mais celui qui réunit la prudence au courage, l'étude à l'expérience, & qui appuye ſes avis de raiſons ſolides & militaires, c'eſt celui-là que l'on doit choiſir de préférence. J'ai vu un très-brave homme, mais bouillant, venir donner un avis à un Général auſſi brave & auſſi bouillant que le donneur d'avis ; l'avis fut ſuivi ſans autre examen, & le Général fut battu. J'ai vu dans une autre occaſion, un Officier général conſulté ſur une opération importante & urgente, trouver tant de difficultés, & être ſi long-tems à dire ſon dernier mot, que l'occaſion s'échappa, & l'opération qu'il étoit aiſé d'exécuter un quart-d'heure devant, devint impoſſible, & n'eut point lieu.

Dès que le conſeil eſt tenu, & que les avis ſe ſont réunis pour l'exécution d'une marche à faire, d'un camp à prendre, ou d'une diſpoſition pour une bataille, il faut ſuivre le précepte de Montécuculi, & l'exécuter promptement. Il dit *qu'il faut donner quelque choſe au hazard* ; mais il faut auparavant avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour s'aſſurer d'un ſuccès au moins moral. Ce qu'il entend par donner au hazard, n'eſt pas de ne faire aucune diſpoſition, & de négliger les moyens que l'on peut avoir pour parvenir à ſes deſſeins ; mais comme il n'y a rien de phyſique ni d'abſolu à la guerre, il entend qu'après les précautions & les diſpoſitions les plus ſages, on abandonne le reſte à la fortune, qui, cependant, eſt preſque toujours pour le Général qui ſe conduit avec génie, avec prudence & avec audace, qui ſait profiter des circonſtances, & qui les ſaiſit à propos.

(*b*) Il eſt bien eſſentiel au commencement d'une guerre de

donner de la réputation à ses armes (a) ; il en résulte trois effets très-avantageux. 1°. Elle donne de l'audace au soldat, & une certitude morale de réussir dans tout ce qu'il entreprendra. 2°. Elle établit la confiance du soldat pour le Général. 3°. L'ennemi est moins hardi & moins entreprenant. Pour établir ce sentiment dans l'esprit de l'ennemi, & inspirer le contraire à ses propres troupes, il faut au commencement de la campagne que les premiers détachemens qui rencontrent l'ennemi le battent, ce qui établira d'abord la confiance & la hardiesse dans le soldat; il faut faire ensuite quelques marches hardies, mais bien combinées, & qui forcent l'ennemi ou à reculer, ou à prendre une autre position, ainsi que fit au commencement de la campagne de 1760 M. le Maréchal de Broglio, lorsqu'il fit passer l'Ohm à son armée, en présence de l'armée des Alliés, commandée par M. le Prince Ferdinand de Brunswick ; ce Prince fut obligé de lever son camp, & de se retirer sur Neustat: du camp de Schweinsberg, le Maréchal marcha sur Frankenberg sur l'Eder, & força par cette marche le Prince Ferdinand à aller camper à Saxenhausen, pour couvrir la Hesse & la Westphalie, que le Maréchal menaçoit également.

Il n'est pas possible de donner de la réputation à ses armes lorsque l'on n'entreprendra jamais rien sur l'ennemi, lorsqu'on ne fera de mouvement que lorsqu'il en fera; il faut le forcer à en faire, mais autant qu'il est possible, ne s'y laisser jamais contraindre. Plus on entreprend sur l'ennemi, cependant avec sagesse & précaution, plus on donne d'audace à ses pro-

---

(a) C'est la conduite que M. le Maréchal de Luxembourg a toujours tenu dans toutes ses campagnes.

pres troupes ; plus l'ennemi eſt dans la crainte, & moins il oſe entreprendre ſur l'armée (*a*). Un Officier général au ſervice de l'Impératrice Reine, interrogé par un Français ce qu'on penſoit dans ſon armée de M. le Maréchal de Saxe, ne lui répondit que ces mots : *il nous commande comme à vous.* Cet éloge eſt d'autant plus flatteur, qu'il part de la bouche d'un ennemi, & ſa briéveté ne le rend que plus énergique.

Un Général qui ſaura prendre de bonnes poſitions, qui fera de juſtes diſpoſitions relatives au terrein, qui diſpoſera ſes détachemens en avant, de façon que l'ennemi n'oſera, non-ſeulement approcher de ſon camp, mais même projetter de l'attaquer, a, ſans doute, une premiere partie des qualités qui caractériſent un Général ; mais il lui en manque une principale, c'eſt la hardieſſe néceſſaire pour attaquer, & conſéquemment, les reſſources dans l'eſprit pour trouver les moyens de faire des conquêtes, lui manquent auſſi. Ce Général ne recevra jamais de grands échecs, mais auſſi il n'aura jamais de grands ſuccès ; il ſera toujours aux ordres du Général ennemi, & avant la fin de la campagne, ſi le Général ennemi ſait profiter de la timidité d'eſprit de ſon adverſaire, il peut en tirer de grands avantages ; mais celui qui non content de prendre de bonnes poſitions, de préſerver ſon camp de toute inſulte, d'aſſurer ſes marches, ſes convois, ſes fourrages, cherche encore les moyens d'attaquer l'ennemi avec avantage, & ſait profiter du moment, réunit la prudence de Fabius à l'audace de Scipion. Lorſque

(*a*) Henri IV, par ſa vigilance & ſon audace, en avoit tellement impoſé au Duc de Mayenne, & même à Farneze de Parme, que ces deux Princes, quoiqu'avec des armées plus nombreuſes, étoient toujours ſur la défenſive, & qu'ils évitoient, autant qu'ils le pouvoient, de meſurer leurs forces avec celles de Henri.

l'on n'a d'autres vûes ni d'autres idées que de n'être point battu, c'eſt le moyen de l'être bientôt ; mais lorſque ſans négliger les précautions pour n'être point battu, on prend encore les meſures néceſſaires pour attaquer l'ennemi & pour le battre, on doit être moralement certain d'avoir des ſuccès marqués avant la fin de la campagne.

(*c*) Les détails dans la conduite d'une armée ſont infinies, le Général doit les connoître ; mais il ne doit pas s'occuper eſſentiellement de tous, lorſqu'il a donné ſes ordres à ceux qu'il a jugé capables de les exécuter. J'entends par ces détails, l'établiſſement des magaſins principaux, les entrepôts entre ces magaſins & l'armée, les lieux où doivent être placés les fours, le dépôt des bœufs de l'armée, ceux pour les malades, l'établiſſement des hôpitaux, le tranſport des malades aux hôpitaux, &c. Cependant comme tous ces objets doivent changer de place à meſure que l'armée avance dans le pays, & qu'elle fait des conquêtes, il eſt obligé de donner de nouveaux ordres à ce ſujet ; mais il ne doit plus s'en occuper dès qu'il les a donnés ; il doit ſe réſerver les grandes manœuvres, les marches, l'emplacement des camps, les fourrages, les convois, le nombre & l'eſpece de troupes qu'il faut pour l'eſcorte de l'un & de l'autre, relativement au pays & à la proximité de l'ennemi, les différens détachemens qui ſortent, leur deſtination & leur objet, les détachemens à poſte fixe pour garder ſes communications avec ſes derrieres, le champ de bataille, la diſpoſition des troupes, l'ordre & la diſpoſition pour ſuivre l'ennemi battu, ainſi que l'ordre pour la retraite après une bataille perdue. C'eſt à lui à donner ſes ordres aux Officiers généraux ; ces ordres doivent être courts & clairs, &, comme le dit Montécuculi, *dans les termes de l'Art.* Quant à ſes projets, ils ne doivent être ſûs que de lui ; cependant

dant

dant il y a des circonſtances qui l'obligent de les communiquer à ceux qui, par leurs emplois dans l'armée, peuvent lui en faciliter l'exécution, comme l'Intendant de l'armée, le Munitionainre général des vivres, relativement aux ſubſiſtances & aux fourrages; le Maréchal général des Logis de l'armée, le Major général de l'infanterie, & le Maréchal général des Logis de la cavalerie, pour la marche des troupes, pour les différentes colonnes ſur leſquelles l'armée doit marcher, la diſtribution des troupes, de l'artillerie & des bagages. Un Général qui voudroit entrer dans tous les plus petits détails, n'en connoîtroit aucun. L'eſprit de l'homme a ſes bornes, quelques lumieres qu'il puiſſe avoir, & le plus ſouvent ces bornes ſont très-rapprochées; la Nature n'accorde pas à tous les hommes ce ſens droit qu'on n'eſtime pas aſſez: ainſi il ne faut pas qu'un Général ſurcharge ſa tête d'affaires, & de détails inutiles.

Je ſuppoſe qu'un Général a toutes les lumieres poſſibles, l'intelligence la plus facile, & l'expérience la plus conſommée, il ne peut, malgré ces avantages, ſuffire à tout; & pour vouloir entrer dans les plus petits détails, il perd de vûe & néglige ceux dont il ſeroit important qu'il s'occupât. Si le jour d'une bataille il court ſans ceſſe de la droite à la gauche, de la gauche au centre, de la premiere ligne à la ſeconde, il ſera partout, & ne ſera nulle part; il ne verra rien, & ne pourra donner ſes ordres à propos, parce qu'il ne verra qu'en courant, que d'un moment à l'autre les circonſtances peuvent changer, & que tel ordre, tel mouvement qui ſeroient bons dans le moment, ne valent plus rien, & même ſont dangereux la minutte d'après. Il faut donc que le Général, après avoir fait ſa diſpoſition relative au terrein, à l'eſpece de troupes qu'il veut faire combattre, à celles qu'il deſtine, ou pour porter des ſecours prompts, ou

pour rendre les attaques plus vives, & enfin aux points principaux qu'il veut faire attaquer, se place dans un lieu d'où il puisse voir les mouvemens des deux armées, qu'il instruise chaque Officier général du lieu où il sera, & que de ce poste il donne ses ordres suivant les circonstances. Si quelques parties de l'armée foiblissent, & qu'il juge que sa présence y soit nécessaire, il doit s'y porter promptement, rétablir l'ordre, s'il est possible, y porter des secours, payer de sa personne, & l'affaire rétablie, retourner à son poste, pour veiller à la sûreté & au bon ordre du total de l'armée.

Le sang-froid est une des principales qualités que doit avoir un Général, sur-tout dans le moment d'une affaire générale; mais il faut que ce sang-froid soit actif, & qu'il ne glace ni celui qui l'a, ni ceux qui approchent de lui. Il est aussi dangereux d'être bouillant, que d'avoir ce sang-froid glacial que rien n'émeut; celui-ci voit sans voir, & l'autre ne voit rien.

ARTICLE PREMIER.

De la Disposition universelle.

LA disposition universelle regarde la guerre en gros, elle prescrit une regle générale pour la faire, & la dresse sur un plan avantageux.

Entabler bien aux échecs (*a*) dès les premiers mouvemens qu'on donne à ses piéces, influe sur la suite une facilité de vaincre: quand vous avez mal débuté, & que vos piéces sont en désordre,

il eſt difficile d'y remédier dans la ſuite. C'eſt un axiome de médecine, que le défaut de la premiere coction ne ſe corrige point dans la ſeconde. Ainſi, les fautes que font les Magiſtrats ſouverains dans les ordres qu'ils donnent, peuvent difficilement être corrigés dans l'exécution par les inférieurs, qui ſouvent portent la faute de ceux qui ont manqué dans le principe. Auſſi David prie-t-il Dieu de le délivrer des péchés d'autrui.

I°. Frontin traite de la diſpoſition univerſelle ſous ce titre : *De conſtituendo ſtatu belli ;* ce que nous pourrions traduire ainſi : *De la maniere de bien établir l'état de la guerre ;* c'eſt-à-dire, d'établir & de concerter la forme, de la bien conduire, & de la bien gouverner par rapport à la victoire.

II°. Guſtave Adolphe (*b*), Roi de Suede, faiſant la guerre en Pologne avec une armée compoſée d'une bonne Infanterie, mais de peu de Cavalerie, ne la riſqua point dans ces vaſtes plaines de Pologne ; mais il s'arrêta dans la Pruſſe, où ayant pris pluſieurs Places, & s'étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre. Charles Guſtave, au contraire, y ayant rallumé la guerre en 1656, traverſa le Royaume

d'un bout à l'autre, à la faveur des divisions; mais les divisions étant assoupies, & son armée étant affoiblie, il reperdit tout. L'armée pesante des Suédois n'étoit pas propre à courir, ni l'armée légere des Polonais à combattre de pied ferme. Ces derniers donnerent une bataille près de Warsovie, & ils furent défaits, & les premiers se ruinerent eux-mêmes par leurs courses.

III°. Le grand Vizir ayant souvent expérimenté dans la guerre de Candie, que la flotte des Turcs étoit toujours battue au passage de la mer par celle des Vénitiens, changea la maniere de faire passer des troupes & des provisions. Il ne mit plus sa flotte en un corps; mais l'ayant partagé en plusieurs, il en faisoit passer quelques parties à diverses fois, en différens tems, par différens lieux, à la dérobée, à la faveur de quelque vent favorable, & par ce moyen il y avoit toujours quelques vaisseaux qui arrivoient heureusement.



OBSERVATIONS.

ARTICLE PREMIER.

De la Diſpoſition univerſelle.

(a) LA comparaiſon que fait Montécuculi du jeu d'échecs à la guerre, eſt juſte à beaucoup d'égards. Il eſt de regle au jeu d'échecs de ne jamais avancer une piéce ſans projet, & ſans qu'elle ſoit ſoutenue; il l'eſt de même à la guerre, de ne point marcher en avant ſans deſſein, & ſans que la marche ſoit aſſurée, de ne jamais faire ſortir de détachemens ſans qu'ils ſoient ſoutenus, & ſans qu'ils ayent un objet. Ou l'on a deſſein d'entreprendre ſur l'ennemi, ou d'empêcher qu'il n'approche de l'armée, ou qu'il n'attaque quelque poſte; de même au jeu d'échecs, on avance une piéce ſoutenue, pour faire échec au roi ou à la dame, & ſouvent à tous les deux à la fois, ou l'on avance une piéce pour garantir ſon roi d'être en échec; mais cette comparaiſon, toute juſte qu'elle paroît, ne l'eſt pas dans le principe ni dans l'effet, parce qu'il eſt facile de faire mouvoir à ſa volonté un pion, ou toute autre piéce, & qu'il ne l'eſt pas de même de faire agir des hommes; que le terrein eſt uniforme ſur le damier, & qu'il ne l'eſt pas à la guerre; que les échecs n'entraînent pas après eux des bagages, des charriots, de l'artillerie, & des hôpitaux, comme une armée; que l'on voit, ou que l'on peut voir la marche de ſon adverſaire, & deviner ſon deſſein, par une piéce qu'il avance plutôt qu'une autre, & qu'à la guerre une marche, un détachement, quelque conſidérable qu'il ſoit, même un camp, ne dénotent pas toujours le projet de

l'ennemi; on en peut tirer des conjectures, mais il est possible de s'y tromper, & on s'y trompe souvent.

De bien débuter aux échecs est un grand avantage ; il en est de même à la guerre, mais trop de présomption, une certitude mal placée de la réussite de ses projets, fondée sur quelques succès que l'on attribue à la foiblesse ou à l'incapacité du Général ennemi, font quelquefois hazarder des mouvemens, des marches faites mal-à-propos, des camps pris sans précaution & sans connoissance du pays, qui font changer en peu de tems la face de la guerre, & qui d'offensive qu'elle étoit dans le commencement, la fait bientôt tourner en défensive, par la perte d'un poste important, ou d'une bataille, par des communications coupées, qui obligent de se rapprocher de ses subsistances, & qui fait perdre en huit jours, quarante ou cinquante lieues de pays, qui avoient coûté trois mois, & peut-être plusieurs campagnes de réflexions & de travail. Ainsi pour que la disposition universelle soit bonne, il faut établir l'état de la guerre sur un plan avantageux relativement au pays, à l'espece de troupes que l'on a, & à celle de l'ennemi. Lorsque César avoit de vieilles troupes sous ses ordres, il agissoit toujours offensivement, & cherchoit à donner des batailles. Dans la guerre d'Afrique il se conduisit avec plus de circonspection, parce qu'il n'avoit que des troupes de nouvelles levées *. Quoique la disposition universelle ne soit qu'un plan général que l'on se propose, pour agir offensivement suivant les forces que l'on a, & celles que l'on a contre soi, cependant il arrive souvent que cette disposition change, & que d'offensive qu'elle étoit, elle devient défensive, comme de défensive elle peut devenir offensive. C'est au Général à profiter des fautes de l'ennemi, à les épier, à lui donner même occasion d'en faire, sans cependant lui donner

* *Fronti. Strata. lib. 1. cap. 3.*

aucun jour pour attaquer avec avantage ; alors la diſpoſition qui, au commencement de la campagne, n'étoit qu'univerſelle, devient particuliere, & relative aux circonſtances & à la conduite de l'ennemi.

(*b*) Les deux exemples que cite Montécuculi, ſont de belles inſtructions pour les Généraux qui commandent les armées. Le premier exemple enſeigne la conduite qu'il faut tenir dans un pays de plaine, lorſqu'on a beaucoup d'infanterie & peu de cavalerie, que l'armée eſt peſante, & que l'on a à combattre une armée légere. Le ſecond exemple apprend qu'il ne faut point laiſſer derriere ſoi aucun poſte qui puiſſe arrêter l'armée, en cas qu'elle ſoit forcée de ſe retirer. Il prouve que les pointes en avant ſont très-dangereuſes, qu'il faut aſſurer ſes derrieres & ſes communications avec ſon propre pays, par des places ou par des poſtes retranchés ; mais qu'il ne faut pas tout garder, pour ne pas trop affoiblir l'armée, qu'il ne faut occuper que des points principaux, relativement au pays & à l'objet que l'on a, & faire démolir tous les autres, pour que l'ennemi ne puiſſe pas s'en emparer, y prendre poſte, & que ces points occupés par l'ennemi ne ſoient un obſtacle à la retraite de l'armée, ou à la conſervation du pays conquis.

ARTICLE SECOND.

De la Diſpoſition par rapport aux forces.

IL faut meſurer ſes forces (*a*), & les comparer à celles de l'ennemi, comme un Juge déſintéreſſé compare les raiſons des Parties dans une affaire civile.

I°. Si la meilleure partie de vos forces consiste en cavalerie, il faut chercher les plaines larges & découvertes ; si vous comptez plus sur votre infanterie, il faut chercher les montagnes, & les lieux étroits & embarrassés.

L'infanterie est bonne pour les sièges (*b*), la cavalerie pour les batailles.

II°. Si votre armée est forte & aguerrie (*c*), & celle de l'ennemi foible, de nouvelles levées, sans expérience, ou amollie par l'oisiveté, il faut chercher les batailles, comme firent Alexandre & César, avec leurs armées de troupes vieilles & victorieuses. Si l'ennemi a l'avantage en cela, il faut les éviter, se camper avantageusement, se fortifier dans des passages, se contenter d'empêcher ses progrès, & imiter Fabius Maximus, dont les campemens contre Annibal sont les plus célebres de l'antiquité, & c'est par cette voie qu'il s'est acquis le nom de très-grand parmi les Capitaines ; car on doit considérer cet homme dans un tems où grand nombre de batailles perdues, de déroutes d'armées, & d'autres disgraces, avoient jettées l'épouvante dans le cœur des soldats, & du peuple Romain. Qu'on considere, dis-je, la conduite de ce Dictateur, & on trouvera qu'il faut dans ces occasions :

1°. Changer

1°. Changer la forme de la guerre, temporiser, donner de l'intervalle après une disgrace arrivée, ne pas risquer le salut de la République : parce que le moindre échec dans une armée foible & considérable, comme une légere attaque, est plus sensible à un corps cassé & infirme, qu'une grande à un corps robuste, non par la force du mal, mais par la foiblesse du malade.

2°. Ne pas éviter le combat ; mais chercher à le donner à son avantage.

3°. Compter plus sur le conseil que sur le hazard.

4°. Ne se pas soucier (*d*) des murmures du peuple.

5°. Faire des Sacrifices, des Prieres, & des Vœux à Dieu.

6°. Se camper en face de l'ennemi, le cotoyer en marche par des hauteurs & par des lieux avantageux, se saisir des châteaux & des passages autour de son camp, & des lieux par où il doit marcher, se tenir dans ses lignes, & ne se laisser pas engager à combattre avec désavantage. C'est toujours beaucoup que de l'empêcher de rien faire, de lui faire perdre le tems, de le trom-

per, de rompre ses desseins, d'arrêter, ou d'en retarder les progrès & l'exécution.

7°. Garnir les places, rompre les ponts, abandonner les lieux sans défense, en retirer les troupes & les mettre en sûreté, ravager le pays où l'ennemi doit passer, en brûlant les maisons, & gâtant les vivres.

8°. Avoir derriere soi des provisions assurées, conduire l'ennemi dans des lieux où il n'en trouve point, inquiéter ses fourrageurs par des partis continuels, l'empêcher de faire des courses, observer ses marches, les cotoyer, lui dresser des embuscades.

9°. En agissant de cette maniere, on peut vaincre l'ennemi sans se remuer. Vous êtes dans votre pays, vous avez tous les secours nécessaires, l'armée que vous avez en tête n'a rien de tout cela, elle est en pays ennemi, éloignée du sien, sans places, sans magasins, sans lieu où elle puisse prendre pied, sans moyen de continuer la guerre: elle voit continuellement diminuer son monde, ses forces, son courage; ensorte que, comme j'ai dit, on peut la ruiner sans se remuer.

III°. Si l'on est fort inférieur à l'ennemi, tant

pour le nombre que pour la qualité des troupes, ensorte qu'on ne puisse pas camper contre lui, il faut abandonner la campagne, & se retirer dans les places fortes, comme firent ceux de Byzance contre Philippe, & Annibal contre Scipion, afin que l'ennemi courant la campagne, soit harcelé & affoibli par les garnisons des Places voisines, sans qu'il puisse rien faire de considérable; ou qu'il s'ennuie d'assiéger, & qu'il y renonce, ou bien qu'il fasse plusieurs siéges l'un après l'autre, & qu'il y consume son tems & ses forces.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SECOND.

De la Disposition par rapport aux forces.

(*a*) IL n'y a pas de préceptes plus sages que ceux que donne ce grand Général; il est en même tems Annibal & Fabius: il auroit cependant pû ajouter que les forces d'une armée ne se mesurent pas toujours au plus ou moins d'hommes qui la composent, mais à l'espece, & au Général qui la commande. Les Romains avoient pour méthode d'avoir des armées moins nombreuses que bonnes, & rompues aux pratiques de la guerre *. Lorsqu'Alexandre vainquit Darius à Issus, son armée étoit de trente mille hommes d'infanterie, & de quatre à cinq mille che-

* *Veget. lib. 3. cap. 1.*

vaux ; mais c'étoient tous vieux ſoldats, fiers encore du paſſage du Granique, accoutumés aux fatigues de la guerre, aguerris depuis long-tems, & conduits par un grand Capitaine. Celle de Darius étoit de près de ſix cens mille hommes, tant infanterie que cavalerie *; il n'y avoit que les Grecs à la ſolde de Darius, au nombre de trente mille hommes, qui puſſent être comptés pour des ſoldats ; le reſte avoit été levé à la hâte, & n'étoit compoſé que de Perſans, & autres peuples, qui depuis long-tems croupiſſoient dans l'oiſiveté & dans la molleſſe, & qui étoient conduits par un Roi & des Satrapes auſſi énervés qu'eux. Alexandre comptoit ſur la valeur de ſes troupes, Darius ſur le nombre ; ce dernier fut vaincu, & devoit l'être, quand même il n'eut pas fait les fautes qu'il fit. Si Alexandre eut commandé l'armée des Perſes, il n'auroit certainement pas paſſé l'Euphrate, il ne ſe feroit pas engagé avec une armée auſſi nombreuſe dans les montagnes de Syrie, & il n'auroit reçu la bataille que ſur un terrein où il auroit pû faire agir toutes ſes troupes, & non dans des montagnes, comme fit Darius, qui, par la poſition qu'il prit, perdit l'avantage du nombre, & rendit les trois quarts de ſon armée inutiles.

* *Quint Cur. tom. 1. lib. 3.*

Regle générale, la cavalerie eſt faite pour les plaines, & l'infanterie pour les pays coupés de bois & de montagnes ; cela n'empêche pourtant pas cette derniere arme de combattre en plaine, au lieu que la cavalerie eſt abſolument inutile, & même nuiſible, dans les bois, dans les montagnes, & dans les pays coupés de ravins ou de ruiſſeaux. C'eſt au Général à chercher à faire la guerre dans le pays & ſur le terrein le plus favorable à l'eſpece d'arme qui fait la principale force de ſon armée, ou en qui il a le plus de confiance, & de tâcher d'y attirer l'ennemi.

(*b*) L'infanterie & la cavalerie ſont également utiles pour

les batailles; mais la ſituation des lieux rend l'une & l'autre plus ou moins néceſſaires : cependant ſi l'infanterie eſt bien diſciplinée, ſi elle eſt bien exercée aux manœuvres, & ſi l'uniformité dans les commandemens & dans l'exécution eſt exacte, elle ſera en plaine auſſi utile que la cavalerie, pourvu que ſa diſpoſition ſoit juſte, relativement au terrein, & forte dans toutes ſes parties.

La diſpoſition ſe fait relativement à la ſituation des lieux, aux points principaux que l'on veut faire attaquer, & à ceux que l'ennemi pourroit inſulter avec plus de facilité. Lorſque l'ordre & la diſcipline ſont parfaitement obſervées dans toutes les troupes, on peut faire combattre l'infanterie en plaine, avec la même confiance que lorſqu'on lui donne un poſte à défendre; mais il n'en eſt pas de même pour la cavalerie, quelque bien exercée qu'elle ſoit, quelque ſoit la ſolidité de ſes eſcadrons, & l'expérience de ſes officiers, il faut que le terrein lui ſoit propre, & qu'elle y puiſſe agir. L'infanterie peut ſe battre de pied ferme; mais la force de la cavalerie eſt dans le mouvement : or, ſi par ſa poſition elle ne peut pas manœuvrer, elle devient abſolument inutile, & ſouvent très-nuiſible. C'eſt une erreur de croire que la cavalerie ſuffit pour couvrir & garder les flancs de l'infanterie; comme il eſt poſſible que la cavalerie ſoit battue, s'il n'y a pas des troupes diſpoſées de façon à couvrir les flancs de l'infanterie, il eſt à craindre que l'ennemi ne puiſſe la prendre en flanc; je voudrois donc qu'il y eut toujours au moins trois bataillons en colonne ſur chaque flanc de l'infanterie de la premiere ligne. Ces colonnes doivent avoir moins de front & plus de profondeur que celles que l'on forme pour attaquer l'ennemi de front bayonnette au bout du fuſil, parce qu'en ſuppoſant la cavalerie battue, elles doivent par un à droite ou un à

gauche faire face à l'emplacement qu'occupoit sa cavalerie, & former un équerre avec l'infanterie de la premiere ligne. En supposant trois bataillons en colonnes sur chaque flanc, il faut que ces bataillons se forment sur seize de front & trente-huit de profondeur, sans compter les grenadiers & les chasseurs, qui, la colonne formée, sont sur seize de front & sur trois de hauteur, les grenadiers tenant la tête de la colonne, & les chasseurs la queue; ainsi chaque bataillon en colonne aura seize hommes de front, & quarante-quatre de profondeur; en faisant un à droite ou un à gauche, ce front sera de cent trente-deux hommes sur l'ordre profond: ces trois bataillons dans cette position doivent en imposer à l'ennemi, & l'empêcher de suivre la cavalerie battue avec la même vivacité que si cette infanterie n'étoit pas sur son flanc. Si la cavalerie, au lieu d'être battue, bat celle de l'ennemi, ces bataillons restent en colonne, & au moment de l'attaque, elles doublent leur front, & raccourcissent leur profondeur. Les grenadiers en marchant, mais toujours sur seize de front, & trois files, se jettent sur la droite de la colonne, les chasseurs par le pas redoublé vont gagner la gauche de la tête de la colonne, & dans cette position cette colonne attaquant l'ennemi, doit donner une force incroyable à l'attaque de la premiere ligne. Cette colonne doit en imposer tellement à la cavalerie ennemie, que sur le flanc opposé de la cavalerie, que je suppose battue, il y a des hussards & des troupes légeres à pied & à cheval, qui doivent attaquer l'ennemi dans leur partie; ainsi l'ennemi se verra attaqué sur ses deux flancs & en tête, par la seconde ligne, qui doit marcher avec vivacité, mais en ordre, au secours de sa premiere ligne.

(c) Lorsqu'un Général habile commande une armée de nouvelle levée, il ne l'expose pas d'abord à combattre, quelque

brave que ſoit la Nation qu'il a ſous ſes ordres, parce que ce n'eſt pas ſeulement la valeur qui gagne les batailles, mais l'ordre & la diſcipline qui ſont obſervés dans les troupes. Il commence par la diſcipliner, & l'aguerrit enſuite par de petits combats, dont il tâche de rendre le ſuccès certain, par la diſpoſition & le nombre qu'il y employe. Quoique ces petits ſuccès ne ſoient pas déciſis, ils rendent le ſoldat plus confiant, & l'habituent à voir l'ennemi de près. Le chef eſt l'ame de ſon armée, il lui communique ſon courage & ſon activité, comme ſa foibleſſe & ſon incertitude; elle eſt timide ou valeureuſe, ſuivant l'opinion qu'elle a de ſon Général, & ſuivant le degré de confiance qu'elle a en lui (*a*).

Il ne ſuffit pas de ſavoir aguerrir ſes troupes, de les diſcipliner & d'y établir un ordre invariable & uniforme, il eſt encore très-important de connoître parfaitement le génie, le caractere & les talens du Général ennemi; c'eſt ſur cette connoiſſance qu'on forme des projets, qu'on regle ſa conduite & ſes opérations. Je ſuppoſe qu'un Général connoiſſe ſon adverſaire audacieux, entreprenant, mais ſans beaucoup de ſuite dans ſes opérations, que le moindre revers le déroute, qu'une marche à laquelle il ne s'attendoit pas, & qu'il n'avoit pas prévu, le met aux champs, il peut tirer de cette connoiſſance de très-grands avantages, en ſe refuſant d'abord à toute action générale, pour augmenter la confiance de ſon adverſaire, en reculant, mais

---

(*a*) On peut juger de l'effet que peut faire dans une armée la confiance qu'elle a pour ſon Général, par la réponſe qu'un Grenadier, dont malheureuſement on n'a point retenu le nom, fit à M. le Maréchal de Saxe. Ce Général rencontrant ce Grenadier, qui étoit un très-bel homme de guerre, lui dit, *qu'il feroit à deſirer que le Roi eut cent mille hommes comme lui;* le Grenadier lui répondit: *il vaudroit bien mieux qu'il en eut deux comme vous.*

dans l'intention de l'attirer dans un poſte avantageux pour lui ; & qui peut devenir funeſte à ſon ennemi ; en pouſſant en avant quelques troupes, avec d'autres troupes derriere embuſquées, ſur leſquelles les premieres ſe retireront lorſqu'elles ſeront attaquées en force ; enfin il peut avec beaucoup de ſageſſe détruire une armée formidable, la fatiguer par de petits combats, qui, à la vérité, ne ſont pas déciſifs, mais qui lui font perdre beaucoup de monde ; l'inquiéter dans ſes fourrages, dans ſes convois, dans ſes communications, & enfin la forcer à reculer, & à lui donner occaſion de la combattre avec avantage.

S'il le connoît indécis, timide, & n'oſant rien faire ſans conſeil, il peut, quoiqu'avec une armée inférieure en nombre, agir offenſivement, & être moralement ſûr de réuſſir ; c'eſt le plus beau moment d'un Général ; il joue à coup ſûr, & toutes ſes entrepriſes réuſſiront, en y joignant cependant les diſpoſitions les plus ſages & les plus militaires.

Si, au contraire, il le connoît vigilant, entreprenant avec ſageſſe, doué des talens militaires, d'un génie profond, & fertile en reſſource, il redoublera de vigilance, combinera davantage ſon plan de campagne, & les moyens qui peuvent le conduire à l'exécution, ſes marches ſe feront avec plus de précautions la poſition de ſes camps ſera toujours forte par ſon aſſiette, & toujours relative à ſes projets : c'eſt ainſi que Montécuculi & Turenne dans la campagne de 1675, par la connoiſſance qu'ils avoient l'un de l'autre, & par leur eſtime réciproque, s'obſervoient, combinoient leurs plans, relativement au génie de l'un & de l'autre, & chacun cherchoit plutôt à plier ſes talens à ceux de ſon adverſaire, qu'à ſe les aſſujettir (a).

Ce

(a) L'art de connoître le génie du Général ennemi, & celui de la Nation qu'il commande, renferme l'art de vaincre l'un & l'autre.

Ce n'eſt pas encore aſſez de connoître le génie & le caractere du Général ennemi, il faut connoître l'eſprit de la Nation qu'il a ſous ſes ordres, ainſi que la Nation que l'on commande. Pour commander aux hommes, il faut les connoître, & pour ſavoir les priſer ce qu'ils valent, il faut ſe connoître ſoi-même. Chaque Nation a ſon caractere, ſes uſages, ſes mœurs ; il faut les conduire en conſéquence. Telle Nation eſt lente, marche peſamment, mais long-tems, & ſans murmurer : telle autre eſt vive, bouillante, & redoutable au début de la campagne; mais cette vivacité ſe refroidit, ſi elle n'eſt pas entretenue par quelque ſuccès : telle autre eſt brave, & même fougueuſe, mais a peu de connoiſſance de la guerre : telle autre eſt brave, moins emportée, & eſt plus inſtruite de la guerre; c'eſt ſur cette connoiſſance qu'un Général doit agir. Contre la Nation vive & bouillante, il faut éviter toutes ſortes d'affaires générales au commencement de la campagne, par la raiſon que l'intérêt du Général qui la commande, eſt de tâcher de donner de bonne heure une bataille. C'eſt un axiome reçu à la guerre, qu'il faut faire toujours le contraire de ce que veut l'ennemi; mais il faut bien prendre garde de ne ſe point tromper ſur ſes véritables deſſeins. C'eſt en évitant toute affaire déciſive, c'eſt en tâchant de remporter quelques petits ſuccès, que l'on encourage ſes propres troupes, & que l'on éteint, ou, du moins, que l'on rallentit le feu & la pétulance de l'ennemi, qui pourroient être funeſtes, ſi l'on hazardoit une bataille au commencement de la campagne ; on ſe ménage par-là des occaſions favorables vers le milieu ou à la fin de la campagne, & l'on ſaiſit l'avantage que ſait ſe préparer un Général ſage & activement prudent, ſur un autre qui n'a que du courage. Il en eſt de même du Général qui commande la Nation vive, il doit chercher à donner bataille en entrant en

campagne, ou au moins à entretenir son ardeur par quelques succès; si l'ennemi se retire, les marches qu'il fait en avant doivent se faire avec les mêmes précautions, ses camps doivent être bien assis, & ses derrieres assurés; souvent une retraite n'est que simulée, & dans la vûe d'attirer l'ennemi dans un pays qu'il ne connoît pas, & qui ne convient pas à l'arme qui fait la principale force de son armée, il faut donc qu'il marche avec circonspection, en suivant toujours son but, qui est de donner bataille, mais ne la donner, en supposant qu'il en trouve l'occasion, qu'avec une certitude morale de remporter la victoire.

Contre la Nation brave, mais peu instruite de la guerre, il faut toujours se conduire avec prudence; on peut cependant hazarder davantage, parce que l'ordre & la discipline que je suppose dans l'armée, & qui ne peuvent pas être dans celle qui est peu instruite de l'art de la guerre, lui donnent un grand avantage sur l'ennemi, & même une supériorité marquée.

Contre celle qui est brave & instruite, & par conséquent où l'ordre est observé, il faut agir avec la plus grande circonspection, ne rien mettre au hazard, saisir avec vivacité les occasions qui se présenteront, & que l'on fera naître pour gagner sur elle, & pour la combattre avec avantage; ne la point craindre, mais s'en méfier, savoir se plier aux circonstances, & attendre du tems ce qu'on ne peut raisonnablement espérer du moment. C'est dans ces circonstances que le génie du Général se développe, que les ressources qu'il a dans l'esprit se montrent, qu'il acquert la gloire d'être mis au nombre des grands Capitaines, qu'il se rend digne de commander à ses semblables, & qu'il se met manifestement au-dessus d'eux.

(*d*) Un Général ne doit jamais s'embarrasser des propos des officiers ni des murmures des soldats; il doit cependant réprimer

les premiers, & par une conduite ſage, & d'où réſultent des ſuccès, faire ceſſer les murmures. La Nation Françaiſe veut d'abord des ſuccès, elle s'ennuie dans l'inaction, & ſouvent elle ne veut pas comprendre que ſes deſirs ne ſont pas toujours d'accord avec les circonſtances; que lorſqu'elle voudroit combattre, il ſeroit dangereux, & contre ſon propre intérêt, de livrer bataille; que l'ennemi par des poſitions excellentes, & où l'art eſt ajouté à la nature, empêche le Général Français de rien entreprendre, & qu'il eſt forcé d'attendre quelque autre occaſion plus favorable pour attaquer. De ces différentes cauſes naiſſent ces murmures; mais un Général ſage n'écoute jamais ces eſprits bouillans qui veulent toujours ſe battre, & qui pour la plupart ne ſavent pas diſcerner le moment où il faut combattre de celui où il faut l'éviter. Si lorſque Conſalve de Cordoue commandoit l'armée de Ferdinand, Roi d'Eſpagne, Allié de Ferdinand, Roi de Naples, ſes conſeils euſſent été ſuivis, le Roi de Naples ne ſe ſeroit pas fait battre à Seminara, par le Maréchal d'Aubigny, de la maiſon de Stuart. Ferdinand, Roi de Naples, bouillant & audacieux, opina dans le Conſeil pour marcher aux ennemis; Conſalve répondit *qu'avant que de marcher aux Français, il étoit prudent d'attendre que l'on fût mieux informé de leurs deſſeins & de leurs forces, pour ſe déterminer à prendre un parti. Il ajouta que le plus prudent étoit toujours le plus honorable, qu'une témérité inconſidérée étoit toujours blâmable, que ſous ombre de courage & de grandeur d'ame, on ſe portoit à des entrepriſes d'un ſuccès trop au-deſſous de ce qu'il en coûtoit s'il n'étoit que médiocre, & ſans reſſource s'il étoit mauvais;* mais le Roi de Naples, ſans écouter les conſeils de Conſalve, ordonna de marcher à l'ennemi, & juſtifia par ſa défaite les avis ſalutaires de Conſalve *. Si Fabius eut écouté les propos

* *Hiſt. de Conſalv. tom. 1. liv. 2.*

de ses propres soldats, qui l'appelloient *le Pédagogue d'Annibal**, s'il se fut arrêté aux discours que l'on tenoit contre lui à Rome, s'il eut été choqué de voir le Sénat donner à Minutius, son Général de cavalerie, un pouvoir égal au sien, fondé sur un petit succès que ce Général avoit remporté sur Annibal, si enfin il eut changé de conduite pour complaire à son armée & aux Romains, il n'auroit pas remporté sur Annibal une victoire signalée, en sauvant Minutius d'une déroute complette. La conduite que tint Fabius étoit relative aux tems & aux circonstances; les Romains étoient découragés par trois batailles perdues (*a*), il falloit ranimer leur courage abattu, leur donner de la confiance dans leurs forces & dans leur propre valeur, & les conduire pas à pas à la victoire. Ce n'étoit point par foiblesse que Fabius se conduisoit ainsi; mais il connoissoit son adversaire fin & rusé, entreprenant & audacieux, & sans le craindre il s'en méfioit. Mais ce qui augmentoit sa méfiance, c'étoit l'abattement où étoient les Romains; cependant il ne désespéra jamais de faire renaître dans le cœur de ses soldats, ce courage & cette fermeté qui les distinguoient de tant d'autres Nations. Ce grand homme étoit néanmoins accusé de foiblesse par le Sénat, par le peuple, & par son armée; mais à ces injures il ne répondit autre chose, sinon *que l'on craignoit sans honte lorsque l'on craignoit pour la Patrie; mais qu'il ne s'étonnoit point de l'opinion des hommes, & qu'il ne se laisseroit point abattre par leurs calomnies & par leurs reproches***.

Si un Général faisoit attention aux propos qui se tiennent dans son armée, il lui seroit impossible de songer à des détails bien

* *Plutarq. tom. 2. vie de Fabius.*

** *Plut. tom. 2. vie de Fabius.*

(*a*) Le combat du Tesin, par Cornelius Scipion, pere de Scipion l'Africain; la bataille de Trebie, par Simpronius Longus, & celle de Thrasimene, par Flaminius.

plus importans, qui, faute d'en prendre connoiſſance, lui mériteroient ces reproches; mais qu'il fera ceſſer, lorſque par de ſages manœuvres, il aura ſû remporter un avantage marqué ſur l'ennemi.

ARTICLE TROISIEME.

De la Diſpoſition par rapport au Pays.

LEs Athéniens ne pouvant ſe défendre ni en raſe campagne, ni dans les Places, abandonnerent la terre, & tranſporterent l'état de la guerre dans une bataille navale.

I°. La France voyant aujourd'hui que la puiſſance maritime de ſes voiſins pourroit l'incommoder, & faire diverſion, elle donne tous ſes ſoins pour armer une puiſſante flotte.

II°. Domitien ayant affaire aux Germains, qui le fatiguoient toujours par leurs forêts, où ils avoient leur retraite aſſurée, fit couper ces bois. Il ne changea pas l'état de la guerre; mais il la finit en ſubjuguant l'ennemi.

III°. Si le pays envahi par l'ennemi eſt diſpoſé de maniere qu'avec peu de troupes on puiſſe faire tête à un grand nombre, on peut faire diverſion ſuivant la regle des Médecins, qui ont accoutumé de détourner les humeurs des parties où

elles ſe jettent en trop grande abondance. C'eſt ainſi que la France fortifie aujourd'hui dans la derniere perfection ſes Places frontieres des Pays-Bas, pour y pouvoir ſoutenir, quand elle le jugera à propos, une guerre défenſive, & pouvoir entreprendre des conquêtes d'un autre côté.

IV°. Mais pour tirer de la diverſion tout l'avantage poſſible, voici les maximes qu'il faut obſerver.

1°. Que votre État ſoit plus fort que celui de l'ennemi; car il eſt naturel de défendre le ſien, avant que d'attaquer celui d'autrui.

2°. Que le pays qu'on attaque par diverſion ſoit facile à envahir, que la diverſion ſoit vigoureuſe, & qu'elle ſe faſſe dans une partie très-ſenſible.

3°. Qu'elle ſoit accompagnée de bonne fortune (*a*), ce qui eſt une faveur du ciel.

I°. La plus célebre diverſion (*b*), qu'on liſe dans l'hiſtoire, eſt celle que Scipion fit en Afrique, tandis qu'Annibal faiſoit la guerre en Italie. Mais dans ce projet de Scipion on voit comme dans un miroir les maximes ſuivantes

1°. La défenſe de l'Italie aſſurée, 1°. par quelques déſavantages qu'avoit eu Annibal, particu-

lierement à Nole, par la victoire que remporta ſur lui Cl. Marcellus; 2°. par la peſte & par la famine, qui avoient affoibli l'armée Carthaginoiſe; 3° par l'armée du Conſul P. Licinius, qui pouvoit tenir tête à Annibal.

2°. La grande facilité que Scipion s'aſſuroit de trouver à faire la guerre en Afrique, & la commodité que lui donnoit la Sicile, dont les Romains étoient maîtres, pour faire paſſer en Afrique ſon armée, qui étoit de plus de trente-cinq mille hommes.

3°. La réputation des armes des Romains, qui déſormais ne ſe tiendroient plus ſur la défenſive dans leur pays, mais qui alloient porter la guerre au-dehors, & voir le ſiège de la guerre, la déſolation des campagnes, les carnages, la terreur, la fuite, les incendies, les trahiſons paſſer de leur pays dans celui des ennemis.

4°. La bonne fortune, qui accompagna toujours Scipion, & ſans laquelle il ne ſeroit jamais venu à bout d'une entrepriſe auſſi difficile qu'il ſe l'étoit imaginée facile: car, 1°. Syphax, ſur lequel il comptoit beaucoup, lui manqua d'abord, & lui fit dire qu'il ne devoit pas entrer en Afrique. 2°. Utique, dont il comptoit de s'emparer, & de faire ſa Place d'armes pour

l'exécution de ses desseins, après avoir soutenu contre lui un siège de quarante jours, fut secourue par l'armée d'Asdrubal & de Syphax, forte de quatre-vingt mille hommes de pied & de treize mille chevaux. Il eut ensuite à combattre cette même armée, dont il brûla d'abord le camp, après quoi il la défit. Syphax se remit, & rétablit une nouvelle armée aussi forte que la premiere, mais de nouvelles levées, & il fallut encore la combattre.

Enfin Annibal fut rappellé en Afrique, & son armée victorieuse & entiere y donna plus à craindre aux Romains que dans l'Italie même, parce qu'il leur sembloit que c'étoit moins le péril, que le lieu qui eût changé. Scipion fut encore obligé d'en venir avec cette armée à cette journée décisive qui termina la guerre, vingt mille des ennemis ayant été taillés en piéces, vingt mille faits prisonniers, & le reste mis en fuite. Mais cela ne se fit pas sans beaucoup de risque, & cette victoire acquit à Scipion avec beaucoup de gloire, le beau surnom d'*Africain:* ainsi il fallut pour le succès d'un si grand dessein une faveur extraordinaire du Ciel, & un Général dont la valeur fût au-dessus du commun.

La diversion que l'armée de l'Empereur & celle

celle des Alliés fit aux Suédois l'an 1659, n'eſt pas moins digne de remarque. Les Impériaux étoient dans la Jutland (*a*) & faiſoient tous leurs efforts pour paſſer dans l'Iſle de Fionie, ou de Fune (*b*), pour combattre l'armée que le Roi de Suede y avoit ſous la conduite de Charles Vrangel, Grand Amiral, deſſein important, & d'une conſéquence extrême, mais auſſi difficile que magnanime. On avoit à paſſer la mer, qui ſervoit de foſſé, & à ſurmonter au lieu de parapets, une plage toute couverte de forts & de batteries, & défendue par un ennemi rangé en bataille: il falloit dépendre du ſouffle des vents, &, ce qui étoit encore pis, ſe ſervir de vaiſſeaux dont les Pilotes & les Capitaines ne cingloient pas à pleines voiles; c'eſt-à-dire, ne concouroient pas de bon cœur à cette entrepriſe: on ne laiſſa pourtant pas de la tenter à diverſes repriſes avec beaucoup de valeur; mais nous fûmes repouſſés de même, non ſans rougir les flots de beaucoup de ſang. Je dis alors que le

(*a*) *La Jutland* eſt une preſqu'Iſle ſur la côte de la mer Baltique: c'eſt ce qu'on appelloit anciennement la Querſonéſe Cimbrique. Elle appartient au Roi de Dannemarck.

(*b*) *Fuhnen* ou *Fionie*, eſt une Iſle de la mer Baltique; elle appartient aux Danois: la Ville capitale eſt Othenſée.

moyen de s'approcher de la Fionie étoit de s'en éloigner, que la voie la plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues, & que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelfarth (*a*), mais la Poméranie. Cette pensée fut approuvée: on marcha auſſi-tôt en Poméranie (*b*), on paſſa la Péne (*c*), en pluſieurs endroits, on emporta d'abord les forts de Damgart (*d*), Trubſée (*e*), Loetz, Treptow (*f*), & enſuite pluſieurs places fortes, & on courut le long de la mer Baltique

---

(*a*) *Middelfarth*, petite ville ſituée ſur le petit Belt, entre la Jutland & & l'Iſle de Fuhnen; c'étoit le paſſage pour entrer dans cette Iſle.

(*b*) *Poméranie*, grand Duché dans le cercle de la haute Saxe. La Poméranie eſt en partie ſituée ſur la mer Baltique qu'elle a au Nord; elle a la Marche de Brandebourg au Midi, le Duché de Mecklembourg au Couchant, & la Pologne au Levant.

(*c*) *Péne.* C'eſt une groſſe riviere qui a ſa ſource dans le Duché de Mecklembourg, traverſe la Poméranie, & va tomber dans la mer Baltique à Pénemunde.

(*d*) *Damgart* ou *Damgartem*, place forte de Poméranie ſur les frontières du Duché de Mecklembourg.

(*e*) *Trubſée*, petite ville de Poméranie du côté du Mecklembourg, & à ſix ou ſept lieues de Stralſund.

(*f*) *Treptow.* Il y a le vieux & le neuf Treptow. Le vieux Treptow eſt dans le territoire de Stettin ſur la riviere de Tolleuſée, il appartient au Roi de Pruſſe; le neuf Treptow eſt ſur la Rega, à ſix ou ſept lieues de Colberg.

jusques sous Stralsund (*a*), Wolgast (*b*), Anclam (*c*), &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Vrangel de la Fionie, il vint en hâte avec quelques troupes au secours de la Poméranie : mais ses forces ainsi divisées ne suffirent ni pour défendre la Poméranie, ni pour garder la Fionie, qui se trouva tellement affoibli par ce détachement, que les troupes des Alliés, restées derriere, trouverent moyen d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, & de l'obliger à se rendre à discrétion, & celles qui étoient entrées en Poméranie la réduisirent en tel état, que si la paix ne fût survenue, on l'auroit bientôt toute reconquise, & tout cela fut l'effet d'une diversion.

Ce n'est pas sans raisonnement, & sans avoir fait bien des réflexions sur la nature du pays & sur sa situation, que le Turc a tant prodigué de sang, d'or & de tems pour conquérir Candie : par cette conquête il s'est assuré l'Empire de la Grece & de l'Asie ; il a mis une pierre fonda-

(*a*) *Stralsund.* C'est une des plus fortes Places de la Poméranie, elle a un très beau port sur la mer Baltique; elle appartient à la Suede.

(*b*) *Wolgast*, Place forte du Duché de Poméranie, située sur la Péne ; elle appartient aux Suédois.

(*c*) *Anclam*, grande ville sur la Péne ; elle est entre Stettin & Wolgast, elle a été cédée au Roi de Prusse en 1720.

mentale à celui de la mer & des isles, & il s'est mis pour-ainsi-dire à cheval sur la Sicile, chose que les anciens maîtres de Candie ne négligerent aucunement au rapport d'Aristote.

Il y en a qui laissent prendre terre à l'ennemi, & s'avancer plusieurs jours dans le pays, afin que son armée étant affoiblie par les garnisons qu'il est obligé de mettre de côté & d'autre, ils puissent ensuite le combattre avec plus d'avantage. Ainsi l'an 1657 les Polonais laisserent courir tout le Royaume à Charles Gustave, Roi de Suede, afin qu'il ruinât (comme il fit) son armée qui étoit florissante. C'est pourquoi dans le calcul qu'on fit alors par maniere de discours, des forces Suédoises qui campoient en Dannemarck, quelqu'un dit en raillant, qu'on devoit mettre en ligne de compte une armée de quarante mille Suédois qui étoit restée derriere en Pologne ; mais qui étoit d'une maniere à ne se remettre jamais sur pied, sinon au jour de la résurrection générale.

D'autres feignent de craindre, pour rendre l'ennemi plus assuré & plus négligent, & en se retirant ils le conduisent vers des lieux désavantageux, & vers leurs secours qui s'avancent, puis ils tournent tête tout d'un coup, & combattent.

Les autres marchent continuellement, ou pour tirer l'ennemi de ſes poſtes, & l'aſſaillir; ou pour le ruiner par des marches auſquelles il n'eſt pas accoutumé, ou pour avoir toujours abondance de vivres.

OBSERVATIONS.

ARTICLE TROISIEME.

De la Diſpoſition par rapport au Pays.

(*a*) L'ÉTOILE heureuſe ou malheureuſe d'un Général, peut influer ſur ſes ſuccès ou ſur ſes malheurs; mais je penſe que ſa bonne ou mauvaiſe conduite décide l'étoile. Le bonheur ne ſe préſente point de lui-même, & la Providence n'aide que ceux qui ſavent ſe conduire; elle eſt, ſans doute, la cauſe premiere de tout ce qui arrive dans l'univers, mais elle laiſſe agir les cauſes ſecondes: ainſi un Général pieux, qui, après avoir intercédé le ciel pour la réuſſite d'une entrepriſe, en laiſſeroit le ſoin à la Providence, ſans ſe mettre en peine de faire les diſpoſitions néceſſaires, & ſans prendre les moyens qui peuvent la faire réuſſir, tenteroit la Providence, & ſeroit certainement battu.

Le bonheur à la guerre eſt le fruit de la conduite ſage du Général; ce n'eſt pas qu'il n'arrive quelquefois des hazards imprévus qu'il ſemble qu'on ne doive qu'à ſon étoile, mais ils ſont rares; & ſi l'on vouloit remonter plus haut, on verroit très-ſouvent que ce hazard heureux, qui ſemble ſe préſenter comme de

lui-même, n'eſt que le fruit d'une marche, d'un mouvement; d'une manœuvre faites à propos, & qui ont échappés à la plupart, & peut-être, à tous les Officiers généraux; mais que le Général n'a pas fait ſans deſſein. Il y a cependant des Généraux malheureux, à qui rien ne réuſſit, quoiqu'ils croyent avoir pris les meſures les plus ſages, & faits les diſpoſitions les plus ſavantes, mais il y a apparence qu'ils ont faits de faux calculs, & qu'ils ſe ſont trompés; on peut bien ne pas réuſſir dans toutes ſes entrepriſes; mais échouer dans toutes, prouve un défaut dans les moyens qu'on a pris pour y parvenir. D'autres Généraux, malgré les diſpoſitions les plus ſages & les plus juſtes, réuſſiſſent rarement dans leurs projets, c'eſt que probablement ils ont un adverſaire à combattre encore plus ruſé qu'eux, & qui a des vûes plus étendues. M. le Prince d'Orange étoit, ſans doute, un très-grand Capitaine, cependant il fut toujours battu par M. le Maréchal de Luxembourg; mais entre deux Généraux ſavans, ſages, fertiles en reſſources, audacieux avec prudence, & pleins de génie, tels qu'étoient M. le Prince d'Orange & M. de Luxembourg, il y a preſque toujours un mérite tranſcendant qui prévaut ſur celui de l'autre. En admettant le bonheur, il n'exiſte qu'autant qu'il eſt aidé, & il faut par de juſtes & ſages diſpoſitions enchaîner la fortune, & la forcer à ſe déclarer pour vous. Tite-Live * en parlant de Camille, l'un des plus célebres guerriers de l'ancienne Rome, & ſurnommé le ſecond Romulus, dit avec raiſon *que la proſpérité des armées dépend de la conduite de ceux qui les commandent, & que les grands Capitaines ſont la fortune des Empires.*

* *Liv.* 5.

(*b*) Montécuculi donne les plus grands préceptes dans les exemples qu'il cite, lorſqu'on ne peut pas tenir la campagne contre un ennemi trop ſupérieur en force. Ces exemples prou-

vent qu'il eſt néceſſaire de changer l'état de la guerre, lorſque le pays où on la fait n'eſt pas avantageux, ou lorſqu'on eſt trop foible pour riſquer une affaire générale ; ils prouvent l'utilité des diverſions, mais ils n'inſtruiſent pas comme des préceptes appliqués aux circonſtances & au terrein.

Donnons nos idées relativement à ces objets ; ſi elles n'inſtruiſent point les militaires éclairés, elles ne feront peut-être pas inutiles à ceux qui commencent à ſervir, & les premiers me ſauront peut-être gré d'avoir eſſayé d'arranger leurs idées, & de rendre Montécuculi plus détaillé & plus à la portée de tous les militaires.

Une armée ſe met en campagne pour faire des conquêtes ou pour empêcher l'ennemi d'en faire, & de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Si l'armée qui entre en campagne ſe propoſe d'agir offenſivement, ce qui ſuppoſe des forces ſupérieures à celles de l'ennemi, ou du moins égales, un Genéral habile, & des troupes aguerries & diſciplinées, le Général qui la commande doit avoir fait approviſionner les Places frontières, & les avoir miſes en état de le recevoir en cas d'échec. Après cette premiere opération, qui eſt abſolument néceſſaire, il doit pourvoir aux magaſins de l'armée pour ſa ſubſiſtance & pour ſes fourrages, à un train d'artillerie proportionné à la force de l'armée & à ſes projets, à un hôpital plutôt bon que nombreux, mais cependant aſſez conſidérable pour que les ſoins & les panſemens ſoient donnés promptement aux ſoldats. Ces premieres diſpoſitions faites, ſans leſquelles il ne peut ſe mettre en campagne, il doit s'avancer ſur le territoire ennemi, & par des camps pris avec avantage, par des poſitions qui puiſſent faire craindre à l'ennemi d'être pris en flanc ou tourné, l'obliger de reculer, & de lui abandonner une partie de ſon pays ; ou s'il trouve jour à lui livrer

bataille, saisir cette occasion, & profiter de sa victoire. Si le pays est couvert par des Places, la guerre sera plus longue, parce qu'il ne peut ni ne doit s'avancer que lorsqu'il se sera rendu maître de celles qui pourroient mettre obstacle à ses desseins; elles lui serviront en même tems de points d'appuis, elles rendront sa communication libre avec son pays, lui assureront sa retraite en cas de malheur, & lui serviront à établir & à assurer ses quartiers d'hivers.

Si le pays n'est point défendu par des Places, les opérations seront plus promptes, à moins que le pays ne soit difficile & de chicane, ce qui vaut autant que des Places lorsqu'on a une bonne armée qui en défend l'entrée, que le Général qui la commande connoît parfaitement le pays, qu'il a eu la précaution de garder & de fortifier les défilés, & enfin qu'il a sû profiter de ses avantages. Cependant comme il n'y a point de montagnes, de bois, & de positions que l'on ne puisse tourner, on peut trouver les moyens, avec des forces supérieures, de pénétrer dans ces pays, & de forcer l'ennemi à reculer. Il ne se peut pas, dans quelque pays que ce soit, qu'il n'y ait quelques positions avantageusement situées, & dont on puisse se faire des appuis, en les faisant retrancher, & en les faisant occuper par suffisamment de troupes pour les garder & pour les défendre: ces précautions sont nécessaires pour assurer ses derrieres, ses flancs, & pour se ménager une retraite sûre, si les circonstances l'exigent; mais il faut avoir attention de ne les pas trop multiplier, pour ne pas affoiblir l'armée. Lorsque l'on agit offensivement, il faut être en force, & ne point se diviser, à moins que ce ne soit pour opérer une diversion, & forcer l'ennemi à se diviser lui-même. Cette guerre est peut-être plus lente, mais elle est plus assurée; elle est moins brillante, mais elle est plus sage, & les succès plus

plus certains. Une bataille perdue n'eſt pas ſans reſſource, quand on occupe des Places ou des poſtes ſur leſquels on peut ſe retirer & ſe mettre en ſûreté ; au lieu que ſi on ne prend point ces précautions, il n'y a aucune reſſource après une bataille perdue, ſi l'ennemi ſait profiter de ſa victoire.

Il eſt poſſible de rendre la guerre méthodique & moralement certaine ; mais comme j'en ai parlé fort au long dans mon Eſſai ſur l'Art de la guerre, j'y renvoye le Lecteur, pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit *.

* *Tom. 2. liv. 4.*

L'objet de la Puiſſance attaquée eſt d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans l'intérieur du Royaume. Si elle a une armée à-peu-près égale en force ou en eſpece de troupes à l'ennemi, elle doit non-ſeulement s'oppoſer à ſes entrepriſes, mais encore tenter la voie de l'offenſive, & n'en venir à la défenſive que lorſqu'elle y ſera abſolument forcée : c'eſt le plus habile des deux Généraux qui décidera l'offenſive pour lui. Il eſt cependant des circonſtances où l'on temporiſe, pour mieux trouver ſon avantage ; c'eſt alors l'affaire du tems, des calculs, & de la promptitude avec laquelle on ſaiſit le moment pour prendre le deſſus, & faire changer la défenſive en offenſive décidée. Si les forces que l'on a ne permettent point de tenir ouvertement la campagne, & que l'on ſoit forcément réduit à la défenſive, il faut au moins avoir des Places bien munies de troupes, de ſubſiſtances, d'artillerie & de munitions de guerre, pour défendre les frontieres, & arrêter l'ennemi aſſez de tems, pour qu'il n'ait pas celui d'avancer bien avant dans le pays. Pendant qu'il eſt occupé à faire des ſièges, il faut prendre des poſitions avantageuſes à portée des Places aſſiégées, pour en retarder la priſe, en attaquant les fourrages, les convois, même le camp ennemi, ſi cela eſt poſſible ; tâcher de faire entrer des ſecours dans ces Places, en confier la défenſe

à des officiers intelligens, audacieux & opiniâtres. Des gens de cette efpece valent mieux qu'un double chemin couvert, & que deux mille hommes de plus dans la Place, pourvu cependant qu'il y en ait fuffifamment pour la bien défendre.

Il y a plufieurs remarques à faire fur la défenfe plus ou moins opiniâtre que l'on doit faire d'un pays; il faut examiner fa nature, s'il eft de difficile accès, ou fi l'ennemi peut y pénétrer facilement; s'il eft abondant en vivres, en beftiaux, en fourrages & en grains, ou s'il eft aride & prefque défert. S'il eft de difficile accès, il faut en défendre l'entrée avec la plus grande opiniâtreté, faire occuper les gorges, les retrancher, garder tous les paffages, rompre ceux que l'on ne peut pas garder, faire des abattis pour barrer les chemins, enfin forcer l'ennemi à employer un tems confidérable avant que de commencer fes opérations, & le mettre, pour-ainfi-dire, dans une incertitude plus que morale de réuffir dans fes projets.

S'il eft de facile accès, & que l'on n'ait pas les forces fuffifantes pour lui en difputer l'entrée, il faut au moins prendre des pofitions avantageufes, fortifier des poftes, retrancher fon camp; que les poftes fortifiés foient fitués de façon que l'ennemi ne puiffe tourner l'armée dans fon camp, à moins de faire un très-grand détour, ou qu'il n'attaque ces poftes; qu'il foit facile de leur porter de prompts fecours, & qu'enfin le Général faffe la guerre au doigt & à l'œil, que l'ennemi le trouve par-tout, fans cependant qu'il fe divife, & fans que l'ennemi puiffe trouver jour à attaquer une partie foible, fans qu'elle puiffe être fecourue.

S'il eft fertile, & que l'on ait fuffifamment de troupes, il faut le défendre; mais avoir attention avant que l'ennemi y ait pénétré, de faire tranfporter fur les derrieres les fourrages fecs, les grains, tous les beftiaux, chevaux, bœufs & voitures qui

peuvent s'y trouver, pour ôter du moins à l'ennemi ces secours, qui lui seroient très-avantageux ; défendre ensuite le terrein pied à pied, & employer la force & l'art pour y parvenir. Quoiqu'il soit plus avantageux de porter le théâtre de la guerre sur le pays ennemi, que de l'établir sur le sien, cependant le Général qui défend les frontieres & les États de son Prince, a l'avantage de connoître parfaitement le pays, d'avoir tous les habitans pour lui, & d'avoir des ressources en subsistances, en voitures & en chevaux, que le Général ennemi ne peut pas avoir; ainsi il peut plus aisément se soutenir, quoique plus foible, & prendre des positions avantageuses, que la connoissance du pays lui indiquera.

S'il est aride, il ne faut le défendre que pour faire employer à l'ennemi une partie de la campagne à la conquête de ce mauvais pays, pour le ruiner peu à peu, & pour que son armée soit assez diminuée ou trop fatiguée, pour entreprendre d'aller plus avant, & de pénétrer dans un pays plus abondant en subsistances. Si l'on n'est pas assez fort pour retarder les opérations de l'ennemi, il faut se retirer & choisir des postes avantageux, qui, sans risquer l'armée, la mettent à portée d'observer tous ses mouvemens, & l'empêchent d'entreprendre sur quelques Places, le tiennent toujours en échec, & le rendent indécis sur ses opérations. C'est ainsi que manœuvra M. le Maréchal de Crequi dans sa campagne de 1677; M. le Duc de Lorraine encouragé par la prise de Treves & de Philisbourg, dont il s'étoit rendu maître la campagne précédente, forme le projet de rentrer dans ses Etats; pour cet effet, il fait passer le Rhin à un corps de troupes commandé par le Duc de Saxe Eysenack, pour entrer en Alsace; le Duc de Lorraine avec son armée passe la Saar, vient camper près de Mets, dans l'idée qu'il opéreroit une di-

verſion conſidérable; mais M. de Crequi, Gouverneur, pour le Roi, de la Lorraine, du Duché de Luxembourg, & du pays Meſſin, raſſemble tout ce qu'il peut de troupes, en donne une partie à M. de Monclar, pour faire face au Duc de Saxe Eyſenack, & avec le reſte prend des poſitions ſi avantageuſes, obſerve ſi bien l'ennemi, rompt ſi bien toutes ſes meſures, rend à l'armée du Duc de Lorraine ſes ſubſiſtances ſi difficiles, que la campagne s'écoule preſque toute entiere ſans que ce Prince puiſſe trouver jour à exécuter ſes projets. Soit de fatigue, ou par de petits combats, le Duc de Lorraine perd environ huit mille hommes, beaucoup de chevaux, & une grande partie de ſes équipages. Enfin ce Prince prend le parti de retourner en Alſace; mais M. de Crequi y arrive avant lui, attaque le Duc de Saxe, le bat à platte couture, & le Duc de Lorraine n'arrive en Alſace, que pour être, pour-ainſi-dire, témoin de la défaite du Duc de Saxe. Le Duc de Lorraine paſſe le Rhin, ſépare ſon armée, & le Maréchal de Crequi va faire le ſiège de Fribourg, & prend cette Place, ſans que ce Prince oſe s'y oppoſer *.

* *Mém. de Feuquier, tom. 2.*

Les moyens que donne Montécuculi à la ſuite de ſes exemples, ſont excellens lorſqu'ils ſont appliqués à propos; ce ſont les circonſtances qui doivent décider les Généraux ſur la conduite qu'il faut qu'ils tiennent, relativement au pays plus ou moins ouvert, plus ou moins abondant en bons poſtes, à l'eſpece de troupes qu'ils commandent, & à celles qu'ils ont à combattre, & principalement à la connoiſſance qu'ils ont du caractere & des talens du Général ennemi (*a*). C'eſt un point eſſentiel qu'il ne faut jamais perdre de vûe, & auquel je ramenerai ſans ceſſe, comme le plus important, & celui qui influe beaucoup ſur la conduite que l'on doit tenir, indépendamment du plan projetté pour la campagne.

(*a*) La connoiſſance que le Prince Eugene avoit du caractere lent & pareſſeux du grand Prieur de Vendôme, le ſervit utilement dans ſa campagne de 1704 en Italie.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Disposition par rapport au dessein.

LE but de nos desseins (*a*) doit être d'attaquer l'ennemi, ou de nous défendre, ou de secourir quelqu'un.

OBSERVATION.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Disposition par rapport au dessein.

(*a*) LE projet d'attaquer l'ennemi ou de secourir un Allié, suppose des forces & des moyens; celui de se défendre annonce peu de forces, ou des malheurs essuyés pendant plusieurs campagnes : mais outre ce dessein qui est général, il y a celui que l'on doit avoir pour la conduite de l'armée pendant la campagne, qui, quoiqu'il soit relatif au plan général, varie suivant les circonstances. En supposant l'offensive, on peut former un plan, & l'exécuter avec beaucoup de conduite; en supposant la défensive, on se fait de même un plan qui y est relatif; mais on est moins sûr de pouvoir l'exécuter, parce que les événemens, quoiqu'incertains dans l'offensive, le sont encore plus lorsqu'on n'a pas la force en main, & qu'on est, pour-ainsi-dire, forcé de n'agir que relativement aux projets & aux mouvemens de l'ennemi; ainsi dans cette position,

le deſſein du Général eſt de ſe défendre, & il forme un plan relatif à ce projet; mais les moyens qu'il employe peuvent varier ſuivant les circonſtances, & il ne peut établir cette eſpece de guerre ſur un plan fixe; c'eſt ce qui fait que la guerre défenſive eſt plus difficile à bien faire que l'offenſive, ſur-tout quand l'offenſive eſt établie par pluſieurs batailles gagnées.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Guerre offenſive.

POUR attaquer un pays (a) par une guerre offenſive, il faut obſerver ces maximes:

I°. Il faut être maître de la campagne, & être plus fort que l'ennemi, ou par le nombre, ou par la qualité des troupes. Céſar diſoit que deux choſes ſervent à conquérir, conſerver & aggrandir les États, les Soldats & l'argent; c'eſt ce que fait aujourd'hui la France, avec ſon argent elle achete des Places, avec ſes armes elle en force d'autres.

II°. Veiller aux conjonctures; par exemple, qu'il y ait une guerre inteſtine, ou des factions dans le pays qu'on veut attaquer, & qu'on ſoit appellé par l'un des partis.

III°. Donner des batailles (b), jetter la ter-

reur dans le pays (*c*), publier ſes forces plus grandes qu'elles ne ſont (*d*), partager ſon armée en autant de corps qu'on le peut faire ſans riſque, afin d'entreprendre pluſieurs choſes à la fois.

IV°. Traiter bien ceux qui ſe rendent, maltraiter ceux qui réſiſtent.

V°. Aſſurer ſes derrieres, laiſſer les choſes tranquilles & bien affermies dans ſon propre pays, & ſur ſes frontieres.

VI°. S'établir & s'affermir dans quelque poſte, qui ſoit comme un centre fixe, & capable de ſoutenir tous les mouvemens qu'on fait enſuite, ſe rendre maître des grandes rivieres & des paſſages; former bien ſa ligne de communication & de correſpondance.

VII°. Chaſſer l'ennemi de ſes forts en les prenant, & de la campagne en le combattant (*e*). S'imaginer de faire de grandes conquêtes ſans combattre, c'eſt un projet chimérique.

VIII°. Lui couper les vivres, enlever ſes magaſins, ou par ſurpriſe, ou par force, lui faire tête de près, & le reſſerrer (*f*), ſe mettre entre lui & ſes Places de communication, mettre garniſon dans les lieux d'alentour, l'entourer avec des fortifications, le détruire peu à peu en battant ſes partis, ſes fourrageurs, ſes convois,

brûler ſon camp & ſes munitions, & y jetter des fumées empeſtées (*g*), ruiner les campagnes autour des villes, abattre les moulins, corrompre les eaux, mettre parmi ſes troupes des maladies contagieuſes, ſemer des diviſions entre ſes gens.

IX°. S'emparer de l'État.

1°. En y bâtiſſant des Forteresſes & des Citadelles nouvelles, & en mettant de bonnes garniſons dans les anciennes.

2°. En gagnant les cœurs des habitans.

3°. En y mettant des Garniſons & des Colonies.

4°. En y faiſant des alliances, des ligues, des factions.

5°. En l'incommodant par des courſes continuelles (*h*), des pillages, des menaces, des incendies, & l'obligeant par-là à contribuer, à payer tribut, & à ſe ſoumettre.

6°. En y établiſſant ſa demeure.

7°. En protégeant les voiſins foibles, & abaiſſant les puiſſans, en ne ſouffrant pas que des étrangers puiſſans viennent s'y établir.

8°. En emmenant avec ſoi les principaux comme ôtages, ſous prétexte de leur faire honneur.

9°. En leur ôtant la volonté & le pouvoir de remuer.

OBSERVATIONS.

OBSERVATIONS.

ARTICLE CINQUIEME.

De la Guerre offensive.

(a) MONTÉCUCULI n'a oublié aucunes des circonstances qui caractérisent la guerre offensive; mais il ne dit point comment il faut agir suivant chacune en particulier. Il dit *qu'il faut être maître de la campagne ;* mais on ne peut l'être qu'en prévenant l'ennemi, & en ayant une armée supérieure à la sienne, & encore faut-il que cette armée soit conduite par un Général habile, vigilant & audacieux. César ne vouloit que des soldats & de l'argent pour conserver & aggrandir les États. Montécuculi, Turenne, Luxembourg, & plusieurs autres grands Capitaines, ne demandoient pas autre chose, parce qu'ils savoient en faire usage; mais tous ceux qui commandent les armées ne sont pas César, Montécuculi, Turenne ni Luxembourg. Sans guide éclairé, une armée aussi nombreuse que celle de Xercès, pourvue de tout l'or des deux Mondes, se fera battre par une poignée de soldats, conduits par un chef hardi, vigilant, & expérimenté. Lorsqu'Alexandre entreprit la conquête des Perses, les fonds qu'il prit avec lui pour cette grande entreprise ne se montoient qu'à soixante & dix talens, ce qui revient à soixante & dix mille écus de notre monnoie *; c'est qu'il comptoit sur la valeur de ses troupes, sur la confiance qu'elles avoient en lui, sur le peu d'expérience que les Perses avoient de la guerre, & sur les riches dépouilles de l'Asie. En effet il ne se trompa pas, après la

* *Histoire anc. de Roll. tom. 6.*

bataille d'Iſſus il entra dans Damas, où il trouva des richeſſes immenſes, & tout le tréſor militaire que Darius avoit fait apporter pour la ſolde de près de 600000 hommes. Les tems ne ſont pas les mêmes aujourd'hui, toutes les Nations ſont plus inſtruites de la guerre que les Perſes ne pouvoient l'être ; & quoiqu'elles n'ayent pas toutes, cette ſcience au même degré de perfection, cependant elles en ſont aſſez inſtruites pour rendre les événemens douteux ; ainſi il eſt de la prudence d'un Prince qui ſe diſpoſe à la guerre, de faire des fonds ſuffiſans pour pouvoir la continuer, ſans compter ſur ceux que ſes armes lui procureront ; ſi ſa caiſſe militaire n'étoit fondée que ſur l'eſpérance très-incertaine des contributions tirées de l'ennemi, il pourroit ſe tromper dans ſes calculs, & ſe voir en peu de tems vaincu & forcé de demander la paix, faute de fonds pour la continuer.

(*b*) On ne donne pas des batailles quand on le veut, cela dépend ſouvent de la volonté du Général ennemi, qui ſait les éviter lorſque ſon intérêt n'eſt pas d'en donner ni d'en recevoir, & qui ſait ſe poſter de façon qu'il ne puiſſe être attaqué qu'avec un avantage certain pour lui (*a*) : or, il y auroit de

---

(*a*) Le Duc d'Albe, Généraliſſime des Armées de Charles-Quint en Italie, preſſé par les Officiers généraux de livrer bataille au Duc de Guiſe, qui commandoit l'armée Françaiſe, s'oppoſe à leurs deſirs, & en même tems veut bien les inſtruire des occaſions où il faut donner bataille. » Meſſieurs, leur dit-il, » j'ai toujours prié Dieu d'inſpirer à mes ſoldats une valeur déterminée, & un » courage plein de feu, afin que ſans craindre ni murmurer, ils aillent tête baiſſée » affronter la mort, & s'expoſer aux dangers, même les plus apparens, lorſqu'on » le juge à propos ; mais j'ai demandé toute autre choſe pour les officiers, beau- » coup de prudence & un grand flegme, pour modérer l'impétuoſité des ſoldats ; » c'eſt par-là qu'on arrive à ce haut point de gloire, qui fait le bonheur des Ca- » pitaines. Je ne vous cele point que votre ardeur m'a déplu, parce qu'elle eſt

l'imprudence à vouloir attaquer une armée dans un poste où l'art est joint à la nature, il faut attendre des circonstances plus favorables, prendre tous les moyens possibles pour les faire naître, & tâcher, par des marches sur les flancs de l'ennemi, sans cependant s'éloigner de ses propres communications, & en tâchant de lui couper les siennes, de le forcer à

» immodérée, & contraire à la raison. Si, Messieurs, vous voulez être instruits » des occasions auxquelles un Général doit donner bataille à ses ennemis, je » vous dirai que ce doit être lorsqu'il s'agit de secourir une Place importante qui » est réduite à l'extrémité, & de la prise de laquelle dépend le salut des Provin- » ces ; lorsqu'on sait que l'ennemi doit recevoir de puissans secours, qui le ren- » droient supérieur, ou, du moins, égal ; lorsqu'on craint une révolte dans une » Province ; lorsqu'au commencement d'une guerre on veut donner de la réputa- » tion à ses armes, raffermir la fidélité chancelante des sujets, retenir les Alliés, » & empêcher les ennemis couverts de se déclarer ; lorsque, la fortune ne dis- » continuant pas de nous favoriser, les ennemis sont si consternés qu'ils fuyent » par tout devant nous ; enfin, lorsque poussé par la famine & les maladies, & » enfermé de toutes parts, il faut, à quelque prix que ce soit, s'ouvrir un chemin » à une mort glorieuse, ou à une victoire, qui nous délivrera de tous ces maux. » Je sais qu'il faut quelquefois passer sur toutes ces sortes de loix, lorsqu'il plaît » à la fortune ; mais un excellent Capitaine ne hazardera jamais une bataille, s'il » n'est sûr d'en retirer de grands avantages, ou s'il ne s'y voit forcé : c'est ainsi » que les plus célebres Capitaines de l'antiquité se sont comportés. Un héros » doit se conserver pour le service de sa République, & ne hazarder sa vie & » celle de ses soldats, que lorsque son pays y doit trouver de grands biens....... » Ne nous embarrassons point de vaincre le Duc de Guise, mais seulement de » défendre l'Italie ; il a blanchi devant une bicoque (5), il fuit devant nous, que » demandons-nous de plus ? Une bataille sanglante ne nous procureroit rien de » plus solide ni de plus glorieux, & nous remportons une victoire complette sans » répandre une goutte de sang........ Si cette maniere de faire la guerre ne me » paroissoit pas avantageuse, alors je me souviendrois de ce que j'ai fait dans la » guerre de Saxe ; je passerois les plus grands fleuves, & je ne ferois pas difficulté » d'entrer à pied dans la mer ; mais puisque je trouve la victoire dans la fuite de » l'ennemi, je me servirai de mes maximes, & je ne m'attacherai qu'à combattre » votre audace & votre témérité *.

(5) Le Duc de Guise fut forcé de lever le siége de Ciwitella, qui, en effet, étoit une mauvaise Place.

* *Hist. du Duc d'Albe, tom. 2. chap. 13. liv. v.*

abandonner ſa poſition ; avoir ſans ceſſe des détachemens ſur lui, pour être inſtruit promptement du moment où il décampera, & marcher à lui, l'attaquer dans ſa marche, ou du moins le forcer à prendre une poſition moins avantageuſe que la premiere, & l'y combattre, ſi l'on trouve jour à réuſſir.

(*c*) Ce ſont de petits moyens & de petites reſſources, que de publier ſes forces plus grandes qu'elles ne ſont réellement; l'ennemi en eſt bientôt inſtruit au juſte, & on ne trompe que ſoi. Ce n'eſt pas par le nombre qu'il faut en impoſer à l'ennemi; mais par la conduite que l'on a vis-à-vis de lui, par l'ordre & la diſcipline qui ſont obſervés dans l'armée, par l'eſpece de ſoldats, & le choix des Officiers généraux & particuliers qui la compoſent. Il eſt même quelquefois néceſſaire d'en diminuer le nombre, ſur les états qui paroiſſent imprimés ou manuſcrits, pour donner plus de confiance à l'ennemi foible, qui n'oſeroit pas s'avancer dans le pays, s'il ſavoit au juſte la force de l'armée. Il eſt bien plus aiſé de le tromper en diminuant le nombre de ſes troupes qu'en l'augmentant; parce qu'il eſt naturel à l'homme de croire toujours plus facilement ce qu'il deſire que ce qu'il craint, relativement à cet objet.

(*d*) Il eſt ſouvent très-dangereux de partager ſon armée en pluſieurs corps, à moins que ces corps ne ſe touchent, pour-ainſi-dire, & qu'ils ne ſoient pas aſſez éloignés les uns des autres, pour que l'ennemi puiſſe en attaquer un, ſans qu'il ſoit promptement ſecouru. Cependant il y a des circonſtances où un Général eſt obligé de ſéparer ſon armée en pluſieurs corps, & cette diſpoſition eſt également propre à l'offenſive & à la défenſive. Je vais rapporter deux exemples qui conſtateront cette vérité; mais dans l'une & l'autre poſition, ces corps ſé-

parés doivent se soutenir réciproquement, & il faut que l'ennemi ne puisse les combattre séparément.

M. le Maréchal de Saxe, après s'être emparé au commencement de la campagne de 1747 de toute la Flandre Hollandaise, voulut au mois de Juillet s'avancer vers Maëstricht. Cette marche pouvoit avoir deux objets, l'investissement de cette Place, ou le projet de déposter M. le Duc de Cumberland, qui, campé proche de Berg-op-zoom, gênoit les mouvemens de l'armée du Roi.

M. le Maréchal divisa l'armée en cinq corps ; il fut engagé à faire cette disposition par la nécessité de ne pas découvrir Bruxelles, où étoient les magasins. Il se fut aisément débarrassé de ce soin, s'il eut fait préparer à Namur un entrepôt provisoire pour ses vivres, s'il eut mis une nombreuse garnison dans Bruxelles, alors il eut marché vers la Meuse sans inquiétude ; mais cette précaution si simple ayant été négligée, il crut pouvoir y suppléer en marchant par divisions.

La premiere, qui faisoit l'avant-garde, étoit commandée par M. le Comte d'Estrées, aujourd'hui Maréchal de France.

La seconde, par M. le Comte de Clermont, Prince du Sang.

M. le Marquis de Senecterre, aujourd'hui Maréchal de France, commandoit la troisième.

M. le Marquis de Clermont-Tonnerre, aujourd'hui Maréchal de France, commandoit la quatrième, & M. le Maréchal de Saxe étoit resté à Louvain auprès du Roi, avec le corps de l'armée.

Dans les premiers jours les ennemis ne parurent pas prendre grande jalousie de ce mouvement général ; mais pour déterminer leur marche, M. le Maréchal fit avancer le Comte d'Estrées jusqu'à Eiguenbilsen, & M. le Comte de Clermont

en avant du moulin de Montpertin; il ordonna auſſi quelques mouvemens au Marquis de Senecterre, qui étoit à Tirlemont, ainſi qu'au Marquis de Clermont-Tonnerre, qui étoit à Œſmal. Les deux premiers corps, faiſant environ 20000 hommes, commencerent à donner de l'inquiétude à M. de Cumberland, & l'obligerent à faire marcher l'armée des Alliés en grande diligence ſur Haſſelt, où paſſe la grande chauſſée qui mene de Breda à Liege.

Cette marche fit connoître au Maréchal que les premieres troupes détachées de l'armée du Roi, en étoient trop éloignées pour en être ſecourues, ſi elles étoient attaquées avec des forces réunies; en conſéquence, il envoya ordre à M. le Comte de Clermont, & à M. le Comte d'Eſtrées, de revenir à Tongres. Ils n'avoient pas laiſſé ignorer, l'un & l'autre, à M. le Maréchal, que toute l'armée ennemie s'avançoit en diligence ſur le Demer, ce qui l'engagea à ſe porter de ſa perſonne à Tongres, & à y faire marcher vingt bataillons aux ordres de M. de Senecterre. Il n'y avoit pas un moment à perdre pour prendre un parti; on voyoit diſtinctement de la tour de Tongres que les ennemis commençoient à paſſer le Demer vers Bilſen. Après s'être aſſuré des mouvemens de l'ennemi, M. le Maréchal envoya propoſer au Roi de faire marcher l'armée qui étoit encore à Louvain; mais comme elle étoit au fourrage, elle ne put ſe mettre en mouvement que vers les ſept heures du ſoir; pendant ce tems, il crut néceſſaire de faire obſerver de près les ennemis, en portant différens corps au-delà de Tongres, ce qui fut exécuté le lendemain à la pointe du jour.

M. le Comte d'Eſtrées qui avoit l'avant-garde, & ſoutenu par M. le Comte de Clermont, ſe porta promptement ſur les

hauteurs d'Herderen, dont l'avant-garde des ennemis se disposoit à s'emparer, & y marchoit dans cette intention : mais le Comte d'Estrées l'ayant prévenu, elle se retira; M. le Marquis de Senecterre avec son infanterie, fut posté à Tongreberg, & M. le Marquis de Clermont-Tonnerre avec son corps, observoit le grand chemin d'Hasselt, & couvroit le flanc gauche des troupes qui marchoient vers Herderen.

M. le Maréchal étoit persuadé que les troupes ennemies qu'il voyoit se porter successivement sur la hauteur de Gros-Spauven, n'étoient que celles de la réserve commandée par M. de Wolfenbutel, & en conséquence formoit le projet de l'attaquer. Pour réaliser ce projet, il envoya le Comte d'Estrées au Roi, lui demander la permission d'attaquer l'avant-garde des ennemis. Sa Majesté lui répondit qu'il le laissoit le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il alloit donner ses ordres pour faire marcher l'armée. Pendant ce tems-là M. le Maréchal faisoit réellement ses dispositions pour attaquer les ennemis, & les troupes étoient déjà en mouvement, lorsque l'avant-garde des colonnes ennemies qui débouchoient par Gelik, démasqua trente piéces de canon, qui tirerent sans discontinuer sur le corps de M. le Comte de Clermont; ce feu fut très-vif, & fit connoître au Maréchal qu'une partie de l'armée ennemie étoit arrivée, & il suspendit très à propos le projet d'attaquer. Il est à croire que non-seulement il auroit combattu avec désavantage dans cette attaque, mais encore qu'il auroit été battu, si l'avis de M. de Badiany eut prévalu. Ce Général Autrichien vouloit combattre dès le moment, & à mesure que son armée arrivoit; mais M. de Cumberland voulut attendre les Anglais. D'après cette résolution, ces deux Généraux ne penserent plus qu'à prendre une position

avantageuſe, n'ayant pû occuper celle d'Herderen, ainſi que c'étoit leur projet.

L'armée du Roi fit quatorze lieues dans vingt-quatre heures, arriva ſucceſſivement dans la nuit, & fut placée en arriere d'Herderen & du village de Rems, où étoit le corps de M. le Comte de Clermont, Prince.

M. le Maréchal étoit perſuadé que les ennemis paſſeroient la Meuſe dans la nuit; il y eut d'autres avis qui n'étoient pas conformes au ſien, & dont le réſultat fut qu'il falloit combattre le lendemain, ſi les ennemis étoient dans la même poſition, ce qui fut déterminé par le Roi, & exécuté le lendemain à la pointe du jour: on occupa les poſitions que M. le Maréchal avoit reconnu, & l'affaire commença vers les ſix heures du matin.

Le Roi, ayant ſous lui M. le Maréchal de Saxe, remporta une victoire complette, força l'ennemi à paſſer la Meuſe, & à ſe mettre à couvert derriere Maëſtricht. Si les Généraux ennemis, au lieu d'attendre au lendemain, avoient attaqué le même jour, les trois avant-gardes auroient été probablement battues, parce qu'elles auroient eu à combattre 80000 hommes, & que réunies elles n'en faiſoient tout au plus que 40000. Ce n'eſt pas que 40000 hommes n'en puiſſent battre 80000: Annibal à Cannes battit l'armée Romaine forte de 80000 hommes, & il en avoit la moitié moins. Charles XII, à Narva, battit avec 9000 hommes & dix piéces de canon, une armée de 60000 Ruſſes, qui traînoit après elle cent quarante-cinq piéces de canon *; mais ce ſont de ces exemples qu'il eſt bon de citer, & qu'il eſt dangereux d'eſſayer. Heureuſement qu'à Lauffeld le Roi ſauva tout par ſa préſence, elle empêcha l'ennemi d'attaquer, donna le tems à l'armée d'arriver; & la faute qu'avoit

* *Hiſt. de Ruſſie, par Volt. tom. 1. chap. 11.*

qu'avoit fait M. le Maréchal de Saxe, (faute qu'il eut la grandeur d'ame d'avouer la veille de la bataille,) en s'éloignant trop de ses avant-gardes, fut entierement réparée par le retard que mirent les Généraux ennemis à attaquer l'armée du Roi, & par la bonne disposition que M. le Maréchal fit des troupes.

Après avoir rapporté les mouvemens d'une armée divisée en plusieurs corps pour l'offensive,& avoir fait connoître les inconvéniens des avant-gardes trop séparées les unes des autres; je vais rapporter une pareille disposition dans le cas de la défensive, qui eut un heureux succès par la sage prévoyance du Général. En séparant différens corps de son armée, il sut se ménager des communications sûres, pour que ces corps pussent le rejoindre si les circonstances l'eussent exigées, ou pour leur porter de prompts secours.

M. le Prince Ferdinand de Brunswick, après avoir perdu le combat de Corback dans la campagne de 1760, se trouva réduit à une défensive assez embarrassante, ne pouvant empêcher l'armée Française de s'emparer de la Hesse, ou de pénétrer dans la Westphalie; il ne chercha qu'à gagner du tems, en s'opposant à l'un & à l'autre projet, autant que cela lui fut possible. Pour cet effet, il mit sa gauche à Saxenhausen, ayant devant lui le ravin d'Alraf; cette gauche étoit en emphithéâtre, & dominoit toute la plaine de Corback; sa droite étoit appuyée, & même couverte en partie par des bois. Par cette disposition il couvroit la Hesse, & son camp étoit assis sur un terrein fort par son assiette, avantage qu'il augmenta par des redoutes en avant de son camp; mais pour couvrir en même tems la Westphalie, & être à portée de marcher à Varbourg sur la Dymel, en cas que les circonstances l'exigeâssent, il envoya un corps de quinze à dix-huit mille hommes camper à

Wolkemiſſen ; entre ce camp & ſon armée, il y avoit encore deux autres corps, pour garder les communications entre l'armée & le corps campé à Wolkemiſſen. Cette poſition étoit excellente relativement à l'objet; l'armée, quoique ſéparée en pluſieurs corps, étoit cependant unie, par la facilité que chacun avoit de ſe joindre, & de ſe porter des ſecours mutuels; d'ailleurs, il étoit preſqu'impoſſible d'attaquer un corps ſans attaquer les autres. Le camp de Wolkemiſſen pouvoit être tourné par ſa droite, comme il le fut en effet ; mais en le tournant par cette droite, on le rejettoit néceſſairement ſur ſon armée ; au ſurplus, il auroit été dangereux de faire marcher ſur cette partie toute l'armée Françaiſe, parce qu'on auroit abandonné à l'ennemi toute la partie de l'Eder, Marbourg, & toutes les communications avec Francfort ; & quoique par la diſpoſition admirable que fit M. le Maréchal de Broglio pour marcher à l'ennemi, M. le Prince Ferdinand de Brunſwick ait été forcé d'abandonner ſa poſition, & de marcher ſur Caſſel, le camp que ce Prince avoit pris ſur les hauteurs de Saxenhauſen, & les différens camps pour couvrir en même tems la Heſſe & la Weſtphalie, étoient d'un grand homme de guerre, & conſommé dans l'art de ſaiſir des ſituations avantageuſes pour ſes camps.

Les projets du Général Français tendoient décidément à l'offenſive ; ceux du Général des Alliés étoient purement défenſifs, ſur-tout après le paſſage de l'Ohm par l'armée Françaiſe, & le gain du combat de Corback. La poſition de M. le Maréchal de Saxe étoit relative à ſes projets, puiſqu'en avançant ſes avant-gardes, il gagnoit du pays, & s'approchoit de Maëſtricht, peut-être dans l'intention d'en faire l'inveſtiſſement avant que l'ennemi pût s'y oppoſer ; mais en ſuppoſant

la poſſibilité à l'ennemi de prévenir l'armée Françaiſe ſous Maëſtricht, c'étoit une très-grande faute que d'éloigner ſi fort ſes avant-gardes les unes des autres, & de l'armée, parce qu'elles couroient riſque d'être battues en détail. M. le Prince Ferdinand étant ſur la défenſive, & ayant à couvrir la Heſſe & la Weſtphalie, étoit, ſans doute, obligé de diviſer ſon armée en pluſieurs corps ; mais ils étoient ſur une même ligne, ils ſe communiquoient les uns aux autres, ils avoient ouverts des marches ſur leurs derrieres (*a*), pour ſe retirer, en cas de néceſſité, ou ſur Caſſel ou ſur Varbourg ; de plus, le terrein pour marcher à ces différens camps étoit de difficile accès : ainſi il ne riſquoit point de s'étendre par ſa droite, pour être à portée de marcher ſur Varbourg, ſi l'armée Françaiſe eut fait une marche ſur la Dymel.

Par la poſition de l'armée des Alliés, elle pouvoit facilement prévenir les Français ſur la Dymel, paſſer cette riviere à Varbourg, & en défendre après, avec ſûreté, le paſſage au Maréchal de Broglio. Il eſt vrai que de ce moment-là elle abandonnoit la Heſſe ; mais il lui étoit bien plus important de couvrir la Weſtphalie que la Heſſe ; la ſuite de cette campagne l'a prouvé.

Lorſqu'une armée marche en avant, il ne faut jamais que ſes avant-gardes s'éloignent d'elle de plus de deux ou trois

(*a*) C'eſt une faute capitale, & à laquelle ſouvent on ne fait pas aſſez d'attention, que de ne pas ouvrir des communications de la droite à la gauche ; & dès que l'armée eſt campée, il faut ouvrir des marches ſur le champ, en avant, ſur ſes flancs, & parderriere, pour pouvoir marcher du côté que les circonſtances l'exigeront. Ce n'eſt pas le cas de mettre au lendemain ce qu'il faut exécuter dès que le camp eſt marqué.

lieues, bien entendu ſi c'eſt dans un pays de plaine ; car dans un pays étroit, de bois & de montagnes, elles doivent s'en rapprocher, dans la crainte d'être coupées. Dans un pays étroit, une ſeule avant-garde ſuffit, pourvu que les flancs ſoient aſſurés & gardés. Dans un pays de plaine, il en faut davantage, une à la droite, une à la gauche, & une au centre ; mais elles ne doivent pas être par échelons ; c'eſt à ces avant-gardes à détacher des troupes pour éclairer le pays fort en avant d'elles. Ces trois avant-gardes doivent ſe communiquer, pour couvrir tout le front en avant de l'armée, ſans cependant négliger les flancs ; c'eſt aux deux avant-gardes des flancs à prendre ce ſoin, ſecondées des Régimens de dragons qui couvrent les aîles de l'armée.

Dans quelque pays que ce puiſſe être, il faut que toutes les parties d'une armée ſoient également gardées, ſans cependant oublier que toute diſpoſition doit être ſoumiſe au terrein & aux circonſtances.

(*e*) Il eſt difficile de faire de grandes conquêtes ſans combattre ; cependant comme on n'eſt pas toujours le maître de donner des batailles quand on le veut, ſur-tout lorſque l'intérêt de l'ennemi eſt d'éviter de ſe battre, il faut, au moins, le forcer à changer ſa poſition, & à reculer. Si l'on eſt très-ſupérieur en forces & en moyens pour continuer la guerre, & que l'on veuille décidément combattre, il ne faut point donner de relâche à l'ennemi, attaquer ſes poſtes avancés, ſes fourrages, ſes convois ; enfin le ſuivre par-tout, pour le forcer à combattre, ou à ſe ruiner par les fatigues continuelles qu'on lui donne.

On peut fatiguer l'armée ennemie, ſans cependant que la ſienne en ſouffre ; il n'eſt pas néceſſaire d'employer beaucoup

de troupes pour faire mettre une armée ſous les armes, pour la harceler, & pour la tenir toujours alerte, il ne faut employer que des huſſards, des troupes légeres à pied & à cheval, ſoutenus de dragons; il faut avec ces troupes attaquer de jour & de nuit différens poſtes avancés, & dans différentes parties, qu'elles tâchent de tourner le camp, de couper ſes communications, & enfin qu'elles l'occupent ſans ceſſe, quoique l'armée ſoit tranquille dans ſon camp, mais toujours prête à marcher au premier ordre. Si par ces différentes attaques, on force l'ennemi à décamper, à la premiere nouvelle qu'on en a, il faut faire battre la générale, & un quart-d'heure après l'armée doit être ſous les armes, & prête à marcher; on laiſſe une eſcorte pour les équipages, qui doivent, à meſure qu'ils ſont chargés, ſe raſſembler au centre de la premiere ligne du vieux camp, & ne ſe mettre en marche qu'une heure après que l'armée a marché. J'ai dit qu'un quart-d'heure après la générale battue, l'armée devoit être ſous les armes, un quart-d'heure après elle doit être en mouvement: voilà le moyen d'accélérer des marches; les équipages ſuivent quand ils peuvent; mais ils n'embarraſſent point l'armée dans ſa marche, & on ne perd point, en les attendant, un tems précieux, qui ne ſe retrouve plus. Cet ordre n'eſt cependant bon que lorſque l'on marche en avant, & que l'on ſuit l'ennemi qui ſe retire; car dans un cas de retraite, il faut faire partir les équipages la veille ſous une bonne eſcorte, pour n'en être pas embarraſſé lorſque l'on décampera. En général, lorſqu'on ſuit l'ennemi, ou que l'on cherche à l'éviter, il ne faut mener avec ſoi rien qui puiſſe retarder la marche. La ſupériorité de troupes peut donner de la confiance; mais elle eſt toujours mieux placée, lorſque la diſpoſition & le bon ordre ſont joints

à la force. Les occasions sont rares ; il faut les chercher, les faire naître, les saisir, & en profiter.

(*f*) Il faut qu'une armée soit bien supérieure en force à celle de l'ennemi, pour qu'elle puisse se mettre sans risque entre l'armée ennemie & ses Places ; il faut qu'elle soit bien assurée de ses subsistances, & qu'elle soit moralement sûre de battre l'ennemi, sans pouvoir être attaquée sur ses derrieres par les garnisons réunies de ces Places ; il faut aussi que le Général ennemi soit bien imprudent, pour s'éloigner de ses Places sans assurer sa communication avec ces mêmes Places, & sans avoir des postes sur ses flancs, pour empêcher qu'on ne les tourne, ou, au moins, pour être averti à tems des desseins & de la marche de l'ennemi, & se garantir d'être coupé & pris par ses derrieres. Le Consul Minutius, moins prudent que téméraire, s'avance pour combattre les Eques, que commandoit Gracchus ; mais il tombe dans une embuscade, & s'engage dans un défilé dont il ne lui est plus possible de sortir ; il est environné par les Eques qui enferment les Romains, dans l'espérance de les réduire par la famine. Gracchus, dans la confiance où il est d'avoir bientôt l'armée Romaine à sa disposition, place son armée entre celle des Romains & la ville d'Algide, dans le pays Latin, dont les Romains étoient maîtres. Cincinnatus est créé Dictateur, il assemble une armée, marche au secours de Minutius, & contraint les Eques à se rendre, & à passer sous le joug *. Cet exemple suffit pour faire voir qu'il est dangereux de se mettre entre l'ennemi & ses Places, lorsque l'on peut être attaqué par ses derrieres, & que l'on n'a pas assez de forces pour, en séparant son armée en deux parties, aller au-devant du secours avec une des deux parties, pendant que l'autre reste en présence de l'ennemi en-

* *Histoire Rom. de Rollin, tom. 2. liv. iv.*

fermé & tenu en échec. Si Gracchus avoit eu assez de forces pour partager son armée en deux, il ne se seroit pas exposé à être attaqué en même tems par l'armée du Dictateur, & par celle du Consul, qu'il tenoit enfermé; & en supposant qu'il eut vaincu Cincinnatus, l'armée de Minutius se rendoit prisonniere, & passoit sous le joug, au lieu que Gracchus fut livré aux Romains pieds & mains liés, & son armée subit le sort qu'il préparoit aux Romains.

(*g*) Je ne comprends point comment un aussi grand homme peut avoir eu des idées aussi noires, & oser encore les donner pour préceptes. Les expédiens que donne Montécuculi pour détruire l'ennemi, font horreur à imaginer; il faut le vaincre par la force ou par la ruse, mais éloigner tout ce qui peut ressembler à la trahison. Comment est-il possible qu'un aussi grand Général, qu'un homme qui avoit l'œil si juste, le sens si sain pour juger d'une bonne ou d'une mauvaise manœuvre, n'ait pas sû distinguer la trahison de la ruse, ni y mettre aucune différence? Les moyens qu'il donne sont d'un traître & d'un assassin, & non d'un guerrier noble & généreux; d'ailleurs ces fumées empestées, ces eaux corrompues, en donnant des maladies contagieuses, corrompent l'air, & peuvent se communiquer à l'armée, & lui être aussi funestes qu'à l'ennemi. Un Général d'armée n'est pas un empoisonneur, & il seroit celui des ennemis & de ses propres troupes, s'il se servoit de ces infames moyens.

(*h*) Il est imprudent de livrer au pillage un pays conquis; on le ruine, & l'on n'en tire aucun profit; il y a cependant une occasion où il faut sévir rigoureusement, c'est quand les habitans du pays ont pris les armes, & qu'ils se sont joints aux troupes; il faut les punir par le pillage, condamner à mort

ceux qui ſe trouvent encore armés, mais défendre expreſſément tous autres excès, qui ſont honte à imaginer. Il n'y a pas une ſeule occaſion où ils doivent être permis; l'incendie peut l'être, mais cette occaſion eſt bien rare. Au combat de Sahay, gagné par les Français le 25 Mai 1742, il y avoit un village ſur la droite de l'armée Françaiſe, occupé par cinq à ſix cens Pandoures; ce village fut attaqué par la brigade de Navarre & par celle d'Anjou, & fut forcé; les Pandoures ſe réfugierent dans les maiſons, dans l'égliſe, & dans le clocher, d'où ils faiſoient un feu très-vif ſur les Français: on les ſomma de ſe rendre, & on leur promit bon quartier, ils refuſerent ces propoſitions, & continuerent à tirer; on mit le feu au village, & ils furent tous brûlés: cela étoit juſte. Mais ſi on les eut brûlés avant de les ſommer, & de leur promettre la vie, l'action auroit été barbare, indigne du nom Français, & de toute autre Nation policée.

Si on eſpere à la paix de pouvoir garder le pays conquis, la permiſſion du pillage eſt encore bien plus grave; c'eſt révolter des habitans, c'eſt en faire autant d'ennemis, c'eſt vouloir régner ſur une foule de malheureux, & qui ne ſe voyent réduits dans cet état déplorable, que par l'ordre du Prince qui veut les avoir pour ſujets (*a*). Il vaut mieux les forcer à reconnoître un nouveau maître, par la voie de la douceur & par

(*a*) Quoique ce ne ſoit pas poſitivement le Prince qui ordonne tout ce qui peut ſe faire dans une armée, comme le Général eſt le dépoſitaire de ſon autorité & de ſes volontés, les ordres qu'il donne ſont toujours ſenſés émaner de l'autorité ſuprême. Il en eſt de même dans le gouvernement intérieur de l'État.

par les ménagemens que l'on a pour eux, pour leurs maiſons & pour leurs biens. Cette conduite modérée fera des ſujets ſoumis & fideles, au lieu d'ennemis toujours prêts à trahir & à ſe ſoulever.

C'eſt un avantage manifeſte que d'être ſur l'offenſive ; elle ſuppoſe des forces, de l'argent, de bons Généraux, & de grandes reſſources, ſans celles que l'on ſe procure par les conquêtes que l'on fait. Toute Puiſſance qui a des forces ſuffiſantes doit toujours prévenir l'ennemi, & porter la guerre fort en avant de ſes frontieres, ſans cependant s'en trop éloigner. Qu'Alexandre cherche à étendre ſes États, qui, dans toute leur dimenſion, faiſoient à peine une Province de la France ; que l'ambition & la vaine gloire exilent Charles XII de ſes États, pour aller faire la guerre à des peuples qui ne la lui déclarent point, & qui n'ont point de querelles directes avec lui ; qu'un Prince puiſſant par l'étendue de ſes États, par leurs richeſſes, par le nombre de leurs habitans, cherche encore à les aggrandir, & qu'il aille bouleverſer des Empires qui n'ont d'autre tort que d'être ſes voiſins ; c'eſt abuſer de ſa puiſſance, & ſacrifier ſes propres ſujets à ſon ambition. Un Prince ſage ne fait la guerre que pour ſecourir & protéger ſes Alliés, pour venger la majeſté de ſon Trône offenſé ; il ne la fait pas pour aggrandir ſes États, ni pour troubler le repos de ſes voiſins. Mais lorſque ces mêmes voiſins ſont inquiets, & qu'ils arment contre lui, il ne doit point les attendre, mais toujours les prévenir, & porter la guerre chez eux. La Puiſſance qui ſe renferme en elle-même, & qui ſe contente de défendre ſes frontieres, eſt bientôt ſubjuguée, ou au moins ſi affoiblie, qu'elle eſt contrainte d'acheter la paix aux conditions que lui impoſe le vainqueur.

Il y a cependant quelqu'avantage à faire la guerre fur fon propre pays, relativement aux fubfiftances de toute efpece que l'on en tire; mais ces avantages ne peuvent jamais dédommager des contributions que l'ennemi tire du pays, du commerce intérieur qui eft intercepté, & qui n'eft plus libre, des campagnes dévaftées, & d'une partie des habitans ruinée. Il vaut donc toujours mieux s'avancer fur le pays ennemi; mais ne pas s'éloigner affez de fes frontieres, pour perdre les fecours que l'on peut attendre de fon propre pays, & pour le préferver des incurfions de l'ennemi. Si les circonftances exigent qu'on s'éloigne de fes frontieres, ou parce que les conquêtes font rapides, ou parce que la pofition refpective des Puiffances belligérantes eft éloignée l'une de l'autre, il faut alors affurer fes derrieres, & fes communications avec fes États, en s'emparant des Places principales, & qui peuvent remplir l'objet qu'on fe propofe.

Donnons un exemple de guerre offenfive dans toutes les formes : la conduite de Guftave Adolphe fera une leçon bien plus frappante & bien plus inftructive que tous les préceptes que l'on pourroit donner. En 1630 Guftave Adolphe déclare la guerre à l'Empereur Ferdinand; cette déclaration eft bientôt fuivie de la prife des Ifles de Rugen, d'Ufedom & de Wolen, il revient dans le continent, s'empare de Camin, fur l'Oder. Ces premieres conquêtes lui affurent la communication de la Suede avec l'Allemagne; il marche en Poméranie, force Bogeflas, Duc de Poméranie, à lui livrer Stetin, s'empare enfuite de plufieurs Places, & de tout le Duché. L'Empereur tranquille à Vienne, ou plutôt forcé par la Diete Électorale de renvoyer une partie de fes troupes, & d'ôter le commandement à Walftein, voit les progrès de Guftave fans pouvoir

s'y oppoſer ; cependant il rappelle les troupes qu'il avoit en Italie , écrit à Guſtave , & lui demande les raiſons de ſon irruption ſur les terres de l'Empire , en le menaçant d'envoyer toutes ſes forces contre lui, s'il perſiſte à reſter dans l'Empire, & à ſe mêler des affaires du corps Germanique ; mais Guſtave pourſuit ſes conquêtes , & s'empare de Colberg & de Francfort ſur l'Oder. Tilly , Général de l'Empereur , marche ſur Francfort , le reprend , marche ſur Magdebourg , l'attaque , & le prend après un long ſiège. Guſtave dans l'impatience de combattre Tilly , marche vers Leipſick , où ce Général étoit campé ; Guſtave lui livre bataille , remporte ſur lui la victoire, s'avance dans le pays, s'empare de tout ce qui eſt entre l'Elbe & le Rhin , prend Mayence, paſſe le Rhin , & force toutes les villes ſur la rive gauche de ce fleuve à le reconnoître. Il entre en Franconie , rétablit Donavert dans ſon ancienne liberté; Tilly marche, & met le Lech devant lui pour en diſputer le paſſage à Guſtave, & l'empêcher de pénétrer en Baviere: rien ne peut arrêter ce Prince, il paſſe le Lech en préſence de Tilly, & le force à une retraite précipitée. Tilly eſt tué d'un coup de canon. Guſtave marche à Auſbourg, dont il s'empare, ainſi que de Munick; il retourne en Saxe , y donne la bataille de Lutzen , la gagne ; mais un coup malheureux prive ce grand Prince de cueillir lui-même ſes lauriers, & l'Europe du plus grand Général de ſon tems *. Voilà un exemple de guerre offenſive dans toutes les formes & dans toutes les régles ; & ſi ce Prince n'eut pas été arrêté dans ſes vaſtes projets par le coup funeſte qui termina ſes jours, il auroit été à Vienne forcer l'Empereur à lui demander la paix à telle condition qu'il auroit voulu.

* *Hiſtoire d'Allemagn. tom. 9.*

On peut remarquer par la conduite de Guſtave , qu'à me-

ſure qu'il s'avançoit dans l'Empire, il avoit grande attention d'aſſurer ſa communication avec la Suede, dont il tiroit des ſecours conſidérables en troupes & en munitions de guerre; par les Places dont il s'emparoit, il ſe ménageoit des points d'appuis en cas d'échec. Quant à l'argent, l'Allemagne lui en fourniſſoit abondamment, par les contributions qu'il en retiroit, ſans compter les gros ſubſides que la France lui faiſoit toucher.

ARTICLE SIXIEME.

De la Guerre défenſive (a).

MAXIMES à obſerver pour la défenſe.

I°. Avoir une ou pluſieurs fortereſſes bien ſituées, pour arrêter l'agreſſeur, juſqu'à ce qu'on ait aſſemblé ſes forces, ou qu'on ait reçu du ſecours de quelqu'autre Puiſſance, jalouſe de celle qui attaque.

II°. Appuyer & encourager les Places avec un camp volant, qui ſoit auſſi de ſon côté appuyé & encouragé par les Places.

III°. Pour empêcher les ſéditions & les diviſions inteſtines, entretenir la guerre au-dehors, où les humeurs mauvaiſes & inquiettes vont s'évaporer & ſe réſoudre.

IV°. Quand on eſt ſans armée (b), ou qu'elle eſt

foible, ou qu'on n'a que de la cavalerie, il faut:

1°. Sauver tout ce qu'on peut dans les Places fortes, ruiner le reste, & particulierement les lieux où l'ennemi pourroit se poster.

2°. S'étendre avec des retranchemens (*c*), quand on s'apperçoit que l'ennemi veut vous enfermer; changer de poste; ne demeurer pas dans des lieux où on puisse être enveloppé, sans pouvoir ni combattre ni se retirer, & pour cela avoir un pied en terre & l'autre en mer, ou sur quelque grande riviere.

3°. Empêcher les desseins de son ennemi, en jettant de main en main du secours dans les Places dont il s'approche, distribuant la cavalerie dans des lieux séparés, pour l'incommoder sans cesse, se saisir des passages, rompre les ponts & les moulins, faire enfler les eaux, couper les forêts, & s'en faire des barricades.

OBSERVATIONS.

ARTICLE SIXIEME.

De la Guerre défensive.

(*a*) JE n'admets la guerre défensive qu'après des malheurs réitérés, ou lorsqu'on est forcé de faire la guerre contre une Puissance très-supérieure en forces, ou contre plusieurs Puissances

réunies. Dans la premiere position, il faut tâcher de faire la paix, pour ne pas s'exposer à des malheurs plus considérables: dans la seconde, il est imprudent de faire la guerre contre une Puissance plus redoutable par le nombre de ses troupes, par ses richesses, & par les ressources qu'elle a en elle-même, à moins que l'on n'ait de puissans Alliés; dans ce cas, la guerre ne doit point être défensive, & on doit au moins disputer l'offensive à l'ennemi, si on ne la décide pas pour soi. La troisième position est différente; comme on doit faire tête seul contre plusieurs Puissances réunies, & qu'elles peuvent attaquer différentes parties du Royaume, suivant la position des États de ces Puissances alliées, on est forcé de partager ses troupes, & d'avoir plusieurs armées; en divisant ses troupes, leurs forces deviennent moins considérables, & l'on est quelquefois contraint de rester sur la défensive; si ce n'est dans toutes les parties attaquées, du moins dans quelques-unes: mais quelque soit la puissance d'un Royaume, le Prince qui le gouverne ne doit point déclarer la guerre, ni se mettre dans le cas qu'on la lui déclare, s'il ne peut pas la faire offensive, & ce n'est jamais qu'après plusieurs campagnes malheureuses, qu'il doit se voir forcé à cette fâcheuse position. En commençant la guerre, l'offensive doit être son but; mais il faut, avant de la déclarer, qu'il se mette en situation de ne rien craindre de ses ennemis, ou par lui-même, ou aidé de ses Alliés. La Puissance qui par elle-même est foible, doit éviter la guerre; & si les circonstances la forcent d'armer, elle doit au moins se ménager des Alliés assez puissans, pour être en état, en réunissant ses troupes avec les leurs, de tenir tête à l'ennemi, & d'entreprendre de faire des conquêtes. Si elle ne trouve point d'Alliés, par la crainte qu'ils pourroient avoir de la puissance de son ennemi, ou parce qu'elle aura été prévenue, il

vaut mieux, dans ce cas, venir à composition, & acheter la paix, plutôt que de soutenir une guerre dont les suites ne peuvent que lui être funestes, & qui ne se termineroit qu'en abandonnant beaucoup plus de pays qu'elle n'en auroit cédé avant que de commencer la guerre.

Il y a peu de Puissances dans l'Europe, il n'y en a même point, qui puissent entreprendre de faire la guerre seules, sans le secours d'Alliés, parce que les Puissances contre lesquelles elles seront en guerre, feront l'impossible pour s'en ménager ; & quand ce ne seroit que pour lui en ôter, elles doivent en avoir. Ce n'est pas que l'on n'ait vu la France seule contre presque toute l'Europe ; mais si cette Puissance a sû résister à tant de Princes armés contre elle, si elle s'est vu dans ces tems-là au comble de la gloire, elle a aussi vu peu de tems après changer la scène, ses armées chassées de la Hollande & battues, ses ressources épuisées, ses ennemis vouloir la forcer à détrôner un petit-fils de France qu'elle avoit mis sur le Trône, & la ruine entiere de l'État ne dépendre que du sort d'une bataille *. Si la France, toute puissante qu'elle est, s'est vu à deux doigts de sa perte, que peut espérer un Prince foible par lui-même, & dont les forces principales ne consistent que dans ses Alliés, que la moindre circonstance peut faire changer, & qui souvent ne lui restent, que dans l'espérance, & même dans la volonté, de lui donner la loi ? Ainsi, ou elle sera accablée par l'ennemi, ou elle deviendra la victime de ses Alliés. Il résulte de ce raisonnement, qu'un État foible, relativement à ses forces, à ses richesses, & aux moyens qu'il a pour faire ou pour soutenir la guerre, ne doit jamais la faire, que son existence doit être ses seules vûes politiques, & qu'il doit toujours rester dans la plus exacte neutralité, sans se mêler des querelles des Princes plus puissans que lui.

* *Denain.*

Les meilleurs Alliés que peut se ménager une Puissance, sont ceux qui, par leur position, ou par le commerce réciproque & indispensable qu'ils font avec elle, sont intéressés à sa conservation & à sa tranquillité. Il n'y a point d'Alliés séparés de tout intérêt ; les secours que l'on donne ont pour objet, ou l'espérance de joindre quelques Provinces à ses États, ou des subsides que donne la Puissance secourue. Le désintéressement est inconnu en fait d'alliance entre les Princes, ainsi l'intérêt particulier étant le premier principe qui forme les alliances, il faut, pour que leur union soit stable, que la sûreté & la tranquillité des Puissances alliées dépendent de leur conservation mutuelle.

Il y a des circonstances où une Puissance très-formidable, relativement au nombre de troupes qu'elle peut mettre sur pied, à ses finances, & aux ressources qu'elle a en elle-même, se voit forcée de rester sur la défensive, quoiqu'attaquée par une Puissance inférieure en forces & en ressources. Trop de lenteur dans les ordres pour rassembler les troupes, & les mettre en état de marcher ; une constitution militaire foible dans toutes ses parties ; trop peu de prévoyance pour former des magasins ; trop d'indécision dans le conseil pour le plan de la campagne ; trop peu de pouvoir au Général pour agir par lui-même, qui, très-souvent, a des idées contraires à celles du Ministere, sur la connoissance qu'il a du pays où il fait la guerre, ainsi que cela s'est vu sous le Regne de Louis XIV ; souvent même la timidité du Général, qui n'ose prendre sur lui, & qui laisse échapper l'occasion en attendant les ordres de sa Cour : toutes ces raisons, ou, pour mieux dire, tous ces défauts ou vices dans le Gouvernement militaire & politique, rendent nécessairement une guerre défensive, d'offensive qu'elle auroit dû être ; & la Nation, toute puissante & valeureuse qu'elle est, se voit humiliée,

humiliée, ſans avoir aucune part à ſes malheurs, parce qu'elle a été mal conduite.

(*b*) Quand on eſt ſans armée, on ne fait point la guerre; quand on eſt foible, il faut l'éviter: quant à la troiſième ſuppoſition de Montécuculi, elle n'eſt pas vraiſemblable. Tous les Princes qui ont des troupes à leur ſolde, ont de l'infanterie & de la cavalerie, tous entretiennent plus ou moins de troupes, ſuivant leurs richeſſes & l'étendue de leurs États. La cavalerie eſt moins nombreuſe que l'infanterie; cette derniere arme fait la principale force des armées. La Pologne eſt peut-être la ſeule Puiſſance qui ait plus de cavalerie que d'infanterie; mais dans les différentes guerres qu'elle a eue contre Guſtave Adolphe & Charles Guſtave, elle a toujours eu un corps nombreux d'infanterie; & lorſque Sobiesky, Roi de Pologne, vint en 1683 au ſecours de Vienne aſſiégée par les Turcs, ce Prince & la République firent de ſi grands efforts pour tâcher de ſauver cette Place, que l'armée Polonaiſe étoit forte de cinquante mille hommes (*a*), tant infanterie que cavalerie *. Montécuculi ſuppoſe, ſans doute, que toute l'infanterie a été miſe dans les Places, & qu'il ne reſte plus que de la cavalerie pour tenir la campagne, ce qui n'eſt pas poſſible ni probable, étant contre toute politique & tout principe de guerre. Les Places ſont, ſans doute, très-utiles pour défendre à l'ennemi l'entrée dans le pays, pour l'arrêter quelque tems, & retarder ſes conquêtes; mais tôt ou tard on les

* *Hiſtoire d'Allemagn. tom. 10.*

(*a*) L'Auteur de l'hiſtoire de Sobiesky fait l'armée Polonaiſe de vingt-cinq mille hommes, fondé, ſans doute, ſur ce que l'on doit rabattre des ſecours que cette République promet & donne; cette République a cela de commun avec preſque toutes les Puiſſances: d'ailleurs l'hiſtoire de Sobiesky eſt plutôt un recueil d'épigrammes qu'une hiſtoire véritable.

prend, ſur-tout de la maniere dont on les attaque aujourd'hui, & au peu de défenſe dont elles ſont ſuſceptibles, relativement à leur conſtruction. (Ce que j'eſpere prouver dans la ſuite de cet Ouvrage, lorſque je parlerai de la conſtruction des Places.) Les Places priſes, les troupes qui les défendoient ou ſont faites priſonnieres de guerre, ou ne peuvent ſervir tant qu'elle durera : (il faut toujours exiger une de ces deux conditions, & ne jamais permettre à des troupes forcées de rendre une Place, de ſervir dans d'autres Places ou dans les armées,) & après deux ou trois campagnes, l'État ſe trouve ſans Places, ſans armée, ouvert de toute part, & ſoumis à la volonté du vainqueur.

Il faut, ſans doute, des Places, mais il ne doit pas y en avoir trop ; il faut que par leur poſition, l'ennemi ſoit obligé de les prendre avant que de pénétrer plus avant, & il faut une armée forte ou foible, telle que l'on peut l'avoir, pour les couvrir & pour en diſputer l'approche aux ennemis. En général, un État ne peut être bien gardé & bien défendu, que par un certain nombre de Places fortes & bien munies, & par une bonne armée pourvue de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour agir avec vigueur, commandée par un bon Général. Sans cette derniere condition, l'État le plus floriſſant, le mieux couvert de bonnes Places, dont le militaire ſera le plus nombreux & le plus fort par ſa conſtitution, qui ſera le plus riche, & qui aura le plus de reſſources intérieures, ſera bientôt forcé à demander la paix.

(*c*) C'eſt toujours une précaution ſage que de retrancher ſon camp ; mais cette précaution eſt plus eſſentielle lorſqu'on eſt ſur la défenſive. Je ne m'étendrai pas ici ſur l'eſpece de retranchemens qu'il faut faire, parce que j'en parle amplement, & que je les détaille très au long dans la ſuite de cet Ouvrage, au Chapitre IV, Article cinquième, Tome 2.

ARTICLE SEPTIEME.

Du Secours.

ON ſecourt (*a*) :

I°. En aſſemblant ſes forces.

II°. En faiſant diverſion.

III°. En fourniſſant de l'argent, des munitions, & autres beſoins militaires.

IV°. Il faut ſe ſouvenir de ſe faire mettre en main des Places de ſûreté, pour avoir un gage de fidélité, & un paſſage pour ſe retirer.

OBSERVATION.

ARTICLE SEPTIEME.

Du Secours.

(*a*) J'AI dit plus haut que toutes les Puiſſances, quelques ſoient leurs forces, leurs richeſſes, & le nombre de leurs troupes, avoient toujours beſoin de ſe faire des Alliés qui leur donnâſſent des ſecours. Ces ſecours ſont ou en troupes ou en argent; mais la Puiſſance qui donne ou des troupes ou de l'argent, exige toujours que la Puiſſance ſecourue lui remette quelques Places, pour être aſſurée de ſa fidélité, & pour ſa propre ſûreté. Comme dans le courant d'une guerre les circonſtances peuvent changer, quoique les intérêts de chaque Puiſſance ſoient dans leur principe toujours les mêmes, parce que la poſition des

États ne change point, il eſt de la prudence de la Puiſſance qui donne le ſecours de mettre un frein à la volonté chancelante d'un Allié, qui, par caprice ou par ſéduction de la part de l'ennemi, voudroit rompre l'alliance, & faire ſa paix ſans y comprendre ſes Alliés.

Les intérêts des Puiſſances ne peuvent point varier, parce que, comme je l'ai déjà dit, la poſition des États ne change point. La Maiſon qui eſt aujourd'hui ſur le Trône de l'Empire doit toujours être en garde contre le Turc, cette Puiſſance devant être animée du deſir de reprendre les conquêtes que la Maiſon d'Autriche a ſucceſſivement faites ſur l'Empire Ottoman; & par une ſuite néceſſaire de la même politique, le Roi de Pruſſe doit regarder les ſucceſſeurs de la Maiſon d'Autriche comme ſes ennemis déclarés, auſſi long-tems qu'il conſervera la Siléſie. La Suede ſera toujours en garde contre le Danemarck & la Ruſſie. Le Danemarck mettra toujours toute ſon attention à conſerver l'autorité qu'il a acquiſe ſur la mer Baltique, & ſes droits ſur le Sund. La Pologne aura toujours à craindre la Ruſſie & la Pruſſe, tant que ſon Gouvernement ne ſera pas plus militaire qu'il l'eſt aujourd'hui, que le *liberum veto* (*a*) rompra toutes les Dietes, & diviſera la République, le Roi & les grands Seigneurs. La Hollande ſuivra toujours l'impreſſion de l'Angleterre, dont elle recevra la loi, tant qu'elle n'aura pas une marine militaire plus conſidérable que celle qu'elle a aujourd'hui. L'Angleterre ſera toujours l'ennemie de la France, qui pourroit un jour lui diſputer l'Empire des Mers, ſoit par ſes propres forces, ſoit par l'union de toutes les Puiſſances maritimes, qui devroient avoir pour principe de former un équilibre

(*a*) Le *liberum veto* ſert de baſe à la prétendue liberté de la Nation Polonaiſe, & fait qu'il n'y a aucune ſûreté à traiter avec elle, parce qu'il ne faut qu'une ſeule voix qui s'éleve pour rompre toutes les Dietes.

contre l'Empire deſpotique des Anglais, bien plus à craindre pour toutes les Puiſſances commerçantes, que le fantôme de la Monarchie univerſelle, qui ſervit de prétexte pour lier toute l'Europe contre Louis XIV. Le Roi de Sardaigne ſera toujours, par la poſition de ſes États, ou avec la France contre l'Empereur, ou avec l'Empereur contre la France; mais jamais il ne ſera ſeul la guerre contre une de ces deux Puiſſances, ſans le ſecours de l'autre.

Quelque changement qu'il y ait dans le ſyſtême politique, ces objets ne changeront pas, parce que les poſitions ſeront toujours les mêmes, & que les intérêts reſpectifs des Puiſſances partent de leur poſition. La convenance en eſt encore une ſource (*a*); mais comme les Rois & leurs Miniſtres ne ſont pas éter-

---

(*a*) Malgré ce principe qui paroit univerſel, il n'y en a point qui ne puiſſe avoir quelqu'exception. Le Roi de Sardaigne s'eſt vu dans la poſition d'aggrandir ſes États par un ſeul trait de politique, ſans avoir recours ni à la France ni à la Maiſon régnante aujourd'hui ſur le Trône de l'Empire. Le ſeul événement de la bataille de Roſback pouvoit remplir les vœux de ce Prince, ſi, ſans déclarer la guerre, il eût armé dans ce tems trente mille hommes. Dans l'incertitude de ſes projets, l'Impératrice, Alliée de la France, auroit certainement craint une invaſion dans les États de l'Empereur en Italie, & la France une pareille en Provence ou en Dauphiné, ou au moins une diverſion d'autant plus dangereuſe, que l'Impératrice auroit été forcée de rappeller de ſes troupes pour défendre l'Italie, & la France pour le même objet en auroit envoyé en Provence & en Dauphiné. Pour engager le Roi de Sardaigne à déſarmer, ces deux Puiſſances unies lui auroient donné conjointement le Duché de Milan, promis par l'un & par l'autre dans pluſieurs circonſtances, & ce Prince, ſans répandre une ſeul goutte de ſang, auroit rempli ſes vûes & celles de ſes prédéceſſeurs. On ne ſauroit ſe perſuader que ce trait de politique lui ait pû échapper; il faut donc croire que ce Prince a voulu donner à l'Europe un exemple bien évident de ſa fidélité pour les Traités, & de ſon amour pour la paix, en ſacrifiant ſes plus grands intérêts à la circonſtance la plus favorable d'aggrandir ſes États, circonſtance que les ſiécles à venir ne rameneront peut-être jamais.

nels, le syſtême politique change ſouvent à chaque mutation de l'un & de l'autre, parce que la façon de voir n'eſt pas la même, que la maniere de calculer eſt différente, & qu'en tout, il eſt rare qu'un Miniſtre qui entre en place ſuive le ſyſtême de ſon prédéceſſeur. On voit aujourd'hui ce qu'on n'auroit certainement pas imaginé il y a dix ans (*a*); mais quelque ſoit le ſyſtême politique, celui de s'aſſurer des Alliés ne changera point, & celui de ſe faire donner des Places de ſûreté lorſque l'on donne des

---

(*a*) Ce n'eſt pas que l'alliance avec la France & la Maiſon d'Autriche n'ait été imaginée & deſirée par Louis XIV. Après le Traité de Bade, ſigné en 1714, le Roi envoya à Charles VII M. le Comte du Luc en qualité d'Ambaſſadeur; mais avant qu'il partit, ce Prince voulut lui donner lui-même ſes dernieres inſtructions, & ſans que ſes Miniſtres en euſſent la moindre connoiſſance. Louis XIV dit au Comte du Luc: *Voilà la paix faite, Monſieur; mais dites à l'Empereur, que malgré l'antipathie qui ſemble avoir toujours été entre nos deux Maiſons, je deſire véritablement entretenir une amitié cordiale & durable avec lui; que de cette amitié il en réſultera le bien général de l'Europe, parce que nos deux Maiſons étroitement unies, ſans vouloir donner la loi, contiendront chaque Puiſſance, & maintiendront la paix dans tous les États. Partez, Monſieur, demandez de ma part à l'Empereur une audience ſecrette, & expoſez-lui le deſir vif que j'ai d'entretenir avec lui une paix ſolide & une amitié durable.* Le Comte du Luc arrivé à Vienne, demande à l'Empereur une audience ſecrette, il lui expoſe les intentions du Roi; mais l'Empereur lui dit, qu'il ne pouvoit ſe décider ſans ſon Conſeil: il lui nomma quatre des principaux Conſeillers, avec leſquels il pouvoit s'ouvrir & traiter. Ces Conſeillers prirent jour; le Comte du Luc leur répete ce qu'il avoit dit à l'Empereur, mais le Comte de Windiſchgrætz, l'un des quatre Conſeillers, répondit qu'avant que de faire un pareil Traité, il falloit que le Roi rendit à l'Empereur, l'Alſace, la Franche-Comté & une partie de la Flandre, que la France avoit conquiſe ſur la Maiſon d'Autriche. Le Comte du Luc ſans répondre, ſe leva, & ſortit bruſquement de la ſalle, ſans ſaluer perſonne. Comme depuis ce temslà, l'Alſace, la Franche-Comté, & la partie de la Flandre, poſſédée par la France, lui ont été cédées & aſſurées par pluſieurs Traités poſtérieurs à celui de Bade, l'objection de M. de Windiſchgrætz ne pourroit plus ſe faire aux Miniſtres du Roi; en tout cas, ils imiteroient certainement le Comte du Luc.

ſecours de troupes, aura toujours lieu, parce que l'intérêt perſonnel l'exige : il faut ſe garantir des événemens qui ſont à la volonté & au caprice des hommes. Avec des Places de ſûreté, on aſſure le retour du ſecours; & ſi le ſyſtême politique vient à changer ou à varier, on tient en reſpect la mauvaiſe foi de l'Allié, & on ne devient point la victime de ſon changement.

Il y a une obſervation à faire ſur l'eſpece de ſecours qu'il faut donner à ſes Alliés ; ou leurs États ſont limitrophes de ceux du Prince qui donne le ſecours, ou ils n'en ſont ſéparés que par les États de Princes neutres, ou ils en ſont très-éloignés; dans la premiere ſuppoſition, il vaut mieux que le ſecours ſoit en troupes, pourvu que l'on n'ait pas à ſe défendre dans une autre partie du Royaume, & que l'on ait aſſez de troupes pour que toutes les frontieres ſoient bien gardées & en ſûreté. Dans la ſeconde ſuppoſition, on peut encore donner des troupes; mais il faut être certain de l'exacte neutralité des Princes ſur les États deſquels paſſent le ſecours pour aller joindre les troupes du Prince Allié ; car ſi on a lieu de ſoupçonner leur bonne foi, il vaut mieux dans ce cas donner de l'argent que d'expoſer ſes troupes à un retour très-incertain. Dans la troiſième ſuppoſition, c'eſt de l'argent qu'il faut donner, & jamais des troupes. Je ſuppoſe une alliance entre la Suede & la France, il n'eſt pas poſſible que la France lui donne des troupes, ce ne peut être que de l'argent, & ces ſecours s'appellent ſubſides ; ſi cette alliance de la France eſt avec la Reine d'Hongrie, on peut lui donner des troupes, mais il vaut mieux lui donner de l'argent, parce qu'elle a ſuffiſamment de troupes dans ſes Etats, & que peut-être n'a-t-elle pas autant d'argent (a). Si c'eſt avec le Roi

(a) La politique de la Cour de Vienne eſt de beaucoup ménager ſes propres

de Prusse, il faut le secourir par une armée qui agisse de son côté, & lui du sien, mais toujours de concert avec le Roi de Prusse & le Général Français. Si c'est avec le Roi de Sardaigne, il faut lui donner des troupes, & les donner à commander à un Général en qui ce Prince ait confiance, & de qui il veuille bien recevoir des avis; en un mot, non-seulement l'espece de secours doit être relatif à l'éloignement ou à la proximité du Prince allié secouru; mais encore il doit être selon le génie & le caractere de la Nation secourue, & il faut qu'il soit assez fort par lui-même pour que le Général ni le secours ne puissent point recevoir la loi du Prince qu'ils vont secourir, lorsqu'ils se trouveront sous ses ordres.

ARTICLE HUITIEME.

De la Disposition particuliere.

CETTE disposition (*a*) regarde chaque membre de troupes en particulier: elle renferme trois parties principales, une revue exacte, une conduite bien ordonnée, & une exécution vigoureuse.

---

troupes, & de n'avoir pas pour ses Alliés le même ménagement; les batailles de Rocoux & de Lauffeld en pourroient être des preuves convainquantes: ainsi, dans tous les cas, il vaut mieux lui donner de l'argent, si les articles du Traité portent l'un ou l'autre.

OBSERVATION.

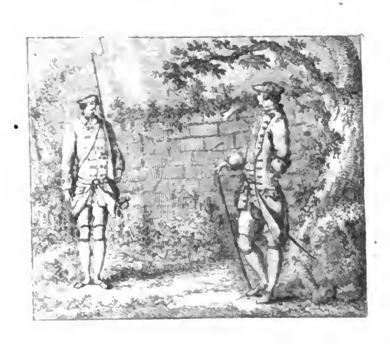
OBSERVATION.

ARTICLE HUITIEME.

De la Difpofition particuliere.

(a) LA difpofition particuliere dépend, à bien des égards, de la conftitution générale du militaire, des différentes armes qui compofent le militaire, de la force de chaque corps, de celle de chaque bataillon & de chaque efcadron, & du nombre de bataillons & d'efcadrons par Régiment. Elle confifte encore dans l'exactitude du complet, & dans les moyens que prend le Miniftere pour cet objet; dans la jufte proportion que doit avoir un Régiment d'infanterie & un de cavalerie, pour qu'ils ayent l'un & l'autre la force & la folidité néceffaires, indépendantes de la maffe générale; elle confifte encore dans l'ordre que l'on obferve pour mettre les bataillons en bataille, dans le calcul indifpenfable, & dans le rapport qui doit être de la profondeur au front. Trop de front, relativement à la profondeur, eft un très-grand défaut; il y a moins d'inconvéniens à avoir plus de profondeur & moins de front, pourvu que l'on ne foit pas expofé au feu du canon. La même proportion, quant au front d'un efcadron, doit être calculée, avec la différence, cependant, que fa profondeur eft moins effentielle que dans l'infanterie, parce que comme il n'y a d'impulfion dans la cavalerie que dans le premier rang, ceux que l'on met derriere ne font que pour empêcher le flottement, & pour affurer le premier rang; mais ils ne donnent pas plus de force à l'attaque. Enfin la difpofition particuliere regarde le total du militaire, divifé par brigades, par Régimens, par batail-

lons, par escadrons & par compagnies. De toutes ces divisions on en forme un tout, que l'on fait mouvoir & agir selon les circonstances, c'est alors que la disposition devient générale; celle-ci dépend du terrein, de la situation des lieux, de l'arme qu'il faut employer dans une partie, & qui seroit inutile dans une autre, des moyens que l'on se ménage pour rendre la disposition plus forte & plus susceptible de secours, enfin de l'ensemble que le Général met dans sa disposition, pour qu'elle ait de la consistance & de la solidité dans toutes ses parties.



Fin du premier Volume.

ERRATA.

PAge 120, ligne 30, & qu'il ne liſe, *liſez*, afin qu'il ne liſe.

Page 161, lig. 7, ne puiſſent ſoutenir, *liſez*, ne puiſſent contenir.

Page 175, lig. 26, qui avoient aſſez, *liſez*, qui avoit aſſez.

Page 181, lig. 7, ne ſeront point contenus, *liſez*, ne ſeront point ſoutenus.

Page 219, lig. 14, qui étoit dant, *liſez*, qui étoit dans.

Page 262, lig. 9, & qui s'inſtruiſtent, *liſez*, & qui s'inſtruiſent.

Page 274, à l'addition * *Hiſt. de l'Aeadémie*, *liſez*, * *Hiſt. de l'Académie.*

Page 311, lig. 16, ces impôts ſon prélevés, *liſez*, ces impôts ſont prélevés.

Page 321, lig. 3. le Munitionainre, *liſez*, le Munitionnaire.

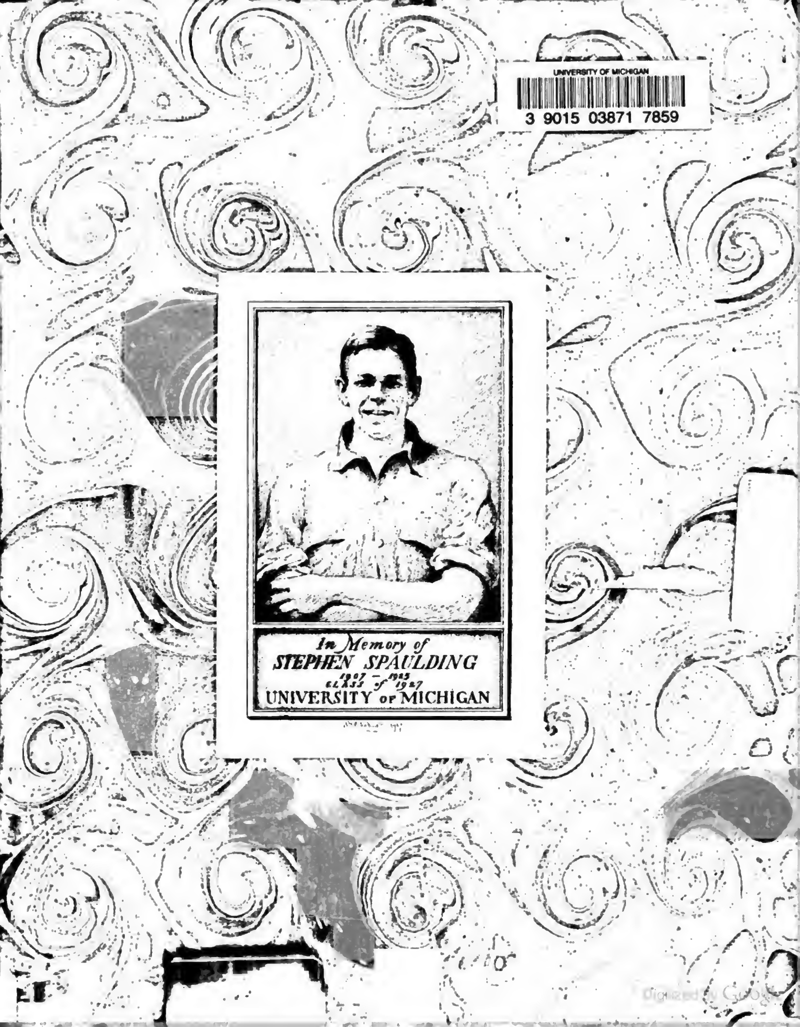
Page 335, lig. 7, ne ſoient pas déciſis, *liſez*, ne ſoient pas déciſifs.

TABLE

Des Chapitres, Articles & Observations contenus dans ce premier Volume.

Fin de la Table de ce Volume.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03871 7859
In Memory of
STEPHEN SPAULDING
1907 – 1925
CLASS of 1927
UNIVERSITY OF MICHIGAN
Digitized by Google

